This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

$B 285 196

YB 22171

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
GIFT OF
F. L. A. PIOCHE.
1871.
Accessions No. 17059 Shelf No.

LES CHOSES

DE

L'AUTRE MONDE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CHOSES

DE

L'AUTRE MONDE

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE

RECUEILLI ET PUBLIÉ

PAR L'ABBÉ BAUTAIN

ŒUVRE POSTHUME

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

BIBLIOTHÈQUE
T. G. A. Roche
SAN FRANCISCO

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868

Droits de propriété et de traduction réservés.

BR100
B3

AVANT-PROPOS

Le livre que nous publions en ce moment venait d'être complétement achevé par M. l'abbé Bautain quelques semaines avant sa mort, et il avait pu en remettre lui-même le manuscrit à son éditeur.

M. Bautain éprouvait une consolation particulière à terminer sa carrière par cet ouvrage, qui nous semble résumer ses longs travaux philosophiques et religieux, et où l'on trouve ce caractère de maturité et de mansuétude qui appartient à une sainte vieillesse. Il aimait à s'en entretenir avec ses amis dans les derniers jours d'une vie fidèlement consacrée pendant plus de quarante ans à prêcher Jésus-Christ par la parole et par les écrits.

Aussi, nous avons entrepris cette publication

comme l'accomplissement d'un devoir sacré de piété filiale.

Juilly, 19 mars 1868.

L'ABBÉ DE RÉGNY,
Chanoine honoraire de Verdun.

P. S. — En nous léguant tous ses manuscrits, M. l'abbé Bautain nous a laissé, entre autres, trois volumes également terminés et qu'il avait l'intention de publier si Dieu lui en avait accordé le loisir. Ce sont :

Un second volume des *Idées et plans de méditations*, et deux volumes formant une partie complète et détachée de ses cours de Sorbonne, intitulés *la Loi primitive de la Religion.*

Nous donnons ci-contre, par ordre chronologique, la liste des principaux ouvrages publiés par M. l'abbé Bautain de son vivant :

OUVRAGES DE L'ABBÉ BAUTAIN

1821. *Paraboles de Krummacher*, traduites de l'allemand. (Strasbourg, Février, libraire. In-12. — 5e édition : Strasbourg Dérivaux. Paris, Dézobry, rue des Écoles, 78.)

1823. *Variétés philosophiques*. (Strasbourg, Jean-Henri Silbermann. Broch. in-8.)

1826. *Propositions générales sur la vie*, thèse pour le doctorat en médecine. (Strasbourg, madame veuve Silbermann. In-4°).

1827. *La morale de l'Évangile*, comparée à la morale des philosophes. Discours couronné par la Société académique de la Marne. (Strasbourg, Février, libr. In-8°.)

1833. *De l'enseignement de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*. (Strasbourg, Février, libr. et Paris, Dérivaux. Broch. in-8°.)

1833. *Quelques réflexions sur la doctrine du sens commun*, en réponse aux observations sur le discours : « de l'Enseignement de la philosophie » (Paris, au bureau de la *Revue européenne*. In-8°).

1834. *Quelques réflexions sur l'institution des Conférences religieuses à Paris*. (Paris, veuve Thuras. In-8°.)

1834. *Réponse d'un chrétien aux Paroles d'un croyant*. (Strasbourg, Février, libr. — Paris, Dérivaux. In-8°.)

1835. *Philosophie du christianisme*. Correspondance religieuse. (Paris, Dérivaux.—Strasb., Février, libr. Édit. épuisée. 2 v. in-8°.)

1839. *Psychologie expérimentale*. (Strasbourg, Dérivaux. — Paris, Lagny frères. 2 vol. in-8°, édit. épuisée) — reproduction sous le titre de *l'Esprit humain et ses facultés*. (Paris, Didier et compagnie. 1859. 2 vol. in-12, édit. épuisée.)

1842. *Philosophie morale*. (Paris, Ladrange et Dézobry, rue des Écoles, 78. 2 vol. in-8°.)

1843. *Résumé des Conférences philosophiques* faites au Cercle catholique en 1842-43. (Extrait du *Correspondant*. In-8.)

1848. *La Religion et la Liberté.* Conférences de Notre-Dame en 1847-48. (Paris, Sagnier et Bray. In-8.) Édition nouvelle. (Paris, librairie Hachette 1865. In-12.)

1852. *L'Imitation de Jésus-Christ,* avec des réflexions et des pratiques nouvelles. (Paris, Furne et compagnie. In 8°.) — Nouvelle édition. (Paris, Furne, 1855. In-18.)

1853. *Avis aux chrétiens sur les tables parlantes et tournantes,* par un Ecclésiastique; sans nom d'auteur. (Paris, Bévarenne et Perisse frères. Br. in-8.)

1855. *Panégyrique de saint Paul.* (Fête des Écoles à Sainte-Geneviève. (Paris, Adrien Le Clere. In-8°.)

1855. *La morale de l'Évangile comparée aux divers systèmes de morale.* Cours de la Sorbonne. (Paris, Aug. Vaton, rue du Bac, 50. In-8°, édit. épuisée.)

1856. *Étude sur l'art de parler en public.* (Paris, Charles Douniol. In-12.) Nouvelle édition revue et augmentée. (Paris, librairie Hachette, 1863. In-18 anglais.)

1858. *La belle saison à la campagne.* Conseils spirituels. (Paris. librairie Hachette. In-18 anglais, plusieurs éditions.)

1860. *La philosophie des lois.* Cours de la Sorbonne. (Paris, Didier et compagnie. In-8° et in-12.)

1860. *La chrétienne de nos jours.* Lettres spirituelles, suivies comme appendice de l'histoire d'une conversion. (Paris, librairie Hachette. 2 vol. et appendice in-18 anglais, plusieurs éditions.)

1861. *La conscience.* Cours de la Sorbonne. (Paris, Didier et compagnie. In-8° et in-12.)

1861. *Le chrétien de nos jours.* Lettres spirituelles. (Paris, librairie Hachette. 2 vol. in-18 anglais.)

1863. *Méditations sur les Épitres et les Évangiles des dimanches et fêtes.* (Paris, librairie Hachette. In-18.)

1865. *Méditations sur les Épitres et les Évangiles du carême.* (Paris, librairie Hachette. In-18.)

1866. *Manuel de philosophie morale.* (Paris, librairie Hachette. In-18 angl.)

1867. *Idée et plans pour la méditation.* (Paris, librairie Hachette. In-18. angl.)

LES CHOSES

DE

L'AUTRE MONDE

— JOURNAL D'UN PHILOSOPHE —

UNIVERSITY CALIFORNIA

SITUATION.

2 novembre.

Il est dit dans l'un des Dialogues de Platon que l'oracle de Delphes avait ordonné d'inscrire sur le fronton du temple cette parole : Γνῶθι σεαυτόν : Connais-toi toi-même. La connaissance de soi est en effet la base de la philosophie, mais elle n'est pas si facile qu'on le croit, même à un philosophe. Je veux cependant tâcher sérieusement d'y parvenir ; et en ce moment j'en ai besoin plus que jamais ; car je ne sais plus trop où j'en suis ni ce que je suis. Voici trente ans que je philosophe ou que j'apprends aux autres à philosopher, et après avoir lu une multitude de livres anciens et modernes où j'ai puisé les matières de mon enseignement, cherchant toujours à m'assimiler les pensées des autres pour exciter les miennes, je n'en suis pas plus avancé dans la solution des plus graves problèmes de la vie. J'ai dit

et redit sous toutes les formes ce qu'on a pensé ou imaginé avant moi, mais, au fond, je n'ai point d'opinion personnelle, et encore moins de certitude.

Cela commence à me lasser, maintenant surtout que j'ai dépassé le point culminant de l'existence ici-bas et que je redescends vers le terme. Je voudrais cependant finir convenablement cette existence, et de la manière la plus propre à m'assurer un avenir; car c'est là ce qui me préoccupe le plus depuis que j'approche de la cinquantaine. Je n'ai plus grand'chose à gagner dans le monde. J'y possède tout ce que je pouvais espérer sous le rapport de la position sociale et de la fortune. Je paye ma dette au pays en instruisant mes auditeurs et en élevant ma famille aussi bien que je le puis. D'ailleurs je n'ai qu'une fille, dont l'éducation ne me donne aucune peine, grâce à l'instruction et à la vertu de sa mère. Depuis vingt années j'enseigne de mon mieux la philosophie, et bien que j'y aie employé tout le zèle dont j'étais capable, je ne suis pas aussi rassuré de ce côté. Car cet enseignement est très-important : il touche à toutes les questions du ciel et de la terre. La jeunesse qui m'a écouté pendant tant d'années a dû prendre mes opinions pour base de sa conduite, pour motifs de ses actions : j'entre donc pour quelque chose dans la responsabilité de ceux qui les ont adoptées. Cette solidarité ne laisse pas d'être inquiétante pour ma conscience. Ai-je fait tout ce que j'aurais pu faire, et surtout ce qu'il y avait de mieux à faire? Je n'ose l'affirmer, et il est vraisemblable que cela n'est pas, puisque, devant enseigner aux autres la science de la vie et l'art de la conduire à sa véritable fin, c'est-à-dire la sagesse ou au moins ce qu'on appelle la philosophie, j'en suis encore à chercher pour moi-même la meilleure route qui y mène et où je dois aller.

Qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que la mort? Si, comme on le dit, la vie est un bien, pourquoi la mort vient-elle la briser? Ne fait-elle que la changer, la transformer, la métamorphoser, ou bien la précipite-t-elle dans le néant? La mort est-elle la fin dernière des existences, ou la porte d'un monde nouveau? est-ce un anéantissement, ou une résurrection? et dans ce dernier cas, qu'y a-t-il à faire pour la rendre fructueuse et belle? Problèmes formidables et mystérieux, que j'ai agités plus ou moins sérieusement dans toutes mes études et pour les besoins de mon enseignement, mais comme de simples questions spéculatives, dont je ne croyais pas l'application prochaine à ma propre destinée; ce qui donnait à ma pensée du vague et de l'incertitude, comme si elle avait le temps d'attendre la solution.

Aujourd'hui, je ne sais trop pourquoi, la scène a changé. La spéculation ne me suffit plus; je me sens pressé d'arriver à une conclusion pratique, et je veux savoir, non plus ce qu'on peut penser et dire sur ces points importants, mais ce qu'il faut croire et faire. Il me semble avoir vécu dix ans en une année, depuis que je suis entré dans l'âge mur; et je me surprends à penser à la mort, quoique ma santé ne soit pas altérée et que je sois en pleine jouissance de la vie. D'ailleurs on meurt à tout âge, et je ne voudrais pas mourir dans l'ignorance ou l'incertitude de ce qui doit suivre la mort. Cela vaut bien la peine d'y songer pour préparer son avenir, s'il y en a un, ce dont je n'ai jamais douté. Certes, il serait déraisonnable et peu digne d'un philosophe de sortir de ce monde pour entrer dans une autre vie, sans s'occuper d'avance d'un passage si important, sans s'inquiéter de l'établissement nouveau où il peut conduire et d'où peut naître une série nouvelle, peut-être une éternité de bonheur ou de malheur. Quand on

déménage ici-bas, on prend soigneusement toutes les précautions pour se faire un gîte convenable et s'y arranger le mieux possible. En ferons-nous moins pour notre dernier déménagement, et serons-nous assez aveugles ou assez imprudents pour ne pas nous inquiéter de ce que nous risquons de trouver au delà de ce monde?

Telles sont les pensées qui me préoccupent depuis quelque temps, sans que je sache d'où elles me viennent et pourquoi. Si j'étais superstitieux, j'y verrais le pressentiment d'un avenir prochain, ou un avertissement de quelque puissance mystérieuse, comme le génie de Socrate. Pourquoi pas? Je n'ai pas la prétention d'être plus sage que le plus sage des Grecs, qui prenait au sérieux les avis de ce guide invisible. Quoi qu'il en soit, puisque ces pensées agitent mon esprit presque malgré moi, je veux, pour en avoir le cœur net, les considérer en face et par tous les côtés dans mon for intérieur. Je me garderai d'en parler à personne. Dans ma famille, on en prendrait de l'inquiétude ; et quant à mes collègues, qui ne sont pas dans la même disposition d'âme, si je venais à leur faire à ce sujet des ouvertures qui provoqueraient une discussion, ils diraient tout simplement que mon esprit baisse, et que je tourne à la religiosité, au mysticisme.

Je ne veux pas même discuter avec moi-même. Je suis fatigué des raisonnements contradictoires qui, en se neutralisant , nous laissent le plus souvent dans l'incertitude, ou nous rendent capables de parler en sens contraire suivant la circonstance et sans conviction. Je me bornerai à jeter chaque jour sur le papier ce qui me passera par la tête ou ce qui me sera mis au cœur à ce sujet, spontanément, sans réflexion, et surtout sans dissertation. C'est un simple journal que j'entreprends et qui sera comme le reflet, comme la pho-

tographie de mon intérieur, de tout ce qui s'agitera dans mon esprit et dans mon cœur. Désirant ardemment connaître la vérité en ce qui concerne la destination de mon existence et les moyens les plus sûrs de la remplir, j'invoque cette sainte vérité, quelle qu'elle soit, avec toute la puissance de ma volonté; je lui présente mon âme comme un miroir où je la prie de se réfléchir avec assez d'éclat pour que j'y puisse lire clairement ce qu'elle demande de moi, et surtout pour que j'aie la force et le courage de l'accomplir.

COMMENT CONNAITRE LES CHOSES DE L'AUTRE MONDE?

3 novembre.

Il y a des philosophes qui affirment que nous sommes sortis d'une matière éternelle et que nous y retournerons après les évolutions de la vie terrestre. Alors, à quoi bon en sortir? et quelle est la cause de ce mouvement des siècles, qui n'aboutit à rien? Ce serait bien de l'embarras pour peu de chose. A tout effet il faut cependant une cause, dit la raison, et une cause capable de le produire. Les combinaisons indéfinies des atomes d'Épicure, en raison de leurs affinités ou de leurs attractions, ne peuvent rien fonder, et par conséquent rien expliquer. C'est une agitation perpétuelle et aveugle, qui détruit le lendemain ce qu'elle a fait la veille. L'univers serait comme la toile de Pénélope, où la nuit défaisait l'œuvre du jour. A cette production sans cause, on donne le hasard pour loi. Autre absurdité : car le hasard est un mot vide de sens, ou il n'exprime que notre ignorance des moyens qui mènent à une fin. Il serait bien singulier que, tandis que dans notre petit monde

humain, famille ou société, il n'y a de justice, de paix et de bien que par une raison, une pensée, une prévoyance qui y président ; dans le grand monde, qu'on appelle l'univers, et où cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître un ordre admirable, il n'y eût ni présidence, ni providence, et que tout allât par le jeu de forces aveugles et non dirigées. Cela est impossible, ou autrement l'ordre que nous cherchons à établir parmi nous serait à rebours de la marche de l'univers.

J'aime encore mieux le panthéisme, quoique je ne l'aime guère, et ne le comprenne pas davantage. Au moins reste-t-il quelque chose de fixe et d'ordonné par une évolution fatale, et il y a une certaine grandeur dans cette unité immense et éternelle, qui se développe à travers les âges, pour acquérir avec la plénitude de son existence la conscience de toutes ses forces et l'épanouissement de toutes ses vertus. Mais, au fond, nous ne sommes pas plus avancés qu'avec le hasard, et je ne vois pas davantage, dans ce système, à quoi il nous sert de vivre. Sortir un instant du grand tout, pour s'y replonger et s'y perdre de nouveau par l'anéantissement de sa conscience, de son perfectionnement et de son bonheur personnel, en vérité, il n'y a pas là de quoi réjouir ni encourager la pauvre créature, je veux dire la pauvre particule émanée du grand tout que nous sommes. Et le sort futur qui nous est assigné dans cette philosophie, nous ôtant notre individualité par l'absorption dans l'infini et nous dépouillant de la raison et de la liberté dont nous jouissons ici-bas, n'est pas une récompense ou du moins une destinée bien enviable.

L'idée de l'identification de mon être avec la matière ne me satisfait pas plus que celle d'une identification avec Dieu. L'une et l'autre me paraissent opposées au

bon sens qui demande plus d'un côté et moins de l'autre, et qui ne veut accepter « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Nous ne voulons pas être des dieux ou des portions de la Divinité ; mais nous prétendons être autre chose qu'une pierre, une plante ou un animal. Nous sommes des êtres intelligents et libres, ayant droit à la vérité, à la justice et au bonheur.

A ce point de vue, les religions, quelles qu'elles soient, sont plus d'accord avec les dictées du bon sens et les besoins de notre nature que la philosophie. Il n'y en a pas une qui n'admette un autre monde, où l'homme, selon ce qu'il aura fait dans celui-ci, doit trouver le bonheur qu'il cherche ici-bas, s'il l'a mérité, ou le malheur, sous une forme ou sous une autre, en punition du mal qu'il aura commis ; ce qui suppose la persistance de la personne humaine, son identité en deux vies différentes et sa responsabilité. Partout il y a quelque chose qui ressemble aux champs Elysées et au Tartare, au paradis et à l'enfer ; et la diversité des tableaux vient des circonstances propres à chaque peuple et de la tournure de son imagination.

Cette remarque me donne à penser que la vie réelle de l'humanité s'exprime bien mieux par la religion que par la philosophie. Elle s'y étale naïvement et spontanément comme dans la poésie, et il y a plus de vérité dans leurs inspirations et leurs croyances, que dans les analyses et les abstractions des philosophes, qui le plus souvent tuent la vie pour s'en rendre compte et étouffent la spontanéité par la réflexion.

Sous ce rapport, nulle religion n'est comparable au christianisme, qu'il soit le résumé ou le choix de tout ce qu'il y a eu de mieux dans toutes les religions précé-

dentes, comme quelques-uns le disent, ou le résultat d'une révélation surnaturelle, comme ses fidèles l'affirment. Il est certain qu'il enseigné les choses de l'autre monde et de la vie future avec une autorité sans égale, avec une rigueur logique irrésistible, quand on a une fois admis ses principes. En outre, jamais les préceptes d'une religion n'ont été plus en harmonie avec les dictées de la raison et les besoins du cœur humain. Il y a certainement quelque chose à faire de ce côté, et je m'étonne de m'en être si peu préoccupé jusqu'à ce jour.

VUE RÉTROSPECTIVE.

4 novembre.

J'ai été cependant élevé chrétiennement. La première impression de la foi a été donnée à mon âme par une bonne vieille domestique qui, tous les jours, dès six heures du matin, allait régulièrement entendre la messe à l'église voisine. Souvent, l'hiver, à genoux devant l'église, elle attendait que la porte en fût ouverte. Je ne me rappelle pas ce qu'elle m'a dit dans mes premières années ; elle m'apprenait probablement à prier ; mais son image et sa douce influence me sont restées au cœur. Plus tard, ma première confession m'avait aussi profondément remué. Je me vois encore aux pieds du vieux prêtre à cheveux blancs, dans une petite chambre de ma pension, et tout en larmes. J'ai fait ma première communion très-pieusement, après m'y être préparé avec une foi vive et toute l'ardeur dont j'étais capable. Je me rappelle encore avec une certaine émotion les heures que je passais seul à lire *l'Imitation de Jésus-Christ*, à prier sans me lasser,

et à faire scrupuleusement la liste de tous les péchés que je devais accuser dans ma confession générale. Je me suis approché pour la première fois de la table sainte avec tremblement et bonheur tout ensemble ; j'étais hors de moi, bouleversé, et jamais ce que j'ai éprouvé en ce jour ne sortira de ma mémoire.

Hélas ! cette ferveur s'est affaiblie peu à peu, quand le tumulte des sens a commencé. Mon cœur en a été troublé comme par un vent précurseur de l'orage. La voix grossière de l'homme animal a étouffé la douce voix de l'homme spirituel, et quand la raison est survenue avec sa prétention de tout juger et de tout expliquer, elle n'a pas manqué de prendre le parti de la chair en en spiritualisant jusqu'à un certain point les exigences par les aspirations du cœur et les rêveries de l'imagination. Elle s'est mise à essayer de faire du roman, comme ceux qu'elle avait lus, et après la poésie, qui l'a charmée quelque temps, elle a passé dans le camp de la philosophie pour jouir de toute sa liberté, et de croyante qu'elle avait été jusque-là, elle a cru de sa dignité de se faire libre penseur.

Une fois adonné à l'étude de la philosophie, je m'y suis appliqué tout entier, avec toutes les forces de mon intelligence, et persuadé, par les leçons et l'exemple de mes maîtres, que ma raison, par ses seules lumières et en dehors de toute révélation, pouvait s'élever à l'intuition de la vérité absolue. Dès lors, il n'a plus été question de religion ni de christianisme. Dans les grandes écoles que j'ai dû traverser pour me préparer au professorat, on ne s'en occupait pas plus que si rien de tel n'avait jamais existé au monde. C'était une sphère à part où nous n'avions rien à voir, d'abord parce que la raison dominée par la foi n'y jouissait pas des droits de la liberté, et ensuite parce

que l'intuition de l'idée de l'absolu nous élevait bien au-dessus de l'obscurité de la croyance, utile seulement à ceux qui étaient incapables de gravir les hauteurs de la science. Ainsi les hommes se partageaient à nos yeux en deux classes : les adeptes de la philosophie, qui possèdent la science et doivent l'enseigner au monde ; et ceux de la religion, qui ne peuvent que croire parce qu'ils ne sont pas en état de savoir : la foi les retient dans une minorité perpétuelle, dans une sorte d'enfance. J'ai persévéré dans cette manière de voir pendant bien des années, pénétré de l'importance et de la supériorité de l'espèce de caste où j'étais placé, et travaillant jour et nuit à m'en rendre digne par un enseignement public dans lequel j'avais l'ambition et l'espoir d'exposer une doctrine originale, un système de philosophie qui serait un flambeau pour mon siècle et une gloire pour son auteur. Chaque année, en reprenant mon cours, je roulais avec effort comme Sisyphe mon rocher sur la montagne, et il retombait chaque année avec plus ou moins de fracas, en sorte que mon labeur si pénible et si infructueux était toujours à recommencer. J'en suis venu par l'âge et l'expérience à reconnaître la vanité de mes prétentions et de mes tentatives. J'ai renoncé à être chef d'école. Je ne songe plus à me faire une philosophie pour avoir la gloire de l'enseigner au monde ; mais je voudrais au moins en avoir une pour mon compte, qui me servît à quelque chose pour la direction de ma propre vie, afin de savoir enfin ce que je suis, où j'en suis, et ce qui me reste à faire pour utiliser véritablement la dernière partie de mon existence ici-bas au profit de mon avenir.

Je me sens porté, peut-être parce que ce sera quelque chose de nouveau, à examiner sérieusement le

christianisme, dont la foi et la pratique m'ont rendu si heureux dans mon enfance, et que j'ai abandonné depuis et trop souvent mal jugé et calomnié, par prévention ou par ignorance plus que par conviction et mauvaise volonté... N'y aurait-il pas moyen d'y appliquer l'investigation philosophique et d'en faire une science, qu'on pourrait appeler la philosophie du christianisme?

LE PHILOSOPHE ET LE CURÉ.

5 novembre.

Je me suis souvent comparé à un curé de village, et j'avoue que la comparaison n'a pas été à mon avantage.

Nous traitons, lui et moi, les mêmes questions dans notre enseignement. Seulement, nous les traitons d'une manière différente et sous des formes diverses.

Nous avons le même but : instruire les hommes pour les rendre meilleurs et plus heureux. Mais le curé a cet avantage, que sa parole porte plus loin que la mienne, puisqu'il s'occupe moins du bonheur de ce monde que de celui de l'éternité. Sa doctrine est donc plus large que la mienne, et elle atteint plus avant dans la destinée humaine.

Mais, en outre, elle est plus ferme et inspire plus de confiance, car elle est parfaitement définie et exactement formulée par l'Église, qui a le dépôt d'une parole admise comme venant du ciel. Interprète de l'Église, le prêtre n'hésite pas dans ce qu'il est chargé d'enseigner ; ce qui m'est presque toujours arrivé à moi, professeur de philosophie, parlant au jour le jour sur les questions les plus graves, et n'ayant pour garantie de mes affirmations que le travail de ma pen-

sée, et pour soutien que la pensée des autres, puisée dans leurs livres, et qui après tout est une pensée humaine comme la mienne. Aussi, combien de fois me suis-je surpris, dans l'entraînement de l'improvisation où j'affirmais telle proposition comme la vérité, me demandant à moi-même, dans ma conscience, si j'étais bien sûr de ce que je venais d'avancer ! Combien de fois n'ai-je pas cru avoir trouvé une théorie infaillible pour expliquer une partie de la science ! et quand il s'agissait de la réaliser et de l'appliquer aux faits, mon prétendu principe, tiré de la raison pure ou induit de l'expérience par la généralisation, était débordé par les faits ou rencontrait tout d'un coup des contradictions formidables, d'insolubles antinomies !

Le prêtre et le philosophe font de la théodicée, de la métaphysique, de l'anthropologie, de la morale ; mais quelle différence dans la méthode, et surtout dans les résultats de leurs instructions ! A toutes les questions sur Dieu, sur l'univers, sur l'homme, sur le gouvernement du monde et sur la fin dernière des existences, le premier a des réponses nettes, précises, qui, résumées dans le petit livre qu'on appelle le catéchisme, et formant une doctrine homogène, un enchaînement rigoureux de dogmes, sont si simples, qu'elles peuvent être enseignées aux petits enfants et aux ignorants. Le second, au contraire, embarrassé par l'attirail de la science et surtout par la multiplicité, sinon par la contrariété de ses opinions, ne peut jamais concentrer son enseignement d'une manière aussi exacte ni le mettre à la portée de tous ; même parmi les adultes qui ont reçu une instruction libérale, il y en a peu en état de comprendre les dissertations des philosophes ou leurs livres. C'est pourquoi un des philosophes les plus distingués de notre pays disait un jour, qu'il n'y avait pas en Europe dix personnes qui le

comprissent, bien qu'il parlât habituellement devant un nombreux auditoire. Hegel allait plus loin, affirmant qu'un seul homme l'avait compris, et encore qu'il ne le comprenait guère.

Il est vrai que le curé ne vise pas à faire des savants, mais des croyants ; qu'importe, si la croyance a le même effet que la science dans la conduite de la vie, c'est-à-dire si elle porte à réaliser par les œuvres la vérité acceptée ? ce que d'ailleurs elle fait avec plus d'énergie et de succès, comme le prouve l'histoire du monde, et surtout l'histoire du christianisme, par ses martyrs innombrables de tout sexe, de tout âge et de toute condition. Car la foi est à la portée de tous, même des plus petits, tandis que la science est au-dessus de l'immense majorité des hommes. Et même dans sa sphère il y a des hauteurs où peu sont capables d'atteindre. Il suit de là que, pour avoir de l'influence sur les masses, c'est à la foi qu'il faut s'adresser plus qu'au raisonnement ; et c'est pourquoi, dans tous les siècles et chez tous les peuples, la religion a toujours eu plus d'adeptes que la philosophie ; et son ascendant a été bien autrement important dans les affaires humaines.

Mais nous autres philosophes, nous n'avons pas le droit de demander la foi en notre parole, d'abord parce que nous prétendons tout faire par le raisonnement, et ensuite parce que cette parole n'est que la nôtre ; donc humaine comme celle de nos semblables, et par conséquent toujours faillible et discutable. Il nous faut sans cesse prouver, démontrer ce que nous avançons ; et le plus souvent l'autorité de la parole se perd dans les raisons contradictoires et dans la multitude des arguments pour et contre, ce qui amène le doute et l'hésitation qui déconcertent la volonté, et arrêtent l'élan quand il faudrait agir.

Le prêtre n'a pas cet embarras : il parle au nom de Dieu, dont la parole lui est transmise par son Église, et il a le droit de l'imposer aux fidèles, si elle est véritablement divine et s'il l'a reçue sans altération. Or, il est convaincu qu'elle est divine en effet, par la preuve que la théologie lui en a donnée; et il est sûr de la communiquer dans toute sa pureté, s'il suit exactement l'enseignement de l'Église qui la lui garantit. Que voulez-vous répondre à un homme qui vient vous dire avec l'autorité de la foi : Je vous annonce la parole de Dieu, écoutez-la ? Or Dieu est la vérité infinie. Si donc Dieu a parlé effectivement par quelques hommes, comme toute religion le prétend, il n'y a plus qu'à s'incliner, si on le croit, et faire ce qui est dit; sinon, en devenant incrédule, on devient philosophe, c'est-à-dire, on ne suit que sa propre pensée, on est libre penseur; ce qui est déplorable pour la multitude qui pense peu ou point, ou qui pense mal. Cela amène toutes les aberrations dont la raison humaine est capable, même chez les philosophes; car Cicéron disait déjà de son temps qu'il n'y a point d'absurdité qui n'ait été enseignée dans leurs écoles. Qu'aurait-il dit de nos jours?

LE PHILOSOPHE ET LE CURÉ. (Suite.)

6 novembre.

Je continue ma comparaison du curé avec le philosophe, et, tout philosophe que je suis, je ne puis m'empêcher d'envier le sort du premier, en ce qui concerne l'enseignement des choses spirituelles, bien entendu.

D'abord j'envie sa foi, qui lui fournit une solution à toutes les exigences de l'autre monde devant lesquelles nous restons muets, ou tergiversons, et bavardons. Lui,

il a réponse à tout, du moins à tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Il sait mieux que nous, puisque ces réponses sont nettes et pratiques. Le meilleur de son affaire, c'est que chez lui tout tend aux œuvres ; et chez nous, au contraire, on ne sort guère de la spéculation, et la conduite devient ce qu'elle peut, sans que le professeur ait à s'en mêler. Notre philosophie se réduit à faire des leçons, des livres et des phrases. La vie du philosophe est peu influencée par sa doctrine : et la preuve, c'est que j'ai connu des épicuriens honnêtes, et des platoniciens qui ne l'étaient guère.

Quand nous avons débité notre leçon ou publié notre livre, nous ne revoyons ni nos auditeurs ni nos lecteurs, en sorte que la parole ou la semence que nous avons jetée dans leur esprit doit pousser toute seule, sans culture, et il en adviendra ce qui pourra. Pour nous, notre tâche est remplie, ou, comme diraient les médisants, le tour est fait ; car nous avons bien parlé, bien écrit, et il y a lieu d'espérer qu'il en sortira du fruit. Mais nous n'avons plus à nous en occuper, et même les moyens de le faire nous manquent, car nos écoles de philosophie ne ressemblent point à celle de Pythagore, pas même à celle de Socrate, au moins comme Platon la représente.

Le curé a une autre manière de faire. Après avoir parlé des choses du ciel à ses paroissiens, il cultive ce bon grain qu'il a semé dans leur âme, il les visite personnellement, surtout dans les événements graves de leur existence, dans la peine, dans la maladie, ou à l'article de la mort. Il leur parle avec affection, les console, les encourage, jeunes et vieux, petits et grands, hommes et femmes : il est toujours prêt à donner des secours particuliers et des conseils plus intimes à ceux qui en ont besoin. Il peut expliquer et appliquer dans une

parole confidentielle tout ce qu'il a dit dans l'enseignement général des instructions publiques. De cette façon, il se fait tout à tous, et il n'y a pas une âme souffrante et de bonne volonté qui ne puisse trouver en lui un soulagement, une direction ou un appui.

La confession, quelle admirable institution! quelle puissance pour diriger les âmes, les assister, les relever, les améliorer! Elle est aussi utile au prêtre qu'à ses pénitents; car elle lui donne une connaissance expérimentale des hommes à nulle autre pareille, et, en outre, par l'autorité d'en haut, dont elle l'investit, il agit directement sur la volonté par la conscience. Quand le prêtre a dit: Dieu le veut, quel fidèle osera lui résister ou le fera sans trouble? Et pour le pénitent, qui se prépare à l'aveu de ses fautes par un examen sérieux et souvent répété, quel meilleur moyen de se bien connaître? et n'est-ce pas véritablement la réalisation de la sentence de l'oracle de Delphes. *Nosce teipsum*? Car enfin le moyen de se connaître est de s'observer, et l'examen de conscience est l'observation la plus scrupuleuse et la plus subtile. Je me suis souvent dit que l'institution de la confession est ce qu'il y a de plus philosophique au monde, et que si Dieu ne l'avait pas établie, les philosophes auraient dû l'inventer. Malheureusement ils n'auraient pas trouvé de confesseurs tels que le prêtre; car l'autorité d'un semblable ministère ne peut venir que de l'autre monde.

Le curé vit au milieu de ceux qu'il instruit; en toute occasion il les nourrit de sa parole, et c'est pourquoi on les appelle ses brebis ou ses ouailles, et quand il les a prêchés, exhortés, il a dans les sacrements toutes les ressources de la grâce pour les porter à bien faire. Non-seulement il dit ce qu'il faut faire, mais encore il aide la volonté à l'exécuter, et lui donne la force d'aller jus-

qu'au bout. Pour nous, quand nous avons péroré en chaire et donné après la leçon, si on nous le demande, quelques explications générales, quelques conseils plus ou moins vagues à des hommes que nous ne connaissons pas, nous avons accompli notre besogne, et le reste ne nous regarde plus. Nous n'en avons ni responsabilité ni souci. Nous retournons chez nous, dans notre famille, reprendre nos travaux ou nos plaisirs, et il nous est permis de dormir sur les deux oreilles, sans risquer d'être réveillés la nuit par les infortunes, les remords ou les maladies de nos auditeurs. Le curé n'est jamais sûr de passer la nuit dans son lit ; comme le médecin du corps, médecin de l'âme, il doit toujours être prêt à porter aux moribonds les consolations de la parole et les derniers secours de la religion.

Enfin quelle différence dans la manière de vivre! Senèque voulait le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté au milieu de toutes les délicatesses du luxe et des splendeurs de l'opulence. Il avait beau jeu à recommander la modération des désirs et la tempérance, quand tous ses goûts étaient satisfaits, et que l'abondance de son existence ne lui laissait rien à souhaiter. Sans doute, les philosophes de nos jours ne sont pas riches comme Senèque ; mais enfin, la plupart ont de beaux traitements ; quelques-uns, et des plus célèbres, en cumulent même plusieurs, et ils occupent une place considérable dans le monde.

La plupart des prêtres ont à peine de quoi vivre, au moins en dehors des grandes villes ; et presque tous les curés de village sont dans l'indigence, et en outre obligés de donner de leur nécessaire. Je le vois bien, quand j'habite la campagne, où on est plus ou moins initié aux détails de la vie de tout le monde. Il est impossible à ces pauvres prêtres de faire des économies pour leurs

vieux jours, à cause de la modicité de leurs revenus et des exigences des pauvres. Certes, je trouverais fort dur de vivre comme ces gens-là, toujours au service des autres et ayant si peu de chances d'améliorer leur position ici-bas. N'avoir pas même un morceau de pain assuré pour sa vieillesse, quand on a travaillé trente, quarante, cinquante ans au service du peuple, me semble une souveraine injustice, une indignité sociale. C'est cependant ce qui arrive au clergé, qu'on traite, pour tout le reste, comme un fonctionnaire public, lui en imposant les charges et lui en refusant les avantages ; car il n'y a pas de pension de retraite pour le prêtre ; et quand il ne peut plus travailler à cause de l'âge ou de la maladie, il est réduit à tendre la main à l'État ou au diocèse qui lui donnent une aumône, tout juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim.

LE PHILOSOPHE ET LE CURÉ. (Suite.)

9 novembre.

Ce que j'envie surtout au curé, ce sont les résultats de son ministère partout où son autorité est respectée et sa parole écoutée. Sans doute il y a des gens qui ne vont pas l'entendre ou qui s'en moquent ; cela est tout simple, puisqu'il est l'apôtre de l'ordre, de la justice et du bien auprès des multitudes, et que sa mission est de combattre tous les désordres ou de les prévenir autant qu'il dépend de lui. Il a donc contre lui tous ceux qui en vivent, et dont les passions n'aiment point à être gênées.

Nous autres philosophes, nous n'avons point cet embarras; nous ne gênons personne, parce que nous n'avons d'action sérieuse sur personne. Et quoique je me

figure avoir été quelque peu utile à ceux qui sont venus m'entendre, cependant c'est d'une manière si générale et surtout si inaperçue, qu'en vérité il me serait difficile de dire à qui j'ai fait du bien, et jusqu'à quel point, dans le cours déjà long de mon enseignement. On fait sa philosophie, comme on fait sa rhétorique et ses humanités ; et s'il n'y avait au bout un grade universitaire qu'elle sert à obtenir, et encore beaucoup trouvent le moyen de se passer de son secours, il ne serait pas aisé d'apprécier le bénéfice de ce temps de travail, au moins pour le plus grand nombre ; car j'admets qu'un cours de philosophie bien fait et bien suivi sera toujours très-profitable à la jeunesse.

Mais, au fond, est-ce à comparer aux effets de la première communion, qui influe sur toute la vie, en bien ou en mal, suivant la manière dont elle a été faite? Certes il y a là une autre influence, une touche supérieure, un je ne sais quoi de surhumain, de divin si l'on veut, qui pénètre les âmes et les marque d'un signe ineffaçable. Quelle pensée que celle de recevoir Dieu dans son cœur, en sorte que si on lui reste attaché par l'amour et fidèle dans l'obéissance, on devient capable, par la bonne volonté et la force qu'il inspire, de tout sacrifier à son service et pour sa gloire ! Quel frein, pour être arrêté devant le mal, que la crainte de celui qui voit tout, qui peut tout, et qui rendra à chacun suivant ses œuvres ! Quel mobile pour se porter au bien que l'amour de celui qui a créé l'homme par amour et qui l'a racheté au prix de sa vie, encore par amour et malgré son ingratitude ! La vie et la mort du Christ, s'ils sont ce que le catholicisme enseigne, sont la plus pure, la plus sublime philosophie ; et je ne m'étonne pas que là où elle est adoptée et pratiquée, on voie abonder des miracles de dévouement et de charité.

Les philosophes du monde sont les amateurs ou les artistes de la sagesse, et, en cette qualité, ils produisent quelquefois des œuvres admirables, surtout au point de vue esthétique, qui servent à instruire et à charmer le public plus qu'à le réformer et à l'améliorer. L'enseignement chrétien fait des justes et des saints ; et comme la première vertu qu'il recommande, racine de toutes les autres, est l'humilité, qui est aussi la condition essentielle de la foi, la perfection évangélique consiste à travailler plus au dedans qu'au dehors. Sans s'inquiéter de l'approbation des hommes, dont elle se défie, elle vise surtout à satisfaire la conscience par l'observation de la loi divine et en suivant les inspirations de la charité de Jésus-Christ.

Enfin, la religion chrétienne a fait des martyrs à tous les âges, dans toutes les conditions. Ce sont des enfants, des femmes, des vieillards, des ignorants, des savants, des pauvres, des riches, que la vertu de la parole à laquelle ils croyaient et l'exemple de leur Dieu fait homme ont rendus capables d'affronter et de subir la mort et les plus horribles supplices, non-seulement pour soutenir leur foi contre la violence, mais même pour la propager en vue de la gloire de Dieu et du salut des hommes. Cette religion a porté dans tous les temps, et on le voit encore aujourd'hui, une multitude de personnes à renoncer à tous les avantages, à toutes les jouissances, à tous les bonheurs de la vie actuelle, pour se dévouer au service de Dieu et du prochain par des œuvres pénibles et abjectes aux yeux du monde. J'ai souvent entendu dire que le protestantisme, avec tout l'argent et la puissance temporelle dont il dispose, n'a jamais pu faire une sœur de Charité. Moi, je suis convaincu, par trente années d'expérience, que la philosophie ne fera jamais un martyr.

L'ARTICLE DE LA MORT.

10 novembre.

Edgard est à l'extrémité, on vient de m'en avertir. Il faut que j'aille le voir, mais que lui dirai-je?

Comment le préparer à mourir, et à quoi bon l'y préparer? ne serait-ce pas lui annoncer la nouvelle fatale et attrister les derniers instants que nous avons à passer ensemble? et pourquoi le troubler de la pensée de la mort et de ses suites, quand, au fond, je n'ai ni consolation, ni espérance, ni force à lui donner?

Il est dans l'illusion, comme tous les poitrinaires, et l'ardeur de la vie, qui le dévore elle-même, lui fait croire à sa durée. Pourquoi ne pas le laisser dans sa sécurité imaginaire, puisque d'ailleurs je n'ai rien à lui offrir pour réparer le malheur qui le menace?

Si je lui fais entendre qu'il va quitter ce monde, il me demandera avec anxiété ce qu'il deviendra. Rien? ou quelque chose? et quoi? Il me demandera si la mort rompra les liens qui l'unissent à sa femme et à ses enfants, ou s'il y a outre-tombe un moyen de communication avec ce qu'il aime le plus sur la terre. Il me demandera si notre amitié subsistera à distance, et me fera bien d'autres questions auxquelles je n'ai rien à répondre de certain.

Quand nous causions de tout cela en pleine santé l'un et l'autre, nous disions tout ce qui nous passait par la tête, et nos paroles ne tiraient point à conséquence. Nous pouvions lâcher la bride à notre imagination sans compromettre la réalité, et nous ne nous en faisions pas faute. Pleins de vie, et nous croyant éloignés de la mort, nous en parlions à notre aise, avec la pensée secrète que nous avions encore le temps de

nous en occuper, et que notre opinion du jour ou du quart d'heure n'était pas notre dernier mot.

Aujourd'hui, c'est plus grave, c'est très-grave. Voici mon pauvre Edgard au bout de sa carrière, et, tout à l'heure, la porte qui le sépare de l'autre monde va s'ouvrir devant lui. Il n'est plus temps de faire des hypothèses, des utopies ou des romans. Nous sommes en présence d'une fatalité que rien ne peut plus empêcher de s'accomplir. Toute parole a donc de l'importance en un tel moment, de ma part surtout, puisqu'il m'appelle son maître, et que, depuis son adolescence, il est habitué à ne rien faire sans mes conseils, et à suivre ma direction. Depuis dix ans, j'ai exercé une grande influence sur sa destinée, par mon enseignement d'abord, par mon amitié ensuite. Je l'aime véritablement, parce qu'il a du cœur et du talent; mais cette affection, qui m'a été si douce jusqu'à présent, commence à me faire peur à cause de ses suites.

Edgard m'est arrivé de ses montagnes à seize ans, plein de candeur et de foi. Il était bon catholique comme on l'est dans son pays, et parce que sa famille l'était; et quoiqu'il eût beaucoup d'intelligence, il ne l'avait jamais appliquée à la critique de la religion. Il croyait tout simplement ce qu'avaient cru ses ancêtres, et ce que croyaient ses parents. L'enseignement de la philosophie a éveillé sa raison en lui apprenant à en revendiquer les droits et la liberté. Je lui ai appris à renouveler son entendement avec Descartes, mais sans en excepter, comme lui, tout ce qui est objet de foi. Nous avons donc tout examiné, critiqué, discuté à tort et à travers; et le résultat de notre enquête audacieuse et obstinée a été de détruire beaucoup et de peu édifier. Nous avons fait dans nos âmes et dans nos esprits d'immenses ruines qui n'ont jamais été réparées ou remplacées. Notre

analyse a tout disséqué, et la vie réelle a été étouffée sous les abstractions.

Bref, mon pauvre Edgard, de chrétien qu'il était par la foi et les œuvres, est devenu avec moi et comme moi rationaliste, éclectique, libre penseur. Son âme généreuse a toujours eu horreur du sensualisme, du positivisme. La matière ne l'a jamais asservi, bien qu'en perdant la foi chrétienne il ait perdu aussi de son empire sur la chair ; et je ne suis pas sûr, justement à cause de l'élévation de son esprit et de la hardiesse de ses spéculations, qu'il n'incline au panthéisme, à la philosophie de la nature ou à l'hégélianisme.

Quoi qu'il en soit, je suis pour beaucoup dans l'habitude actuelle de son âme, et aujourd'hui je ne vois pas sans crainte, non-seulement pour lui, mais aussi pour moi, dont la responsabilité est engagée, cette âme prête à sortir de ce monde dans l'état douteux où j'ai contribué à la mettre, et qui va servir de point de départ à une autre existence.

Que faire cependant et que lui dire pour l'éclairer et le soutenir dans ce terrible passage? car enfin, un philosophe ne saurait vivre d'illusions ni en nourrir les autres, et si quelqu'un doit dire la vérité à son semblable en circonstances graves, c'est à coup sûr celui qui fait profession d'aimer la sagesse, de la chercher avant tout et de l'enseigner aux autres, quand il a le bonheur de la connaître.

Mais que dit la sagesse à un homme qui va mourir, et quelle vérité faut-il lui faire entendre ? C'est la question, et je ne sais comment la résoudre. J'ai confiance dans mes idées, dans mes opinions, dans mes théories, quand je parle d'une manière générale, en public, en dehors de la vie et de la mort ; mais maintenant que je dois parler à un ami mourant, devant les angoisses

d'une existence qui se détraque, je n'y vois plus clair et je ne sais que dire.

Non, vraiment : et j'en suis à la fois effrayé et confus. Cet enfant spirituel qui va me quitter, ce jeune homme que j'ai élevé dans mes doctrines comme dans un berceau, et nourri si longtemps de ma parole, je n'ai ni consolation, ni espérance, ni force à lui donner.

QUE FAIRE DEVANT LA MORT?

11 novembre.

Le mal empire, la mort s'approche, et je n'y suis point encore allé! Est-ce lâcheté de ma part, et ai-je de la peine à affronter le spectacle d'un mourant? La nature en a horreur. Est-ce cette horreur naturelle qui m'arrête? et, malgré ma philosophie, suis-je donc aussi faible que le commun des hommes? peut-être.... mais non, mes tergiversations ne viennent pas de là ; ce serait trop misérable. Il y a du moins encore une autre cause, dont j'ai la conscience : c'est mon embarras vis-à-vis du mourant.

Il serait indigne de moi de lui cacher son état, et cependant, à quoi servira de l'en avertir, si au mal que cette annonce va lui faire, je n'ai aucun remède, aucun soulagement à apporter? Je le tourmenterai donc en pure perte, si je n'adoucis pas le coup autant que possible, si je n'en atténue pas la douleur par quelques consolations, par un rayon d'espérance.

Mais, encore une fois, que lui dire? les banalités du monde? En cette occasion, je ne le puis, et d'ailleurs, avec lui, elles seraient parfaitement inutiles. Il est clair qu'on ne peut consoler un homme qui sort de ce monde nu comme il y est entré, avec rien du monde qu'il va

quitter. Il n'y a humainement pour lui dans la mort que des douleurs et des causes de regrets : perdre une femme aimée, des enfants qui avaient besoin de leur père, une fortune dont il commençait à jouir, une position qui s'élevait, une réputation qui s'établissait, et enfin tous les résultats heureux d'un long travail et de beaucoup d'efforts! Tout cela va lui être enlevé ; c'est un changement de scène complet ; et l'âme, qui abandonne son corps, entre dans une sphère nouvelle qui échappe complétement à nos regards.

Il faudrait lui parler de ce monde nouveau où il va entrer ; mais qu'en sais-je ? Je crois qu'il existe, d'abord parce que c'est un instinct de la vie de croire à la perpétuité de la vie, et ensuite parce que l'existence actuelle de l'homme ne me paraît pas complète, et que, si avancé qu'il puisse être dans la connaissance de la vérité et la pratique de la vertu en sortant de ce monde, il est encore bien loin de l'idéal de perfection qu'il conçoit. Puis, il faut évidemment une réparation aux désordres de la vie présente, une restauration du bien, du vrai et du beau. Mais que sera cet état nouveau, et comment puis-je l'exhorter à accepter volontiers une position que je ne connais pas, ou au moins sur laquelle je n'ai que des données vagues et incertaines?

Oh ! si j'avais ma foi d'autrefois, ce serait bientôt fait! J'essayerais d'exciter la sienne en lui présentant la croix de Jésus-Christ, signe et instrument du salut, et je l'engagerais à appeler les secours de l'Église pour purifier son âme, l'unir au Sauveur par la communion, et ainsi la remettre entre les mains de Dieu. Assurément cette voie est simple, commode et efficace pour beaucoup ; mais pour cela il faut avoir la foi, et je ne l'ai pas, ni lui non plus.

Il faut cependant que je lui parle de Dieu, puisque enfin Dieu étant partout, il va se retrouver en face de lui en quittant la terre.

Mais le Dieu des philosophes, même des plus spiritualistes, est bien près d'être une abstraction, un être de raison, ou tout au moins, pour ceux qui lui accordent la personnalité, quelque chose de bien froid, de peu attrayant, et dont au fond ils ne savent que faire. — Nous démontrons son existence par toutes sortes d'arguments métaphysiques, moraux et cosmologiques ; mais ce qu'il est en lui-même, dans sa nature, et surtout ce qu'il est à notre égard, nous l'ignorons ; et c'est pourquoi, tout en le posant par le raisonnement comme une conclusion logique, nous ne nous en approchons pas par le cœur, par l'amour, par la prière. Sa pensée reste stérile dans notre entendement, et un rapport vivant ne s'établit point entre nous et lui.

Il y a plus ; nous ne comprenons même point ce rapport de Dieu avec les hommes, sinon d'une manière générale, comme pour toutes les autres créatures, par des lois universelles, lesquelles étant nécessaires et immuables, doivent s'appliquer également à tous les êtres dont le développement en est rigoureusement déterminé. Aussi regardons-nous la prière comme inutile, au moins quant à son but, et à nos yeux elle n'a d'autre effet que de soutenir l'espérance des malheureux par une illusion ; mais elle est vaine quant à son objet, les désirs et les supplications des humains ne pouvant modifier le cours nécessaire des choses et l'ordre inexorable de l'univers.

Je ne puis donc l'engager à prier, puisque je suis convaincu que cela ne sert de rien ; et il le pense comme moi.

Dois-je lui parler de la justice divine ? Hélas ! il sait très-bien, et je le lui ai dit tant de fois, qu'elle est inflexible comme le destin, comme la vérité, comme l'imprescriptibilité des lois de la nature. Je ne trouverais de ce côté rien de consolant à lui dire. Il n'y a qu'à courber la tête devant la destinée. Ce qui est fait est fait, et ne peut être changé. Les effets sont en raison des causes, les conséquences sortent des prémisses posées, et les fruits dépendent de la semence. S'il a fait des fautes, et qui n'en fait pas ? il ne lui reste qu'à les expier, et personne ne peut l'en dispenser sans manquer à la justice.

Lui parlerai-je de la miséricorde divine et des moyens de l'attirer sur son âme pour lui rendre la mort moins cruelle et sa nouvelle existence plus facile ? Mais qu'est-ce que la miséricorde ? un cœur touché de la misère d'un autre, et porté par son émotion à le soulager, en prenant part à sa souffrance. Je comprends cela dans un homme vivant au milieu de ses semblables et sympathisant à leurs peines. Mais comment le concevoir dans l'Être universel, principe absolu de toutes les existences, et les animant toutes également de sa lumière, de sa chaleur et de sa vie ? Son influence ne pouvant agir que par des lois universelles, dont l'action est déterminée nécessairement par la position de chacune, comment veut-on qu'il suspende, change ou modifie ces lois au gré des vœux si multiples et souvent contradictoires des mortels ? Cette instabilité dans le gouvernement ne serait pas digne du maître de l'univers, qui lui-même ne pourrait subsister dans ce désordre.

Voilà pourquoi nous ne croyons pas aux miracles, les déclarant même impossibles, et regardant la prière qui les demande comme insensée. Si je pressais Edgard

de prier pour obtenir sa guérison, ne serait-ce pas lui proposer une absurdité, puisque d'après les lois de la nature et les arrêts de la science, il ne peut plus vivre ?

Enfin, que puis-je lui dire pour le consoler de la perte de sa femme, ses enfants, ses amis ? Oserai-je lui affirmer qu'il les reverra un jour ailleurs et qu'il retrouvera dans un bonheur commun les doux sentiments qui ont fait son bonheur ici-bas ? Ce lui serait sans doute une consolation que de le croire ; mais qu'en sais-je ? J'en ai le pressentiment, l'espérance, le désir, mais au fond je n'en suis pas sûr, et il n'y a que ténèbres pour mon esprit dans le sort des âmes outre-tombe. Si j'avais encore de la foi chrétienne, je lui parlerais du ciel et de ses joies, de l'union des âmes en Dieu et de leur participation en Jésus-Christ à la splendeur et à la félicité divines. Je comprends que ces belles images, ces perspectives lumineuses de l'infini exercent une heureuse influence, une douce fascination sur des imaginations vives et des âmes tendres. Mais aux yeux du philosophe, qui ne peut admettre que ce que la raison perçoit, juge et approuve, ce n'est qu'une brillante fantasmagorie, une poésie chrétienne un peu plus raisonnable que celle des champs Élysées du paganisme, ou ses apothéoses des puissants du monde.

Hélas, hélas ! je ne puis donc être bon à rien à ce moribond, que j'aime cependant tendrement ! Moi qui l'ai aidé jusqu'à ce jour dans toutes les situations graves de la vie, je me vois impuissant, désarmé, dans la plus grave de toutes, à l'heure de sa mort ! J'ai cru lui avoir appris à vivre, et je ne saurais lui apprendre à mourir ! Ah ! mon Dieu, que faire dans cette lamentable extrémité ! Ne vaudrait-il pas mieux ne pas le voir, si je n'ai aucun secours à lui apporter, et ma présence impuissante ne risque-t-elle pas d'augmenter son

trouble par le mien ? Non, ce serait une lâcheté. J'irai en dépit de ma raison et de ses embarras, car mon cœur m'y pousse; j'irai, ne fût-ce que pour lui parler encore une fois de mon affection, et recevoir le dernier témoignage de la sienne.

UNE DERNIÈRE ENTREVUE.

12 novembre.

Je l'ai vu, et il est probable que je ne le reverrai plus. Ma visite a paru d'abord lui faire plaisir, puis à la fin une extrême anxiété s'est peinte sur son visage et l'a assombri.

J'étais arrivé avec la résolution de lui parler de la gravité de son état et de ses suites possibles. Je voulais lui dire la vérité, comme il convient à un ami sincère et surtout à un philosophe. Mais voilà qu'au moment où j'entre chez lui, sa jeune femme tout alarmée me supplie de ne pas même lui laisser voir combien je le trouve changé, afin de ne pas troubler la sérénité de son illusion ; ce qui empirerait sa situation et pourrait abréger le peu de temps qui lui reste à vivre. Je ne lui ai cependant rien promis, tout en prenant part à sa douleur.

En arrivant à son lit, ému comme je l'étais, je craignais de n'être pas maître de mes sentiments et de laisser paraître mon inquiétude. Mais je fus bien étonné de le trouver souriant, assez calme, quoique un peu agité sourdement. Après m'avoir embrassé et remercié de ma visite, il se mit tout aussitôt à me parler avec une ardeur fiévreuse de son état, de ce qu'il avait souffert, des remèdes employés, des bons soins du médecin et des personnes qui l'entourent ; il me dit que la maladie

paraissait enrayée, qu'il se sentait mieux, la poitrine plus dégagée, et qu'il avait le désir d'aller aux eaux des Pyrénées le plus tôt possible pour achever sa guérison. Alors il m'exposa tous ses projets d'avenir, de travail, d'ambition et de plaisirs, au point que je restai stupéfait de cette agitation de la vie au seuil de la mort. Il me laissa l'impression d'une lampe dont la flamme vacille plus rapidement au moment de s'éteindre, et jette des lueurs répétées quand elle va perdre tout son éclat.

Que faire? Il me disait tout cela de si bonne foi, avec une telle assurance, que je ne me sentais pas le courage de le détromper. Je ne sais si cela a été de la lâcheté ou de l'humanité de ma part. Mais vraiment il me semblait cruel de lui ôter ses illusions et de les remplacer par la triste vérité, qui l'aurait d'autant plus affecté, bouleversé, qu'il s'y attendait moins. Adieu donc à ma résolution de la lui annoncer. Je n'en avais plus la force, et alors, pour ne pas l'effrayer par mon peu de réaction à son discours, par un silence glacial ou par une parole contrainte, j'ai fait comme tout le monde, paraissant abonder dans son sens, et le confirmant dans sa dernière erreur par des mensonges. J'avoue toutefois que cette fausseté imposée par la situation me faisait mal au cœur. J'avais honte de moi et du triste rôle que je jouais. C'est bien la peine d'être philosophe, disais-je en moi-même, pour rester esclave comme tous des convenances factices et des préjugés du monde, abandonnant un ami dans un danger imminent sans oser dire un mot qui l'en avertisse.

Hélas! l'avouerai-je? malgré ma honte, ma lâcheté en a été soulagée; et ma conscience, non satisfaite de mon silence et de mes mensonges, cherchait à se dédommager par toutes sortes de marques d'affection prodi-

guées au malade. Le pauvre Edgard en était touché, et peut-être par là lui ai-je procuré quelques doux moments avant de nous quitter, car j'avais le pressentiment que je ne le reverrais plus. Mais à quoi cela lui servira-t-il? Toutes les évocations agréables du passé ne valent pas un rayon d'espérance pour l'avenir. Ce terrible avenir, qui sera tout à l'heure le présent, nous n'avons pas eu le courage de le regarder : il demeure devant nous dans sa mystérieuse obscurité et comme un fantôme menaçant.

Je suis resté seul avec lui un quart d'heure, et, je le confesse, malgré mon affection, le temps me semblait long, et j'aspirais à être délivré d'une manière ou d'une autre, non pas du sombre spectacle des approches de la mort, mais du triste rôle que je jouais et de ma position peu digne. Il arriva heureusement quelques parents amenés par sa femme et qui s'assirent autour de son lit. Il fit bonne mine à chacun, et leur répéta à peu près ce qu'il venait de me dire sur sa santé et ses projets de voyage, quand, tout à coup, par les efforts qu'il avait faits pour parler, et l'extrême fatigue qui s'ensuivit, une toux violente le saisit, et un flot de sang s'échappa de sa bouche. Il en remplit une cuvette et tomba ensuite dans une prostration accompagnée d'une espèce de délire. Les femmes s'empressèrent autour de lui pour lui donner tous les secours possibles. Les autres restèrent cloués sur leurs siéges, ne sachant que faire, et n'ayant rien à dire au milieu de l'effroi général, et de l'anéantissement du malade. Il n'entendait plus, ne voyait plus, et le moindre effort de parole eût pu ramener l'accident. Nous étions tous là muets, les yeux fixés sur le mourant, comme s'il allait nous échapper à chaque instant. J'admirais en ce moment l'impuissance de tous les secours du monde à l'article

de la mort. Nous étions là sept ou huit personnes en pleine possession de la vie, ayant de l'affection pour le malade, et désirant de tout notre cœur lui être utiles, et nous ne savions ni que dire ni que faire. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il y a un homme qui pourrait quelque chose là où les autres ne peuvent plus rien ; qui pourrait l'aider, sinon par des paroles, quand le mourant ne les entend plus, au moins en lui présentant le crucifix, le signe du salut, pour exciter dans son âme le regret de ses fautes passées, le désir de les expier par sa mort et un rayon d'espérance. Je me disais que le prêtre de Jésus-Christ, avec l'autorité de son ministère et la puissance des sacrements, aurait des ressources pour la vie ou pour la mort, là où tous les secours du monde défaillent ; et moi, philosophe, qui depuis longtemps ne mets plus les pieds à l'église, mais qui sais par la foi de mon enfance ce que c'est qu'un prêtre, je me suis surpris à le regretter. Évidemment c'est l'homme de la mort, et il nous manquait.

UN DERNIER SECOURS.

13 novembre.

C'est fini ! Edgard a expiré cette nuit. La crise dont j'ai été témoin hier l'a emporté, mais il a vu un prêtre avant de mourir, et il en a été consolé. Il est mort dans les sentiments chrétiens de sa jeunesse, ressuscités dans son cœur par la voix du ministre de l'Église. Ainsi ce que je regrettais, ce que je désirais hier au milieu de notre impuissance a été accompli, et je m'en réjouis, quoi qu'il en arrive, puisqu'il en a reçu la paix et la consolation que nous ne pouvions lui donner.

La chose s'est faite d'une manière singulière et qui a déconcerté mes prévisions. Ce qu'un philosophe et des

amis savants ou lettrés ne pouvaient procurer au mourant, la paix et l'espérance devant la mort, une bonne femme l'a opéré; et dans cette crise, qui décide peut-être de tout l'avenir d'une âme, c'est une pauvre servante qui a été le sauveur, si salut il y a. Au moins nous a-t-elle tirés d'embarras par sa foi et son courage.

Edgard avait conservé à son service une femme de son pays, qui a été sa nourrice ou la bonne de ses premières années. Cette personne l'aimait comme son enfant, et malgré son état de domesticité, sa quasi-maternité et l'affection de son maître lui donnaient une certaine autorité dans la maison. Elle avait un peu le privilége de dire tout ce qui lui passait par le cœur ou par la tête, et comme c'était une créature toute dévouée à la famille et qui n'y avait jamais fait que du bien, personne ne s'en offensait, et on en profitait quelquefois.

Catherine ne vivait plus, depuis la maladie de son maître, que pour le soigner, le veiller et lui rendre tous les services possibles. Elle voyait bien, avec son bon sens et la connaissance de celui qu'elle avait élevé, qu'il allait à la mort ; et n'espérant plus la guérison de son corps, elle désirait ardemment le salut de son âme, laquelle, en bonne catholique, elle croyait en voie de perdition, depuis que son maître, devenu philosophe, ne faisait plus sa prière matin et soir et n'allait plus à la messe le dimanche. Déjà plusieurs fois, elle avait fait entendre à sa maîtresse que c'était pitié de laisser si longtemps un chrétien si gravement malade sans les secours de la religion; qu'on devait soigner l'âme comme le corps, et que dans son pays, à l'invasion d'une maladie, on allait chercher le prêtre avant le médecin. La femme d'Edgard, aveuglée par sa tendresse et surtout craignant d'effrayer son mari, n'avait pas tenu compte de ses avertissements, en sorte que la pauvre Catherine, qui

couvait son maître des yeux de sa foi, était comme une âme en peine auprès du lit du malade, attendant, épiant l'occasion de lui dire une parole de son cœur pour le retourner vers Dieu et le porter à remplir les devoirs du chrétien. Cette pensée ne la quittait ni le jour ni la nuit.

L'accident d'hier a fait déborder le vase, et il était temps. La vieille bonne, dans l'ardeur de sa foi, et prenant presque l'autorité d'une mère, a interpellé sa maîtresse avec une sorte d'indignation, justifiée ou au moins excusée par la solennité de la circonstance. Elle lui a dit nettement qu'il n'y avait plus à se faire d'illusion, qu'Edgard était perdu et n'avait plus que peu de jours à vivre, et que si elle ne voulait avoir à se reprocher la perte de son âme, elle devait appeler sans retard un prêtre pour le réconcilier avec le ciel ; que ce serait une honte et un crime de laisser mourir un chrétien sans les secours de la religion, et enfin que si sa femme n'avait pas le courage de lui en parler, elle, Catherine, s'en chargerait.

Elle mit dans son allocution tant de force, de dignité et de tendresse à la fois, que madame Edgard en fut émue et bouleversée. Ne voyant plus de secours du côté des hommes, elle en espéra de la part de Dieu ; et d'ailleurs sa foi, endormie par la philosophie de son mari, se réveilla dans le danger par l'excitation d'une foi vivante, comme l'étincelle sort du caillou frappé par le fer. Sa conscience, à laquelle on faisait un appel direct, fut effrayée de sa responsabilité, et n'ayant pas la force de le faire, elle permit à Catherine de parler à son mari.

La bonne femme n'y alla pas, comme on dit, par quatre chemins. Elle n'employa ni exorde par insinuation, ni préparation oratoire, mais marchant droit au but

parce qu'il n'y avait point de temps à perdre, par ses larmes et surtout par une courageuse parole de chrétienne, elle déclara à son maître qu'il allait mourir et qu'il n'avait plus que le temps de s'y préparer. Puis, sans autre explication, elle lui proposa de lui amener un prêtre, et de faire comme on faisait dans son pays, comme avaient fait ses parents et ses aïeux, c'est-à-dire de mourir en bon chrétien.

Le malade fut touché de la foi et de la tendre affection de cette pauvre femme, dont la parole pieuse et simple le ramenait tout d'un coup à son pays, à la maison paternelle, à sa vie d'enfant et aux doux souvenirs de son père et de sa mère, catholiques fidèles jusqu'à leur dernier soupir, et morts en union avec l'Église. Cette pensée vivifiante fut comme une brise d'un autre monde qui chassa les nuages de son âme, la rafraîchit et la releva ; et alors il lui répondit simplement, avec calme et sans se troubler : Tu as raison, Catherine, va me chercher un prêtre, afin que je finisse comme on finit dans notre pays.

Catherine courut chercher son confesseur, un bon prêtre de la paroisse, qui est un saint, s'il n'est pas un savant : ce qui vaut mieux au moment de la mort et pour soi-même et pour les autres. Cependant la pauvre femme n'était pas encore au bout de ses embarras. Quand le prêtre arriva, le malade venait encore d'avoir une crise ; et le médecin, qu'on avait cherché en toute hâte, après lui avoir administré le calmant nécessaire, avait défendu absolument de lui laisser voir personne et surtout de le faire parler, disant que sa vie en dépendait, et qu'une excitation par la parole, ou une émotion quelconque, pouvait provoquer une nouvelle émission de sang, qui serait la dernière. Le digne prêtre attendit patiemment deux heures, afin de laisser

au malade le temps de prendre un peu de repos et de force, et ce temps lui fut rendu encore plus pénible par l'espèce de lutte qu'il eut à soutenir avec madame Edgard. Celle-ci, dans son désespoir, ne sachant plus ce qu'elle disait, s'imaginait que le digne prêtre, sous prétexte de sauver son mari, ne ferait que hâter sa mort. Il tint bon avec douceur, mais avec fermeté, et enfin on le laissa arriver au lit du mourant, qui le reçut bien, l'écouta et se confessa. Edgard avait conservé toute sa présence d'esprit, et, malgré sa faiblesse et ses douleurs, il passa une demi-heure avec le prêtre sans aucun accident. Quand sa femme désolée vint le revoir, elle fut tout étonnée de le trouver si calme et si plein de sérénité. Il l'embrassa tendrement et lui fit ses adieux en lui recommandant leurs enfants, dont la Providence aurait soin, puisque leur père leur était enlevé. Il la remercia d'avoir laissé le prêtre arriver jusqu'à lui, l'assurant que dans son état c'était le plus grand service qu'elle pût lui rendre.

C'est elle-même qui m'a raconté tout cela le lendemain matin, quand je suis allé demander des nouvelles du malade. Il s'était éteint tranquillement et presque sans agonie pendant la nuit, une main dans la main de sa femme, et l'autre pressant sur son cœur un petit crucifix qui lui avait été donné à sa première communion, et que Catherine lui avait précieusement conservé, pendant que la vieille bonne, agenouillée au pied du lit, récitait de tout son cœur les prières des agonisants.

A-t-il eu tort, a-t-il eu raison de mourir en chrétien plutôt qu'en philosophe? je n'en sais rien et je me garderai bien de l'en blâmer. Tout ce que je sais, c'est que moi, philosophe et son maître, avec toute ma science, je ne trouvais rien à dire ni à faire pour adoucir ses derniers moments et lui donner une vue d'avenir, tandis

qu'une pauvre femme ignorante, mais pleine de foi, par la vertu et le courage de sa foi lui a procuré, avec les secours de l'Église, des consolations, de la force et de l'espérance.

L'ENTERREMENT.

14 novembre.

Je suis brisé, non pas tant par la fatigue de cette journée, que par les émotions et les inquiétudes. Ce spectacle, si longtemps prolongé, de la mort, finit par vous pénétrer de tristesse. Puis la plaie vive, le déchirement du cœur par la perte d'un ami, chéri depuis tant d'années, et que je ne reverrai plus, et enfin la position fausse où me plaçait cet événement avec sa terminaison vis-à-vis de tous nos amis présents au convoi, tout cela m'accablait. Quelques-uns semblaient vraiment touchés de la mort prématurée d'Edgard : d'autres, et c'était le plus grand nombre, arrivaient là comme pour remplir un devoir de convenance sociale, et leur visage avait revêtu le caractère de la tristesse, comme toute leur personne les insignes du deuil. On s'entretenait à voix basse de la fin chrétienne du défunt, et j'apercevais à certains regards qu'on était surpris de ce qui était arrivé, et qu'on me l'attribuait en partie, en vérité bien à tort; ou du moins, on avait l'air de croire qu'il en eût été autrement si je l'avais voulu.

Peut-être... mais pour le vouloir, il me fallait des raisons que je n'ai pas. Il eût fallu que je fusse convaincu qu'un philosophe doit mourir avec orgueil comme un stoïcien, ou avec insouciance comme un épicurien, ou enfin brutalement, stupidement, comme un animal. Or, comme je ne suis disciple ni de Zénon, ni d'Épicure, et que j'ai la prétention de n'être pas une

bête, je ne pouvais conseiller à mon ami ce que je n'aurais pas fait moi-même en pareil cas. Qu'aurais-je donc fait? Hélas! je n'en sais rien, et en définitive je ne crois pas qu'il y eût mieux à faire, ne fût-ce que pour prendre le parti le plus sûr au milieu de nos incertitudes.

Il y avait, dans le nombre, quelques hommes raisonnables et plusieurs chrétiens, dont les uns avaient l'air de dire que chacun était le maître de mourir comme il l'entendait, et que personne n'avait rien à y voir, puisque, après tout, chacun y était pour son compte et à ses risques et périls; dont les autres paraissaient soulagés que le défunt, reconcilié avec l'Église, eût pourvu, autant qu'il le pouvait, au salut de son âme. D'autres enfin semblaient ne penser à rien du tout; invités par la famille à un enterrement, ils y assistaient à peu près comme à un mariage, avec un compliment de condoléance au lieu d'une félicitation, et un aspect plus ou moins lugubre en place d'un sourire.

On se met en marche pour se rendre à l'église, assez éloignée de la maison mortuaire. Le défilé du cortége, le placement des assistants, le mouvement de tous fait un peu diversion aux pensées sombres du deuil, ou au moins à la contenance funèbre. On est soulagé de respirer l'air frais de la rue, et distrait par la foule qui l'encombre comme à un spectacle. Puis, moins observé par l'assistance, et par conséquent moins contraint, le naturel contenu se détend, s'échappe, et les conversations, qui s'établissent plus facilement au milieu du bruit de la voie publique, reviennent spontanément aux événements du jour. J'entends parler autour de moi, bien qu'à voix basse, des affaires du moment, de la politique, de la bourse, des journaux, de ce qu'il y a de plus sérieux dans la vie du monde; car, par conve-

nance, on ne s'entretient ni de théâtre, ni de fêtes. Le reste va son train comme ailleurs, au moins parmi les mondains et les philosophes. Les chrétiens gardent un silence respectueux en suivant leur mort. Quant à moi, j'étais trop oppressé et trop embarrassé pour avoir rien à dire.

Nous arrivons à l'église. Je vois transporter le corps de mon pauvre Edgard du char de la mort dans le temple où il va recevoir une bénédiction avant de rentrer dans la terre dont il est sorti. Je trouve cela beau, je l'avoue; c'est un témoignage éclatant que l'homme n'est pas un animal comme un autre, et que sa dépouille a encore quelque chose de sacré, dernier vestige de l'âme qui la vivifiait. J'y vois même comme un signe ou une espérance de résurrection, même pour le corps; car sans cette espérance, il n'y aurait aucune raison de faire tant de cérémonies et d'accorder tant d'honneurs à une poussière qui va se perdre tout à l'heure dans la confusion des éléments.

Il y avait longtemps que je n'étais entré dans une église, au moins pour un enterrement, et j'en suis remué. La liturgie est expressive et imposante; la musique est merveilleusement adaptée aux paroles sacrées. Le *Dies iræ* est sublime et le *De profundis* écrasant. On y sent la misère de l'homme en face du juge sans appel. Tous les souvenirs de la foi de mon enfance me reviennent à l'esprit involontairement; c'est comme une évocation du passé qui reproduit dans mon imagination les traces presque effacées de la piété d'autrefois; et ces images se mêlant comme des ombres à celle d'Edgard, dont elles semblent entourer le catafalque, me font une telle impression, que je m'unis, sans y penser et presque sans le vouloir, aux prières de l'Église pour mon pauvre ami.

Hélas! il y avait peu d'assistants autour de moi qui parussent prendre part à ce qui se passait sous leurs yeux, même parmi ceux qui gardaient une contenance respectueuse et suivaient les indications du maître des cérémonies pour se lever, s'agenouiller ou s'asseoir.

Plusieurs avaient l'air de ne rien comprendre à ce qui se faisait. D'autres affectaient de n'y point participer, sans doute par une prétention d'esprit fort et pour ne pas être soupçonnés de la petitesse d'avoir de la foi. Ils regardaient à droite et à gauche, même derrière eux, les mains dans les poches ou derrière le dos, pour mieux exprimer leur dédain ou au moins leur indifférence. C'était tout ce qu'il y a de plus misérable dans la vanité, et en vérité on ne comprend pas qu'un être doué de raison puisse trouver de la gloire dans de telles sottises. A parler humainement et selon le langage du monde, c'était à souffleter.

J'en étais scandalisé, tout incroyant que je suis. Car, enfin, on doit toujours honorer ce qui est respectable, au moins par décence, par bon goût, si ce n'est par conviction. Ces gens-là ont achevé leur rôle du jour, qu'ils jouaient de si mauvaise grâce, en jetant à la hâte de l'eau bénite sur le cercueil, sans savoir ce qu'ils faisaient, comprenant seulement que c'était la fin d'un spectacle qui les ennuyait et les troublait. Heureusement, il y avait là quelques bonnes âmes qui pleuraient et priaient de tout leur cœur, et j'ai la confiance que leurs larmes et leurs prières ont compensé auprès de Dieu, si elles y peuvent quelque chose, toutes les infidélités de l'assistance, à commencer par la mienne.

Au cimetière la foule s'était bien éclaircie. Il ne restait plus autour de la tombe que les plus proches parents, quelques amis et des serviteurs.

La famille m'avait prié de faire un discours. Je m'en suis excusé, et, après ce qui s'était passé, ils ont compris mon refus. Qu'est-ce que j'aurais dit ?

Nous avons eu deux plates oraisons funèbres ; l'une d'un collègue, déplorant cette mort prématurée, qui enlève à la société un de ses membres les plus distingués, capable de lui rendre tant de services, et qui prive cet homme jeune encore du fruit de ses longs travaux au moment où il allait atteindre le but de son ambition. Ce bon monsieur ne voyait dans la mort de mon ami qu'un avancement manqué. L'avenir après la sortie de ce monde ne l'inquiétait guère, et il est probable qu'il n'y avait pas même pensé.

L'autre discours a été lu par un parent, qui a récité les phrases banales de la circonstance, finissant par dire à Edgard un adieu éternel, ce qui supposait qu'il n'avait pas l'espérance de le revoir jamais ; et il n'a trouvé rien de mieux à lui souhaiter dans sa position nouvelle, quelle qu'elle soit, que la légèreté de la terre dont on allait recouvrir son cadavre... Que la terre lui soit légère !

Légère ou lourde à son corps qui n'a plus de sentiment, je ne vois pas ce que cela peut faire à son âme qui n'est plus là.

Voilà les sottises qui se débitent journellement à la face du soleil, en pays chrétien, sur la tombe des morts, devant la croix du cimetière, et après la bénédiction du prêtre ! Quand tout, dans ce champ de la mort, proclame l'immortalité de l'âme et la vie future, vient un bourgeois de Paris ou un ouvrier quelconque, qui n'a jamais étudié ces redoutables questions, et dont l'incrédulité ignorante affecte de les passer sous silence, quand elle ne les nie pas insolemment par des phrases ineptes. Cela se voit et s'entend au dix-neuvième siècle,

et dans la capitale du monde civilisé, comme on dit.

Heureusement, et cela m'a été un soulagement dans ma peine, il y a eu à la fin de cette comédie de deuil la naïve expression d'une vraie douleur. La vieille bonne avait suivi jusqu'au bout le corps de son maître, qu'elle avait porté dans son enfance, et après que tout le monde eut jeté de l'eau bénite sur le cercueil descendu en terre, elle s'est approchée à son tour, et avec l'eau bénite elle a versé dans la fosse ses larmes et ses sanglots. J'ai ressenti le contre-coup de cette désolation sincère, et cela m'a fait du bien. Les larmes me sont venues aux yeux, et j'aurais volontiers embrassé cette bonne femme, si le lieu l'eût permis. J'ai senti le besoin de lui serrer la main en partant.

Les fossoyeurs ont achevé leur tâche en faisant tomber la terre sur la bière, et c'est au bruit sourd de ce roulement funèbre que l'assistance s'est séparée, chacun s'empressant de retourner à ses affaires ou à ses plaisirs, un peu assombri par ces représentations de la mort, mais sans penser, au moins la plupart, que ce sera peut-être demain son tour.

COMMUNICATION AVEC LES MORTS.

15 novembre.

J'ai rêvé d'Edgard, et j'en ressens encore une douce impression. Je ne sais plus ce que c'était, et les détails m'échappent. Il m'est seulement resté dans l'esprit qu'il n'était pas malheureux et qu'il ne m'en voulait pas. Au contraire, il semblait me voir avec plaisir, et sans que je puisse retrouver ce qu'il m'a dit, c'était comme un renouvellement d'affection, comme un nouvel appel à mon amitié. Chère âme, comme j'aimerais à savoir où

elle est maintenant, et comment elle est ! Comme il me serait doux d'échanger encore nos sentiments, nos pensées, comme nous l'avons fait si longtemps ! et puisque maintenant elle est délivrée du poids de la matière et n'est plus astreinte à se traîner ici-bas, sans doute elle me donnerait des nouvelles de cet autre monde dont nous parlions si souvent dans nos entretiens philosophiques, peut-être avec autant de compétence qu'un aveugle des couleurs. Faut-il donc que personne ne soit jamais revenu de là pour nous dire ce qui s'y passe, et cet immense intérêt que nous avons ici-bas à le savoir ne sera-t-il jamais satisfait ?

Il doit cependant y avoir un moyen de communiquer d'ici avec l'autre monde, et les survivants de cette terre ne peuvent pas être assurément sans relation avec ceux qui l'ont quittée. La portion du genre humain défunte est peut-être plus nombreuse que celle qui vit et doit vivre sous le soleil, et il ne se peut pas que tous les individus sortis de la même famille, et par conséquent membres du même corps, n'aient conservé entre eux quelque rapport vivant, une certaine sympathie, une sorte de solidarité ; car tout ce qui vient de l'unité retourne à l'unité, et l'humanité, une en puissance dans son principe, devra le redevenir réellement dans son développement complet. Il y a donc un lieu où tous les hommes se retrouveront un jour d'une manière ou de l'autre, et où devra s'achever la consommation du genre humain. Jusque-là, sans doute, ceux qui sont partis attendent avec désir ceux qui leur ont été chers, lesquels de leur côté ne peuvent croire leur affection brisée, par cela seulement qu'ils ne sauraient en donner ni en recevoir des témoignages sensibles. Leur amour, s'il est pur, s'entretient par l'espoir d'en revoir l'objet, comme l'absence se console par la pensée du retour.

Le véritable amour, qui a ses racines dans les âmes et non pas seulement dans les sens et dans l'imagination, les unit à toujours, car rien n'est fort comme l'amour et rien ne peut séparer ce que Dieu a uni. Une mère espère toujours retrouver le fils qu'elle a perdu, car il est le fruit de ses entrailles, l'os de ses os, la chair de sa chair, et pendant qu'elle le portait dans son sein et dans ses bras, son âme s'est collée à la sienne, et elle le réclamera comme une partie de son être. Un lien aussi intime ne peut être entièrement rompu. Une femme qui a aimé l'époux de son choix d'un chaste et unique amour, ne croira jamais qu'il lui soit ravi éternellement par la mort. La moitié de son âme a soif de l'autre, et elle ne vit ici-bas que dans l'espérance de la retrouver. C'est la consolation des véritables veuves. Enfin, l'amitié vraie, c'est-à-dire capable de se sacrifier pour ce qu'elle aime, est d'autant plus vivace, qu'elle est plus pure et ressortant moins des convenances propres, des intérêts, de la position et de la fortune. Elle survit à la mort parce qu'elle est fondée sur quelque chose de supérieur aux choses de ce monde. C'est pourquoi la séparation par la mort ne la détruit pas, tout en la contristant par la privation momentanée de son objet. Dans sa tristesse elle se recueille au fond du cœur, comme la séve de l'arbre dont on a coupé la tige jusqu'à la racine ; mais, comme l'arbre aussi, elle est toute prête à reverdir et à refleurir, quand la présence de l'objet aimé lui sera rendue, ce qu'elle attend avec confiance. C'est aussi mon espoir en ce moment. La mort vient d'enlever à mon âme une de ses plus belles branches, qui est allée s'engloutir ailleurs ; mais comme il y a entre nous une communauté de séve spirituelle, j'espère qu'il restera encore entre nous à distance un développement sympathique

de la vie, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de nous retrouver ensemble sur le même tronc.

Comment s'opérera cette communication, et aurai-je la conscience de cette sympathie ? Par quels moyens peut s'établir et s'entretenir ce commerce mystérieux entre deux âmes séparées par l'abîme de la mort, abîme inaccessible à nos sens, insondable à notre raison et que notre imagination ne peut pas même se figurer ? Nous ne savons rien, absolument rien par la science humaine, de ce qui se passe outre tombe. Peut-être les morts sont-ils tout près de nous, et n'y a-t-il qu'un voile qui nous en sépare ; mais enfin ce voile, quel qu'il soit, est impénétrable dans son obscurité, et l'œil de l'esprit le plus perçant ne voit rien à travers.

Les lumières naturelles de ma raison ne me fournissent donc aucun moyen de communiquer avec mon ami. Mes yeux n'aperçoivent rien, mes oreilles n'entendent rien de lui. Aucun signe de sa présence, aucune réaction à mes élans de tendresse. Je ne puis le saisir que par le souvenir et dans l'imagination ; mais ces représentations toutes rétrospectives ne me donnent que des images du passé ou des conjectures pour l'avenir. Tout ce que je puis ressusciter dans mon esprit à son égard est purement subjectif ; c'est comme une tombe que je rouvre dans ma pensée pour contempler encore une fois l'objet de mon affection et satisfaire au besoin de mon cœur. Mais cette tombe est vide ; c'est un cénotaphe autour duquel tourne ma tristesse, invoquant l'âme qui en est absente et que tous mes efforts ne peuvent y ramener, ne fût-ce que pour un moment et par un témoignage quelconque de sa présence. Il me faudrait une espèce de câble électrique pour établir la communication entre ces deux rivages et faire passer à

travers l'océan qui nous sépare les mouvements de nos cœurs et les signes de nos pensées.

UN RÊVE.

17 novembre.

J'ai encore rêvé d'Edgard, et, cette fois, j'ai au moins conservé le sens de cette espèce d'apparition. Il avait l'air triste, mais non découragé ; et, sans que je puisse me rappeler ses paroles, j'ai compris qu'il implorait mon aide, me demandant de prier et de faire prier pour lui. J'en suis encore stupéfait, et il me semble être le jouet d'une illusion. Prier pour lui, moi qui ne prie pas même pour mon compte, dans la conviction que cela ne sert de rien, et que la prière n'a d'utilité que pour les esprits faibles qui y mettent leur confiance et qu'elle soutient ! Comment un homme raisonnable peut-il croire, en effet, qu'à la demande d'une bonne femme ou de telle autre personne, l'ordre des choses sera changé dans la nature, et qu'une exception sera faite aux lois générales de l'univers ? J'admets la providence divine qui gouverne le monde, mais par cela même qu'elle est providence, et d'une sagesse infinie, elle doit être conséquente avec elle-même, et ne pas varier dans ses desseins et leur accomplissement selon les vœux contradictoires de l'ignorance et de la passion des hommes.

Il y a cependant, dans cette récidive de rêve, quelque chose de singulier et qui me tracasse. J'ai toujours enseigné qu'il y a deux sortes de rêves, ou plutôt qu'il faut en distinguer les songes qui ont plus de suite, plus de sens, et qu'on a regardés chez tous les peuples, en certaines circonstances, comme des avertissements

mystérieux venant d'une autre sphère avec laquelle le sommeil, si mystérieux lui-même, nous met en rapport. Dans la poésie antique des Hébreux et des Grecs, dans Homère et dans la Bible, les songes jouent un grand rôle. C'est comme une porte ouverte sur un monde supérieur, par laquelle arrivent les messages célestes des dieux de l'Olympe ou de Jéhovah. Quelquefois ce sont des suggestions de l'enfer ou de ses satellites, employés à pousser les âmes au désordre et au crime.

Assurément, il n'y a rien de mal dans ce qui m'est demandé. Ce serait tout simplement un non-sens, une absurdité, puisque je ne crois pas à l'efficacité de la prière. Je ne dois donc attacher aucune importance à cette hallucination du sommeil.

Néanmoins, en dépit de ma raison, et quoi que je fasse, j'en suis préoccupé... Les rêves sont en général des reproductions plus ou moins bizarres des événements et des impressions de la journée, dans l'imagination non réglée par la volonté pendant le sommeil. La plupart du temps, ils sont déterminés par l'état du corps, par la digestion surtout, et ils portent le cachet de nos habitudes, de la disposition actuelle de notre esprit et de notre cœur. Ici, il n'y a rien de semblable ; car cette prière, qui m'est demandée pour le soulagement d'un défunt, est tout à fait en dehors de mes opinions et de ma manière de voir. C'est bien la dernière chose que j'aurais dû rêver, puisque je n'y pense jamais pendant la veille. Et depuis de longues années rien de pareil ne m'est arrivé, sauf avant-hier pendant le service funèbre, où je me suis senti saisi par je ne sais quel sentiment, qui n'était pas seulement de la douleur, mais dans lequel il y avait quelque chose qui ressemblait à de la piété.

C'est peut-être un contre-coup de cette émotion, à moins que ce ne soit un avertissement d'en haut par la voie mystérieuse du songe. En vérité, je ne sais qu'en penser. Car l'état où nous jette le sommeil, en nous privant de la conscience et de la liberté, est si singulier, l'âme y devient tellement passive, en dehors de ses relations de la veille, et exposée à des influences extraordinaires, que tout y est possible, et qu'il y a un champ ouvert aux hypothèses. Chez les Égyptiens, chez les Hébreux, c'était un art divin d'expliquer les songes, et, de tout temps, il a existé des devins ou des prophètes qui ont prétendu le posséder. C'est l'interprétation d'un songe qui fit la fortune de Joseph à la cour de Pharaon ; et l'autre Joseph, l'époux de Marie, fut averti par un ange, dans des songes, de ne point la répudier et de se retirer avec elle et l'Enfant en Égypte, pour échapper au massacre d'Hérode.

Enfin, laissons aller. Si ce n'est rien, ou seulement une vaine image qui a traversé mon entendement pendant le sommeil comme un nuage passe à travers l'atmosphère, elle se dissipera bientôt. S'il y a autre chose, c'est-à-dire si l'impression reçue persiste et continue à m'inquiéter, nous avons le temps d'y penser, et nous aviserons.

LES REVENANTS, LES ESPRITS.

18 novembre.

Tout ce que j'ai entendu dire sur les revenants se représente à mon esprit depuis quelques jours, le soir surtout, quand je suis seul en face de ma lampe et au milieu de l'obscurité. Il me semble qu'Edgard va m'apparaître sous une forme ou sous une autre ; et quand je suis dans cette disposition étrange, le moindre bruit,

le craquement d'un meuble me fait tressaillir. J'en ai honte pour ma philosophie, qui devrait me mettre au-dessus de ces faiblesses. Elle me fournirait toutes sortes de raisons pour les condamner, et même pour m'en moquer, si j'avais à parler en public sur ce sujet. Et en attendant, quand cette pensée me vient, j'en suis tout ému. Hélas! je commence à voir qu'on est philosophe pour les autres plus que pour soi, comme les médecins, qui traitent hardiment leurs malades, et qui ne savent pas se soigner. Quoi que fasse et dise la science, la nature reprend toujours ses droits.

Je n'ai jamais vu de revenant, et je ne connais personne qui en ait vu. Cependant le monde ancien et le monde moderne sont pleins de ces histoires-là. Mais de ce que je n'en n'ai point vu, il ne suit pas qu'il n'y en ait pas, et surtout qu'il ne puisse y en avoir. La loi paraît être que les âmes sorties de ce monde par la séparation d'avec leur corps, n'y reviennent point, puisque les moyens naturels de communication leur ont été ôtés. Mais ne peut-il pas exister des corps plus subtils, plus éthérés, et dont la forme nuageuse, vaporeuse, se rende sensible, comme, par exemple, l'image dans le miroir ou le mirage dans le désert? La fantasmagorie peut nous faire soupçonner bien des choses de ce genre. Ce serait une âme séparée, qui, par une exception au cours ordinaire des choses, trouverait le moyen d'apparaître dans son image à nos yeux, ou de se manifester par les vibrations de l'air, par la voix, par des paroles, par un gémissement, par un bruit quelconque. Qui peut dire que cela est impossible? Car enfin il n'y a là-dedans rien de contradictoire, donc, point d'absurdité, surtout si le but de cette apparition de l'autre monde est de faire connaître une volonté supérieure ou de transmettre un avertissement du ciel. Dans ce cas, les reve-

nants rempliraient le ministère attribué aux anges.

Il y a encore une autre raison, qui paraîtra peut-être plus philosophique. Nous ne vivons ici-bas que par une communication continuelle de l'âme et du corps avec les objets nécessaires aux besoins de la vie et qui lui donnent de la nourriture et de la jouissance. Notre âme s'attache plus ou moins à ces objets, personnes ou choses, en raison d'affinités particulières, qui sont les racines de l'amour, lequel peut aller jusqu'à la passion et rendre l'âme esclave de ce qu'elle aime. Si donc dans un tel état d'attachement exclusif aux choses terrestres ou de possession par l'une de ces choses, elle en est tout d'un coup séparée violemment par la mort, le désir passionné lui en reste, bien qu'elle soit forcée de les abandonner ; et de là un regret qui la rejette en arrière, un retour possible de sa volonté vers ce qui lui a été cher pardessus tout : de l'avare vers son trésor, de l'amante vers son amant, de la mère vers son enfant, de l'ami vers son ami. Là où est votre trésor, là est votre cœur, dit l'Évangile ; et si le cœur y revient de toute la puissance de son désir, ne peut-il pas trouver un moyen quelconque de manifester ce retour et sa présence ? Ce serait pour les âmes un état de souffrance, puisqu'elles seraient incapables de jouir de l'objet de leurs regrets, peut-être un châtiment pour avoir trop aimé les créatures de ce monde et les choses périssables.

Les anciens croyaient à quelque chose de semblable, quand ils faisaient errer les mânes sur les bords du Styx ou ailleurs, jusqu'à ce qu'on eût offert les sacrifices nécessaires pour leur délivrance. Alors seulement elles pouvaient entrer dans les champs Élysées. Or c'est justement dans cet état intermédiaire entre le ciel et la terre et par ce qui les y attacherait encore, qu'il leur serait possible de se manifester d'une manière sensible

en certaines limites et à certaines personnes, soit pour leur révéler des choses de l'autre monde, ce qui serait une mission, soit pour chercher à satisfaire la passion qui les possède encore, ce qui serait un châtiment.

Du reste, ici aussi nous sommes dans une ignorance complète, vivant au milieu d'un monde dont nous ne saisissons que les formes les plus grossières, tandis que les parties les plus subtiles échappent à notre perception. Depuis qu'on a inventé le télescope et le microscope, les limites du monde insensible ont été reculées dans l'infiniment grand et l'infiniment petit. Nous savons maintenant qu'il y a autour de nous et en nous des millions d'êtres invisibles, impalpables, qui modifient singulièrement notre existence en bien ou en mal. La plupart des maladies sont attribuées aujourd'hui à des animalcules imperceptibles, qui se mêlent au sang et l'infectent; et en outre, par la nourriture et la respiration, des germes invisibles de mort entrent sans cesse dans l'organisme. S'il en est ainsi dans l'ordre physique, qu'est-ce donc dans le monde spirituel, que nous ne connaissons au dedans de nous que par l'aperception de notre conscience, et au dehors par la parole de nos semblables, si impuissante à exprimer le sentiment et la pensée? A coup sûr, les esprits sont encore plus difficiles à saisir que les corps, si fluides, si vaporeux qu'ils soient; et par conséquent n'est-il pas permis de croire qu'ici-bas nous sommes sans cesse entourés d'esprits de tout genre avec lesquels nous sommes plus ou moins en rapport, et dont l'influence subtile s'exerce mystérieusement sur la vie de notre âme, sur ses dispositions, ses décisions et ses actes?

De là, des motions secrètes, des impulsions cachées, des avertissements inattendus, des pressentiments obscurs, des suggestions bonnes ou mauvaises, et enfin

des inspirations heureuses ou funestes dans la conduite de la vie comme dans l'exercice de l'art ou la manifestation du génie. A toute inspiration il doit y avoir un inspirateur ; et dans les choses de l'esprit, l'action doit partir d'un esprit. Le poëte en appelant le secours de sa muse n'invoquait pas une chimère. Le *mens divinior* dont il sentait le besoin, lui arrivait par un intermédiaire vivant ; et il est probable qu'il en va ainsi, toutes les fois qu'une idée heureuse, à laquelle nous ne pensions nullement, nous est donnée, ou qu'une grande résolution, dont nous ne nous croyions pas capables, nous est suggérée. Socrate, le plus sage des hommes de son temps, croyait à un génie familier, qui l'avertissait avant le danger pour l'en préserver : ce qui ressemble beaucoup aux anges gardiens du christianisme ; et l'un et l'autre exemple impliquent la croyance que nous sommes en relation ici-bas, et le plus souvent sans nous en douter, avec des êtres spirituels, non unis à des corps semblables aux nôtres, soit qu'ils les aient dépouillés par la mort, soit qu'ils n'en aient jamais été revêtus, comme les anges.

Maintenant, que ces esprits, auxquels nous devons, dans l'ordre naturel, les inspirations de la conscience et du génie, puissent se manifester aussi surnaturellement par des apparences sensibles, soit avec les formes qu'ils ont eues sur la terre, comme ce qu'on appelle les revenants, soit par toute autre manière d'apparaître, qui osera dire que cela est impossible ? Je n'ai jamais rien vu de pareil, je le répète ; mais tant d'autres prétendent avoir vu de ces choses, que je ne suis pas sûr qu'Edgard, dont l'image me suit partout, ne m'apparaîtra pas un jour ou l'autre. J'avoue que je ne le désire pas, malgré la tendre affection que je lui garde, et la seule pensée que cela se peut, me fait frissonner ; car

tout ce qui est en dehors de la nature ou la surpasse me déconcerte et m'effraye.

LA PEUR DE LA MORT.

19 novembre.

Voici le choléra qui nous arrive, pour surcroît d'embarras et d'inquiétude. On en cite plusieurs cas et tous mortels. Qu'est-ce que le choléra, et qu'y faire ? Je constate d'abord que les médecins ne savent point ce que c'est. Sur cette question il y a dans la Faculté autant d'opinions que de têtes, et quand les docteurs discutent, ils ne s'accordent pas d'ordinaire, ou ne paraissent s'entendre que dans les consultations, en présence des familles et pour éviter le scandale. Dans ces cas, on adhère même à une opinion qu'on ne partage pas, parce que le médecin consultant n'a pas de responsabilité : il n'est tenu qu'à donner son avis.

La médecine ignore donc ce qu'est le choléra, et elle traite la maladie d'une manière ou de l'autre, et les malades de leur côté meurent ou guérissent d'une manière ou de l'autre. Mais qu'en dit la philosophie ?

Hélas ! elle n'en sait pas plus que la médecine. Seulement elle pose des questions, auxquelles la médecine, qui va presque toujours terre à terre, ne pense pas.

La philosophie se demande d'où viennent ces fléaux, qui sortent de temps en temps on ne sait d'où, font le tour du monde et déciment l'humanité sans qu'on puisse rien faire pour arrêter leurs ravages : c'est une invasion soudaine qui finit comme elle a commencé, sans qu'on sache pourquoi. Il n'y a pas d'effets sans cause. Quelle est donc la cause de ces terribles effets ? Et en outre, est-ce par hasard ou sans raison aucune

que quelques cent mille hommes sont enlevés tout d'un coup de la surface de la terre? Il y a cependant un gouvernement dans l'univers, puisqu'il y a un créateur, une providence ; et on ne peut pas croire qu'une telle calamité arrive sans sa permission, sinon sans son ordre.

Est-ce que le choléra serait un instrument entre ses mains pour châtier les hommes coupables, comme on pourrait le penser de tous les grands malheurs qui désolent les nations d'une manière générale? Pourquoi pas? S'il y a un gouvernement providentiel, il doit maintenir l'ordre par sa puissance et manifester sa puissance par la punition du désordre. Le châtiment des violateurs de la loi est la sanction nécessaire de tout gouvernement. L'Ancien Testament est plein de ces faits et de ces exemples, et jamais le peuple de Dieu, comme on l'appelle, n'a méprisé la parole divine, sans que les fléaux dont elle l'avait menacé l'aient accablé. Au fond c'est justice, si la loi a été violée. Il s'agit seulement de savoir s'il en est ainsi, et il est bien difficile de ne pas l'admettre, s'il y a une direction divine dans les choses humaines.

Maintenant, qu'allons-nous faire? Avant tout, nous allons faire, comme on dit, contre fortune bon cœur, pour n'avoir pas l'air d'avoir peur, et afin d'encourager ceux qui ont plus peur que nous, nos femmes, nos enfants, nos serviteurs. Pour moi, je prends déjà au milieu d'eux un air impassible, comme s'il n'y avait rien de nouveau, et aucun motif de s'effrayer. Au fond j'ai peur tout comme un autre ; je ne comprends même pas qu'il y ait des gens qui prétendent ne pas connaître le sentiment de la peur. L'ennemi le plus terrible est celui qui tourne autour de vous pour vous assaillir sans qu'on l'aperçoive, en sorte

qu'on est exposé à ses coups sans pouvoir se mettre en défense. C'est le cas du choléra, qui tombe à l'improviste au milieu d'une ville, dans une famille, dans une maison, sans distinction de rang, de condition, de richesse, de santé. Il se joue de toutes les précautions contre ses attaques, et de tous les efforts pour les repousser, en sorte que là où il se déclare, les hommes sont comme des moutons dans la bergerie, destinés à en sortir aujourd'hui ou demain pour aller à la boucherie, sans qu'un seul sache quand viendra son tour.

Il n'est pas possible, si l'on est raisonnable, qu'on n'ait pas peur d'un tel fléau, qui rend la mort imminente, plus menaçante que jamais. Or, nous avons tous horreur de la mort instinctivement et par réflexion :

Instinctivement, parce que toute créature vivante veut vivre, et redoute et fuit naturellement tout ce qui peut détruire ou endommager son existence. C'est un effet de la loi innée de la conservation dans chaque individu.

Par réflexion, parce que la mort change complétement notre vie actuelle, en nous ôtant le corps qui en fait la moitié, sinon davantage pour la plupart. Or, comme on dit vulgairement, on sait ce qu'on perd et on ne sait pas ce qu'on gagnera. La séparation de l'âme et du corps est douloureuse; c'est une lutte terrible, puisqu'on l'appelle agonie. Le passage dans l'autre monde est plein de ténèbres, et enfin, personne ne sait ce qu'il trouvera au bout, et comment il sera reçu.

Sans doute, ceux qui ont pratiqué la justice et qui n'ont voulu et fait que le bien, peuvent avoir confiance. Je comprends cela, et c'est à coup sûr la seule consolation que présente la mort. Mais, en y regardant de près, quels sont ceux-là, et combien y en a-t-il parmi ceux que je con-

nais, moi compris? Qui peut se vanter de n'avoir jamais été injuste, et surtout de n'avoir point recherché son intérêt au détriment des autres, et sous les apparences de l'équité et même de la charité? Qui sait, comme l'a écrit saint Paul quelque part, s'il est digne d'amour ou de haine? Et quand j'entends dire que les saints, c'est-à-dire les hommes qui ont vécu le plus purement et dans le plus grand détachement du monde, se croyaient toujours les plus coupables, et ressentaient d'horribles frayeurs à l'article de la mort, je me demande qui peut, après cela, se croire à l'abri du danger et en droit de n'avoir pas peur. Le juste d'Horace, le stoïcien, qui verrait le ciel en ruines tomber sur sa tête sans sourciller, m'a toujours paru une hâblerie philosophique et poétique. Ces choses-là se disent et s'écrivent pour faire de l'effet, comme les scènes de théâtre, mais on ne les voit pas dans la réalité, ou ce sont des exceptions.

J'affirme que tout homme qui se vante de n'avoir pas peur de la mort est un menteur, à moins qu'il ne se trompe lui-même; à plus forte raison s'il appelle la mort, comme le bûcheron qui trouvait son fardeau trop lourd, et qui le reprend bien vite, quand elle arrive. Alors il est un sot ou un fou. La passion rend insensé, et, dans ce cas je conçois qu'elle brave le trépas pour se satisfaire; ce qui est néanmoins une absurdité de plus, car la mort enlève la possession de l'objet aimé. Celui qui s'habitue au danger, comme le soldat, ou qui joue avec le feu comme l'enfant sans expérience, je le comprends encore; mais alors c'est l'effet de l'insouciance produite par l'habitude, ou le résultat de l'ignorance, et dans l'un et l'autre cas il n'y a pas de quoi se glorifier. C'est déraison des deux côtés, car il n'est pas sage de s'exposer au péril de la mort sans chercher les

moyens de l'éviter, s'il est possible, ou de le combattre victorieusement, s'il est inévitable.

On me dira, peut-être, que les hommes comme je les veux feraient d'assez mauvais soldats. Ils raisonneraient trop devant le danger et ne marcheraient pas toujours comme on voudrait. Je l'accorde, pour la généralité des cas, c'est-à-dire pour la plupart des guerres qui n'ont pas pour but la défense légitime et le salut des peuples, et qui, le plus souvent, sont suscitées par l'ambition ou les passions des gouvernements et des princes. Dans les guerres justes, au contraire, quand on a sa vie à défendre et qu'il n'y a pas d'autre moyen de la sauver, on a toujours du courage. Nous le voyons dans les plus faibles animaux. Mais quand l'homme se bat sans savoir ni pourquoi ni contre qui il se bat, comme le plus souvent dans nos armées permanentes, on supplée au vrai mobile de la bravoure par ce qu'on appelle l'honneur militaire ou la gloire du drapeau. Alors il faut griser les hommes pour les rendre courageux, et c'est ce qui se fait avec de la musique, de l'eau-de-vie et de la poudre pour les soldats, avec des épaulettes et des décorations pour les officiers. En un mot, on exalte la valeur par l'excitation d'une passion plus ou moins grossière ; ce qui produit une sorte d'étourdissement qui ne voit plus le danger et brave la mort. On appelle cela de la gloire, et on met cette gloire au-dessus de toutes les autres, quels qu'en soient les résultats, tandis que, au fond, il n'est glorieux d'affronter la mort que pour la défense de la vérité et de la justice.

LES TABLES TOURNANTES.

20 novembre.

J'ai assisté hier à une expérience qui a eu l'air d'une mystification, et qui cependant ne l'est pas tout à fait, au moins de la volonté de ceux qui l'ont tentée, mais qui l'est en ce sens qu'elle n'a donné aucun résultat positif, et que je n'étais pas plus avancé après qu'auparavant. Dans mon désir de trouver un moyen de communiquer avec les morts, au défaut de la science qui ne m'apprend rien à ce sujet, je voulais essayer des voies mystérieuses par lesquelles on prétend entrer en relation avec l'autre monde.

Un homme très-honorable de la société, et qui a même des sentiments chrétiens, le comte de X... s'est pris d'enthousiasme pour le spiritisme, et, dans son zèle de prosélyte, il m'a proposé d'assister à l'une des séances qui se tiennent chez lui, désirant sans doute avoir l'opinion d'un philosophe sur ces étranges manifestations. J'y ai consenti par curiosité d'abord, et parce qu'il appartient en effet au philosophe d'examiner tous les phénomènes de la vie spirituelle; et ensuite sur son assurance qu'on pouvait, par cette voie, évoquer les morts et les esprits de l'autre monde. En outre, M. X... étant parfaitement de bonne foi et n'ayant aucun intérêt à me tromper, j'étais certain qu'il n'y avait chez lui ni surprise à craindre, ni mise en scène, ni charlatanisme, mais tout au plus, en ce qui le concerne lui et ses amis, l'illusion que l'imagination produit quelquefois dans les meilleurs esprits.

Je me rendis donc chez lui hier soir, et je trouvai dans son salon une douzaine de personnes, toutes ap-

partenant à ce qu'on appelle les classes distinguées, des députés, des magistrats, des savants, et même deux ecclésiastiques. Je n'avais donc rien à craindre en si bonne compagnie, et j'étais disposé à tout observer sans prévention et à juger impartialement.

On se mit à l'œuvre autour d'une table, espèce de guéridon porté sur un seul pied et qui avait à peu près un mètre de hauteur. La personne qui passait pour le meilleur *medium* commença à la manipuler sans la toucher, par des espèces de passes magnétiques, puis, par une simple application des doigts sans mouvement. Au bout de quelques minutes, après quelques tressaillements visibles, la table se mit à tourner sous les mains de l'opérateur. Le trépied de l'oracle était posé, et l'esprit mystérieux commença à se manifester.

Mais comme l'esprit parlait par l'intermédiaire d'une table qui n'a pas de voix, il n'y avait d'autre moyen d'expression que les coups frappés par le guéridon, paraissant se soulever de lui-même à chaque question. On avait composé une sorte d'alphabet en attribuant à chaque lettre un certain nombre de coups, en sorte qu'on arrivait lentement, péniblement, à faire des mots qu'on interprétait ensuite comme on pouvait. Ce procédé me parut embarrassé, obscur, et trop sujet à l'arbitraire.

Quand la table commençait à remuer, le medium lui demandait : Qui est là? et alors se produisaient les plus singulières réponses. C'étaient des noms bizarres et inconnus de personnages de l'antiquité égyptienne ou grecque, qui se mettaient en communication avec les vivants du dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne pour leur dire des choses très-insignifiantes ; et, plus on poussait les interrogations, afin d'arriver à quelque chose d'intéressant, plus on tombait dans l'obscurité et dans la con-

fusion. Nous passâmes beaucoup de temps dans ces divagations ténébreuses et puériles, et enfin cette manière de faire me parut si peu raisonnable et si hasardeuse, que je ne pus me résoudre à y prendre part, malgré l'envie que j'avais de savoir quelque chose d'Edgard et de sa position nouvelle. Ce me semblait une sorte de profanation que d'évoquer son âme en de pareilles circonstances et par de telles manœuvres, et j'éprouvais de la répugnance à me mettre en rapport d'une manière quelconque avec ces agents inconnus d'outre-tombe, que je ne pouvais discerner, et dont les prétendus oracles ne m'inspiraient aucune confiance. Je gardai donc le silence, me bornant au rôle d'observateur.

Néanmoins, je ne puis nier qu'il y ait là-dedans quelque chose d'extraordinaire ou d'extra-naturel. La personne honorable et pleine de bonne foi qui remplissait les fonctions de medium n'y apportait ni fraude ni charlatanisme, trop éclairée pour se laisser duper, et d'ailleurs n'ayant aucun intérêt à inventer les choses bizarres données en réponse aux questions posées. En outre, l'assistance étant composée d'hommes honnêtes et instruits et qui ne pouvaient être trompés facilement, je veux bien croire qu'une certaine communication mystérieuse s'est établie, par le moyen de la table, entre eux et des êtres de l'autre monde, des esprits si l'on veut, puisqu'on appelle de ce nom tout ce qui ne tombe pas sous nos sens. Mais qu'est-ce que ces esprits? A quelle sphère de l'univers appartiennent ces êtres invisibles, et d'où viennent-ils? Sont-ils bons ou mauvais, esprits de lumière ou esprits de ténèbres, anges de la vérité ou agents de l'erreur, ministres du ciel ou satellites de l'enfer? Telles sont les questions qui me venaient à l'esprit, et que ce que je voyais et entendais ne pouvait

éclaircir. D'ailleurs, ce que ces esprits nous ont dit était si obscur, si incertain, et après tout si insignifiant, qu'en vérité ce n'était pas la peine de revenir de l'autre monde pour n'en rapporter que de pareilles nouvelles. Telle est, en somme, l'impression que m'ont laissée ces prétendues révélations.

Cependant, une réponse parut émouvoir profondément l'un des assistants qui avait posé une question au sujet de l'une de ses parentes morte peu avant. Il y vit ou crut y voir l'indication d'un secret que lui seul pouvait connaître; ce qui produisit un certain effet dans l'assemblée.

J'ai remarqué aussi l'éloignement que les agents de ces choses ténébreuses, quels qu'ils soient, semblent éprouver pour tout ce qui porte la marque du christianisme. Le nom de Jésus-Christ semblait les intimider, le signe de la croix les déconcertait : et quand on leur demandait nettement s'ils étaient des instruments du bien ou du mal, de Dieu ou de Satan, ils tergiversaient dans leurs réponses et ne disaient ni oui ni non. J'ai vu même la table se jeter en arrière pour ne pas supporter un objet consacré, et sur la table une corbeille, qu'on avait mise en mouvement par l'imposition des mains, s'enfuir en rampant comme un serpent devant le livre des Évangiles.

Je raconte simplement ce que j'ai vu et entendu, sans en tirer pour le moment aucune conclusion, sinon qu'il y a là quelque chose d'extra-naturel, que la raison ne peut expliquer, mais qu'elle n'a pas non plus le droit de nier, si elle est de bonne foi, puisqu'elle se trouve en face de faits bien constatés. Je suis certain, calme comme je suis resté tout le temps, de n'avoir été fasciné par aucune illusion de mon imagination, qui n'a été exaltée en aucune manière, ni trompée par aucune manœuvre des

assistants, hommes honnêtes, n'ayant point de parti pris ni d'intérêt personnel dans cette affaire.

Il se peut donc qu'il y ait là un moyen de communiquer avec les défunts; mais le moyen me paraît difficile, embarrassé, obscur et peu sûr; et d'ailleurs, en supposant qu'on puisse se procurer par là des renseignements sur leur état, cette connaissance incertaine et vague ne donne aucune facilité de leur être utile à quelque chose. Dès lors, à quoi bon? Ce n'est plus qu'une vaine curiosité, qui a probablement ses dangers et qui ne peut servir à personne, ni aux vivants ni aux morts.

Cela ne m'empêche pas de croire à la possibilité d'entrer en commerce avec l'autre monde par un moyen quelconque, comme je vois qu'on l'a toujours cru parmi les païens, chez les juifs et même parmi les chrétiens. Je lis dans la Bible, qu'à la demande de Saül, l'âme de Samuel fut évoquée en sa présence par une espèce de sorcière; et les paroles terribles à lui adressées par le prophète et qui se sont si fidèlement réalisées par sa chute et par sa mort, prouvent qu'il n'y a eu là ni jeu ni fiction. Or, pour qu'un livre pareil, donné aux Israélites et aux chrétiens comme une révélation du ciel, et qui est, après tout, la base de leur religion, mentionne des faits de ce genre, il faut qu'il y ait dans ces faits un fond de vérité, que l'imagination des peuples a pu exagérer ou défigurer, mais qui n'en subsiste pas moins sous les voiles des superstitions populaires à travers les siècles et chez toutes les nations.

En attendant, je n'en suis pas plus avancé sur le compte de mon pauvre Edgard, et je veux continuer mes explorations. Avec de la patience, je finirai peut-être par trouver une issue qui mène mon âme à la science.

UNE SÉANCE DE MAGNÉTISME.

23 novembre.

J'ai tenté hier une autre expérience, qui ne m'a pas donné plus de lumière sur l'objet de mes recherches que la précédente. Les oracles du magnétisme ont été aussi impuissants que ceux du spiritisme. J'ai assisté à une séance chez l'un de mes amis, qui s'en occupe avec toute l'ardeur d'une foi nouvelle, laquelle, comme toujours, désire vivement faire des prosélytes. La séance était toute privée, pour moi seul, et ainsi il n'y avait point de mise en scène ni de pose devant le public. Mon ami, qui sait très-bien que je ne suis pas homme à me laisser abuser par les formes et par les phrases, y allait tout simplement ; et comme le sujet sur lequel il opère est une fille de campagne très-honnête et qui sait à peine ce dont il est question, il n'y avait pas à craindre la fraude ni les simagrées. Cette personne est devenue somnambule spontanément à la suite d'une maladie nerveuse, et l'art n'a fait que développer ce que la nature avait commencé en elle. Le magnétiseur l'endort facilement par la manipulation ordinaire, et peu après elle entre en crise lucide et répond à ses questions sur toutes sortes de sujets.

J'espérais donc qu'elle m'apprendrait quelque chose de l'autre monde, et particulièrement sur l'état de mon ami Edgard. Je lui fis poser plusieurs questions à cette fin ; mais ses réponses furent si vagues, si obscures, si incohérentes, elle mit tant d'hésitation à les donner, que je compris tout de suite que sa clairvoyance n'atteignait point si haut, et que nous lui demandions ce qu'elle ne savait pas plus que nous. Je constatai que

la vision somnambulique, supersensible en une certaine manière, puisqu'elle dépasse la portée naturelle des sens et peut s'exercer sans leurs organes, ne sortait point cependant des limites de ce monde ; en sorte que l'esprit qui en est doué temporairement, acquiert seulement par une excitation spéciale la faculté d'y voir plus subtilement et autrement que les autres hommes. C'est une sorte de microscope ou de télescope ajouté à la vue de l'esprit, et qui le rend capable d'apercevoir des phénomènes qui échappent à sa portée ordinaire. J'en conclus que s'il y a là quelque chose d'extra-naturel, c'est-à-dire au-dessus et en dehors des conditions habituelles de notre manière de connaître, il n'y a en effet rien de surnaturel, ou qui sorte du domaine de la nature ; et qu'ainsi ce n'est point par cette voie qu'on peut jeter un regard sur l'autre monde, et obtenir une lumière supérieure pour la science ou pour la foi.

Des faits dont j'ai été témoin, il m'est resté la conviction que l'espèce de seconde vue acquise dans la crise somnambulique spontanée ou provoquée par le magnétisme, quand elle est bien lucide, perçoit des choses qui échappent à la vision ordinaire ; que cette vue plus subtile ne s'exerce plus par les yeux, qui sont fermés, mais directement par le système nerveux et sans lumière apparente ; qu'elle pénètre les corps opaques, et discerne leur constitution et leur état, surtout les modifications morbides des corps vivants, et les propriétés de certains remèdes qui y correspondent ; qu'elle s'étend plus ou moins loin dans l'espace et saisit comme en un clin d'œil des événements lointains, ou des choses cachées à la vue ordinaire, indiquant les lieux où elles se trouvent, et qu'on ne soupçonnait pas.

J'ai été témoin de tous ces phénomènes, de manière

à n'en pouvoir douter. Ce qui semble prouver que, par l'excitation de l'influence magnétique, le cerveau et tout le système nerveux est tellement exalté, qu'il acquiert une vitalité et par conséquent une puissance bien supérieures à celles de l'organisme dans son état normal, et qu'il exerce d'une manière extraordinaire toutes ses fonctions. Dans cet état, l'âme unie au corps et qui agit par ses organes, a moins besoin de leur intervention, et n'est plus aussi enchaînée par ses liens ; ou, si l'on veut, le corps est tellement exalté par l'action magnétique, qu'il se prête plus facilement à l'exercice et au développement de ses facultés. C'est pour l'esprit une sorte d'enlèvement, d'extase ou d'ascension, qui le met au-dessus de son état ordinaire ici-bas, et par là il semble planer un moment dans l'atmosphère de ce monde.

L'action du magnétisme sur le corps est tantôt douce, tantôt violente, suivant la disposition du sujet et de l'opérateur. Dès que la crise commence, les yeux se ferment ou s'ouvrent démesurément et deviennent fixes et comme vitrés. Le visage change. En certains moments il exprime par son calme et son sourire une sorte de béatitude, comme par la pénétration d'une douce influence ; en d'autres il devient sombre, effrayé, bouleversé, comme si une horrible vision le terrifiait. Dans le sujet que j'ai vu, après une attaque de nerfs non provoquée, il s'est déclaré une attaque de catalepsie qui a duré une demi-heure, et pendant laquelle la somnambule est restée immobile, les jambes étendues sans soutien, les bras élevés sans appui, et n'accusant aucune fatigue de cette position insoutenable dans l'état ordinaire. A son réveil, elle ne savait rien de tout ce qui s'était passé, mais elle était brisée dans tous ses membres.

Somme toute, cette expérience, qui ne m'a rien appris de ce que je désirais savoir, m'a été utile à un autre point de vue. J'ai pu constater sûrement des faits extraordinaires, que je révoquais en doute, si je ne les niais pas catégoriquement. Elle m'a fourni une nouvelle preuve de l'existence d'un principe spirituel qui domine le physique tout en en subissant l'influence, et qui s'en dégage par instants pour se manifester avec plus d'énergie. Donc l'âme, ou ce qu'on appelle de ce nom, ne dépend que partiellement et temporairement des organes du corps, et puisque déjà ici-bas elle peut agir en dehors des moyens ordinaires et d'une manière plus élevée et plus efficace, ne doit-on pas en conclure qu'elle ne jouira de toute sa puissance que quand elle en sera entièrement affranchie, soit par sa séparation d'avec le corps, soit en le dominant complétement? Il y a donc là un argument de plus pour le spiritualisme contre le matérialisme. Je suis aise de l'avoir trouvé en cherchant autre chose. C'est ce qui est arrivé à la chimie, acharnée si longtemps à la recherche de la pierre philosophale. Elle n'a pas découvert l'art du grand œuvre, l'art de faire de l'or, mais le secret de la composition des corps. Pourquoi la psychologie n'aurait-elle pas la même fortune ?

RÉMINISCENCE CATHOLIQUE.

25 novembre.

Il m'est revenu à l'esprit que dans le catéchisme que j'ai appris pour me préparer à ma première communion, il est question d'un moyen d'entrer en communication avec les morts par la prière et par l'invocation

des saints : par la prière accompagnée de bonnes œuvres faites à l'intention des défunts ; par l'invocation des saints qui sont dans la gloire, afin d'obtenir par leurs suffrages et une certaine participation à leurs mérites, le secours de la grâce en faveur des âmes réconciliées avec le ciel, mais dont les expiations et la purification ne sont point achevées. La doctrine catholique enseignerait donc que le monde actuel, qu'elle appelle l'Église militante, est en rapport vivant, d'un côté avec un monde inférieur et ténébreux, désigné sous le nom d'Église souffrante, et de l'autre avec un monde supérieur et lumineux, nommé l'Église triomphante, et qui est le royaume du ciel.

Voilà ce qui est resté vaguement dans mes souvenirs, et en y revenant par la réflexion, il m'a semblé qu'il pourrait y avoir là une voie pour établir cette communication que je cherche avec l'autre monde. Mais comme j'ai abandonné la doctrine et la pratique du christianisme depuis tant d'années, je n'avais aucune assurance que ces idées fussent réellement celles de l'Église, et j'ai cru raisonnable de le constater avant tout. C'est pourquoi, dans mon envie extrême d'avoir quelque chose de certain à cet égard, j'ai pris la résolution, quoi qu'il m'en coûtât un peu, sans doute par respect humain, d'aller consulter un ecclésiastique de ma connaissance, qui passe pour un bon théologien, et qui jouit ici d'une grande estime bien méritée par sa science et par sa charité.

Ce digne prêtre, qui sait que je suis un philosophe, ce qui sans doute n'était pas une recommandation auprès de lui, parut d'abord un peu surpris de ma visite, ne sachant à quoi elle allait aboutir. Mais quand je lui en eus expliqué l'objet, il parut rassuré et même joyeux, espérant probablement que je lui étais amené

par la grâce, et qu'il s'agissait d'une conversion. Je ne jugeai point à propos de lui ôter cet espoir, sans cependant rien dire pour le confirmer. J'avais la pensée secrète de me ménager un meilleur accueil et d'exciter plus vivement son désir de me convaincre ; ce qui, à mon sens, devait donner à sa parole plus d'ardeur et de clarté.

Voici à peu près ce qu'il me dit :

Il est difficile, mon cher monsieur, de vous expliquer en quelques paroles, comme vous le désirez, la doctrine de l'Église à ce sujet, car elle est très-profonde ; et, bien qu'elle soit compréhensible en une certaine mesure aux intelligences ordinaires, puisqu'elle est un article de foi enseigné aux petits enfants, cependant elle n'apparaît dans sa sublime vérité qu'aux esprits capables d'en saisir le principe et de l'embrasser dans son ensemble. Je ne doute pas que vous ne le puissiez, si vous êtes poussé à l'étudier en ce moment par un désir sincère du vrai et non par une vaine curiosité. Du reste, Dieu se sert de tous les moyens, même de la vanité des hommes et des tourments de leur esprit comme des agitations de leur cœur, pour les amener à lui, et vous ne seriez pas le premier savant pris à l'appât de l'Évangile, en le lisant dans l'intérêt de son érudition, ou même avec le projet de le critiquer et de le combattre.

Quoi qu'il en soit, comme vous me demandez de vous rendre raison de ma foi sur un point de la doctrine, c'est un devoir pour moi de répondre à votre appel et je prie Dieu que ce ne soit pas en vain.

Je ne vous exposerai que les sommités de la question, qui suffiront, je crois, pour vous éclairer dans le cas qui vous occupe.

La doctrine de l'Église est universelle, parce qu'elle est fondée sur la parole divine, qui est la vérité même,

au-dessus des temps et de l'espace, éternelle et absolue comme Dieu lui-même. A ce titre, elle embrasse l'univers entier, avec toutes ses sphères, et elle sait tout ce qu'il renferme, parce que tout a été fait par le Verbe divin. Elle seule peut donc nous en apprendre tout ce qu'il est utile que nous en sachions.

Ainsi, en ce qui concerne le genre humain, son passé, son présent et son avenir, elle nous dit d'où il est venu, où il doit aller et ce qu'il deviendra. Elle ne s'occupe pas seulement des hommes de tel pays, de tel siècle, comme l'histoire ; elle nous révèle les destinées de l'humanité dans son ensemble et dans ses rapports avec la terre, où elle a été placée, et avec le ciel, où elle doit parvenir.

Tant que les hommes vivent ici-bas, posés avec leur libre arbitre entre le bien et le mal, ils sont en lutte avec le mal qui les a vaincus à leur origine, et dont ils ne peuvent être délivrés entièrement que par la grâce du Dieu fait homme ; de celui qu'elle appelle le Sauveur, parce que d'une part il a satisfait à la justice infinie en leur place en expiant leur iniquité, et que de l'autre, en leur communiquant sa vie divine, il les a rendus capables, par sa vertu, de triompher de l'ennemi de Dieu et des hommes. C'est pourquoi cette partie du genre humain, occupée encore aujourd'hui sous le soleil à combattre le mal, s'appelle l'Église militante.

Ceux qui ont pactisé avec l'ennemi de Dieu, avec le prince du mal, et s'en sont faits les satellites, sont tombés en dehors du royaume céleste et n'ont plus de place dans le ciel, puisqu'ils se sont séparés volontairement de Celui qui y règne. Ils peuplent l'enfer, le royaume des ténèbres extérieures, ou l'abîme du mal sans remède, parce que ceux qui s'y sont précipités, leur chef en tête, ont combattu à outrance la vérité, repoussé la

justice, et épuisé tous les moyens de la miséricorde.

Cette portion déplorable de l'humanité n'a plus de rapport avec la terre que pour la troubler par les tentations, quand Dieu le permet. Elle n'en a pas non plus d'autre avec le ciel, que d'en éprouver l'inflexible justice, dont l'exercice fait le supplice des damnés et la gloire de Dieu dans l'enfer.

L'Église ne nous offre donc aucun moyen de communication avec le monde infernal, avec ceux de nos semblables qui en subissent les tourments. Elle nous recommande au contraire d'éviter tout ce qui s'y rapporte ; et c'est pourquoi elle condamne les sciences occultes et les pratiques ténébreuses qui tendent à établir d'une manière quelconque cette funeste relation.

Il en va donc dans la mort comme dans la vie ; chacun par sa liberté s'y fait sa position et son sort. Les âmes qui sortent de ce monde pures et sans tache, montent directement vers Dieu qu'elles ont aimé pardessus tout, et dont elles ont observé fidèlement les commandements et pratiqué la charité. Elles entrent dans la gloire en dépouillant leur enveloppe terrestre, et participant en Jésus-Christ à la vie divine, elles en possèdent la béatitude. C'est la partie glorieuse de l'humanité, l'Église triomphante.

Mais d'autres âmes, après s'être souillées dans le mal et dégradées par le désordre, se sont repenties de leurs fautes avant la mort, et les ont rejetées de leur cœur par une confession sincère, avec la bonne volonté de les expier et de les réparer, autant qu'il leur serait possible. Celles-là, réconciliées avec Dieu par la grâce du Sauveur qu'elles ont invoquée, en sont cependant encore séparées par les restes de leur impureté, par les taches de leur vie passée. Or, comme rien d'impur n'entre dans le royaume des cieux, il faut nécessairement

pour y être admises définitivement, qu'elles payent jusqu'à la dernière obole ce qu'elles doivent, et que toutes les souillures de leur conscience soient effacées : ce qui s'opère par un feu purificateur qui les brûle jusqu'au fond, comme un précieux métal, pour en éliminer toutes les scories et en faire l'or pur du ciel. C'est pourquoi le lieu où cette portion du genre humain subit les douleurs de l'épuration expiatoire, se nomme le purgatoire. C'est l'Église souffrante.

Voilà donc trois Églises, la militante, la souffrante, la triomphante, n'en faisant qu'une au fond, l'Église universelle ou catholique, qui est le corps mystique de Jésus-Christ. Mais dans ce corp sacré il y aura, jusqu'à la consommation des siècles, où l'unité du royaume des cieux sera restaurée dans sa plénitude, trois régions distinctes, animées de la même vie à différents degrés par tous les moyens de la grâce et les splendeurs de la gloire; comme on voit en tout corps vivant trois parties principales, que les physiologistes appellent le trépied de la vitalité, et dont les organes distincts concourent à la même fin par des fonctions diverses et dans une mesure réglée sous l'impulsion d'un seul principe et par la circulation du même sang.

Telles sont, mon cher monsieur, les trois sections de l'humanité régénérée en Jésus-Christ, et participant plus ou moins à la vie véritable par l'infusion de son esprit et l'absorption de son sang divin. C'est à ce point de vue que vous pouvez avoir un aperçu sur la question qui vous occupe, à savoir la possibilité d'une communication effective des vivants avec les morts.

Veuillez seulement suivre attentivement les conséquences des prémisses que nous venons de poser.

Toutes les âmes régénérées par le baptême dans le sang de Jésus-Christ et unies par une foi commune en

sa parole, forment ce qu'on appelle l'Église, c'est-à-dire l'ensemble des membres qui constituent le corps mystique du Christ. Elles communiquent par le fait entre elles, qu'elles soient en ce monde ou dans l'autre, par le foyer qui les réunit dans une même vie, comme tous les rayons du cercle sont en rapport entre eux par le centre dont ils émanent et autour duquel ils gravitent ; ou, si vous l'aimez mieux, et cette image est plus frappante, comme tous les organes d'un corps vivant sont en sympathie et en synergie par le cœur, source du sang qui les anime tous. En vertu de cette communication mystérieuse dans leur centre, les âmes en souffrance peuvent invoquer par la prière le secours de celles qui sont en possession de la vie céleste ; et ces âmes heureuses, touchées de la douleur de celles que le feu épure encore, peuvent, par le moyen de la grâce, leur obtenir l'assistance demandée. L'Église qui milite encore sur la terre, et qui, à ce titre, et pour être soutenue dans ses luttes, est pourvue des moyens abondants de la grâce qui manquent aux âmes du purgatoire dont l'épreuve est achevée, peut aussi, par une prière multipliée et en offrant à l'intention des défunts le sang de Jésus-Christ et les mérites des saints, avec les bonnes œuvres et les mortifications de ses fidèles, aider considérablement les morts dans l'achèvement de leur purification et dans l'allégement de leurs souffrances. Ainsi s'établit une correspondance universelle, et qui durera jusqu'à la consommation des siècles, entre ce monde et l'autre, entre notre terre et ce qui est au-dessus et au-dessous d'elle ; en sorte que les âmes de ces trois sphères, séparées maintenant par des empêchements temporaires, mais unies par la vie divine à laquelle elles participent chacune à son degré, se touchant pour ainsi dire et se pénétrant dans le foyer de cette vie,

par la foi, par l'espérance, par la charité, ont cet immense bonheur de pouvoir se servir les unes les autres; les bienheureuses par leur intercession, les militantes par leurs prières, leurs bonnes œuvres et l'oblation du saint sacrifice.

Sans doute, cette communication échappe aux yeux du corps, comme tout ce qui est surnaturel ; mais elle est évidente aux yeux de la foi, qui admet l'union en Jésus-Christ de toutes les âmes régénérées par la vertu de son sang ; ce qui constitue la famille des enfants de Dieu, ou le corps mystique du nouvel homme, qui est l'Église.

De cette manière, mon cher monsieur, la correspondance entre les vivants et les morts, dont vous cherchez à connaître le moyen, n'est plus une affaire de spéculation ou de curiosité scientifique; mais elle devient vivante et puissante par sa portée pratique; car en nous apprenant comment nous pouvons entrer en relation avec nos amis d'outre-tombe, elle nous indique et nous met à la main les moyens vraiment efficaces de leur manifester encore notre amour en contribuant à hâter leur délivrance, et à compléter leur salut.

Tel est d'ailleurs en toutes choses l'esprit de l'Évangile. Il n'enseigne point de vérité spéculative ou de dogme qui n'ait une application pratique, en sorte que, à son école, le disciple fidèle devient toujours meilleur, en devenant plus éclairé. C'est par ce caractère que l'Évangile se distingue essentiellement de la science et de la philosophie purement humaines ; et cela se comprend, quand on se rappelle le but de la mission du Christ, qui a été l'évangélisation des pauvres et le salut de tous les hommes.

J'ai résumé aussi exactement que j'ai pu les paroles de ce vénérable prêtre, paroles qui m'ont touché autant

par l'accent de foi qu'il y a mis, que par la lumière qu'elles contiennent. Elles ont ravivé en moi les traces de ma foi passée, et je suis obligé d'avouer, en définitive, que dans aucune philosophie ni dans aucune autre religion, autant que je puis les connaître, je ne trouve rien d'aussi spécieux, d'aussi vraisemblable pour expliquer la question qui me préoccupe. Seulement, pour admettre les conséquences qui paraissent si bien enchaînées, et surtout pour les mettre en pratique, il faudrait être convaincu de la vérité du principe du christianisme ; il faudrait admettre que Dieu s'est fait homme pour la réhabilitation de l'humanité déchue, et ma raison se refuse encore à croire au fait de la chute de l'homme et à la nécessité d'un Sauveur ; ou du moins elle y voit tant de difficultés et d'obscurité, qu'elle ne sait qu'en penser.

LA PROVIDENCE.

28 novembre.

Ce prêtre aurait-il raison ? Ne pourrions-nous communiquer avec l'autre monde d'une manière sûre que par un pont surnaturel jeté sur l'abîme qui nous en sépare ? Autrement, tant que nous n'aurons vu ni entendu personne qui en soit revenu, nous ne saurons jamais ce qui s'y passe ; comme Christophe Colomb avait beau rêver à un nouveau continent : il n'a été assuré de son existence qu'en y allant et le voyant. Mais son continent était sur notre globe, et le monde que je cherche, la cité des morts, est au delà ; en sorte que toutes les pensées des hommes peuvent bien nous le faire soupçonner, mais elles ne nous mettront jamais en rapport vivant avec lui.

Du reste, dans tous les temps, les peuples ont cru à

cette communication du ciel avec la terre, et même de la terre avec les enfers. Toutes les mythologies supposent cette croyance, et quelle que soit la diversité ou l'absurdité de leurs inventions, elles s'accordent au moins en cela, qu'elles admettent toutes un commerce, même selon la chair, entre les dieux et les hommes, d'où proviennent ici-bas des races divines de héros et de demi-dieux. Il y a dans les religions païennes une anthropomorphisation perpétuelle de la Divinité, par des unions avec les mortels, et une divinisation incessante de l'humanité par l'apothéose des enfants de la terre. J'admets que l'imagination soit pour beaucoup dans ces créations plus ou moins fantastiques; mais l'idée qui est au fond et qui se retrouve partout, paraît être une dictée générale du sens commun, à savoir : qu'il y a une correspondance ininterrompue entre notre monde et la sphère supérieure dont il relève; ou autrement, que celui qui a créé le monde ne peut pas l'avoir lancé dans l'espace une fois pour toutes, l'abandonnant au mouvement qu'il lui a imprimé, et aux lois générales qui doivent régler ce mouvement, sans continuer à le gouverner par sa providence, à le soutenir par sa puissance et à le réchauffer de son amour.

Nous autres philosophes, nous sommes portés à croire, quoique nous ne le disions pas toujours, que le Créateur, après avoir construit cette grande horloge, l'a montée pour l'éternité, en lui imprimant le mouvement perpétuel, qui ne s'arrêtera qu'à la consommation des siècles, s'il y a une fin aux siècles, ce que nous ignorons complétement. Sous ce rapport, malgré nos anathèmes contre Épicure, notre Dieu ressemble un peu à celui de ce philosophe, lequel Dieu, s'il existe, ne se mêle guère des choses de cette terre, dont les dés-

ordres continuels troubleraient sa béatitude. Le roi du ciel serait donc aussi un roi fainéant, ce que le sentiment général de l'humanité n'a jamais admis, et véritablement il faut être philosophe pour en avoir la pensée. Les spiritualistes, qui ne vont pas jusqu'à cette absurdité, s'en tirent par une fiction semblable à celle des gouvernements constitutionnels, où l'on reconnaît un roi à la condition qu'il ne régira pas, c'est-à-dire qu'il régnera sans gouverner, se contentant de la gloire de la pourpre, de la couronne et du sceptre, et laissant à ses ministres les soins et les périls du gouvernement. C'est pourquoi, nous autres philosophes, qui nous estimons les plus sages des hommes, et à ce titre les ministres sur la terre de celui qui l'a faite et que nous reléguons dans les cieux, nous prétendons de bonne foi gouverner nos semblables ici-bas, et diriger à notre gré et d'après nos idées les destinées du monde, tout en rendant au nom ou aux fonctions de la Divinité tous les honneurs qui lui appartiennent.

Le bon sens du peuple dans cette question n'est ni avec Épicure, ni avec nous. Il ne comprend pas plus l'absurdité du philosophe que notre fiction constitutionnelle. Il pense qu'il n'y a point de si bonne machine qui ne se dérange parfois, et qui n'ait besoin d'être remontée ou réparée de temps en temps par celui qui l'a faite ; il pense, qu'en outre du mouvement donné aux choses dès l'origine, et de l'application des lois générales pour le régler, il faut encore, pour surveiller l'ensemble et les détails, l'œil du maître, portant la main d'un côté ou de l'autre, afin de prévenir ou de réparer les désordres, ou enfin pour aider en certains moments avec un surcroît d'énergie et en raison des obstacles à l'exécution de ses desseins et à la réalisation de son idée. C'est ce qu'il appelle la providence, que la philo-

sophie est portée à regarder comme une abstraction, tandis que le peuple en fait quelque chose ou plutôt quelqu'un de réel, de personnel, qui a les yeux et les mains partout, d'abord dans le fonctionnement des lois générales, sans aucun doute, mais aussi parfois en dehors et au-dessus de leur action. Selon la croyance populaire, une pareille intervention ne détruit pas la loi, mais seulement en suspend ou en modifie l'application en certaines circonstances, pour une plus éclatante manifestation de la puissance divine et le plus grand bien des hommes. De là ce que, dans toutes les religions, on appelle des miracles, qui sont comme des espèces de coups d'État dans le gouvernement du monde. La croyance en la possibilité, en la réalité de ces coups d'État providentiels se retrouve encore partout, et partout aussi elle est le soutien de la foi en la puissance divine, le motif principal de la prière et le fondement de l'espérance qui va au delà de ce monde.

D'un autre côté, si les peuples ont toujours cru que la Divinité s'alliait d'une manière ou d'autre à l'humanité, ils ont pensé aussi que l'humanité pouvait participer à la nature divine : et de là les apothéoses, si fréquentes chez les païens. Les Romains divinisaient presque tous leurs empereurs, même de leur vivant, et ils leur rendaient les honneurs du ciel, ce qui ne les empêchait pas de traîner leurs statues dans la boue après leur mort. Le ciel était peuplé d'hommes glorifiés par la faveur des dieux ou la flatterie des peuples ; ce qui prouve que l'union de la nature divine et de la nature humaine dans une même personne n'est point une invention chrétienne ; et qu'ainsi le dogme d'un Dieu fait homme pour instruire les hommes des choses du ciel et les aider à s'élever à la perfection et au souverain bien, ce dogme fondamental du christia-

nisme, attaqué si vivement par le rationalisme de nos jours, a été admis de tout temps en principe sous une forme ou sous une autre, le bon sens populaire ne concevant pas que nous puissions savoir quelque chose de certain sur l'autre monde, si un Dieu ne vient nous l'apprendre. Du reste, Platon l'a dit quelque part, et Cicéron l'a répété dans *les Tusculanes*, je crois. Je me demande alors pourquoi les philosophes modernes, qui se vantent d'être les disciples de Platon, et je suis du nombre, ne veulent pas admettre l'Homme-Dieu de l'Évangile, bien plus recommandable assurément que les dieux humanisés ou les hommes divinisés du paganisme, dont les uns étaient des libertins et les autres parfois des monstres ; tandis que le Christ, quel qu'il soit, a laissé sur la terre les paroles les plus sublimes et les plus admirables exemples. Jean-Jacques Rousseau s'écrie dans un moment d'enthousiasme : « Oui, si la mort du fils de Sophonisbe est la mort d'un sage, celle du fils de Marie est la mort d'un Dieu ! » et moi je suis tenté de dire : Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il mérite de l'être, puisque les hommes ont toujours été portés à diviniser la sagesse et la vertu.

RETOUR SUR LE PASSÉ.

1er décembre.

Comment se fait-il que moi, qui depuis trente ans ne pense guère au Christ, au christianisme, à l'Église et à tout ce qui s'y rapporte, j'en sois aujourd'hui continuellement préoccupé, comme si j'y devais chercher quelque chose que je ne puis trouver ailleurs ? Les dévots diraient peut-être, s'ils le savaient, que c'est la grâce qui me poursuit pour me convertir et changer le

philosophe en apôtre. Il y a encore beaucoup à faire pour cela, car, tout en cherchant la lumière en cette grave question de l'autre monde, je suis loin d'y voir clair, et mon état est plutôt celui d'un homme qui marche à tâtons dans les ténèbres.

D'ailleurs, je me suis passé si longtemps de l'Évangile et de l'Église, qu'il n'y a ni urgence, ni péril en la demeure, pour ce qui concerne ma nouvelle recherche. J'y veux mettre le temps nécessaire, du calme et de la prudence, comme il convient à un philosophe ; et, après tout, c'est pour moi une région déjà connue, quoique non explorée, qui s'ouvre à mes investigations ; car j'ai eu de la foi dans mon enfance, et on dit qu'elle ne s'efface jamais entièrement dans les âmes qu'elle a possédées dans leur premier épanouissement. Elle a cependant assez périclité dans mon cœur après l'adolescence, pour que j'aie abandonné la pratique religieuse, qui me devenait gênante au milieu de l'effervescence des sens et de l'imagination. C'est l'époque où j'ai été le plus mauvais sous ce rapport, si toutefois cette incrédulité est une faute, et non un résultat inévitable à ce moment du développement du corps et de l'esprit. Il y a là une période critique pour le jeune homme, où la prédominance de la chair obscurcit son intelligence et endurcit son cœur. Il tend à s'abrutir par l'emportement des instincts de l'animalité, qui le disputent à toutes les influences spirituelles. C'est dans cette période que j'ai été le moins chrétien, le plus hostile à l'Église, dont je voulais secouer le joug ; et à cette fin, j'essayais de tourner ses dogmes, ses préceptes et ses institutions en ridicule par des plaisanteries inconvenantes ; ce qui n'arrivait jamais d'ailleurs sans un certain trouble qui ressemblait à un remords.

Plus tard, quand je me suis mis sérieusement à l'étude de la philosophie, j'ai changé de tenue à l'égard de la religion. Ma raison, exaltée par la science et fière de ses premiers succès, a laissé de côté la foi, qui ne lui a plus paru bonne que pour les femmes et les enfants, et elle s'est arrogé le droit et la puissance d'expliquer toutes choses par le seul travail de sa pensée. C'était la prétention de mes maîtres, qui étaient des hommes d'esprit, de talent, et très-considérés dans le monde ; en sorte que nous avons philosophé à tort et à travers sur toutes sortes de questions, agitant successivement les problèmes les plus importants de la vie, sans en résoudre aucun ; adoptant pour le moment l'opinion qui nous semblait la plus vraisemblable, ou, quand nous ne trouvions pas de solution suffisante, n'en affirmant aucune et nous bornant à exposer les pensées et les erreurs des autres. Nous faisions de l'histoire dans l'impuissance de faire de la philosophie positive, ce qui nous a amené forcément à l'éclectisme, mélange plus ou moins confus des systèmes les plus opposés, et qui a été dans tous les temps la doctrine de ceux qui n'en ont pas. Toutefois, je puis l'affirmer, si nous philosophions en dehors du christianisme, nous ne l'attaquions jamais. Nous le respections assez pour n'en pas parler, les uns parce qu'ils n'auraient su qu'en dire, les autres parce qu'ils avaient peur d'en dire trop.

Je continuai de la sorte pendant mes premières années d'enseignement, vivant de l'acquis de mon école et aux dépens des philosophes les plus célèbres, n'ayant d'autre souci que de suffire à la lourde charge imposée à ma jeunesse. Je m'en tirais comme je pouvais, à force de lectures et de travail pour m'approprier les idées d'autrui et les fondre avec les miennes. C'était un la-

beur de galérien, parce que je le faisais en conscience, et dans la haute opinion de la mission que je croyais avoir à remplir. J'étais convaincu en effet que la philosophie seule peut suffire aux aspirations intelligentes de l'homme, et qu'ainsi j'étais appelé à faire pour l'élite du genre humain, pour les classes supérieures, ce que la religion et les prêtres font pour le peuple et les conditions inférieures. Je pensais, comme on me l'avait enseigné, que la science, s'élevant à l'intuition de l'absolu, est au-dessus de la religion, qui le saisit seulement dans ses formes ; et qu'ainsi, loin d'avoir besoin d'y recourir pour nous éclairer, c'est nous qui devions lui transmettre une lumière plus pure, et lui tendre la main pour l'aider à monter plus haut.

J'en suis encore là, quoique avec moins d'assurance, à cause de l'expérience acquise ; et mon pauvre ami Edgard, dont j'ai contribué à affaiblir, sinon à éteindre la foi, avait fini par penser de même, jusqu'au moment solennel de la mort, où il a senti le besoin, pour bien mourir, de ce qu'il avait dédaigné comme insuffisant pour bien vivre. Voilà ce qui m'inquiète aujourd'hui, quoi que j'en aie : d'abord la part que j'ai prise à son changement de croyant en incrédule, et ainsi la responsabilité qui m'en revient ; puis la vue de la situation fausse où je me trouve moi-même, enseignant une doctrine qui ne vaut que pour la spéculation, bien qu'on la donne pour l'école de la sagesse, et dans laquelle, comme je viens de le voir, on ne trouve point de ressources ni de consolations contre les peines de la vie et dans les angoisses de la mort.

Je ne comprends pas comment nous avons pu si longtemps faire abstraction du christianisme au milieu duquel nous vivons, qui a formé notre civilisation, nos législations, nos mœurs, notre littérature, et qui encore

de nos jours, malgré l'indifférence ou l'hostilité de tant de chrétiens, qui ne le sont comme nous que de nom, gouverne par son esprit nos familles et maintient l'ordre, la paix et la dignité dans la société. Car enfin, nos femmes sont chrétiennes, et nous serions bien fâchés qu'elles ne le fussent pas. Quand il s'agit d'élever leurs enfants, les plus grands ennemis de la religion les livrent à son influence, et il y en a peu qui consentiraient à les priver du baptême et de la première communion. Même après la mort, nous revendiquons les pratiques d'un culte que vivants nous avons dédaignées, et les familles regarderaient comme un outrage que l'Église n'admît point dans ses temples le cadavre de l'un de ses membres qui n'y mettait jamais le pied pendant sa vie.

Quelle flagrante contradiction ! Nous sommes des esprits forts, et nous avons toutes les misères des esprits faibles ! Nous prétendons ne pas croire ce que la religion nous enseigne, et nous ne pouvons nous débarrasser des préjugés de la foi ! Nous nous vantons de ne pas admettre le surnaturel, que nous appelons une illusion, une hallucination, sinon une absurdité, et nous abandonnons nos femmes et nos enfants, ce que nous avons de plus cher, à l'erreur ou au mensonge ! et s'ils viennent à partager à cet égard notre incrédulité, que nous croyons cependant fondée sur la vérité, nous prenons de l'inquiétude pour leur avenir et pour le nôtre !

Enfin, nous éclectiques, qui voulons faire une philosophie parfaite en prenant ce qu'il y a de vrai dans tous les systèmes des philosophes, nous ne tenons aucun compte de la doctrine évangélique. Et pourtant, cette doctrine est aussi une philosophie, puisqu'elle enseigne la sagesse par la métaphysique la plus sublime et la morale la plus pure. Remarquable entre toutes comme spé-

culation, elle a encore l'avantage incontestable d'être la plus pratique, la plus populaire, la plus utile dans toutes les circonstances de la vie et pour la mort. Si nous croyions sincèrement qu'elle vient directement de Dieu par la révélation, il n'y aurait point de contradiction à nous en abstenir comme philosophes; nous aurions le droit de dire que le surnaturel dépassant la portée de la raison, la philosophie, qui ne travaille qu'avec les lumières de la raison, n'a rien à y voir. Mais non, notre incroyance au surnaturel, que nous déclarons impossible, absurde, parce qu'il est contraire à la raison, nous ôte même cette excuse; car, puisque le christianisme existe dans le monde depuis plus de mille huit cents ans, s'il n'est pas une œuvre divine, il faut bien qu'il soit une œuvre humaine, un produit de la raison comme tout autre système. C'est donc une philosophie comme une autre, qu'on expliquera comme on pourra, mais qui, en définitive, doit entrer en ligne de compte, et pour sa part, avec tout le vrai qu'elle contient et tout le bien qu'elle a fait, dans la composition de notre éclectisme, dans l'édification de cette philosophie par excellence que nous avons la prétention de donner au monde.

« QUE DIT-ON QUE JE SUIS? »

3 décembre.

Jésus-Christ demanda un jour à ses disciples : « Qu'est-ce que le peuple dit que je suis? » Et ils lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Élie, les autres Jean-Baptiste ressuscité. — Mais vous, dit le Christ à Pierre, qu'en dites-vous? — Je dis que vous êtes le Christ, le Fils du

Dieu » vivant, s'écrie le prince des apôtres, qui le premier a confessé hautement la divinité de son maître. Je me fais depuis quelque temps la même question, j'interroge tous ceux qui m'entourent, en personne ou dans leurs livres, et j'ai des réponses diverses et même contradictoires.

Les juifs et leurs cousins, les mahométans, me répondent : Jésus est un prophète comme un autre, comme Abraham, David, Élie ou Jean-Baptiste. Les rationalistes les plus bienveillants disent : C'est un philosophe, un sage, dont les superstitions populaires ont fait un Dieu. Les sceptiques prétendent que c'est un habile intrigant, qui a su fasciner ses disciples et le peuple. Ceux enfin qui croient à la magie blanche ou noire, ou aux sciences occultes, voient en lui un magicien, ou tout au moins un magnétiseur, un spirite. Si enfin je m'adresse à l'Église qui, avec ses deux cents millions de catholiques, l'adore depuis deux mille ans, elle crie tout d'une voix, comme Pierre, son chef : C'est le Christ, le Fils du Dieu vivant !

A qui croire en fin de compte, et qu'est-ce que je dois dire à mon tour? Car vraiment je commence à être honteux de ne pas avoir d'opinion dans une question qui intéresse à un si haut point l'humanité. Je ne puis m'empêcher de regretter, pour l'honneur de la philosophie spiritualiste, qui prétend être religieuse, sinon tout à fait catholique, qu'elle ait pris le parti de rester neutre et de garder un silence respectueux ou prudent sur un tel sujet; respectueux, si elle s'abstient d'en parler, parce qu'elle ne sait qu'en penser; prudent, si elle n'ose pas nier ouvertement ce qu'elle ne croit pas au fond, de peur de se compromettre avec la religion dominante, ou au moins avec l'autorité politique, qui peut-être n'y croit pas davantage, mais

qui n'a pas le courage de s'en passer dans l'éducation et le gouvernement des peuples.

Il me semble cependant difficile que Jésus soit un prophète comme un autre. Aucun, dans l'Ancien Testament, n'est à sa hauteur; il a fait, non pas seulement des prédictions et des prodiges, mais encore une révolution dans la civilisation du genre humain, auquel il a enseigné des vérités et des vertus inconnues et à peine soupçonnées jusqu'à lui. Puis, ce qui lui est tout à fait propre, il a fondé sur la terre, dans ce qu'on appelle l'Église, une nation nouvelle ne ressemblant à aucune autre, et constituant dans le monde une sorte de royaume spirituel, qui n'a de juridiction que sur les âmes, qu'elle gouverne uniquement par l'empire de la parole. Il y a depuis plus de dix-huit siècles ici-bas une communauté morale, une société universelle, qui s'étend à tous les pays, subsiste dans tous les temps et sous tous les régimes politiques, et dans laquelle on est initié par le baptême, attaché par la foi, instruit par une parole donnée comme divine et qui ne change pas. Les fidèles enfin y sont gouvernés dans leur conscience, c'est-à-dire dans les profondeurs mêmes de l'âme, par un vieillard qui siége à Rome comme vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre, lequel, du haut de la ville éternelle, domine le monde comme les Césars, non plus par les armées et par la violence, mais par la puissance de l'esprit et la vertu de la parole. Qu'on appelle le pouvoir du pape comme on voudra, qu'on le méprise même comme royauté de ce monde à cause de sa faiblesse temporelle, ce pouvoir n'en restera pas moins la monarchie la plus considérable de la terre, tant par son étendue qui va jusqu'aux extrémités du monde, que par sa durée à travers les siècles, mais surtout par son autorité, qui

ne parlant qu'à l'esprit et au cœur, n'a d'autres instruments que la persuasion de la vérité et l'ascendant de l'amour. Il y a là quelque chose d'unique dans le monde, et un fait aussi grandiose ne peut s'expliquer que par une cause plus grande encore.

Je ne connais que Mahomet qui ait produit quelque chose de semblable, ou qui en approche, mais par des moyens tout autres. Il est parvenu aussi à fonder un vaste empire dominé par l'esprit religieux, et dans lequel le Coran est devenu la base et la règle de toute la législation. Mais quelle différence dans l'institution et dans les résultats ! Le mahométisme est une sorte de plagiat du judaïsme et du christianisme ; il leur a pris tout ce qu'il a de bon et d'un peu élevé, et le plus souvent il n'y ajouté que des platitudes et des inepties. Tout prophète qu'il a prétendu être, Mahomet n'a rien prédit avec assurance, et il n'a fait aucun miracle pour confirmer ses paroles. En excitant un fanatisme furieux dans les multitudes ignorantes de son pays, il a réussi à bouleverser une partie du monde et à établir une domination qui dure encore ; ce qui montre qu'il y avait là aussi quelque chose de plus qu'humain. Néanmoins, tout en tirant son peuple de l'idolâtrie par un monothéisme emprunté à l'Ancien Testament, il n'en a fait après tout qu'un peuple barbare et sensuel, qui n'a jamais régné que par la force, et dont l'instrument de puissance et de conversion a été le sabre. Aussi quelle influence le Coran a-t-il exercée sur la civilisation? Partout et toujours il a été le partisan de l'ignorance, le fauteur de la sensualité, l'oppresseur de la liberté, le contempteur de la dignité humaine, et nous le voyons aujourd'hui à bout de forces et de ressources, traînant son existence abâtardie au milieu des nations de l'Europe qui le méprisent, tout en le soutenant et

l'empêchant de mourir par les craintes jalouses qu'inspire l'héritage de ses domaines.

Jésus et Mahomet sont aux deux pôles contraires, l'un au pôle de la pureté, de la spiritualité, de la charité par le sacrifice; l'autre à celui de la grossièreté, de la violence, de l'orgueil et de l'égoïsme charnel, qui sacrifie tout à la jouissance. En un mot, le premier est l'homme de l'esprit, le second est celui de la chair. C'est la lumière opposée aux ténèbres.

Du reste, à nous autres philosophes qui ne croyons pas au surnaturel, et qui le déclarons même impossible sans dire pourquoi, un prophète ne nous va pas plus qu'un Dieu fait homme. Car le prophète doit parler au nom de la Divinité, non pas précisément comme le savant parle au nom de la vérité et le magistrat au nom de la justice, mais avec une délégation positive, comme un ambassadeur au nom du souverain dont il a mission d'annoncer la volonté. Sa parole serait donc parole divine et devrait être reçue comme telle, ainsi que nous le voyons dans la Bible et chez le peuple juif, à mon sens le plus superstitieux des peuples, bien qu'il ait eu l'esprit ou la chance d'avoir seul, dans l'antiquité, une religion monothéiste. Les Israélites traitaient les prophètes comme des envoyés du ciel, écoutant, en certains moments, leurs décisions comme des oracles, et se laissant gouverner par eux, tandis qu'en d'autres circonstances, quand leur voix les gênait, ils les persécutaient et les tuaient.

Nous ne pouvons donc pas accepter Jésus-Christ, même comme un prophète, puisque nous regardons ce qu'on appelle la prophétie comme une invention des prêtres et des puissants pour dominer et subjuguer les peuples. En fait de prédiction, nous ne croyons qu'aux prévisions de la raison, fondées sur l'expérience

et l'observation, prévisions plus ou moins assurées suivant les circonstances, mais qui, en définitive, si intelligentes qu'elles soient, n'ont jamais qu'une probabilité plus ou moins grande.

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

JÉSUS EST-IL UN PHILOSOPHE?

4 décembre.

Je suis toujours à la recherche de ce que peut être ce Christ qui a joué un si grand rôle dans le monde, puisqu'on est forcé d'avouer que son Évangile en a changé la face, et que son esprit le gouverne encore, même au milieu des lumières du dix-neuvième siècle, et quoique la philosophie moderne s'obstine à n'en pas tenir compte, à peu près comme s'il n'avait jamais existé ou qu'il ne fût qu'un mythe. Elle entend expliquer et diriger les affaires de l'humanité sans lui, dont elle ne sait d'ailleurs que penser et que dire; et ne pouvant se débarrasser entièrement du christianisme qui la gêne partout, dans la spéculation et dans la pratique, elle a pris le parti de le passer sous silence.

Cependant quelques philosophes, les plus sincères et les mieux disposés à louer le bien partout où ils le trouvent, rendent justice à la sublimité des dogmes chrétiens, à la pureté de la morale évangélique, et à la salutaire influence du christianisme; ils avouent que son fondateur a dû être un sage, à peu près comme ceux de la Grèce, quoique peut-être sur une plus grande échelle, un philosophe à la manière de Pythagore, de Socrate, de Platon, qui ont exercé une grande action sur leurs contemporains, et dont les ouvrages ou la tradition ont passé à travers les siècles chez tous les peuples jusqu'à

nos jours ; ce qui donne à leur doctrine un caractère d'universalité. Seulement le Christ a eu la chance de mourir pour la sienne, ce qui lui a donné une grande autorité parmi les hommes. Et ses apôtres en ayant fait autant, il en est résulté une succession de disciples fanatisés par de tels exemples et qui ont cimenté les fondements de l'Église par l'effusion de leur sang.

J'ai longtemps dit cela moi-même, ou à peu près, et je le pensais ou le donnais à penser, quand je n'osais pas le dire pour ne pas me créer d'embarras avec le clergé, et, par suite, avec l'autorité. Aujourd'hui, je suis obligé de l'avouer, cette explication me paraît peu solide et presque niaise, une espèce de cheville destinée à boucher un trou qui nous incommode. Car le christianisme occupe une telle place dans le monde moderne, que, en vérité, si nous parvenions à l'en retirer, ou à détruire son influence, nous ne saurions que mettre à la place, ni comment remplir le vide immense qu'il laisserait.

D'abord, cette philosophie attribuée au Christ est une pure supposition. Aucun document historique ne l'autorise, et la forme même de la doctrine chrétienne ou des Évangiles y est tout à fait contraire. Il n'y a aucune trace de système ou d'enseignement d'école dans les livres du Nouveau Testament, au point que plusieurs des contradicteurs du christianisme lui en font un reproche, disant qu'il n'y a dans ces livres ni ordre, ni suite, ni méthode, et qu'on y trouve souvent des contradictions.

Il n'y a pas un seul passage dans les Évangiles, d'où l'on puisse inférer que Jésus-Christ ait fréquenté les écoles de son temps, ou, comme on dirait aujourd'hui, qu'après avoir fait ses humanités et sa philosophie, il ait pris ses grades dans une université quelconque.

D'ailleurs, on le voit déjà à douze ans étonner les docteurs d'Israël dans le temple par ses explications profondes des Écritures. Et, plus tard, quand il embarrasse ou confond les pharisiens par des réponses pleines de prudence, de lumière et de sagesse, enseignant aux savants et aux ignorants les vérités du ciel et de la terre, le peuple s'écrie avec admiration : « Comment ce fils du charpentier sait-il toutes ces choses, lui qui, n'ayant jamais suivi les écoles, n'a ni science ni littérature? » Encore, si on avait pu dire de lui ce qui est écrit de Moïse, qu'il a été instruit dans les sciences et les arts des Égyptiens; mais il n'avait été en Égypte que dans sa plus tendre enfance, et, depuis ce temps jusqu'au commencement de sa mission, il a travaillé de ses mains dans l'atelier de Joseph le charpentier.

D'où lui est venue cette sagesse éminente, cette philosophie transcendante, qui prime tout aussitôt la science de son époque, se répand en peu de temps chez toutes les nations et renouvelle la civilisation dans toutes ses voies?

A ceux qui croient au surnaturel la réponse est facile. Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Verbe incarné, le Dieu fait homme. C'est par cela qu'il participe dès son enfance à la science universelle du Père et du Saint-Esprit. C'est la révélation vivante, ou la Vérité elle-même, qui après avoir parlé en divers temps et de diverses manières par les patriarches et les prophètes est venue au milieu du temps enseigner personnellement les hommes pour les préparer à la rédemption et au salut. Dieu a parlé en la personne du Christ.

Mais pour nous, qui n'admettons ni le surnaturel ni la révélation, cette réponse n'a point de valeur. Et nous en sommes encore à nous demander comment, dans un coin reculé du monde, chez un petit peuple soumis à

la domination romaine, loin du foyer de la civilisation d'alors, et sans aucun commerce avec la science et la littérature de la Grèce et de Rome, il a pu se rencontrer un homme, lequel, sans maître connu, sans tradition d'école, sans études spéciales, et n'ayant manié avant sa mission que la hache, le ciseau et le marteau, ait enseigné une doctrine supérieure à toutes les autres, et qui a eu cette admirable destinée, à nulle autre pareille parmi les philosophies, de rallier autour d'elle les esprits les plus distingués, les âmes les plus élevées dans toutes les parties du monde, et d'en faire une société spirituelle qui persiste dans son unité, dans son gouvernement, dans sa foi, sa morale et sa discipline depuis près de deux mille ans!

Cela ne s'était jamais vu sous le soleil. Il y a eu dans tous les temps des sectateurs de Pythagore, de Platon, d'Aristote, mais on n'a jamais rencontré une nation pythagoricienne, platonicienne ou péripatéticienne, vivant dans une foi absolue en la parole du maître, et mettant toute sa perfection à la réaliser. Les auteurs philosophes ont une école et non un empire, quelques disciples et non un peuple. Le philosophe Jésus, si philosophe il y a, a fondé une société universelle, qu'on nomme l'Église, où des millions de chrétiens ont donné leur vie pour leur foi, et la donnent encore. Sa place ou sa chaire, comme on voudra, a été occupée depuis ce temps sans interruption par des successeurs qui ont tous enseigné la même chose, ce qui ne se rencontre nulle part ailleurs; et pendant dix-neuf siècles des milliards de disciples de tout sexe, de tout âge, de toute condition ont respecté l'autorité du maître ou de ceux qui parlent en son nom, tâchant de vivre et de mourir à son exemple et selon ses commandements.

Si ce Christ est un philosophe, il faut avouer qu'il est unique dans son genre.

INCONSÉQUENCE.

6 décembre.

Les incroyants, comme moi, tout en n'admettant pas la divinité du Christ, le regardent cependant comme un sage, comme un grand homme. Nous avouons qu'il a rendu des services à l'humanité, et à ce titre nous lui rendons hommage et n'en parlons qu'avec respect. Seulement, nous trouvons étrange qu'il ait voulu se faire Dieu, et cette multitude d'hommes qui se prosternent devant lui nous paraissent des idolâtres. L'Église avec son échafaudage nous semble un établissement humain, très-bien organisé pour attirer et gouverner les peuples, qui ont besoin d'autorité et de spectacles ; mais les hommes d'intelligence, et qui pensent par eux-mêmes, les philosophes, ne sont pas les dupes de cet appareil, de cette fantasmagorie, dont ils aperçoivent les ressorts ; et d'ailleurs, vivant de l'esprit plus que de la forme pour s'élever à la vérité absolue, ils n'ont pas besoin de toute cette machinerie qui n'en donne que des représentations au moins incomplètes, quand elles ne sont pas fausses.

Néanmoins, tout en n'acceptant pas l'autorité de l'Église, surtout dans la pratique, nous nous gardons bien de la nier catégoriquement, soit par prudence, soit par faiblesse de conscience. Bien que nous soyons mal disposés à son égard au dedans, nous ne voulons point rompre avec elle au dehors. Aussi nous restons à son égard dans une position fausse, sorte de neutralité armée, où nous ne sommes ni amis ni ennemis. Ce n'est

pas une paix, car au fond nous ne nous entendons sur rien ; c'est une trêve, pendant laquelle on s'observe des deux côtés, se tenant toujours sur le *qui vive*. Il en résulte de notre part beaucoup d'inconséquences par la contradiction de nos idées et de nos œuvres ; incroyants en spéculation, puisque nous nions tout le surnaturel, et agissant à peu près comme des fidèles dans la conduite de la vie, au moins en ce qui concerne nos femmes et nos enfants. Or, si nous étions bien convaincus qu'il n'y a dans la religion que de l'erreur, du mensonge, de l'hypocrisie ou de l'illusion, ne serait-ce pas une folie, un crime même, d'y livrer ceux qui nous sont le plus chers, et ne devrions-nous pas, au contraire, tout faire pour les en préserver ? Nous n'avons pas le courage de nos opinions : et cela m'humilie.

PUISSANCE DES ŒUVRES DU CHRIST.

7 décembre.

Non, nous n'avons pas le courage de nos opinions, et nous ne sommes philosophes qu'à demi. Il y en a qui vont jusqu'au bout dans cette voie, ne reculant pas devant les conséquences de leurs principes ; mais, tout en rendant justice à leur logique, j'avoue qu'il me répugne de la suivre.

Ceux-là disent carrément : Puisqu'il n'y a point de surnaturel, et que vous le déclarez même impossible, toute religion positive fondée sur une révélation, et par conséquent le christianisme comme les autres, est une invention des hommes, donc une œuvre de mensonge et d'hypocrisie de la part des prêtres, d'imagination et d'illusion de la part des croyants. Jésus est donc un intrigant comme les autres, qui a voulu se faire le roi des

Juifs, au moins moralement, par l'ascendant de sa doctrine, laquelle du reste a du bon, bien qu'elle soit très-exagérée, comme tout ce qui vient de l'Orient. Il avait de l'éloquence, de la grâce, de l'adresse, du savoir-faire. Il s'entendait admirablement à gagner la faveur de la multitude, et il employa tous ses moyens à l'exciter contre les ministres de la religion qu'il voulait changer. Mais il a trop compté sur le peuple, qui lui a fait défaut comme toujours au moment critique, par peur de l'autorité, et qui a été entraîné à demander le crucifiement de celui-là même qu'il venait de porter en triomphe. La roche Tarpéienne est toujours près du Capitole. Toutefois il faut lui rendre cette justice, qu'il est mort courageusement et sans se démentir. En somme, c'est un habile conspirateur en fait de religion, qui a voulu renverser la synagogue pour se mettre à sa place, et qui est mort à la peine.

J'avoue que ce langage me révolte. Que le Christ ne soit pas Dieu, je le crois, ou au moins je crois le croire; car, au fond, je n'en suis pas sûr. Mais qu'il ait été un ambitieux, un intrigant, voulant tromper le peuple pour le dominer et s'en faire le roi et le chef par la puissance religieuse, cela est démenti par les récits évangéliques, et il est indigne d'imputer à un homme, en lui supposant des intentions cachées, le contraire de ce qu'il a fait. Moi, je pense qu'il n'a voulu tromper personne; qu'il a annoncé simplement ce qu'il croyait la vérité, et telle qu'il la voyait; et qu'il a acquis une grande influence sur la population, d'abord, parce qu'il parlait en homme convaincu, et par conséquent avec éloquence; et, en outre, parce qu'il confirmait ce qu'il enseignait par sa bienfaisance et par ses vertus. Je crois qu'il est mort donnant un témoignage sincère de sa doctrine, comme Socrate a bu la ciguë pour la sienne,

et avec plus de grandeur d'âme. C'est une petitesse que de lui prêter dans un acte aussi solennel des vues mesquines de vanité. A vrai dire, il me semble, comme à Rousseau, encore plus admirable que le fils de Sophonisbe; car il a expiré sur la croix, dans l'abandon et l'ignominie, au milieu de la risée des grands et des petits, tandis que la mort de Socrate a une tournure de drame, à peu près comme ses entretiens avec ses disciples, où il posait volontiers, à en juger du moins par les récits de Platon.

Toutefois, il y a une chose qui trouble mon admiration pour le Christ, et je crains qu'elle ne porte préjudice à la sincérité que je me plais à lui reconnaître. Un écrivain, qui a fait de Jésus-Christ le portrait le plus faux ou le moins ressemblant, le travestissant en une sorte de berger et même de galantin, qui gagnait les cœurs par ses niaiseries, a prétendu, sous le prétexte de l'excuser, que jamais il ne s'était donné le titre de Fils de Dieu; mais que ses disciples, dans l'exaltation de leur fanatisme, le lui avaient attribué et qu'il avait eu la faiblesse de les laisser faire pour encourager leur zèle et augmenter leur confiance. Cette assertion est complétement fausse, et il est vraiment étonnant qu'un homme qui a prétendu écrire la vie du Christ, n'ait pas mieux lu les Évangiles. En maint endroit, soit au milieu de ses disciples, soit en face des prêtres, des docteurs de la loi et des pharisiens, Jésus se déclare nettement le Fils de Dieu, un avec son Père, et partageant toute la perfection de la divinité.

Or, ce que cet auteur nie mal à propos et pour l'excuser à sa manière, me donne au contraire sujet de l'accuser; et je vois dans cette prétention à la divinité, qui est incontestable, dans cette usurpation de la nature divine, ou bien un délire d'orgueil semblable à celui des

empereurs romains qui se faisaient apothéoser, ou bien un manque de sincérité, un mensonge dans l'intérêt de sa cause. N'étant qu'un homme, a-t-il voulu se faire passer pour un Dieu? cette réflexion nuit dans mon opinion à la vertu que je lui attribuais; à moins cependant qu'il n'ait dit vrai. Et en vérité par la manière dont il l'affirme, on serait tenté de croire qu'il le pensait ; ce qui excuserait la fausseté par la folie.

Mais enfin, s'il avait dit vrai? oh ! non, cela est impossible. Jamais on n'admettra qu'un homme puisse être un Dieu, à moins d'être un idolâtre comme les païens, ou un esprit faible, comme la multitude qui croit sans penser.

Qu'il soit mort à la peine, cela est vrai, si l'on veut dire qu'il a horriblement souffert avant et sur la croix comme martyr de sa doctrine. La seule pensée des tortures de tout genre qu'il a subies fait frissonner. Mais, qu'il ait souffert en vain, cela est faux ; car jamais mort n'a été plus féconde, et son sang a été une semence de croyants. Ses disciples se sont bientôt multipliés et constitués en une société spirituelle, qui est devenue l'Église chrétienne, laquelle est répandue aujourd'hui dans toutes les parties du monde. Il me semble qu'il y a là un assez beau succès, un succès de dix-huit siècles chez les nations les plus policées du monde, dont le christianisme a transformé les mœurs, la législation et la civilisation. Encore une fois il n'y a pas de philosophe sous le soleil qui ait eu l'honneur et la chance d'en faire autant, ni même quelque chose qui en approche.

QUELLE EST LA NATURE DE LA PUISSANCE DU CHRIST?

8 décembre.

On lit dans la légende des martyrs que les persécuteurs leur demandaient quelquefois avec dérision de faire un miracle, pour se tirer du supplice et prouver la vérité de leur foi ; et quand ils en faisaient, ce qui, dit-on, arrivait souvent, on les accusait d'avoir recours aux moyens de la magie, comme les pharisiens accusaient Jésus-Christ de chasser les démons au nom de Béelzebuth. Il en est encore de même de nos jours. Il y a des gens qui prétendent que le Christ était un magicien, sinon comme Moïse, qui avait été élevé dans les sciences de l'Égypte, au moins par les ressources des arts cabalistiques pratiqués chez les Juifs, et auxquels il aurait été initié dès son enfance. C'est par là, disent-ils, qu'il était devenu capable de produire des choses extraordinaires, des espèces de prodiges, que lui et ses disciples donnaient pour des miracles.

C'est une opinion comme une autre : seulement, il serait bon de l'appuyer par des preuves, et je n'ai jamais trouvé dans les Évangiles des faits attribués au Christ qui ressemblassent à des artifices magiques. Il y en a, à la vérité, qui y sont donnés pour des miracles, et dont quelques-uns pourraient s'expliquer naturellement, comme les exégètes protestants l'ont essayé, parfois avec bonheur, mais le plus souvent, il faut l'avouer, d'une manière ridicule. D'autres me semblent tout à fait inexplicables, et je suis porté à croire à l'illusion, aux hallucinations des témoins, plus qu'à la ruse et au charlatanisme de l'opérateur. L'imagination populaire aura exagéré des faits plus ou moins singuliers, et, en

passant de bouche en bouche, le récit, s'embellissant toujours, aura pris des proportions surhumaines.

D'ailleurs à quoi cela nous avancerait-il de faire de Jésus un magicien? Qui croit à la magie de nos jours? Les philosophes ne l'accepteront pas plus en cette qualité que comme fils de Dieu, puisqu'ils n'admettent le surnaturel ou l'extra-naturel à aucun degré. Les Juifs et les païens, qui parlaient ainsi, croyaient aux arts magiques, et en les attribuant au Christ et à ses disciples, ils savaient ce qu'ils voulaient dire; mais, pour nous, ces termes n'ont plus de sens, et par conséquent cette opinion ne peut prévaloir que dans les rangs de l'ignorance et de la superstition.

Après les croyants à la magie, très-rares de nos jours, viennent ceux qui s'appellent les *spirites*, non qu'ils aient plus d'esprit que les autres, mais parce qu'ils admettent l'intervention incessante des esprits d'un autre monde dans celui-ci, intervention qu'ils prétendent rendre sensible par des procédés particuliers, d'où résultent des manifestations extraordinaires qui ressemblent beaucoup aux miracles opérés par le Christ et ses apôtres. Cette prétention des spirites me paraît peu fondée. Je ne nie ni n'affirme ce qu'ils disent produire par la médiation des esprits, bien qu'il y ait dans tout cela beaucoup d'obscurité, d'embarras, et peu de résultats. Mais je n'ai jamais vu dans l'Évangile que Jésus ait employé des moyens semblables aux leurs, des tables tournantes, des corbeilles mises en mouvement, qui font parler les esprits par un alphabet mécanique, ou tout autre procédé de ce genre. Le Christ opère par la parole, par un simple attouchement. Il met son doigt dans l'oreille des sourds, il applique un peu de sa salive sur les paupières de l'aveugle-né, il guérit l'hémoroïsse par le contact de son vêtement,

il ordonne à Lazare de sortir du tombeau. Il y a dans tout ce qu'il a fait un caractère frappant de simplicité, de dignité, de grandeur ; et certes, si un homme pouvait paraître doué d'une puissance surnaturelle, ce serait bien lui. Mais, encore une fois, nous n'admettons la manifestation du surnaturel ici-bas sous aucune forme, et dès lors, qu'on en fasse un magicien ou un spirite, cela n'avance pas la question pour les hommes raisonnables, qui ne croient ni aux uns ni aux autres.

Enfin, les partisans du magnétisme en ont fait un magnétiseur, attribuant les guérisons nombreuses qu'il opérait aux pratiques de cette espèce de médication, si médication il y a; ce que je ne nie point après ce que j'ai vu. Mais je n'ai pas vu de magnétiseur ressusciter les morts, et parmi les œuvres du Christ, il y a trois faits de ce genre ; et ses disciples, dit-on, en ont produit beaucoup d'autres après sa mort et même en des temps plus rapprochés de nous. Ce serait déjà une différence considérable, et en outre on ne voit pas non plus que Jésus, ses apôtres ou les saints canonisés par l'Église aient jamais employé les procédés du magnétiseur ni ses manipulations. Il est vrai que les partisans du magnétisme prétendent agir quelquefois par la volonté seule et sans intermédiaire matériel ; mais aucun d'eux ne s'est encore vanté d'avoir ressuscité un mort. Quoi qu'il en soit, magnétiseur, magicien ou spirite, c'est tout un aux yeux du philosophe, qui n'admet que ce que la raison peut comprendre et expliquer.

N'EST-IL QU'UNE IDÉE OU UN MYTHE?

9 décembre.

Je persiste à demander à tous les échos de la philosophie et de la science : qu'est-ce que Jésus-Christ ?

Il y en a qui m'ont répondu : qu'il n'était rien, qu'il n'a jamais existé, et que son nom, comme celui d'Homère, de Pythagore, de Romulus, et de tant d'autres dont l'imagination populaire a fait les chefs des nations ou les flambeaux de l'humanité, n'exprime que la personnification des phases du développement de l'esprit humain en tel siècle. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui un mythe, c'est-à-dire une sorte de figure qui particularise une idée, et la fait passer dans la réalité sous la forme d'un homme.

A ce point de vue, le Christ n'aurait point existé personnellement, et tout ce qui lui a été attribué, doctrine et œuvres, serait vrai en partie, en tant que produit de l'esprit humain, et comme efflorescence de l'humanité à une certaine époque, sauf les miracles et toutes les choses surnaturelles, ajoutés comme toujours par la superstition des peuples.

Voilà l'opinion qui nous est venue de la nuageuse Allemagne, et elle nous est donnée comme la quintessence de l'exégèse protestante, voire même de la philosophie transcendantale, dont le fameux Hegel a dit le dernier mot. Elle est en effet une conséquence du nouveau panthéisme formulé par ce philosophe, où il n'y a plus de réalité que dans les idées, en sorte que par l'identité absolue du subjectif et de l'objectif, l'existence et le développement du monde ne sont plus qu'une logique universelle. Dieu lui-même est l'idée absolue dont émanent toutes les autres, et la vie de l'univers est l'évolution nécessaire de cette idée, dont l'esprit humain est l'agent par le travail de la pensée, et dont ce qu'on appelle la matière est la forme. La vie des individus est donc une manifestation partielle et passagère de la vie infinie, qui prend la conscience d'elle-même par le procédé réflexif, où elle s'oppose à elle comme à

un non-moi, afin de s'y réidentifier par la science et de se replonger ensuite, avec la connaissance de ce qu'elle est, dans la quiétude absolue, terme suprême de son évolution et de sa perfection.

A ce compte, nous sommes tous des mythes, c'est-à-dire des symboles et des fractions d'idées, et nous n'apparaissons quelque temps sur l'horizon du monde, phénomènes passagers ou astres temporaires, que pour y faire briller un instant la portion de l'idée une et universelle dont nous sommes les représentants dans ce qu'on appelle la réalité. Après quoi, notre rôle étant joué et notre fonction terminée par la mort, nous rentrerons dans le grand tout, dans l'unité universelle, là où on ne nous explique pas ce que deviendra finalement notre personnalité. Jésus est donc sous ce rapport un homme comme un autre, et même plus homme que les autres, ayant eu une portion plus considérable de l'absolu à manifester ici-bas. C'est pourquoi, en raison de ce qu'il a plus contribué que la plupart au développement de l'humanité par la science et les œuvres de la civilisation, et ainsi à la glorification de l'idée universelle ou de la divinité dans notre monde, il a pu à bon droit être appelé un prophète, un voyant, et même le Fils de Dieu, dont il a été parmi nous l'incarnation la plus splendide et l'instrument le plus efficace dans son passage de la puissance à l'acte. Car, selon Hégel, *Gott ist im werden*, Dieu se fait dans l'univers par la pensée de l'esprit humain, et le Christ a été le plus grand esprit de ce monde.

Cette doctrine est monstrueuse, et à quoi nous mène-t-elle? Elle entasse les difficultés, comme les Titans mettaient Pélion sur Ossa pour escalader le ciel, qu'elle n'atteint pas ; et elle est peut-être plus difficile à comprendre que ce qu'elle prétend expliquer : *obscurum per*

obscurius! En vérité ce n'est pas la peine de faire de la philosophie et de l'histoire pour arriver à en ébranler tous les fondements, à en détruire toutes les règles. Si l'existence du Christ n'est pas prouvée, qu'est-ce qui le sera? et à quoi servent le témoignage historique, la tradition et la critique, si on peut les récuser là où ils apportent le plus d'évidence? Qu'on conteste l'existence d'Homère, je le comprends jusqu'à un certain point, à cause de l'éloignement de l'époque, et parce que les faits racontés dans ses poémes touchent aux temps fabuleux. Encore faut-il une grande intrépidité contre le bon sens, pour croire que des œuvres aussi admirables, de si longue haleine, où il y a un plan suivi et qui sont restées les modèles du genre chez toutes les nations, aient été composées et ajustées par plusieurs hommes à travers les siècles, ou se soient, pour ainsi dire, faites toutes seules par la collection fortuite de chants populaires, de poésies traditionnelles. Autant vaudrait dire qu'en jetant en l'air plusieurs fois tous les caractères d'imprimerie nécessaires à la composition d'un livre, on pourrait trouver à terre le livre tout fait, sans qu'un auteur et un prote y aient mis la pensée et la main.

C'est faire violence à la philosophie comme à l'histoire; car la psychologie, fondée sur le témoignage de la conscience, démontre la personnalité humaine par tous les faits du sens intime, de la pensée et de la volonté, qui composent la vie humaine. Par la mémoire nous avons la certitude de notre identité personnelle, et si elle subsiste dans les moments successifs de l'existence actuelle, pourquoi n'irait-elle pas au delà? Puis, si la fin dernière de notre être est de se confondre dans le grand tout où sa personnalité s'évanouira, que devient la responsabilité morale en ce monde et dans l'autre,

et quelle sanction reste-t-il à la justice divine et humaine? Tous, quoi que nous fassions, nous nous perdrons dans l'absolu, comme les fleuves dans l'Océan, les rivières dans les fleuves, les ruisseaux dans les rivières, les gouttes d'eau dans les ruisseaux. Que deviennent alors les distinctions morales du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et quelle différence y aura-t-il entre la vertu et le vice dans leur essence comme dans leur fin dernière? C'est détruire la moralité avec la liberté; car les actions humaines étant comme les mouvements de la nature sans intelligence et sans volonté, elles ne sont plus que des évolutions nécessaires de l'infini, des manifestations fatales du destin, et tout ce qui arrive dans le monde et dans la société a sa raison d'être dans son existence même. Toutes les oppositions se fondent dans l'unité transcendantale de l'idée, qui en est le principe, et l'identité absolue des contraires est la consommation des choses.

Immense échafaudage de métaphysique pour reconstruire l'univers, et qui n'a rien derrière lui! car, dans la question qui m'occupe, à quoi sert de me dire que Jésus-Christ est un mythe? Sera-t-il plus facile après cela d'expliquer à son tour la formation du mythe lui-même, c'est-à-dire comment en ce temps-là, dans un coin du monde, chez un petit peuple peu connu, et qui avait à peine participé à la grande civilisation des Grecs et des Romains, au moment où se constituait l'empire dominateur de la terre, un autre empire se formait mystérieusement par la parole et les œuvres de quelques bateliers sans instruction, sans éducation et se disant envoyés et inspirés par le Fils de Dieu, venu en terre et fait homme pour éclairer, guérir et sauver l'humanité déchue et plongée dans la servitude du mal et les ténèbres de la mort? Et cette œuvre

grandiose, qui était un scandale aux juifs et une folie aux gentils, a été entreprise par ce qu'il y avait de plus faible, de plus misérable parmi les hommes, en dehors de toutes les données scientifiques et littéraires du temps, en dépit de tous les gouvernements d'alors, de celui de Rome surtout qui opprimait tous les autres, et allait être vaincu par celui-là. Car, pendant que l'empire romain s'étendait sur toute la terre par la force des armes, l'empire du Christ se constituait par la seule puissance de la parole ; et dans le duel à mort qui s'est établi entre eux, le plus faible, contre toutes les vraisemblances humaines, a renversé le plus fort, comme David avait tué Goliath. Il est entré dans sa capitale, s'est assis en sa place au Capitole, d'où il a gouverné le monde à son tour comme on ne l'avait point encore fait jusque-là, par la puissance de l'esprit.

En vérité, ne voir dans tout cela qu'un jeu du hasard ou un développement fatal de la nécessité, c'est renoncer à la logique, qui n'explique pas ordinairement les contraires par les contraires, et qui s'efforce toujours de trouver des raisons suffisantes à ses explications. Pour moi, qui ne suis ni hégélien ni panthéiste, et qui ne conçois même pas comment on peut l'être avec du bon sens et la conscience de la dignité humaine, j'aime mieux cent fois dire que le christianisme, dont je ne comprends point l'origine ni l'établissement, est l'œuvre de la Providence, qui se joue de la sagesse et des desseins des hommes quand elle veut changer la face du monde ; et que le Christ, quel qu'il soit et de quelque nom qu'on l'appelle, en a été l'instrument. Cela me paraît en définitive plus sensé et même plus clair, quoique ma raison y trouve encore beaucoup de choses obscures et inconcevables.

EXAMINONS ENFIN SÉRIEUSEMENT.

12 décembre.

A l'interrogation du maître : Que dit-on que je suis? pendant que les autres disciples répétaient les bruits publics, Simon répondit sans hésiter : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. On prétend qu'il dut à cette réponse sa prééminence sur les apôtres, et sa dignité de chef de l'Église. Jésus, en effet, après lui avoir dit que ce n'était ni la chair ni le sang qui lui avaient appris ce qu'il venait d'affirmer, le nomma du nom de Pierre, et en fit la pierre fondamentale de son Église : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis plus de dix-huit siècles, toute la catholicité répète ces paroles inscrites autour du dôme du premier témple du monde, appelé Saint-Pierre de Rome.

C'est aussi une solution de ma difficulté, et il faut avouer qu'elle a bien du monde en sa faveur à travers les siècles, et de nos jours. A cet égard tout au moins, elle mérite qu'on compte avec elle et qu'on l'examine sérieusement.

Jésus-Christ, qui, à mon sens, n'est ni un prophète, ni un philosophe, ni un magicien, ni un spirite, ni un magnétiseur, ni un charmeur, ni un imposteur, ni enfin un homme comme un autre, puisqu'il a fait ce qu'on n'avait jamais vu avant lui, serait-il donc le Fils de Dieu fait homme, ou le Verbe incarné, comme Pierre l'a affirmé le premier, et comme le maître l'a dit ouvertement à ses amis et à ses ennemis ? Car il est ridicule de prétendre qu'il n'a jamais pris ce titre et que l'enthousiasme de ses disciples le lui ayant décerné, il a eu

seulement la faiblesse de les laisser faire. Il n'a été accusé et condamné au tribunal du grand prêtre comme coupable de blasphème, que parce qu'il s'arrogeait la nature divine.

Maintenant que faut-il en croire? Voici plus de dix-huit-cents ans que la question est résolue par le fait dans la croyance de plusieurs milliards d'hommes, dont les uns ont donné leur sang pour leur foi, et dont les autres ont trouvé dans cette même foi une source de vertu, la consolation de leur existence et un soutien dans la mort. Dans la foule de ces derniers se trouvent les hommes les plus remarquables par leur génie, par leur science, par leur éloquence. Assurément ce qu'il y a de plus illustre dans le monde moderne par les lumières, les vertus et le caractère, est du parti de l'Évangile. La civilisation, qu'il a réformée par son esprit, a proclamé en masse Jésus le Fils de Dieu, et lui a rendu hommage en l'adorant comme tel. Quelques philosophes seulement, disséminés à travers les siècles et un peu plus nombreux dans les deux derniers, sont parvenus, en protestant contre la foi commune, à l'ébranler ou à l'obscurcir dans les âmes. Il est toujours fâcheux pour la philosophie d'avoir l'opinion publique et le consentement général des peuples contre elle; et il serait digne de ceux qui en portent le drapeau de nos jours, se faisant gloire d'ailleurs de prendre la vérité partout où ils la trouvent, d'aborder franchement dans leur enseignement cette grave question, afin de savoir une fois pour toutes et de pouvoir le proclamer avec assurance, s'il faut adorer le Christ comme Dieu ou le mépriser comme le plus grand des imposteurs.

Quant à moi, je veux en avoir le cœur net, au moins pour ma gouverne personnelle; car j'ai honte d'avoir éludé si longtemps ce problème, comme si j'avais peur

de le regarder en face. Puis, je l'avoue, outre l'espèce de remords ou de trouble qu'excitent parfois en moi le souvenir de ma foi passée et le laisser-aller de ma vie présente, il y a dans mon âme une certaine appréhension de l'avenir, qui s'est augmentée par la mort récente de mon pauvre Edgard. Cependant j'irai prudemment et dans le silence. Je me garderai bien d'ébruiter mes intentions par des paroles indiscrètes; car, comme on l'a très-bien dit, en ces sortes d'affaires le bruit ne fait pas de bien, et le bien ne fait pas de bruit. Je veux agiter le grand problème au fond de ma conscience, entre Dieu et moi, et je n'en parlerai au dehors que pour consulter dans l'occasion les hommes les plus compétents des deux côtés, quand j'en sentirai le besoin dans l'intérêt de ma conviction. C'est dans cette vue que j'ai commencé ce journal, et je le continuerai jusqu'à ce que la lumière soit faite dans mon esprit et dans la question.

IDÉE DE LA PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME.

13 décembre.

Si le Christ est le Fils de Dieu, comme il l'affirme, comme l'Église le proclame, comme tous les vrais chrétiens le croient, il s'en suit : ou qu'il y a plusieurs Dieux, au moins deux, le Père et le Fils, ce qui nous ramènerait au polythéisme, et c'est en effet ce que les mahométans et même les juifs reprochent au christianisme ; ou bien que le Père et le Fils ne sont qu'un seul Dieu en substance et par nature, ce que l'Église enseigne par le dogme de la Trinité, qui reconnaît, non pas seulement deux, mais trois personnes en Dieu. Je ne puis donc m'expliquer Jésus-Christ, ou le Fils de Dieu

fait homme, sans le considérer d'abord dans sa filiation divine, dans son éternelle génération ; car le dogme de l'incarnation du Verbe implique celui de la Trinité.

Je ne suis pas théologien, et je le regrette en ce moment, où je suis poussé, comme malgré moi, à agiter des questions transcendantes, objets de la théologie, et qui intéressent la philosophie au moins assez pour l'inquiéter. Mon dessein n'est donc pas de scruter les fondements du christianisme; je n'ai pour cela ni compétence ni capacité. Je veux seulement, comme philosophe, et pour l'acquit de ma conscience, examiner simplement et de bonne foi si réellement il y a dans les dogmes chrétiens quelque chose d'absurde ou de contradictoire à la raison humaine. Évidemment, s'il en est ainsi, je ne puis les accepter ; et la philosophie, qui ne marche qu'avec la raison, est en droit de les décliner. Sinon, pourquoi serait-elle plus difficile que le sens commun de la multitude, qu'elle doit aussi respecter, et qui adhère à ces dogmes et les vénère depuis tant de siècles?

Il y a des philosophes qui se glorifient d'être chrétiens, et des chrétiens qui se disent philosophes et font profession dans leurs cœurs et dans leurs livres non-seulement de croire à l'Évangile, mais encore d'en établir la vérité par la double voie de la révélation et de la raison. Des hommes de talent ont réussi de nos jours à accréditer cette opinion, et il en est résulté ce qu'on a appelé la philosophie du christianisme, dont le but est, non pas de démontrer les dogmes par la raison, ce qui serait les rabaisser au niveau de la science naturelle, mais, la parole divine étant posée et définie par l'Église, de l'éclairer encore par toutes les lumières de la science humaine, afin de trouver dans la connaissance approfondie de l'homme et de la nature une écla-

tante confirmation de la vérité révélée. Certes c'est une belle entreprise, et je suis le premier à en désirer le succès, qui rétablissant l'harmonie entre les trois sections du savoir humain, la théologie, la philosophie et la cosmologie, ferait cesser le scandale de leur opposition.

De cette manière on pourrait retrouver la vérité partout, sans mettre en hostilité les doctrines qui l'enseignent chacune à sa façon, et sous la forme qui lui convient le mieux. Et en effet, la vérité vraie ne peut jamais être en contradiction avec elle-même, quelles que soient les voies par lesquelles elle se manifeste; car, si Dieu est la vérité même, tout ce qui vient de lui est vrai, qu'il l'annonce directement aux hommes par sa parole, ou qu'il le manifeste à leurs regards par les faits de la création spirituelle et matérielle. J'avoue que cette voie nouvelle m'attire, et je serais heureux de pouvoir y avancer avec quelque assurance, au moins pour ma propre satisfaction et dans mes méditations solitaires.

Essayons. Je ne risque rien, puisque je ne mets personne dans la confidence de mon dessein; et d'ailleurs c'est une simple expérience que je tente, et elle ne compromet rien, puisque je cherche seulement à me prouver à moi-même qu'on peut être à la fois chrétien par la foi et philosophe par la raison, ou autrement qu'il y a une conciliation possible entre la raison et la foi. La conviction de cette possibilité me serait un soulagement; car je commence à être las de me trouver, comme philosophe, en dissidence, sinon en hostilité, avec une doctrine qui a changé la face du monde, et produit la civilisation moderne, qu'elle gouverne encore par l'élévation de ses idées et la sublimité d'une morale, à laquelle ses ennemis mêmes rendent justice.

LA TRINITÉ.

18 décembre.

Le symbole de saint Athanase, où se trouve la définition la plus exacte du dogme de la Trinité, dit : « La foi catholique vénère un seul Dieu dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité, *unum Deum in Trinitate et Trinitatem in unitate;*

« Sans confondre les personnes et sans séparer la substance; car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit; et cependant le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une seule divinité, une gloire égale, une majesté coéternelle.

« Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et ce ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu. »

Voilà donc ce qu'il faut croire pour être dans l'orthodoxie catholique, et au premier abord je ne puis m'empêcher de dire comme plusieurs disciples, quand Jésus leur annonça qu'il était le pain vivant descendu du ciel, et qu'on n'aurait la vie éternelle qu'en mangeant son corps et en buvant son sang, *durus est hic sermo*, cette parole est dure.

Que la Trinité soit dans l'unité et l'unité dans la Trinité, ce n'est point là ce qui embarrasserait la raison; car elle trouve la même chose dans les créatures de ce monde, spirituelles et matérielles, dans les produits de la nature et de l'art. La famille est composée de trois personnes, le père, la mère et l'enfant; et l'accord de ces trois constitue son unité. Il y a trois termes dans la conscience humaine, le moi qui réfléchit, le moi réfléchi et leur rapport; la connaissance se forme par la péné-

tration réciproque du sujet et de l'objet, par leur union dans la pensée, laquelle s'exprime par une proposition qui a trois termes. Dans l'ordre physique, la plus simple figure est déterminée par trois lignes, le solide par trois dimensions, et un corps n'a de stabilité que par trois points d'appui.

Il paraîtrait donc qu'il en est de même dans l'existence divine, et sous ce rapport il y aurait une analogie entre la constitution de l'infini et celle du fini. Mais cette analogie ne va pas jusqu'au bout; et ceux qui l'ont suivie au delà du monde de l'espace et du temps, sont tombés dans l'erreur, dit l'Église; car ils ont été amenés par là à ne voir dans le Dieu un qu'une trinité d'attributs, ou trois manières principales de se manifester et d'agir : ce qui est l'hérésie de l'unitarisme.

Ici est donc le nœud de la difficulté : c'est que les trois termes de la trinité catholique sont, non pas trois moments du développement d'un même être, mais trois personnes distinctes et irréductibles, dans un être identique, dans une substance unique.

Toute la difficulté porte sur le mot *personne*.

Or, aux yeux de la raison, qu'est-ce qu'une personne? C'est un être intelligent, qui a conscience de lui, et cette conscience, qui pose son moi, le distingue de tous les autres moi et non-moi; en sorte qu'il jouit d'une sorte d'impénétrabilité spirituelle, comme les corps d'une impénétrabilité physique. Quelles que soient les modifications qu'il reçoit du dehors, il reste lui dans son fond et ne peut être absorbé par aucune autre substance, ni en absorber aucune. Ainsi dans l'union la plus intime de l'ordre naturel le père reste distinct de la mère, la mère du père, et l'enfant de l'un et de l'autre; ce qui maintient l'individualité des êtres, et

constitue leur responsabilité propre par leur identité personnelle.

Donc s'il y a trois personnes en Dieu, il y aurait aussi trois consciences, celle de la personne du Père, celle du Fils, celle du Saint-Esprit ; et, en effet, il est enseigné que chacune des personnes divines, tout en connaissant les deux autres, s'en distingue par la connaissance qu'elle a d'elle-même et par son opération propre dans la vie intime de la Trinité ; ce qui établit la distinction irréductible des personnes divines par leurs propriétés et leurs fonctions personnelles.

Mais la conscience propre qui les distingue ne produit pas la division de leur substance comme dans les créatures. Ces personnes restent une seule divinité une et identique dans sa nature éternelle, tout en se différenciant l'une de l'autre par leur personnalité.

Voilà ce que je ne comprends pas, et je crois que la raison ne le comprendra jamais.

Qu'en conclure ? Dirai-je incontinent que le dogme de la Trinité est absurde, parce que la raison ne saurait l'expliquer, comme si la raison humaine était la mesure infaillible de l'Être et du possible ? Non, et je crois faire un acte de philosophe sincère et impartial en constatant simplement qu'il y a là une grosse difficulté pour la raison ; car enfin le dogme en question est devenu un fait tellement considérable dans le monde, puisqu'il est le fondement de la religion la plus intelligente et la plus influente de la terre, de celle qui a le plus contribué au perfectionnement moral de l'humanité, qu'il semble impossible que tant d'heureuses conséquences soient sorties d'une absurdité, que tant de vérités émanent d'une erreur ou d'un mensonge. En d'autres termes, un arbre mauvais porterait-il des fruits si excellents ?

Je veux donc reprendre mon examen par un autre côté, afin de m'assurer si dans cette collision apparente ou réelle il n'y aurait pas de la faute de la raison, qui appliquerait sa mesure, sa méthode et ses instruments à une sphère qui la dépasse, faisant peut-être de l'anthropomorphisme, quand elle prétend juger de l'existence universelle de l'Être infini par les lois de sa logique naturelle, dont la portée et la compétence ne vont pas au delà de ce monde. Elle a l'air de conclure du fini qu'elle perçoit à l'infini qu'elle ne peut atteindre; ce qui pourrait bien être un paralogisme.

En outre, si elle refuse d'admettre la trinité en Dieu, parce qu'elle ne la comprend pas, que fera-t-elle des dogmes de l'unité et de la personnalité divine, qu'elle admet cependant dans ce qu'elle appelle la religion naturelle et pour combattre l'athéisme, mais sans pouvoir donner des explications satisfaisantes à toutes les difficultés qui en sortent? C'est ce que je veux considérer de plus près.

LE RATIONALISME.

20 décembre.

La philosophie spiritualiste, et je m'honore d'être dans ses rangs, admet l'infini en regard et au-dessus du fini. Mais elle se partage en deux grandes écoles, opposées par leurs méthodes, et par le terme où elles arrivent. L'une, et c'est la plus répandue peut-être, est appelée l'école logique. Elle reconnaît Aristote pour chef, et bien qu'aujourd'hui elle ne jure plus précisément par la parole du maître, elle en a cependant conservé l'esprit, elle suit la même voie et ne s'est pas encore élevée plus haut. Elle part de l'observation des faits naturels, de l'expérience sensible principalement, et par

l'abstraction, la généralisation et le raisonnement, elle se forme des idées abstraites, qu'on a nommées à juste titre des êtres de raison. Ainsi, elle conclut de l'existence des choses finies à celle de l'infini, que la causalité l'oblige d'admettre; et par conséquent, elle ne peut mettre légitimement dans la notion qu'elle se fait de l'infini, que les qualités du fini portées à leur plus haute puissance, c'est-à-dire toutes les perfections qu'elle croit apercevoir en ce monde, en excluant les limites qui constituent l'imperfection. Il résulte de là une idée artificielle de l'infini, à laquelle rien d'objectif ne correspond dans l'univers; ou au moins cette philosophie purement rationaliste reste toujours dans l'incertitude, dans le vague à cet égard, parce qu'elle ne peut atteindre par sa pensée toute subjective le véritable objet auquel il faudrait comparer l'idée pour en reconnaître la vérité. En un mot, elle met à la place de l'infini l'*indéfini*, par l'exaltation sans mesure des propriétés du fini, et l'exclusion de ses bornes.

Il suit de là, que dans la connaissance qu'elle croit avoir de l'infini, du divin, de l'Être universel, de Dieu, il n'y a réellement que ce qu'elle trouve dans la nature et en elle-même, exagéré sans mesure et débarrassé de toute limitation.

Tel est au fond le Dieu du rationalisme, une idée ou plutôt une notion abstraite, logiquement construite, légitimement déduite et induite, mais en soi une pure abstraction, toute subjective, et qui, comme Kant l'a dit, n'est que la catégorie de l'infini dans l'entendement humain. Puis, en voulant l'établir, comme fondement de la science, par le raisonnement, Kant l'a en effet ébranlée par ses antinomies, montrant d'abord qu'elle est toute subjective et sans communication avec l'objet

qu'elle doit représenter, et la sapant ensuite à coups redoublés par des arguments contraires à ceux qui l'établissent. Ainsi, ce grand esprit, le plus fort logicien depuis Aristote, est tombé involontairement dans le scepticisme critique ; et il voulait si peu s'attaquer à Dieu lui-même, que par un procédé supérieur, qu'on lui a reproché comme une inconséquence, et qui n'était qu'une intuition transcendante de sa haute intelligence, quand il s'est agi de fonder sa morale sur une base solide, il a posé Dieu, ou l'être universel en soi et au-dessus de la raison, comme le principe du devoir, comme la base et la sanction de ce qu'il a appelé l'*impératif catégorique*, ou, pour parler plus simplement, de l'obligation morale.

L'idée de Dieu, et par conséquent Dieu lui-même, n'étant pour le rationalisme qu'une abstraction, un être de raison, elle ne dit pas grand' chose à l'esprit, qui l'admet à peu près comme une cheville pour remplir un vide dans la science, ou comme un couronnement logique de la théodicée rationnelle ; et elle ne dit rien du tout au cœur, parce qu'une abstraction n'ayant rien de personnel, n'a en soi ni vie, ni vertu. Aussi, les rationalistes, tout en se glorifiant dans la spéculation de leurs démonstrations multiples de l'existence de Dieu, s'en préoccupent assez peu dans la pratique. Dieu est pour eux une sorte de roi constitutionnel, que la raison est obligée d'admettre au-dessus des existences de ce monde, pour expliquer le principe et l'ordre qui les domine, mais sans rien comprendre à la création qui les a posés, ni à la providence qui les gouverne. C'est un Dieu logique dont elle ne peut se passer, mais sans pouvoir dire au juste ce qu'il est en soi ni ce qu'il fait dans l'univers ; et plus d'un philosophe de cette école est tenté de croire que, comme

les souverains fictifs, dont il serait le modèle, il règne et ne gouverne pas. La meilleure preuve qu'ils pensent ainsi, c'est qu'ils ne lui rendent aucun culte, ne le prient point et ne l'invoquent jamais ; croyant sans doute que dans la plénitude de son universalité, il ne saurait s'occuper des êtres innombrables et infiniment petits qui dépendent de lui et qui ne peuvent rien pour lui ; dispensé d'ailleurs de ces soins particuliers par l'action des lois générales posées avec la création et qui la régissent depuis par une application si nécessaire et un ordre si inflexible que les prières et les supplications des mortels n'y sauraient rien changer.

Il suit de là, d'abord qu'avec une telle manière de considérer Dieu, ce qu'on appelle la religion est au moins inutile ; le seul culte digne d'un philosophe est d'en démontrer, d'en proclamer l'idée, comme le couronnement nécessaire de la raison pure, comme la catégorie de l'infini, où vont aboutir et se résoudre les sentiments, les aspirations ou les imaginations des âmes humaines. Mais comme il n'y a rien à faire pour cet être immuable, si être il y a, ni surtout rien à en tirer, à cause de l'ordre nécessaire et invariable des lois de l'univers, il est parfaitement inutile de le louer et de l'invoquer, tout autant que de l'aimer ou le craindre; et le vrai philosophe, qui ne fait rien sans raison, se dispense de ces vaines pratiques.

Il suit encore, et c'est la question actuelle, que l'idée de Dieu ou de l'être universel n'étant qu'une abstraction, une généralisation de ce qui se trouve dans les êtres d'ici-bas, avec l'exagération indéfinie de leurs qualités et l'exclusion de leur limitation, on ne doit admettre, en bonne logique, dans cette idée, que ce qu'on peut tirer des faits. Or, nulle part dans la sphère du fini on ne voit un être en trois personnes. Le dogme

de la Trinité, qui met trois personnes dans une même substance, est donc pour le moins en dehors de la raison, s'il ne lui est pas contraire, toute personne ayant sa substance propre, et, par conséquent, c'est une opinion inadmissible.

Telle est la pensée du rationalisme pur en cette matière. J'ai partagé autrefois cette manière de voir ; mais seulement jusqu'à un certain point, car, en dépit de ma raison, il y avait toujours dans ma conscience une protestation sourde qui s'est éclaircie depuis ; et en montant d'un degré dans la doctrine philosophique, j'ai cru entrevoir que cette conclusion n'est pas suffisamment motivée, comme je tâcherai de me le démontrer à moi-même dans mon journal de demain. J'en ai assez pour aujourd'hui, et ma tête n'y tient plus.

LE PLATONISME.

21 décembre.

Les conclusions du rationalisme contre la Trinité en Dieu ne sont pas admissibles, parce que la raison transportant le fini dans l'infini, ne peut mettre dans l'idée qu'elle s'en fait que du fini poussé à l'indéfini. C'est tout simplement du naturalisme ou de l'anthropomorphisme, impuissants à donner une connaissance véritable de l'infini.

Il n'en est pas ainsi du spiritualisme platonicien, lequel ne fait pas de la logique en face de l'infini, mais de la métaphysique, de l'ontologie, et qui va droit à l'être même pour en concevoir l'idée engendrée dans les âmes par sa vertu. Il se garde bien de chercher à former cette idée de toutes pièces par l'abstraction et la généralisation, qui, encore une fois, ne produisent que des êtres de raison, sans existence objective.

Le platonisme, la plus sublime philosophie qui ait éclairé la terre, dépasse, par l'intuition intellectuelle les limites du monde des sens et de la raison, s'élève directement et d'une manière transcendante à l'idée de l'Être en soi, de l'Être des êtres, ou de Celui qui est. Par cette intuition supérieure, il entre en rapport vivant avec l'Être vivant, et non plus seulement avec des notions, des formules et des catégories de l'entendement humain. L'âme, suivant Platon, est un œil spirituel qui voit chaque chose par un sens correspondant, le physique par la vision physique, le moral par un sens moral ou la conscience, le divin par un sens du divin, qui fait de l'homme un être naturellement religieux. Il y a à tous ces degrés une aperception plus ou moins lucide, mais certaine, qui affirme avec assurance l'existence objective de ce qu'elle saisit, sans qu'elle puisse en donner d'autre preuve que l'attestation de son expérience. Comme dans l'ordre sensible, tous les arguments sont impuissants à en établir l'objectivité, si l'on révoque en doute la certitude des sens, ainsi, dans l'ordre divin, dans l'ordre métaphysique, tous les raisonnements qui s'efforcent d'établir l'idée ou la notion de l'Être universel, n'en donneront jamais la certitude objective, sans l'intuition du sens divin, racine de la foi humaine à tout ce qui est surhumain.

Donc, par l'intuition intellectuelle et transcendante du platonisme, qui est l'acte ou la fonction propre du sens divin dans l'homme, l'âme est mise en contact avec l'infini, et non plus seulement avec son ombre ou son fantôme terrestre, comme dans l'école péripatéticienne. L'infini, qu'elle perçoit et qui la pénètre, n'est point l'indéfini, mais l'Être universel lui-même, l'absolu, possédant la plénitude de l'existence, dont il est la

source éternelle ; et cet être, vivant d'elle et plus qu'elle, puisqu'il est le principe de la vie, a une personnalité infinie, c'est-à-dire une volonté toute-puissante, une science sans limites, une puissance sans mesure, en un mot toutes les perfections essentielles à la nature divine. Cette personne est en rapport avec la nôtre et avec le monde par sa providence et par son amour ; et ainsi les hommes peuvent s'adresser à l'une et à l'autre dans leurs besoins et leurs misères, pour en obtenir des secours et des bienfaits. Il y a là une âme qui répond à leur âme ; et, comme le gouvernement personnel, tout en suivant les lois qu'il a établies, n'est pas lié par elles, puisqu'il les a faites, il y a possibilité et espoir d'échapper à leur fatalité naturelle par l'intervention supérieure de sa miséricorde et de sa bonté, et ainsi la prière et le culte religieux dont elle est l'âme, reprennent du sens, de la vertu et de l'espérance.

Voilà comment le platonisme autorise et favorise la religion au lieu de la saper et de la détruire, à l'inverse du rationalisme qui, en faisant de Dieu une abstraction, rend absurdes ou au moins inutiles la prière et le culte. En outre, en ce qui concerne la doctrine de la Trinité, le platonisme n'arguera jamais contre elle des lois du monde et de la raison, auxquelles elle paraît contraire, parce que lui-même ne se laissant pas enchaîner par ces lois, met la perfection de l'homme à s'en dégager pour entrer en commerce avec un monde supérieur et se rapprocher de la divinité. Il enseigne qu'on ne peut savoir de Dieu et des choses célestes que ce que Dieu en a appris aux hommes par lui-même et par ses envoyés dans tous les lieux et dans tous les temps, et c'est pourquoi Platon, en ces sortes de choses, en appelle aux traditions anciennes, à certaines révélations prophétiques dues à des hommes divins ou

à des génies, ministres entre le ciel et la terre. Il a enseigné en ces matières beaucoup plus que n'en admettent aujourd'hui ses disciples, qui reconnaissent avec lui le sens moral et le sens divin, mais ne croient plus au surnaturel ni aux révélations célestes.

Avons-nous tort, avons-nous raison ? Platon avait-il un esprit plus faible que le nôtre ? sommes-nous des esprits plus forts que lui ? ou bien ne serait-ce pas par une opposition secrète à la révélation chrétienne et pour échapper à son influence et à sa puissance, que nous avons pris cette position contradictoire ? Je ne saurais le dire en ce moment, et cela importe peu à la question ; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'un vrai disciple de Platon ne dira jamais que la doctrine de la Trinité est absurde et inacceptable, même quand il ne l'adopterait pas ; car Platon lui-même est soupçonné d'en avoir eu le pressentiment et de l'avoir comme prophétisée par quelques paroles très-obscures d'ailleurs, et qui m'ont toujours paru inintelligibles ou peu significatives.

L'UNITÉ INFINIE.

23 décembre.

Tout philosophe que je suis, je ne me crois pas en droit de nier ou de rejeter une chose parce que je ne la comprends pas et ne puis l'expliquer. Je ne prétends point faire de ma raison le criterium de la vérité, et je ne suis pas encore assez orgueilleux pour me poser en juge sans appel de la réalité ; car dans la science comme dans la vie pratique, un certain nombre de principes ou de faits me sont inexplicables, bien que je les rencontre à chaque instant, et que je sois

obligé de m'en servir dans l'exercice de ma pensée. C'est pourquoi l'incompréhensibilité du dogme de la Trinité ne me semble pas une raison suffisante de le rejeter, surtout si Platon lui-même peut être soupçonné d'en avoir eu l'idée, si confuse qu'elle soit. D'ailleurs, je crois que cela ne nous avancerait pas beaucoup ; car, au même titre et par la même raison, on pourrait tout aussi bien attaquer l'unité de Dieu et ses principaux attributs ; et alors, pour éviter d'avoir trois dieux, comme on dit, nous n'en aurions plus du tout, ce qui ne convient nullement à ma philosophie.

En effet, bien que le rationalisme, qui ne veut pas être athée, s'évertue à prouver l'existence et l'unité de Dieu par toutes sortes d'arguments dont je ne conteste pas la valeur, que sait-il et que nous apprend-il sur l'Être infini, considéré en lui-même et dans ses rapports avec les autres êtres ? En supposant qu'il n'en fasse point une idée abstraite, placée au sommet de la pyramide pour la terminer convenablement, ce qui n'expliquerait rien, et ne ferait que répondre à une condition subjective, à une catégorie de l'entendement humain; en admettant qu'il lui accorde une réalité objective, une existence substantielle et personnelle, qu'est-ce que cet être des êtres, cette substance infinie? Elle est partout, et dans son sein se meuvent toutes les autres substances spirituelles et matérielles, sans cesse pénétrées par la vie universelle, sans jamais y être absorbées! Elles en reçoivent perpétuellement leur nourriture, sans que leur nature, qui tend toujours à s'y assimiler, ce qui ferait leur perfection, parvienne jamais à s'y identifier! Qu'est-ce qu'une personnalité infinie, universelle, sans limites aucunes dans l'espace ni dans le temps, qui remplit toutes choses et

est elle-même remplie par ce qui n'est pas elle? Qui comprend cette immensité et cette pérennité?

Si l'on pense, en outre, que cette substance universelle est une personne vivante, pensante et aimante, et qu'on se demande ce qu'elle peut faire dans son ubiquité et dans son éternité, surtout avant la création des êtres finis, qui ont donné un objet à son amour, à son intelligence, à son activité, il est difficile à la raison de trouver un motif d'action, une cause de mouvement dans cette solitude universelle, dans ce désert de la divinité, ou, si l'on veut, dans la plénitude de cette existence unique, où il n'y a rien à désirer ni à chercher, parce que rien n'y manque et qu'il n'y a point à y ajouter.

Et cela, dit-on, et on est obligé de le dire, a été ainsi de toute éternité; et, comme il n'y a pas eu de commencement, il n'y aura point de fin, en sorte que la raison ici est prise dans une antinomie inévitable, si elle proclame la nécessité, l'universalité de ses lois. Il n'y a pas d'effet sans cause, dit-elle; et cependant elle admet dans ce cas un fait qui n'en a pas; et bien qu'elle réponde que ce fait, unique dans son genre, n'est pas un effet, puisqu'il n'est produit par personne, il n'en reste pas moins évident que l'axiome ou le principe de causalité, une des lois fondamentales de la pensée, subit en cette circonstance une exception, au moins une suspension, ce qu'elle reproche d'ailleurs aux miracles : et, d'un autre côté, si elle veut sauver la valeur de sa loi de causalité, en l'appliquant à l'Être infini comme aux êtres finis, elle tombe nécessairement dans le panthéisme, qui se vante de faire Dieu de toutes pièces, sans nous dire, il est vrai, d'où lui viennent les matériaux pour le construire. Elle s'en tire par une inconséquence, en disant avec le sens commun qu'on

ne peut remonter indéfiniment dans la série des causes, et qu'il faut bien s'arrêter quelque part; à quoi on peut lui répondre que philosophiquement, rationnellement, la loi de la causalité étant universelle, on ne voit pas la nécessité de cette exception.

Qu'on demande ensuite à ceux qui admettent que l'univers a été créé de rien, ce qui est une idée toute chrétienne, comment avec rien on peut faire quelque chose. *Ex nihilo nihil*, dit l'axiome rationnel; et toute la philosophie ancienne, même celle de Platon, se fondant sur cet axiome, admettait que le monde a été fait de quelque chose; soit comme production ou prolation de l'infini, ce qui établissait le panthéisme, l'univers devenant un appendice de Dieu; soit comme transformation ou arrangement d'une matière préexistante, par conséquent éternelle comme Dieu, l'architecte suprême, ce qui constituait le manichéisme et le dualisme. Or, dans l'un et l'autre cas, il n'y avait plus ni créateur ni création, mais seulement une émanation de l'infini d'un côté, et de l'autre une mise en œuvre de la matière primitive. Ainsi la raison ne peut admettre la création de rien, parce que suivant sa loi, dont l'axiome est l'expression, *ex nihilo nihil;* et si elle veut tirer le fini de quelque chose, elle le fait sortir de l'infini, ce qui la rend panthéiste, ou elle le compose avec la matière éternelle, ce qui la fait manichéenne.

Et à cette difficulté en succède une autre non moins grave. Pourquoi le Dieu unique, qui remplissait tout de son immensité et devait jouir dans sa solitude d'un bonheur infini, puisqu'il est la plénitude de l'Être et la perfection même, bonheur du reste que nous ne concevons pas dans cet isolement complet, pourquoi est-il sorti de son infinité et de sa quiétude parfaite pour créer des êtres finis, si peu dignes de son amour

et de sa sollicitude? On dit, en effet, qu'ils se sont mis en révolte contre lui dès le commencement; et si l'on n'admet pas le péché originel, comme moi, par exemple, qui ne puis le comprendre, on ne saurait nier que ces êtres l'offensent sans cesse de mille manières par leurs désordres et par leurs crimes? Et pourquoi Lui, qui est immuable, et qui a dû avoir de toute éternité la pensée et la volonté de créer des êtres finis, l'a-t-il fait dans un temps plutôt que dans un autre, ou autrement pourquoi a-t-il posé le temps en face de son éternité? Un être intelligent, et à plus forte raison l'intelligence suprême, n'agit point sans motif, sans raison suffisante. Philosophes, si fiers de votre pensée, qui, dites-vous, doit tout expliquer ou au moins n'admettre comme vrai que ce qu'elle explique, si vous croyez en un Dieu tout-puissant dont la sagesse infinie a créé le monde et qui le gouverne par sa Providence, je vous adjure de me faire connaître le pourquoi et le comment de ce passage mystérieux de Dieu en soi à Dieu hors de soi, de Dieu sortant de son asséité et de son immutabilité pour poser en face de son moi infini et auquel rien ne manquait, ni gloire ni félicité, des non-moi bornés et imparfaits qui devaient porter le trouble dans le ciel et sur la terre?

Enfin, comment tout cela finira-t-il? Où va la création et quelle en sera la consommation? Au mieux sans doute, puisqu'il y a une Providence et que la souveraine sagesse ne peut manquer de réaliser ses desseins et d'atteindre ses fins. Mais quelles sont ces fins dernières, et quel sera le dénoûment de ce grand drame de la création après tant de péripéties qu'elle a déjà subies, et tant d'autres par lesquelles elle passera avant sa terminaison? Car le mal existe ici-bas et paraît même y prévaloir. La vie des hommes est un combat perpétuel avec le ciel,

entre eux, et de chacun avec soi-même. Quelle sera l'issue définitive de cette lutte immense, sans cesse renaissante à travers les siècles? Et si l'infini ou Dieu doit être vainqueur en définitive, comme on n'en peut douter, que deviendront les vaincus dans la restauration universelle des choses, après le triomphe du bien ou du règne divin? Si le mal subsiste dans son principe, c'est-à-dire en des volontés vaincues mais toujours rebelles, terrassées et rendues impuissantes par la force d'en haut qui les écrasera sans les soumettre, quelque profondément que ces âmes perverties soient plongées dans cet abîme de ténèbres et de douleurs qu'on appelle l'enfer, ne sera-ce pas toujours une ombre dans la lumière éternelle, une maladie dans la vie universelle, une tache dans l'œuvre divine, un malheur dans le bonheur, en un mot un mal dans le bien? Le mal aurait-il donc aussi son éternité?

Je ne veux pas aller plus loin aujourd'hui. Il me semble qu'il y en a assez pour montrer que si la difficulté ou l'impossibilité d'expliquer un dogme est une raison suffisante de le rejeter, cette raison s'applique au dogme de l'unité divine tout autant qu'à celui de la Trinité; car il n'est pas plus aisé de comprendre la personne unique et universelle que les trois personnes de la divinité. Cependant les spiritualistes rationalistes, en dépit de ces obscurités, admettent un Dieu personnel. A la vérité, ils n'en savent que faire, ni en soi dans son éternité, ni dans ses rapports avec les autres êtres dans le temps. Sa Providence, en face des lois générales dont ils proclament l'immutabilité, les embarrasse et ils ne comprennent rien à sa miséricorde ni à son amour. Mais enfin ils l'admettent, ne fût-ce que pour remplir la place et empêcher autre chose de s'y mettre. Je ne vois pas après cela pourquoi ils font tant

les difficiles à l'égard de la Trinité, et je suis porté à croire que l'explication ou au moins la conception de la Trinité dans l'unité est encore plus acceptable que l'unité absolue, immense, infinie, immuable dans sa solitude avant la création, sans distinction, sans relation, et même sans motif d'agir, bien qu'on nous représente Dieu comme un esprit pur et toujours en acte.

UNE VUE SUR LA TRINITÉ.

27 décembre.

Je suis parfaitement désintéressé entre les unitaires et les trinitaires, et même mes antécédents philosophiques me disposaient plutôt en faveur des premiers. Cependant, après plusieurs jours de méditation, il me semble entrevoir que la vérité est dans l'union des deux doctrines : ce que l'Église catholique semble exprimer par ces paroles du symbole de saint Athanase : *Trinitatem in unitate veneremur*. Ne pourrait-on pas dire que le dogme de la Trinité est un développement de celui de l'unité divine, et que le Dieu un que les Juifs adoraient seuls avant l'Évangile s'est manifesté en triplicité par la révélation chrétienne, en sorte que par la parole de Jésus-Christ il y aurait eu un progrès, non pas en Dieu qui ne se fait pas dans le temps et par la pensée humaine, comme dit Hegel, car il est immuable, mais dans la science de Dieu ici-bas, et par la connaissance positive de l'Être divin donnée aux hommes dans l'Évangile.

Il est bien entendu, d'ailleurs, que je ne veux parler ici que de l'idée substantielle de Dieu possédée par les Juifs, ou du véritable monothéisme et non de la notion abstraite que s'en fait le rationalisme, produit sté

rile de la raison, auquel rien de vivant ne correspond, et qui, par cela même, n'a jamais produit une religion ni même une discipline morale sérieuse.

Le Dieu d'Israël s'appelle lui-même Celui qui est, le Dieu vivant, le Dieu fort, le Dieu jaloux, qui n'est pas le Dieu des morts, mais de ceux qui vivent. Et, en effet, tout est vivant dans ses rapports avec le peuple choisi. Il lui parle par ses anges et ses prophètes. Il se déclare leur roi, leur seigneur, leur maître, et, à ce titre, il leur donne des lois et des commandements par Moïse. Tant qu'ils obéissent à sa parole, ils prospèrent; et ils sont tribulés de toute manière quand ils s'en écartent. C'est tout à fait un gouvernement personnel, mais qui, par cela qu'il ne s'applique qu'aux Juifs, ne leur fait connaître Dieu que dans ses rapports avec eux, et qu'autant que cela était nécessaire à leur mission spéciale. Le seigneur, le législateur, le juge ne s'est point encore révélé à eux comme Père; et cette révélation, quand elle arrivera, produira un immense progrès dans la science divine, et une révolution dans le monde. Or, c'est le Christ qui a dit le premier, en s'annonçant comme le fils de Dieu, un avec son Père et n'agissant qu'avec lui et par lui : « Mon Père est votre Père, et comme je ne fais qu'un avec lui, vous devez faire un avec nous. » Ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu sont ses fils, et ils ont le droit de crier vers le ciel : *Abba*, *Pater*, notre Père qui êtes aux cieux. C'est-à-dire que c'est seulement par le dogme de la Trinité que la paternité divine a été manifestée avec la révélation du mystère de la génération divine s'accomplissant éternellement par le concours des trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

D'où il suit qu'en celui qui est de toute éternité et

qui n'a point eu de commencement, parce qu'il est lui-même le principe de l'être, il y a cependant une génération, c'est-à-dire l'acte suréminent de la vie, qui la pose, l'entretient et la perpétue.

Donc il y a en Dieu une famille, puisque, par l'éternelle génération, le Fils est toujours posé en face du Père, et l'un et l'autre sont unis indissolublement par l'amour, ou l'Esprit de vie, procédant de leur acte et réacte mutuel.

C'est pourquoi on ne peut plus appeler Dieu le grand solitaire; car il y a en lui la société perpétuelle du Père, du Fils et de l'Esprit. Et comme partout ici-bas il faut trois termes pour constituer une existence physique ou morale, ainsi il y a aussi trois termes dans l'existence universelle, et c'est la plus solide des constitutions, parce qu'en elle seulement les trois termes sont un en substance, ou consubstantiels, ce qui ne se trouve nulle part dans les êtres finis. D'où l'on peut inférer que la trinité dans l'unité n'est pas seulement un dogme religieux, mais encore la loi primitive et universelle de la vie, et qu'elle n'est la base de la religion que parce qu'elle est le principe de l'existence.

On conçoit alors ce que Dieu faisait dans son immensité avant la création. Il vivait dans la félicité infinie et toujours renouvelée de l'éternelle génération, c'est-à-dire dans la reproduction incessante de lui-même dans son fils, splendeur de sa gloire, caractère de sa grandeur, image parfaite de sa perfection ; et de cette pénétration perpétuelle du Père et du Fils, jaillissait la science universelle de l'Être, ou la connaissance que la divinité a d'elle-même par la réaction de son Verbe, science infinie dans la conscience de l'infini, en même temps qu'à la lumière indéfectible de la vision divine s'ajoutaient dans l'union de l'esprit les délices ineffables

de l'amour sans limite. Certes, s'il en est ainsi, comme je me plais en ce moment à l'imaginer, il y a bien de quoi occuper l'intelligence et le cœur pendant toute une éternité, et la raison n'aurait plus à demander ce que Dieu pouvait faire tout seul avant la création.

UNE VUE SUR LA TRINITÉ. (Suite.)

30 décembre.

Depuis plusieurs jours, je ne pense plus qu'à la Trinité dans l'unité, à laquelle je ne songeais guère il y a un mois. Elle est devenue comme le centre de ma vie intellectuelle, l'objet unique de ma méditation, en sorte que je crois l'apercevoir partout, en moi et hors de moi. Je ressemble un peu, en cela, au prophète Balaam, qui bénissait le Dieu d'Israel en voulant le maudire. Non pas cependant que je fisse la guerre au Dieu de l'Évangile; je lui étais seulement indifférent, comme à toute religion positive, à toute espèce de révélation, par défaut de foi en la parole et en la mission du Christ; et ainsi, j'inclinais à penser, dans ma sagesse philosophique, que le dogme de la Trinité et les autres étaient des inventions sacerdotales propres à imposer à l'imagination des peuples par leur incompréhensibilité même, suivant la parole de Tacite : *ignotum pro magnifico est*. Je penchais même à croire que le dogme de la Trinité, surtout, n'était peut-être pas tout à fait à l'abri du reproche d'idolâtrie qui lui a été fait par les juifs, les mahométans et les unitaires. Cette prévention est aujourd'hui dissipée, ou au moins affaiblie dans mon esprit, et ce dogme, que je regardais dans ma superbe philosophique tout au plus comme une forme inférieure de l'idée pure de l'absolu, comme un

symbole esthétique et anthropomorphique de l'infini, je commence à l'envisager avec un certain respect à cause des conséquences fécondes qu'il me semble porter en lui.

Voici, par exemple, ce qui m'est venu ce matin à l'esprit, spontanément, et sans que je puisse dire comment cette pensée y est entrée. C'est comme un rayon de lumière qui a illuminé soudainement une grave question qui me tourmentait depuis longtemps. Si Dieu, me disais-je, est en soi un acte pur, il n'y a point en lui de passage de la puissance à l'acte, et c'est pourquoi il n'y a pour lui ni temps, ni succession, ni mutation, ni développement. Cependant l'acte pur et incessant doit avoir un objet, un objet connu par l'intelligence, aimé par la volonté, produit par l'activité. Or, l'objet nécessaire de la connaissance universelle est la vérité absolue, laquelle est Dieu lui-même. Donc, il contemple la vérité en lui, et il en a la connaissance adéquate par trois termes; à savoir, le sujet qui contemple, l'objet contemplé, et le rapport de l'un avec l'autre ; mais ces trois termes n'en font qu'un au fond, puisque Dieu se contemple lui-même; ils sont donc consubstantiels, parce que tout est substance en Dieu, et néanmoins ils sont distincts entre eux et ne peuvent pas être confondus. Ne serait-ce pas ce qu'on appelle les trois personnes en Dieu, la trinité dans l'unité?

Je me disais : Dieu est amour pur, et l'amour doit avoir un objet. L'objet de l'amour est le bien, et l'amour infini ne peut aimer en toutes choses que le bien infini. Donc Dieu ne peut aimer pleinement que lui-même, parce qu'il est seul le bien suprême. Or, dans son amour, il y a nécessairement trois termes, le sujet aimant, l'objet aimé, et l'union des deux qui en résulte.

Ces trois termes sont identiques en substance, puisqu'ils sont le même être, mais ils sont distincts et irréductibles par leur subsistance, et ce sont justement les trois subsistances ou hypostases des Grecs, que les Latins ont appelées des personnes.

Enfin, on peut dire encore : un acte pur doit produire quelque chose. Or, avant la création, que produisait l'activité divine? quel était le résultat de l'acte pur et incessant? La théodicée unitaire est ici très-embarrassée. Elle n'ose pas affirmer que l'activité infinie ne produisait rien du tout, et que son mouvement était sans objet, comme une machine qui tournerait à vide; ce qui serait indigne de la puissance universelle. Elle n'a pas le courage d'avouer qu'elle n'en sait rien; et alors pour échapper à la mauvaise honte d'avouer son ignorance, elle est poussée à soutenir que l'acte pur en Dieu est de créer, que le monde en est l'objet, ce qui entraîne la nécessité de la création, comme complément indispensable de la puissance divine, et par conséquent comme nécessairement inhérente à son essence. Donc, dit-elle, et elle ne peut point ne pas le dire, Dieu crée de toute éternité; car il ne peut pas agir sans faire quelque chose, et l'action lui est immanente.

Donc, les créatures sont éternelles comme le créateur, et elles font partie de sa nature, qui n'atteint sa perfection qu'en les produisant; autrement l'activité infinie serait sans objet, sans résultat, et ainsi sans raison. C'est une nouvelle forme du panthéisme, plus subtile que celle de l'émanation et de la prolation, mais tout aussi panthéistique. C'est pourquoi un philosophe célèbre de nos jours a imprimé, que la Trinité divine se compose de Dieu, de l'homme et de la nature; ce qui identifie la nature et l'homme avec la divinité et la rend consubstantielle avec elle Panthéisme, s'il en fut

jamais; non plus, il est vrai, à la façon de Spinoza, mais à celle de Hegel, qui fait Dieu par le développement de l'*idée* acquérant la conscience d'elle-même par son évolution complète qui l'objective, et par la rentrée en soi, qui la reconstitue dans sa subjectivité; ou, suivant la terminologie hégélienne : l'Être universel d'abord en soi, *in potentia*, sort de soi *in actu*, pour revenir à soi, dans l'identité absolue du subjectif et de l'objectif, *in sich*, *aus sich*, *und für sich*.

Voilà comment certains philosophes entendent et expliquent la Trinité chrétienne. Ils emploient les termes consacrés par l'Église en leur donnant un autre sens, et par cette espèce d'escorbaderie, laissent croire au vulgaire qu'ils en ont approfondi le mystère, et que s'il y a quelque chose de vrai dans ce dogme, c'est ce qu'ils en disent, tandis qu'en effet ils enseignent le contraire, c'est-à-dire des hérésies. J'avoue que cette manière de faire m'indigne, et tout philosophe que je suis, j'aimerais cent fois mieux confesser mon ignorance ou mon opposition que de m'attirer les faveurs du public par de fausses apparences de christianisme et en altérant au fond sa doctrine. Si, après toutes mes explorations, je ne crois pas à la Trinité, j'aurai au moins le courage et la bonne foi de le dire dans l'occasion, et je ne me couvrirai jamais de la ressemblance des mots et des formules, pour me sauver de l'inconvénient ou du danger de paraître en dissidence avec une religion dont je ne partagerais point les croyances.

Le gain de ma méditation de ce jour, et il me paraît considérable pour la doctrine de la Trinité, pour la philosophie et pour moi, c'est la vue que l'acte pur de Dieu avant la création s'explique parfaitement par les relations des trois personnes dans l'unité divine, identiques dans leur substance infinie, et distinctes dans

leurs propriétés et leurs opérations, en sorte que l'objet de l'acte pur, soit de l'intelligence, soit de la volonté, soit de la puissance de l'infini, n'est point la création, ce qui la rendrait nécessaire à la vie divine, et par conséquent essentielle à sa nature, mais Dieu lui-même, sujet-objet de lui, dans la contemplation de la vérité absolue, dans l'amour du bien suprême, et jouissant de la félicité infinie dans l'acte et le réacte du Père et du Fils et de leur union hypostatique par l'Esprit-Saint.

C'est pourquoi il est écrit dans le symbole d'Athanase : *Pater a nullo est factus, nec creatus, nec genitus. Filius a Patre solo est, non factus, nec creatus, sed genitus. Spiritus sanctus a Patre et Filio, non factus, nec creatus, nec genitus, sed procedens.* Le produit éternel de l'activité éternelle est donc le Verbe divin ou le Fils éternellement engendré par le Père, d'où résulte le Saint-Esprit ou le lien de leur amour qui procède des deux. Ce produit, si l'on peut se servir de ce terme, et je n'en vois pas d'autres, c'est la constitution de l'existence divine, l'affirmation incessante de la divinité dans sa puissance, dans sa lumière et dans son amour avec l'ineffable félicité de la génération éternelle et la pleine manifestation de la vie infinie. C'est, comme dit le symbole de Nicée, Dieu de Dieu, la lumière de la lumière, le vrai Dieu du vrai Dieu, Dieu en tout et partout se connaissant et s'aimant dans l'immensité et l'infinité de ses perfections.

UNE VUE SUR LA TRINITÉ. (Suite.)

1er janvier.

J'écrivais avant hier que moi, qui ne songeais guère à la Trinité il y a un mois, je la voyais maintenant partout, et d'abord en moi-même. Je suis en effet une tri-

nité vivante dans ma conscience, dans ma pensée, dans la formation de ma connaissance, quand je juge, quand je raisonne, quand je parle, et toutes les fois que j'admire quelque chose de vrai, de bien et de beau.

En effet, ce qui distingue l'homme des autres êtres de ce monde, c'est la conscience qu'il a de lui-même et de ce qui se passe en lui ; c'est son *moi* posé en face du *non-moi* et s'en distinguant. Par là il acquiert la personnalité ou prend possession de lui. Or, à cette fin, l'être intelligent se replie sur soi par la réflexion pour se regarder, et dans cette opération dont il est à la fois le sujet et l'objet, il se distingue, sans se diviser, en moi regardant, moi qui est regardé et le rapport de l'un à l'autre, qui fait la vie une des deux. Cette trinité est le fondement de la conscience psychologique, laquelle est la base subjective de la pensée et de la connaissance.

Il en va de même dans la connaissance d'un autre que moi, d'un non-moi. Il faut me mettre en aspect avec lui pour recevoir son influx ou son rayon, qui produit en moi une impression ; puis réagir par l'attention sur l'impression et sa cause. Dans cet acte et ce réacte s'opère l'union entre les deux, ou le produit de leur pénétration mutuelle. Ainsi je ne puis voir un objet sans un organe visuel. Mais il faut en outre que l'objet soit à sa portée, et la vision ne se produira que par l'action de la lumière réfléchie par l'objet, reçue par le sujet et formant en lui l'image de l'objet par le rapport entre l'un et l'autre. Donc ces deux termes s'unissent par l'intermédiaire d'un troisième, et tous les trois s'identifient dans le résultat de l'opération, sans cependant cesser d'être distincts chacun en soi.

Quand je pense ou imagine quoi que ce soit, sans sortir de moi, je me divise nécessairement en sujet pensant, qui est à la fois l'auteur et le théâtre de la repré-

sentation, en objet pensé, c'est-à-dire une image, une notion, ou une idée existant dans mon entendement, et par conséquent faisant partie de ma personne, et que j'en détache pour ainsi dire, afin d'en faire l'objet spécial de la considération de mon esprit ou de son attention. Puis il y a entre le sujet et l'objet le travail de la pensée, ou l'opération intellectuelle par laquelle le sujet pénètre l'objet, pendant que l'objet réagit sur le sujet par la lumière spirituelle qui l'éclaire, comme les choses matérielles répercutent vers l'œil la lumière sensible qui les rend visibles. Donc, trois termes nécessaires pour la formation de la pensée indivisible dans l'unité de sa signification, mais triple, dans sa manifestation, une trinité dans l'unité.

La pensée la plus simple est le jugement, qui est la perception d'un rapport ou de l'absence de rapport entre deux objets. Si le jugement est affirmatif, il implique trois choses qu'il réduit à l'unité, à savoir les deux objets comparés et le rapport perçu entre eux, qui est le lien de leur union.

Cette trinité essentielle du jugement entraîne celle de la proposition qui en est l'expression, laquelle ne peut être constituée que par trois termes correspondants à ceux du jugement; à savoir le sujet de la proposition, l'attribut et le verbe, que les grammairiens appellent avec raison la copule, parce qu'il est dans la langue l'agent universel de la liaison ou de l'union de ses éléments. Il est aussi impossible d'exprimer pleinement quoi que ce soit dans le langage articulé sans la combinaison des trois parties de la proposition, qu'il l'est, en géométrie, de fermer une figure sans trois lignes.

Et comme je ne puis énoncer un jugement sans les trois termes de la proposition, je ne saurais non plus

construire un raisonnement sans trois propositions, dont la première, nommée majeure, énonce le rapport du grand extrême avec le moyen terme; la seconde ou la mineure, le rapport du même moyen terme avec le petit extrême; et la troisième ou la conclusion, affirme la convenance des deux extrêmes entre eux, parce qu'ils conviennent chacun avec le moyen, d'après cet axiome que deux choses qui conviennent chacune à une troisième, conviennent entre elles; donc, je vois encore la trinité au fond de la syllogistique. Elle est le trépied de l'argumentation.

Elle est la base de la vertu; car pour qu'il y ait vertu ou moralité dans un acte, il faut trois choses : la connaissance de la loi par la conscience, la volonté de l'accomplir ou l'intention, et la réalisation de la volonté par une action conforme à la loi, ou l'accomplissement de l'intention. C'est dans l'ordre pratique la même chose que la formation de la connaissance dans l'ordre spéculatif. La loi, qui ne vient pas de moi, est l'objectif supérieur ; la volonté, qui est moi, s'y unit par sa liberté en y acquiesçant; et elle ne se réalise pleinement que par la consommation de leur rapport dans la production de l'acte vertueux. Donc, trois termes qni n'en font qu'un, quoique distincts, dans la vertu. La trinité est le fondement de la morale comme de la science.

Je la retrouve encore dans l'esthétique ou la théorie du beau. La beauté, a-t-on dit avec raison, est la variété dans l'unité, et en elle-même elle est déjà une identification de plusieurs en un. Mais, pour que je la reconnaisse et l'admire, il faut que je porte dans mon imagination un idéal du beau, qui est le principe et la mesure de mon jugement esthétique: et ce n'est que par la conformité de la chose avec ce modèle, que je puis affirmer qu'elle est belle, c'est-à-dire qu'elle ressemble plus ou

moins à l'idéal, ou qu'elle en reproduit les caractères. Donc, trois termes sont nécessaires, l'idéal, le réel et leur rapport par le jugement ou le goût de mon esprit qui les unit selon leur convenance. Dans ce cas, je dis que la chose est vraiment belle, parce qu'elle participe à la beauté de l'idéal, donc à son éternelle vie, dont je jouis moi-même en unissant les deux termes, distincts entre eux, mais qui n'en font qu'un dans mon imagination. De là la jouissance intime et pure, le sentiment presque divin, que procure la contemplation de ce qui est véritablement beau.

Enfin, on peut dire que la trinité est la base de la vie sociale comme de la vie individuelle. La société commence par la famille et se complète par l'État. Or, la famille est constituée par trois termes, le père, la mère et l'enfant, dont l'amour réciproque fait l'unité par leur union. L'État quelle que soit sa constitution, monarchie, aristocratie, démocratie, ou mélange tempéré de ces trois formes, implique toujours un terme supérieur, ou le souverain qui commande ; un terme inférieur, ou le peuple qui obéit ; et entre les deux, comme la mère dans la famille, un moyen terme qui transmet l'action du souverain au peuple, et la réaction du peuple au souverain : c'est ce qu'on appelle le gouvernement ou le ministre de la souveraineté. Dans toute nation constituée, il faut une autorité, de quelque part qu'elle vienne et quel que soit le mode de son établissement. La nation ne peut subsister en ordre et en paix qu'en se soumettant à la loi appliquée par l'autorité, et cette application se fait par un terme moyen qui tient des deux extrêmes et doit les unir par son intervention. La trinité est donc l'âme de la vie politique comme de la vie domestique.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNE VUE SUR LA TRINITÉ. (Suite.)

4 janvier.

Si maintenant je regarde autour de moi dans le monde extérieur, j'aperçois encore dans toutes les existences une image ou un reflet de la trinité. Ainsi, tout ce qui est étendu sort d'un point qui se pose en ligne, laquelle se termine à un pôle, d'où la force revient vers son principe, en sorte qu'il s'établit un va-et-vient entre le centre et le pôle, liés entre eux par le rayon. Toute ligne a un commencement, un milieu et une fin. La figure la plus simple, le triangle a trois côtés et trois angles ; l'unité est dans l'ensemble de la figure et la trinité dans ses parties triples et une. On ne peut concevoir un solide sans trois dimensions, et aucun corps inanimé ne peut se tenir sans au moins trois points d'appui. Le ternaire est la base de toute statique ; car aucune existence ne peut être solidement assise que sur trois termes. Partout la vie part d'un centre qui rayonne devant lui et se polarise dans un point extrême, et dans leur acte et réacte incessant, le diamètre se forme par le croisement de l'axe au centre, ce qui détermine la circonférence. Le physiologiste Bichat disait que la vie organique de l'homme est posée sur le trépied du cœur, du cerveau et de l'estomac : et en effet, ces trois organes règnent dans les trois grandes régions du corps où s'opère surtout le mouvement vital : le cœur dans la poitrine, qui est la région centrale ; le cerveau dans la tête ou le pôle supérieur ; l'estomac dans l'abdomen, pôle inférieur. Entre les organes principaux et les régions qu'ils gouvernent, il y a une sympathie tellement vive, une synergie si active, que presque toujours ils jouissent ou

souffrent par contre-coup, nous donnant ainsi l'exemple de la charité, qui cherche le bien d'autrui comme le sien propre.

Que conclurai-je de ces faits et de ces considérations? Vraiment je ne le sais pas trop. Suis-je converti à la foi au dogme de la Trinité, comme l'Église catholique l'enseigne? Je ne le crois pas. Je trouve encore dans mon esprit bien des obstacles à cette croyance, et je n'en suis pas à ce point, puisque je doute encore de la nécessité d'une religion positive et qu'il y ait du surnaturel dans le monde. Toutefois, pour être sincère, et comment ne le serais-je pas en ce moment où j'écris pour moi seul? j'avoue que ces analogies multiples entre le dogme fondamental du christianisme et les lois du monde physique me frappent singulièrement. Et comme je suis convaincu maintenant par l'expérience que la constitution de toutes les existences de ce monde s'établit par la loi du ternaire, esprits et corps, âmes et organismes, êtres animés ou inanimés, vie et matière, je suis conduit à me demander s'il ne doit pas en être de même de l'Être des êtres, de la constitution de la vie universelle, en sorte que, en définitive, la Trinité ou le ternaire, qu'on appelle un dogme dans le langage religieux, et qui est le fondement de la doctrine chrétienne, pourrait dans le langage philosophique s'appeler la loi universelle de l'Être et des êtres, ou, comme disait Bichat, le trépied de la vie dans toutes les sphères, depuis l'immensité divine, jusqu'au plus chétif insecte, jusqu'au brin d'herbe, jusqu'à la pierre.

Cet aperçu est le résultat des dernières méditations consignées dans ce journal. Je n'en récuse pas la portée ni les conséquences, bien qu'il soit encore obscur et vague dans mon esprit. Du reste, je n'attache pas non plus une telle importance à cette spéculation que mon

intérieur en soit troublé ni ma conscience agitée. C'est une étude à continuer, voilà tout; mais une étude qui devient plus sérieuse qu'une autre, d'abord par l'importance du sujet, et ensuite parce que, dans ma disposition présente de cœur et d'esprit, je sens le besoin d'arriver non plus seulement à une opinion, à un système, mais à une conviction consciencieuse et pratique. Je suis las d'être philosophe uniquement par la raison, et trop souvent, hélas! par l'imagination. Je voudrais le devenir en esprit et en vérité, c'est-à-dire dans mon cœur comme dans ma tête, dans ma vie comme dans ma pensée, dans mes actes comme dans mes paroles.

UN INCIDENT.

15 avril.

Voici plus de trois mois que je n'ai ouvert mon journal, et vraiment je ne sais pas pourquoi je l'ai interrompu. Un beau zèle pour les discussions théologiques m'avait saisi, et pendant tout un mois, dans la fermentation de mon esprit, je me suis occupé avec une sorte d'acharnement des choses de l'autre monde et surtout de la principale : l'existence d'un Dieu personnel et de sa triple personnalité. Je ne sais si je suis arrivé à quelque chose de ce côté. Plusieurs idées, je crois, se sont éclairées, et tout au moins les préventions défavorables au catholicisme ont diminué. Je ne suis pas devenu croyant, il s'en faut, mais je commence à comprendre qu'on le soit sans absurdité, sans petitesse d'esprit, sans s'abêtir, comme disait Pascal. Toutefois, mon ardeur théologique, excitée, à ce qu'il paraît, par la mort prématurée de mon pauvre Edgard, et qui, en remuant toutes mes pensées et tous mes sentiments, m'a inspiré le vif

désir de savoir ce qu'il est devenu et s'il y a moyen de communiquer avec lui, est tombée au bout de quelque temps et mon journal avec elle.

Aujourd'hui je me sens porté à le reprendre, parce que j'ai quelque chose sur le cœur que je ne puis confier à personne, et j'ai cependant besoin de le dire, ou au moins de l'écrire, pour me soulager. Je puis en parler à ma femme moins qu'à une autre, parce que c'est elle qui est la cause de mon trouble, cause bien innocente à coup sûr, ou au moins avec la meilleure intention. Elle serait juge et partie dans la question, ce qui n'est pas une garantie d'impartialité. En outre, comme elle n'a pas réussi dans son entreprise auprès de moi, et que même elle a été repoussée avec perte, peut-être un peu durement, ce dont je m'accuse, en reprenant avec elle l'affaire avec plus de douceur, j'aurais l'air de battre en retraite, de ménager un arrangement, de céder à sa volonté; et cela peut avoir des conséquences dans le ménage. Je la laisserai donc venir, afin de sauvegarder ma dignité de chef de famille, et je suis certain qu'elle reviendra à la charge. Et comme, après tout, elle est bonne et ne s'est aventurée cette fois dans une voie très-délicate que pour l'acquit de sa conscience et par le désir extrême de ce qu'elle appelle mon salut, je tiens à ne point lui faire de peine en cela comme dans le reste, et j'aviserai, si je ne me résous pas à faire ce qu'elle demande, à lui donner quelque bonne parole d'espoir ou de consolation.

Voici le fait : depuis quelque temps nous sommes établis à la campagne dans une petite propriété, qui m'a été laissée par ma mère. C'est une habitation simple, mais commode et gracieuse, qui a l'avantage d'être au milieu des champs sans être éloignée de la ville, et d'où je puis aller tous les jours à mes occupations. L'air y

est pur, le soleil brillant, l'horizon étendu, la verdure abondante ; et il y a de la place pour les courses et les jeux des enfants. Le dimanche je ne vais point à Paris et je suis heureux de n'y point aller. Mais il y a la grand'messe au village, et la cloche y appelle à plusieurs reprises tous les habitants, qui malheureusement n'y vont guère, comme il arrive dans les environs de la capitale. Je le déplore, parce qu'enfin ces gens-là, sans instruction et sans raison, n'ont pas comme nous des principes de morale, le sentiment des convenances, et restent par conséquent abandonnés à leurs instincts grossiers et à leurs mauvaises passions. A l'église au moins ils entendraient quelqu'un qui leur ferait de la morale. Nous autres philosophes nous croyons en savoir autant que le curé sous ce rapport, et l'on comprend que nous nous dispensions d'aller à son prône, qui n'est vraiment pas fait pour nous.

Mais il y a un autre point de vue dans cette affaire, et c'est là que ma femme s'est placée, je ne dirai pas pour m'attaquer, mais pour aborder la question.

Elle m'a prié simplement de venir à l'église avec elle et sa fille, afin de donner un bon exemple à la population, ou au moins pour ne pas l'autoriser par mon absence à s'abstenir des choses sacrées : nous ne devions pas, dit-elle, avoir l'air de païens et de mécréants aux yeux des ignorants, et encore moins devant le curé et les fidèles ; il n'en était pas au village comme à la ville, où l'on était perdu dans la foule ; dans un petit endroit, tout se remarque et se dit ; enfin, même dans l'intérêt de ma position, comme fonctionnaire de l'instruction publique, il serait peut-être bon de ne pas faire dire que nous n'avons pas de religion, la religion étant une partie essentielle de l'éducation. A Paris, ajouta-t-elle, elle ne m'avait jamais parlé à ce

sujet, parce qu'il n'y avait point de scandale, personne ne s'y inquiétant de ce que fait son voisin qu'il ne connaît pas ; bien que, même à Paris, elle avait été plus d'une fois embarrassée quand sa fille, l'accompagnant à l'église, lui demandait naïvement pourquoi son père n'y allait pas avec elle. Enfin, pour dernière raison, elle ajouta : qu'elle serait bien heureuse si je voulais paraître à l'église du village le dimanche, et qu'elle prierait avec plus de confiance pour son mari et pour ses enfants, si elle me sentait à côté d'elle et devant Dieu, dans le lieu qui lui est consacré. En prononçant ces derniers mots, qui évidemment exprimaient le fond de son cœur et lui avaient le plus coûté à dire, sa voix était émue, presque tremblante, et on sentait que toute son âme y était.

J'en fus touché plus que de toutes ses raisons, qui n'étaient cependant pas mauvaises ; mais quand il fallut répondre, ma vanité blessée prit le dessus, et il y eut dans mon accent quelque chose d'âpre, que je m'efforçai néanmoins d'adoucir le plus possible. C'était une sorte de leçon qui m'était faite, et je ne voulais point habituer ma femme à m'en donner, même quand elles seraient méritées. Je lui répondis donc que je ne l'avais jamais contrariée dans ses croyances, ni dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, et qu'ainsi j'avais droit à la réciprocité ; que je ne pouvais discuter avec elle la question à fond, parce que je risquerais peut-être de la troubler dans sa foi, ce qui était loin de ma pensée et de mon désir, mais enfin qu'elle me savait assez éclairé pour ne pas ignorer mes véritables devoirs, et assez honnête pour les accomplir, quand ma conscience m'y obligeait ; qu'elle devait donc supposer que j'avais de bonnes raisons pour m'abstenir de ce qu'elle faisait sous le rapport religieux, tout en ne la blâmant aucunement de le faire, et qu'en somme elle pouvait compren-

dre que tout ce qui est utile aux femmes et aux enfants peut ne l'être pas aux philosophes; qu'à ce titre encore je me mettais au-dessus de l'opinion du vulgaire, et que je regarderais comme indigne de moi d'aller à l'église sans croyance et uniquement pour empêcher des commérages de village. Là-dessus je la quittai froidement, sans apparence de colère, mais avec un certain air de mécontentement, qui, je le vis en partant, lui fit venir les larmes aux yeux.

Maintenant voici un gros nuage dans mon intérieur, et je sens que j'y ai jeté de la tristesse. Fanny ne dit rien, mais elle n'en pense ou plutôt n'en sent pas moins. Je sens de mon côté que je ne l'ai pas convaincue le moins du monde, mais seulement froissée dans son affection et blessée dans sa conscience, peut-être même un peu dans son amour-propre. Mais toutes ces affaires de conscience et d'affection sont si délicates à manier, que je ne sais plus comment y revenir pour y mettre de l'apaisement, sans avoir l'air de céder le terrain, et surtout sans envenimer le mal en tâchant de l'adoucir. En ces sortes de choses les explications sont périlleuses. Heureusement nous sommes au milieu de la semaine, et ainsi j'ai trois jours devant moi pour réfléchir jusqu'à dimanche. Je serai cependant bien aise d'arranger cela sans compromettre ma dignité de philosophe et mon autorité de mari, tout en faisant plaisir à cette pauvre femme qui m'est si dévouée, et qui vient de m'en donner la preuve par cette espèce de représentation qui lui a certainement beaucoup coûté. Puis, ma fille, cet enfant terrible qui demande pourquoi son père ne remplit pas les devoirs de religion qu'on lui recommande à elle, et dont sa mère lui donne l'exemple, croyant dans sa simplicité que l'Église est faite pour tout le monde! que lui dire, si elle m'adresse cette

question? et elle en est bien capable ! Enfin nous verrons.

GRANDE PERPLEXITÉ.

17 avril.

Irai-je ou n'irai-je pas à la messe dimanche ? Telle est la grande affaire qui me préoccupe depuis trois jours, plus que mes cours, plus que mes ouvrages, plus que mes études. Cela n'est-il pas ridicule pour un philosophe d'être ainsi arrêté, embarrassé par la parole d'une femme, comme s'il ne devait pas puiser dans sa raison seule les motifs de ses actes, sans se laisser influencer par l'opinion des autres ? A quoi bon enseigner qu'on ne doit penser que par soi-même et ne rien faire que par son propre jugement, si dans la pratique on se laisse ainsi arrêter par le moindre obstacle ? La parole d'une femme sans doute est peu de chose en soi, car en général elles parlent et agissent sous l'impulsion du sentiment, de l'imagination, de la passion, plus que d'après la raison, et alors, bien que souvent leur intention soit excellente, il y a peu de sagesse dans leurs desseins. Oui, tout cela est vrai ; mais quand cette femme est la nôtre, la position change ; car malgré notre autorité maritale, la femme devient une puissance, et peut nous le faire sentir péniblement et à tout instant dans notre intérieur, si elle est mal disposée, et même quand elle n'y est pas la maîtresse. Le plus sûr est de s'arranger pour avoir la paix à la maison et ne pas troubler le ménage. Certes, je ne demande pas mieux, parce que j'aime Fanny comme elle le mérite du reste, et je serais malheureux de lui causer de la peine, surtout quand il m'est si facile de la lui épargner.

Voyons une bonne fois les raisons pour et contre. Qu'arrivera-t-il, si je refuse?

Ma femme en sera non pas seulement contrariée, mais contristée ; car ce n'est pas chez elle une affaire d'amour-propre, ou, comme on dit, pour avoir raison et me faire céder à sa volonté ; non, c'est une affaire de conscience. Dans sa foi d'épouse chrétienne, elle ne sépare en rien son sort du mien, et elle désire m'être unie à jamais. C'est donc mon âme qui l'inquiète; et, en effet, d'après ses croyances, elle doit l'inquiéter, puisqu'elle est convaincue que sans foi il n'y a point de salut. Or, à ses yeux, je suis en ce moment sans foi, puisque je ne mets jamais les pieds à l'église, excepté pour assister à des mariages ou à des enterrements, quand les convenances de famille ou de société m'y obligent. Elle pense donc que si je venais à mourir dans cet état, mon âme serait séparée de la sienne pour l'éternité. Et cette pensée la désole.

J'aurais beau la raisonner sur ce chapitre, en lui disant tout ce que la philosophie enseigne à ce sujet ; ce serait peine perdue, et tous mes arguments ne changeraient rien à sa conviction. Elle ne croit pas plus à ma philosophie comme règle de conduite, que je ne crois aux dogmes et à la discipline de la religion. On a dit qu'il n'y avait pas de grand homme pour son valet de chambre ; je pourrais dire à mon tour qu'il n'y a point de philosophe pour sa femme, à commencer par Socrate, le père de tous, que l'irrévérente et revêche Xanthippe malmenait tous les jours, en dépit de l'oracle de Delphes qui l'avait déclaré le plus sage des mortels. Grâce à Dieu, je n'ai point de Xanthippe à mes côtés, mais une bonne et solide chrétienne qui pratique sincèrement sa religion, et serait prête à donner sa vie pour sa foi. Je m'en félicite assurément; car c'est la meilleure garantie de l'honneur et du bonheur d'un mari. Cependant, il

faut en convenir, ce n'est pas toujours commode, et c'est parfois gênant.

J'ai été très-épris de Fanny, et j'ai tout fait pour obtenir sa main. Elle a résisté longtemps, quoiqu'elle eût du penchant pour moi, parce qu'elle ne voulait épouser qu'un chrétien fidèle et pratiquant. Je ne lui ai pas laissé croire que je l'étais ; c'eût été mentir et la tromper ; mais je lui ai fait entendre que je l'avais été autrefois, même avec ardeur, et qu'ainsi la foi de mon enfance avec la grâce de Dieu et l'heureuse influence d'une femme pieuse sur mon cœur pourrait revenir. Je n'ai pas cru la tromper en lui donnant cette espérance ; car enfin cela était possible ; et néanmoins, cette espérance, je ne l'avais pas moi-même, je n'en n'avais pas même le désir au fond ; ce qui m'a laissé une espèce de remords, car jusqu'à présent elle n'a pas gagné grand'chose sur moi de ce côté, et la preuve, c'est que je lui ai refusé durement avant hier de l'accompagner le dimanche à l'église du village. Il y a donc là une sorte de mécompte pour elle ; et bien que je ne me croie point engagé à me convertir pour lui faire plaisir, cependant je me crois obligé par délicatesse à ne point accroître son chagrin sous ce rapport, et à ne pas payer par une sorte d'ingratitude l'intérêt bien cher qu'elle prend à ce qu'elle appelle le salut de mon âme. Qu'elle ait tort ou raison dans le choix des moyens employés à cette fin, qu'importe ? ce n'en est pas moins au fond la plus grande marque d'affection qu'elle puisse me donner.

Supposons maintenant que je cède à sa prière en lui accordant ce qu'elle demande : quelle joie ne serait-ce pas pour elle, joie du cœur, joie de l'âme, la plus douce et la plus profonde de toutes, puisque dans sa manière de voir il s'agit de gagner pour l'éternité l'âme de son mari ? Toutes ses espérances à cet égard vont se rani-

mer; elle me croira à moitié converti et sauvé, parce que j'assisterai à la messe et que j'entendrai le prône de son curé. Elle va, dans sa prière plus ardente que jamais et enflammée par un commencement de succès, invoquer le secours de tous les saints et attirer toutes les grâces du ciel sur son cher infidèle ; et assurément elle m'en aimera davantage et s'efforcera de me le faire sentir par tous les moyens. C'est bien encore quelque chose à considérer, et pour elle qui en sera plus heureuse, parce que l'espérance aura pris la place de l'inquiétude, et pour son époux, auquel vont affluer toutes les douceurs de la terre et du ciel.

Pauvres femmes! comme elles se font aisément de la peine et de la joie suivant les émotions de leur cœur et la disposition de leur imagination toujours prête à s'abattre ou à s'exalter au moindre vent de la mauvaise ou de la bonne fortune ! Il y a cependant quelque chose de touchant dans cette faiblesse, surtout là où la bonté domine comme en Fanny. Et en outre quand ces faibles créatures, dispensées qu'elles sont, par leur intelligence moins élevée et leur raison moins forte, des indécisions et des doutes de la délibération et du raisonnement, quand elles ont foi en quelqu'un ou en quelque chose, le plus souvent elles agissent mieux que nous, plus spontanément, plus sûrement, avec plus de bon sens et d'entrain, parce qu'elles sont toujours prêtes à se sacrifier à ce qu'elles aiment; ce que, nous autres hommes, nous ne faisons guère en général, avec toute notre science, et même avec notre philosophie. On a dit que si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait se réfugier dans le cœur des rois. On peut affirmer avec plus de vérité, que si la foi chrétienne sauve le monde, c'est par les femmes qu'il sera sauvé.

En fin de compte, en allant à l'église le dimanche, je

rendrai ma femme bien heureuse, et son bonheur rejaillira sur moi; si je refuse d'y aller, elle sera profondément contristée, et pendant quelque temps un nuage sombre s'appesantira sur notre intérieur. Ce seront les ténèbres à la place de la lumière. Paris vaut bien une messe, disait le Béarnais, et je suis tenté de dire à mon tour : la paix de notre ménage, qui est mon royaume, vaut bien une messe aussi.

GRANDE PERPLEXITÉ. (Suite.)

18 avril.

Après ma femme, ma fille : et dans cette circonstance c'est tout un. Il y a évidemment coalition entre elles pour l'œuvre de mon salut, et à l'ardeur de sa foi naissante, ma fille joint la pression naïve d'un enfant terrible. Depuis la scène de l'autre jour, dont elle a entendu quelque chose, Louise câline son père de toutes les façons, avec la grâce de son âge et la tendresse de son cœur, pendant que sa mère se tient sur la réserve. Jamais elle n'a été aussi aimable, aussi prévenante : comme si elle voulait donner à croire qu'il me sera impossible de refuser quoi que ce soit à une aussi charmante enfant. Oh! qu'il est difficile, eût-on cent fois raison, de résister à la voix enchanteresse de ces petites sirènes! et qu'il serait sage, quand on est obligé de passer sans les écouter, de se boucher les oreilles pour que leur accent séducteur n'aille pas au cœur!

Après tout, si cette enfant le désire si vivement, pourquoi ne lui ferai-je pas ce plaisir? C'est d'ailleurs une bien bonne volonté de sa part, et, à coup sûr, elle n'insisterait pas tant, si elle n'était persuadée que ce qu'elle me demande tournera à mon plus grand bien.

Elle peut se tromper; mais enfin elle le croit. Il ne faut donc voir là-dedans que son excellente intention; car elle n'est pas juge du reste.

Mais il y a ici une autre question, une question de conscience. Ma fille, qui a de la foi, est convaincue que c'est un devoir essentiel pour tout chrétien d'assister à la messe le dimanche. C'est un commandement de l'Église, donc il doit être observé par tous les fidèles; et, par conséquent, ceux qui y manquent sont des infidèles. Mon refus d'y aller lui donnera donc à conclure que son père est un de ces infidèles, non chrétien, non catholique, ennemi de l'Église, ou, pour le moins, séparé de l'Église, hors de laquelle il n'y a point de salut; donc, dans la voie de la perdition et de l'enfer. Il peut sortir de là l'une ou l'autre de deux choses déplorables : ou cette enfant croira son père damné, et ainsi séparé d'elle à jamais, et il y a de quoi la rendre folle de douleur; ou bien, plus confiante en la sagesse de son père que dans l'enseignement de son Église, elle approuvera cette indifférence religieuse sur l'autorité d'un tel exemple; elle sera bientôt amenée à la partager, et deviendra une espèce d'esprit fort, une femme libre-penseur, ce qui ne me conviendrait en aucune manière. Oh! non, mille fois non! je ne veux pas de cela. Je veux que ma fille soit, comme sa mère, croyante, et fidèle à sa croyance. Je veux qu'elle soit une femme pieuse, une bonne chrétienne, possédant toutes les vertus qu'une religion bien entendue inspire aux femmes, et dont l'heureuse influence ajoute tant aux charmes de leur nature.

Ah çà! mais si je tiens à ce que ma fille soit chrétienne et catholique, pourquoi moi, son père, ne suis-je ni l'un ni l'autre? Et comment lui refuserai-je pour mon propre bien, quand elle me le demande instam-

ment, ce que je suis heureux qu'elle possède pour le sien? J'aurai beau lui donner des explications philosophiques; toutes ces raisons, en supposant qu'elle les comprît, ne prévaudraient pas contre sa foi, contre son bon sens ; et qu'aurai-je à répondre, quand elle s'écriera avec larmes : Tu ne veux pas faire ce que tu veux que je fasse! pourquoi ce qui est bon pour mon âme ne le serait-il pas pour la tienne? En vain je lui dirai qu'elle est une femme, une petite fille, et que je suis un homme; qu'elle est une ignorante, et que je suis un savant; que la philosophie m'a appris tout ce que la religion lui enseigne, et bien d'autres choses encore. Je l'entends d'ici me répondre intrépidement que, dans l'Église, de Jésus-Christ il n'y a ni homme ni femme, ni savant ni ignorant, mais seulement des âmes régénérées par le sang du Fils de Dieu, et qui ne peuvent être sauvées que par sa grâce. Je me rappelle, en effet, avoir lu autrefois, dans une Epître de saint Paul, que les juifs et les gentils ont été réunis dans la foi commune au Rédempteur; et que, devant Dieu, et par la vertu du sang de Jésus-Christ, il n'y a plus ni Grec ni Barbare, ni homme libre ni esclave, mais seulement des enfants du Père unique qui est au ciel.

J'avoue que je serais bien embarrassé, si elle me disait ce que je me dis en ce moment à moi-même. Mais je le serais bien plus encore, si, faisant tout d'un coup volte-face, l'enfant terrible, et, en vérité, elle en est bien capable, disait lestement à sa mère, devant moi : Eh bien, je n'irai pas non plus à l'église, puisque mon père n'y veut pas aller ; je n'estime pas mon âme plus que la sienne, et je l'aime assez pour vouloir me perdre avec lui s'il se perd. Entre mon père et ma mère, qui a raison des deux? Ma mère est une bonne chrétienne, mon père est un grand philosophe. Il faut bien que je

choisisse entre eux, puisqu'ils ne s'accordent pas, et je prends parti pour la philosophie. Vraiment, si cela arrivait, je serai bien attrapé d'avoir une telle élève, et j'aimerais encore mieux aller avec elle dans son église que de la voir entrer dans nos écoles.

J'espère qu'il n'en sera pas ainsi, et que ma fille ne sera pas philosophe comme son père. Mais enfin cela est possible ; ou même, sans que les choses aillent jusque-là, cette enfant peut prendre scandale de ma conduite et être ébranlée au fond dans sa foi par mes paroles et mon exemple. Ah! que Dieu m'en préserve! Je n'ai plus de foi, il est vrai, ou du moins je ne sais plus si j'en ai. Mais jamais je n'ai contrarié ni tourné en ridicule celle de ma femme, et je ne voudrais, pour rien au monde, ébranler celle de mon enfant. Il m'est resté dans le souvenir une terrible parole de l'Évangile : « Malheur à ceux qui scandalisent les petits enfants! Il vaudrait mieux pour eux être jetés au fond de la mer avec une meule au cou. » Qu'arriverait-il donc au père qui aurait le malheur d'apprendre le mal à sa fille, de l'engager dans une mauvaise voie ou de la détourner de la bonne! Quelle responsabilité! Cette pensée donne le frisson!

GRANDE PERPLEXITÉ. (Suite.)

19 avril.

Ne point contrister ma femme et ne pas scandaliser ma fille, voilà ce qui me touche le plus dans cette affaire. Quant à moi personnellement, c'est le moindre embarras. Bien que je respecte, jusqu'à un certain point, l'opinion publique, je ne me fais pas cependant l'esclave du qu'en dira-t-on. Ce ne serait vraiment pas la

peine d'être philosophe, s'il fallait se laisser mener par des bavardages. Ma présence à l'église causera, sans aucun doute, une sorte de sensation, justement parce qu'on me sait professeur de philosophie, et que, de nos jours, la philosophie est prise, bien à tort selon moi, pour l'opposé de la religion, pour son ennemie. J'accorde qu'elle n'est pas sa chaude amie; et que, si elles sont sœurs ou cousines, comme on l'a dit, il n'y a pas entre elles une grande tendresse, bien qu'en cela, comme dans le reste, les philosophes qui savent vivre prennent des accommodements.

L'opinion des gens du pays m'inquiète peu; ce n'est pas mon monde, et je ne le rencontre pas sur mon chemin. Mais il y a des voisins de campagne qui sont de l'Institut ou de l'Université. L'événement du jour leur sera rapporté par leurs gens, surtout par leurs femmes, qui ont en cette matière le même désir que la mienne; et les communications s'étendront bientôt jusqu'à Paris. Les uns diront : Le parti clérical a le dessus en ce moment; il peut être utile de retourner à la messe; il est prudent de commencer à y aller si cela mène à quelque chose; car au fond N. a trop d'esprit et de science pour donner là-dedans sincèrement et de bonne foi. Ceux-ci me feront l'honneur de me prendre pour un hypocrite. D'autres diront, et ce seraient les moins malveillants : Il a de l'esprit, c'est vrai, mais il est d'un caractère faible, et sa femme le mène. Or, elle est dévote, et elle travaille depuis longtemps à le faire à son image. C'est le commencement de sa conversion. Elle le fait aller à la messe aujourd'hui, elle le conduira demain à confesse. Ceux-là me tiendront pour un mari débonnaire, qui finit toujours par vouloir ce que sa femme veut. Ils n'auront pas tout à fait tort, car en effet j'aime beaucoup ma femme, et je préfère le

plaisir de la rendre heureuse à toutes les louanges de mes collègues en philosophie.

Au fait, pourquoi ne lui ferais-je pas ce petit sacrifice d'amour propre, à elle qui en fait tant et de toutes sortes pour moi? On dit qu'elle me mène, parce que je l'écoute toujours avec égard, et que je lui suis fidèle. Et de plus, j'ai remarqué depuis longtemps que, dans la vie pratique, elle juge mieux les hommes et les choses avec son bon sens, que moi avec ma philosophie; je me rends donc à son sentiment quand il me paraît bon, et peu m'importe d'être conduit par elle en certaines circonstances, si la raison la conduit.

Bref, tous ces bavardages des champs et de la ville, des cabarets et des salons, me touchent peu, quand ma conscience les dément. Or, ici il est clair que si je me rends à l'église le dimanche, ce sera seulement pour être agréable à ma femme et à ma fille. C'est un acte de bon mari et de bon père que j'accomplirai, et il n'y aura pas l'ombre d'hypocrisie dans ma démarche. Si quelqu'un avait le droit de m'accuser en cette circonstance, ce serait Celui que le peuple adore dans le temple; car, je l'avoue, je crois pouvoir l'adorer tout aussi bien, et peut-être mieux, partout ailleurs : sur la montagne, au bord de la mer ou dans l'épaisseur des forêts; et si je vais dans ce qu'on appelle sa maison, ce sera plutôt pour accompagner ma famille que pour l'y trouver.

SOLUTION.

21 avril.

C'est fait et bien fait, je le crois, ou au moins aussi bien qu'il m'a été possible. J'ai tenu la mère et la fille en suspens jusqu'au dernier moment, peut-être parce

que je n'étais pas bien décidé ; et dimanche matin, à l'heure de la messe, et quand elles s'apprêtaient à partir, un peu tristement, à ce qu'il m'a paru, je suis allé à elles le chapeau à la main. Est-ceque tu vas faire une visite? me dit Fanny. — Oui, lui répondis-je, et j'en profite pour vous accompagner. Elle me regarde alors d'un air étonné, ou plutôt un peu incertain, n'osant pas croire encore à ce qu'elle ressent ; et comme je ne lui réponds que par un sourire, elle se jette à mon cou en pleurant de joie. Louise me prend la main et la couvre de baisers, et me voilà le plus heureux des maris et des pères ; car j'étais heureux du bonheur que je leur donnais.

Nous partons ensemble au dernier coup de la cloche, au grand ébahissement de nos domestiques, qui n'avaient jamais vu pareille chose. Je donnais le bras à ma femme, et Louise me donnait la main de l'autre côté, en sautant de joie le long du chemin. Nous ne disions rien, tant nos cœurs étaient remplis, mais jamais route ne m'a paru plus douce. Sans la présence de ma fille, on nous aurait pris, à notre air joyeux, pour de nouveaux mariés. Et il est vrai que ce petit événement avait rajeuni notre affection..

Nous arrivons à la paroisse, et je me place entre ma femme et ma fille. Il y avait foule, parce que c'était un jour de fête ; et je m'aperçus bientôt que beaucoup de regards étaient tournés vers moi, qu'on n'avait jamais vu en pareil lieu. Je ne m'en inquiétai aucunement, et quand la messe commença, je tirai de ma poche un petit livre, et je me mis à lire. Je crois que Fanny était assez intriguée de ce livre, dont elle aurait bien voulu voir le titre. Mais comme je ne disais rien à cause du respect dû au lieu, et que je lisais attentivement dans mon volume, à peu près relié comme un paroissien et

qui pouvait passer pour un livre de prières, elle n'osa pas m'interroger, satisfaite qu'elle était de ma présence et de ma bonne tenue. C'était le premier volume des *Confessions* de saint Augustin. Je l'avais pris exprès avant de partir, ou plutôt il m'était tombé sous la main, pendant que je cherchais dans ma bibliothèque un bon livre qui m'aidât à passer le temps à l'église, sans cependant m'occuper de rien qui ne fût en harmonie avec la situation que j'avais consenti à prendre. Pour rien au monde je n'aurais voulu emporter un livre profane, comme fait un de mes collègues que sa fille pieuse conduit à la messe, et qui pendant l'office s'amuse à lire Virgile ou Horace. Je ne suis certes pas assez croyant pour suivre tout ce qui s'y fait, mais je ne voudrais jamais y rien faire qui serait contraire, ou même étranger, à la foi des assistants : ma conscience en serait blessée, et je regarderais cela comme une sorte d'hypocrisie.

J'écoutais avec plaisir le prône du curé. C'était la parole évangélique dans toute sa simplicité, et l'accent du pasteur annonçait une telle conviction et le désir si vif de persuader ses auditeurs et de leur être utile, que je n'aurais jamais songé à faire la moindre objection, fût-ce même sur la forme un peu inculte de son discours. Il eut aussi le mérite de ne point parler trop longtemps, et surtout de ne faire de polémique d'aucune sorte. J'en avais quelque crainte, quand je vis qu'il m'avait aperçu, pensant qu'il allait profiter de l'occasion pour confondre un incrédule, et que tous les arguments de la théologie contre les philosophes allaient tomber sur ma tête pour me convertir. Il n'en fit rien. Il parla pour tout le monde sans faire allusion à personne, et je lui sus bon gré d'avoir épargné ce jour là les philosophes et les impies. Ses attaques m'auraient

probablement éloigné ou irrité, tandis que son onction et sa bonhomie me touchèrent ; et je dis à ma femme en revenant qu'il avait parlé en bon prêtre et en honnête homme. Sans doute il ne me fit pas l'effet que produisit la parole de saint Ambroise sur Augustin ; mais d'abord il n'y avait là ni Augustin, ni Ambroise, et ensuite c'était déjà beaucoup, dans la disposition d'esprit où j'étais, de me porter à l'écouter favorablement et à l'estimer.

Mais souvent, en cherchant une chose on en trouve une autre, à laquelle on ne s'attendait pas. J'avais, sans le vouloir, mon prédicateur dans ma poche; et après le sermon du curé, qui m'avait peut-être préparé, j'eus pendant le reste de l'office celui de saint Augustin, dont je lus avidement les *Confessions*. Je les avais lues autrefois, mais rapidement, et sans en être touché autrement que par le côté littéraire. Sans doute que je n'étais pas alors en mesure de les apprécier, ni de les comprendre. Je ne les avais jamais reprises depuis, et voilà qu'au moment où je vais à la messe par charité pour ma femme et ma fille, le livre qui me tombe sous la main est presque le tableau de ma position intellectuelle et morale.

C'est un philosophe qui se convertit après avoir été attaché aux erreurs monstrueuses du manichéisme, jetant sa brillante intelligence à tout vent de doctrine et son cœur trop tendre à l'emportement des passions. Certes, il vaut cent fois mieux que moi par son génie et par la sincérité de sa conversion. Mais si, en fait de philosophie, je suis dans l'erreur, ce qui est possible, je ne m'y crois pas aussi enfoncé que lui ; car je suis platonicien et il était manichéen. Je ne suis pas engagé non plus dans des affections illégitimes, et j'ai le bonheur d'avoir une bonne et pieuse femme, qui prie pour moi comme

sa sainte mère priait pour lui. Seulement, la prière de Fanny aura-t-elle le même succès que celle de Monique ? Dieu seul le sait. Il y a donc quelque analogie entre nous et dans nos situations respectives, et c'est pourquoi son récit m'a vivement intéressé cette fois, et je désire en continuer la lecture. Grâce à saint Augustin, le temps de la grand'messe m'a paru court, et je crois réellement y avoir gagné quelque chose. Par toutes ces circonstances réunies, je sentais au cœur une joie intime que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps. La vie me semblait plus légère, et j'avais plus de bienveillance pour tout ce qui m'entourait. Le reste de la journée passé en famille fut plein de douceur.

PARFUM DE L'AME.

22 avril.

Je me suis levé ce matin à cinq heures, et je suis descendu au jardin. C'était délicieux. La vie de la nature se manifestait par ce qu'elle a de plus pénétrant et de plus gracieux, son développement printanier. La floraison éclatait de toutes parts, dans les plates-bandes comme sur les arbres fruitiers ; et les aromes qui s'en échappaient, enlevés et apportés par un vent tiède, produisaient une sorte d'enivrement. A cet enchantement des sens, qui a aussi son bonheur quand il est pur, se joignait le souvenir de ma journée d'hier qui y mêlait un parfum de l'âme. Oui, je l'avoue, j'ai été heureux hier d'avoir rendu heureuses ces bonnes âmes dont l'affection m'est si chère : peut-être aussi de m'être uni à leur foi si vive, et ainsi de m'être rapproché quelque peu du Dieu qu'elles adorent, et que dans mon enfance j'ai adoré comme elles. Ce parfum du cœur relevait encore

ceux de la nature et leur donnait quelque chose de plus pénétrant. La joie de la conscience embellit et transfigure tout ce qu'elle touche, et on dirait qu'il en sort une lumière supérieure qui répand son éclat et ses couleurs sur notre existence et sur tout ce qui l'entoure.

J'ai toujours été très-sensible aux odeurs, surtout à celles qu'exhalent les champs et les bois, et presque tous les événements de ma vie sont liés dans mon imagination à certaines senteurs ; en sorte que quand elles m'arrivent inopinément, c'est tout un passé qui ressuscite dans mon esprit. Les fleurs, les arbustes et les arbres avec lesquels j'ai vécu dans mon enfance me sont surtout chers, et je tressaille involontairement, quand leurs parfums m'arrivent sur les ailes de la brise. Aussi j'en ai fait planter dans mon jardin, et je les revois avec plaisir chaque jour comme d'anciens amis.

Ma petite campagne a l'avantage d'avoir une porte sur les bois. Quoique très-heureux dans mon petit parc, et y jouissant par tous mes sens, il m'a fallu plus encore, tant l'homme cherche toujours le mieux, même dans le bien, ce qui montre que rien de fini ne peut le satisfaire. J'ai été comme entraîné dans le bois, déjà doré par la douce lumière du soleil levant, et où je sentais comme une étreinte plus puissante de la nature. Ce n'était plus le charme des fleurs, leur doux attrait, mais l'invasion d'une vie plus énergique, plus vaste, s'exhalant de la multitude des grands arbres qui respirent et croissent en paix dans le sein de la terre, attachés à ses mamelles fécondes, et y puisant sans cesse l'esprit qu'ils répandent par toutes les parties de leur existence. Mon âme était comme plongée dans un océan de vie, qui l'oppressait et la dilatait tour à tour par son flux et son reflux, et c'était un ravissement pour elle de se sentir

tantôt pressée par cet immense milieu dont le poids semblait l'anéantir, tantôt relevée, exaltée au-dessus d'elle-même ; comme si, dans cette communication, elle avait reçu une force supérieure à la sienne, qui la faisait participer à une plus haute existence.

Il est certain que dans notre faiblesse d'esprit et de corps nous ne valons quelque chose que par cette participation mystérieuse. Nous l'éprouvons dans les circonstances diverses de notre vie : au physique, dans la plénitude de la santé, où nous sommes comme identifiés avec la vie du monde qui nous entoure ; dans la maladie, quand, par le transport de la fièvre ou l'exaltation du système nerveux, la plus faible femme devient plus forte que plusieurs hommes, qui ont de la peine à la contenir; au moral surtout, soit dans l'inspiration qui élève le génie au-dessus du niveau commun des esprits, soit dans l'impulsion qui pousse au sacrifice, et qui rend la volonté capable d'accomplir ce qu'elle eût été impuissante à faire par ses propres forces.

Qu'est-ce donc que cette force transcendante, cette vie surhumaine, naturelle ou surnaturelle, peu m'importe de quel nom on l'appelle, pourvu que j'aie le bonheur de la connaître et d'en jouir, sans laquelle nous ne sommes rien ou presque rien? Les uns la nomment Dieu, les autres la nature, l'univers, le monde ; je suis las de tous ces mots qui me disent la même chose, ou des choses contradictoires. J'ai besoin de descendre au fond de ces obscurités, et de saisir des réalités, et non des fantômes ou des êtres de raison. Je crois en Dieu, à un Dieu personnel, créateur du ciel et de la terre, et qui les gouverne par sa sagesse et sa puissance, et par conséquent je crois à une providence, dont tout dans l'univers me démontre l'intelligence infinie et la sollicitude paternelle. Mais qu'est-ce que Dieu en lui-même, et

qu'est-il par rapport à l'homme ? Y a-t-il eu, comme le christianisme l'affirme, entre lui et l'humanité un rapport plus intime que celui de la création? ou autrement est-il vrai que par une grâce spéciale, par une manifestation particulière de son amour, Dieu se soit fait homme pour instruire, guérir et sauver le genre humain? Voilà la question qui me tourmente maintenant et dont je cherche la solution. Il faut que j'arrive à une conviction, affirmative ou négative, au moins pour retrouver la tranquillité de mon esprit, la paix de mon âme, et une direction nette dans l'exercice de ma volonté. Je n'entends plus faire de cette recherche une affaire de spéculation; j'ai cent fois démontré dans mon enseignement et par tous les arguments possibles l'existence d'un Dieu ; mais après l'avoir posé sur son trône dans l'immensité de l'univers, je n'ai plus su qu'en faire, et tout en proclamant son nom, sa puissance et ses perfections, je ne lui ai rendu aucun autre hommage; je ne l'ai vraiment ni adoré, ni invoqué, ni prié. Cependant s'il a été pour moi tout ce que l'Évangile dit, je ne dois pas rester plus longtemps dans cette ingratitude, dans ce déni de justice à son égard, dans cette imprévoyance en ce qui concerne mon avenir. Il y aurait plus que de la légèreté à croire au Dieu vivant, auteur et arbitre suprême de mon existence, et à ne pas chercher par tous les moyens de mon esprit et de mon cœur à entrer en communication avec lui, pour obtenir la lumière et l'assistance dont j'ai tant besoin. Cherchons donc courageusement dans le silence et dans la solitude, non plus pour en faire un texte de dissertation ou le fondement d'un système, mais pour trouver le flambeau et la lumière de ma conduite. Chrétien ou non chrétien, il faut enfin que je sache où j'en suis, en bonne conscience, et comme il convient à un honnête homme

aimant sincèrement la vérité par-dessus tout et décidé à l'embrasser, quelle qu'elle soit et quoi qu'il lui en coûte.

QUESTION NOUVELLE.

23 avril.

Jésus-Christ est-il Dieu, oui ou non? S'il n'est pas Dieu, quoique je puisse l'admirer et l'honorer à cause de son génie et du bien qu'il a fait, je n'ai plus à l'adorer; il n'y a plus lieu à religion, et je n'ai point de culte à lui rendre. Mais s'il est Dieu, comme il l'a dit, comme ses apôtres l'ont cru, comme l'Église le proclame depuis plus de dix-huit cents ans, et comme je suis presque obligé de l'admettre, faute de pouvoir affirmer autre chose, l'affaire devient très-grave, et il est peu raisonnable et très-dangereux de repousser son action, ou de lui résister : Saul, Saul, pourquoi regimbes-tu contre l'aiguillon?

Posons d'abord la question dans les termes employés par l'Église.

Saint Jean, au premier chapitre de son évangile, après avoir dit que le Verbe était en Dieu et était Dieu, ajoute : *Et verbum caro factum est, et habitavit in nobis :* Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Dans le symbole de Nicée, il est écrit : que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, lumière de lumière, Dieu de Dieu, engendré et non fait, et par qui toutes choses ont été faites; qu'il est descendu du ciel à cause des hommes et de leur salut; qu'il s'est incarné par le Saint-Esprit en la vierge Marie et qu'il s'est fait homme : *homo factus est.* Le symbole de saint Athanase pose deux conditions pour avoir la foi et être sauvé : la première est la croyance à la sainte Trinité, la seconde celle à l'incarnation du Verbe

en Jésus-Christ, qui est à la fois Dieu et homme, Dieu parfait et homme parfait, ayant comme tous les hommes une âme raisonnable et un corps. Quoiqu'il soit à la fois Dieu et homme, il n'y a pas en lui deux Christs, mais un seul, non par la conversion de la divinité dans la chair, mais par l'assomption de l'humanité en Dieu, non par la confusion des substances, mais par l'identité de la personne.

Dieu se faisant homme ! cela est-il possible, c'est-à-dire concevable à notre intelligence ? car nous ne pouvons juger de la possibilité que par là. Si cela est possible, cela a dû être ; non pas qu'on doive conclure de la puissance à l'existence, mais parce qu'une absurdité ne peut être crue et acceptée pendant dix-huit siècles par des milliards d'hommes, dont beaucoup ont sacrifié leur vie pour la soutenir.

Puis, le motif donné à ce fait, ou le pourquoi, est-il acceptable ? *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.*

Le moyen employé pour l'accomplissement du fait, ou le comment, que faut-il en penser? *Conceptus de Spiritu Sancto, natus ex Maria virgine.*

Enfin, le complément de ce grand fait, à savoir l'ascension du Christ au ciel, au trône même de Dieu, d'où il viendra juger les vivants et les morts, lesquels ressusciteront tous avec leurs corps, pour rendre raison de leurs actes ici-bas et en recevoir la récompense ou la punition !

Voilà bien des questions, qui en entraîneront encore d'autres : abordons-les franchement, en toute simplicité, et avec l'unique désir de connaître la vérité.

DIEU FAIT HOMME

24 avril.

Est-il possible que Dieu se soit fait homme pour vivre quelque temps parmi les hommes? Cela est tellement possible, et si peu contradictoire à la raison humaine, que partout, et dans tous les temps, les peuples l'ont cru et admis. Les mythologies indienne et grecque ne sont qu'une histoire de la divinité assumant l'humanité, et moins que l'humanité, puisqu'elles proposaient à l'adoration des nations, non pas seulement des dieux anthropomorphisés, mais encore des dieux animalisés, végétalisés et minéralisés, à savoir des bêtes, des plantes et des pierres sacrées. Le polythéisme grec était encore le plus relevé, ne divinisant en général que l'intelligence humaine, et n'apothéosant pas des êtres sans raison ou même sans vie.

Soit, disent les philosophes d'aujourd'hui, nous ne pouvons nier le fait ; mais nous y voyons une aberration de l'esprit humain, donc une absurdité; nous n'en sommes plus là, et c'est justement pour ne pas retourner à l'idolâtrie païenne, que nous ne voulons pas admettre le Dieu fait homme du christianisme. Certes je n'en veux pas non plus, si vraiment il y a là encore de l'idolâtrie. Cependant Socrate et Platon, qu'on n'accusera pas certainement de petitesse d'esprit et d'absurdité, sans partager toutes les superstitions de leur temps, ne rejetaient pas l'humanisation de la divinité. Ils n'ont jamais condamné la religion de leurs contemporains, qui admettait cette croyance sous toutes les formes. Platon invoque sans cesse les traditions antiques à ce sujet, et Socrate en mourant, c'est-à-dire au

moment où la feinte serait inutile, recommande à ses disciples éplorés de sacrifier en son nom un coq à Esculape. Ils croyaient donc l'un et l'autre à l'incarnation de la divinité, ou à la possibilité d'un Dieu fait homme ou d'un homme fait Dieu, ce qui n'a pas empêché qu'ils soient restés nos maîtres en philosophie; et je ne sache pas que les philosophes modernes, qui se vantent d'être leurs disciples, les aient encore surpassés en science et en sagesse.

Chez les Indiens, qui font remonter l'antiquité de leur nation à l'origine du monde, la religion est une perpétuelle incarnation de la divinité dans l'humanité et dans la nature. Ils ont même un dogme de la Trinité comprise à leur manière : *Brahma*, *Vischnou* et *Siva*, tous les trois dieux, bien qu'on ne voie pas bien clairement si c'est un seul dieu avec trois attributs différents, ou une triple divinité. L'humanisation de la divinité leur paraît si peu absurde, qu'ils n'aspirent qu'à la divinisation de l'humanité, et que, à leurs yeux, la fin dernière de l'homme et sa plus grande félicité est justement de se confondre dans la substance divine, en se perdant dans l'infini qui absorbera à jamais sa personnalité.

Enfin le panthéisme, ancien et moderne, n'est pas autre chose au fond que l'identification de Dieu et de l'univers, en sorte que l'humanité est l'esprit ou l'âme qui anime le grand Tout dont l'univers est la forme infinie.

Il ne semble pas, même aux panthéistes les plus modernes, tels que Hegel et son école, qu'il y ait la moindre contradiction entre l'idée de Dieu et celle de l'homme et de la nature, puisqu'il les identifie dans l'Être universel. Certes je ne vais pas jusque-là ; et je reste convaincu qu'il y a un abîme immense entre l'infini et le fini, entre l'absolu et le relatif, entre l'être

nécessaire et l'être contingent, et, pour parler plus clairement, entre le créateur et la créature. Je suis convaincu que la nature de l'incréé et celle du créé sont irréductibles, et que jamais ils ne seront confondus dans leur substance, identifiés dans leur essence. Mais ne peut-on pas concevoir une union hypostatique de la divinité et de l'humanité qui ne confonde pas les substances ? Ce serait justement ce qui distinguerait le fini de l'infini, dans lequel l'unité de la substance existe dans la trinité des personnes divines. C'est ce qu'enseigne, je crois, le christianisme, et c'est pourquoi il n'est ni idolâtre, ni panthéiste, en admettant l'incarnation du Verbe ou de la seconde personne de la Trinité. Car il dit expressément que le Christ, ou le Dieu fait homme, est un, non par la conversion de la divinité dans la chair, mais par l'assomption de l'humanité en Dieu. Il est un, non par la confusion des substances, mais par l'unité de la personne ; et quoiqu'il soit à la fois dieu et homme, il n'y a en lui qu'un seul Christ.

Maintenant, comment le dieu et l'homme ne font qu'une même personne dans l'union des deux natures, voilà ce qui m'embarrasse.

LE MÉDIATEUR, OU LE MOYEN TERME.

25 avril.

Le dogme catholique affirme que Jésus-Christ est Dieu parfait et homme parfait : *perfectus Deus, perfectus homo*. Il ajoute même que l'homme, en lui, est composé, comme tous les hommes, d'une âme raisonnable et d'une chair humaine, *ex anima rationali et humana carne subsistens*. Voici donc un être d'un nouveau genre

dans l'univers, à nul autre pareil : unique de sa personne ; car il porte en lui la nature divine avec ses perfections unie aux imperfections de la nature humaine; et cependant ces deux natures ne constituent qu'une seule personne, et qui est le lien de leur union. C'est une conséquence nécessaire de l'incarnation du Verbe, qui ne se fait homme que pour devenir le médiateur entre les deux termes qu'il doit réconcilier, Dieu et l'homme; et qui, à ce titre et à cette fin, doit comme tout moyen terme, participer à la nature des deux extrêmes pour les réunir. A cette condition seulement, Jésus-Christ pouvait remplir sa haute mission pour le salut des hommes.

Ici, je n'y vois plus clair; et je ne conçois pas comment la conscience divine peut s'accommoder en Jésus-Christ avec la conscience humaine, l'esprit de l'homme avec l'esprit de Dieu, et encore moins les deux volontés, que la théologie admet dans le Christ, puisqu'elle condamne le monothélisme comme une hérésie. Je me perds dans cette complication des natures, et il me faudrait l'esprit divin pour m'expliquer ce qui se passe à cet égard dans l'Homme-Dieu. Il est vrai que je trouve en moi quelque chose de pareil ; et j'ai la conscience de ce qui se passe dans ma personne, où se retrouve la même complexité de deux natures, l'âme et le corps, qui ne font aussi qu'une seule personne. Si je ne puis l'expliquer en moi, bien que je sois forcé de l'admettre comme un fait, j'en tirerai au moins cette conclusion, que je n'ai pas le droit de nier en Jésus-Christ ce que je reconnais en moi-même sans le comprendre.

POURQUOI UN MÉDIATEUR, UN RÉDEMPTEUR, UN SAUVEUR?

26 avril.

C'est cependant une chose énorme que de croire que Dieu lui-même, en personne, est descendu du ciel et s'est fait homme.

Et pourquoi? Certes, il faut un grand motif pour un fait aussi extraordinaire. Quel motif capital a fait descendre la divinité du séjour éternel de sa gloire? Qui a pu la porter à renfermer son immensité dans les bornes étroites de l'humanité? Qui a pu la déterminer à réduire sa toute-puissance à notre faiblesse? Ne serait-ce pas un abaissement prodigieux et une véritable dégradation de la majesté divine?

Aussi, voyez où aboutissent ces incarnations dans le paganisme. Qu'y trouvons-nous, sinon des divinités tombées dans la chair, s'en rendant les esclaves par les passions les plus honteuses; des dieux, ne se contentant pas de déshonorer l'empyrée, mais se plaisant encore à pervertir les mortels qu'ils jugeront un jour, et leur donnant l'exemple de tous les désordres dont ils les puniront plus tard?

Dans les religions de l'Inde et les doctrines du panthéisme, il n'y a pas d'autre raison aux incarnations successives de la divinité ou de l'idéal absolu, selon Hegel, que la nécessité même de sa nature, qui ne peut passer de l'idéal ou de la puissance à l'acte, que par des évolutions et des transformations nécessaires qui la développent et la complètent. L'humanité est entraînée par la grande roue de la machine universelle, et son intérêt, sa perfection, ou son bonheur, ne sont pour rien dans ce mouvement fatal et incessant.

Mais à cette question : pourquoi Dieu s'incarnerait-il? le christianisme, il faut l'avouer, a une réponse admirable, qui l'élève bien au-dessus de toutes les religions polythéistes et panthéistiques.

Le dogme chrétien dit en effet : *propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.*

C'est l'amour de Dieu pour les hommes, ou la charité, qui a porté Dieu à se faire homme pour venir au secours de l'humanité devenue coupable et misérable, pour la sauver de la mort éternelle, méritée par sa rébellion contre son créateur, par son orgueil et son ingratitude, qui ont été jusqu'à vouloir supplanter son bienfaiteur et son père. Le Verbe incarné est donc venu ici-bas en la personne de Jésus-Christ, comme rédempteur, comme sauveur, et il a dû en remplir la mission au prix de tous les travaux et de toute la douleur d'une telle œuvre.

Voici au moins un motif transcendant, une raison sublime, et qui peut paraître suffisante pour admettre un fait si merveilleux, dont le caractère surnaturel nous effraye tout d'abord. Même en supposant qu'on n'y croie pas, on ne peut s'empêcher d'admirer, dans cette preuve d'amour pour le genre humain, dans ce dévouement à son infortune, dans cette miséricorde pour sa faiblesse, qui va jusqu'à donner sa vie pour le sauver malgré son ingratitude, l'exemple le plus touchant de la charité, un idéal de bonté vraiment digne de la divinité et excellent à offrir en modèle à tous les hommes. Assurément, quel que soit Jésus-Christ, dieu ou homme, ou l'un et l'autre tout ensemble, l'imitation de sa vie et de sa mort est à mon sens la plus belle école de moralité et de perfectionnement pour les individus et pour les peuples. Et moi, philosophe, encore si incertain sur la nature et l'ori-

gine du Christ, et qui ai tant de peine à l'accepter spéculativement comme l'Église le représente, je suis tout prêt à accepter son évangile dans la pratique, et je déclare hautement que je ne connais rien de plus parfait sur la terre.

Néanmoins, je ne puis pas ne pas voir, après tout, que la doctrine chrétienne, en me disant pourquoi la divinité est descendue sur la terre, explique une difficulté par une autre qui n'est pas plus claire : *obscurum per obscurius;* et alors la question n'est pas résolue, mais reculée ou acculée dans une autre : *abyssus abyssum invocat.* Car, si le Verbe s'est fait chair pour sauver l'homme, c'est que l'homme avait besoin d'être sauvé; et que par conséquent il était dans le mal, dans le malheur et dans la mort, sans espoir ni moyens de salut sur la terre, puisqu'il a fallu qu'un médecin lui vînt du ciel. Qui l'avait jeté dans ce triste état ? en d'autres termes : d'où est venu le mal et le malheur en ce monde? Je suis donc renvoyé à un nouvel abîme, c'est-à-dire à la question de l'origine du mal et de sa propagation ici-bas; question fondamentale, du reste, à laquelle la philosophie ne peut pas non plus échapper, et qu'elle a en effet agitée dans tous les temps, sans jamais y donner une réponse satisfaisante.

Examinons donc l'explication chrétienne, au moins autant que je puis la comprendre. Aux yeux du croyant c'est une vérité révélée, et par conséquent un objet de foi. A mes yeux, si elle me paraît plus claire, plus profonde et plus vraisemblable que les autres, elle sera aussi la plus acceptable, et je l'admettrai comme la plus plausible, jusqu'à ce que j'en trouve une meilleure.

D'OU VIENT LE MAL?

2 mai.

Il y a du mal, et beaucoup de mal, dans le monde. C'est évident, puisque nous passons notre vie à le combattre, en nous et hors de nous, quand nous voulons être honnêtes ou des hommes dignes de ce nom. Il n'est pas moins évident aux yeux du philosophe, que le mal moral est le principe du mal physique, ou du malheur et de la souffrance, soit qu'il le produise directement, comme conséquence du désordre, soit qu'il l'amène indirectement, par la solidarité des hommes entre eux.

Or, qui a fait le premier mal? Quel est l'auteur du désordre primitif d'où sont venus tous les autres? Ceux qui admettent un Dieu créateur de toutes choses, ne peuvent logiquement lui attribuer l'origine du mal, à cause de l'idée même qu'ils ont de Dieu, qui est à leurs yeux le souverain Dieu et l'Être parfait. Donc le mal, négation du bien et son contraire, ne saurait émaner du bien suprême sans le détruire.

Quelques-uns disent que le mal est la limitation dans la créature, ou le produit nécessaire de sa faiblesse. Mais alors, de deux choses l'une. Si le mal est la conséquence nécessaire de la faiblesse de la créature, on ne peut l'en punir : il n'y a plus de culpabilité, ni de responsabilité. Il n'y a plus de morale, ni de raison et de sanction à la pénalité, car il n'y a plus de mal. Si, au contraire, la loi et sa sanction subsistent, on devrait accuser le créateur d'injustice, de cruauté, tout au moins de moquerie, puisqu'il punit plus tard des êtres qu'il n'a pas rendus capables de se maintenir dans

l'ordre ou d'observer les lois qu'il leur a imposées.

Les théistes rationalistes ont de la peine à sortir de ce dilemme ; et la plupart, en effet, n'en sortent pas, et restent dans le vague avec la perfection de leur Dieu, et l'imperfection de ses créatures impuissantes dans leur liberté. Et cependant, en d'autres circonstances, ils exaltent la liberté outre mesure ; mais ils éludent la difficulté ou ne l'approfondissent pas, et ils se sauvent des objections par le silence.

Les plus conséquents s'en tirent par le panthéisme. Ne pouvant expliquer le mal, ils prennent le parti de le nier, et ils en font une forme comme une autre de la vie universelle, où il n'y a ni bien ni mal, mais des manifestations multiples et variées du développement de l'univers. C'est Dieu même qui vit et agit dans tous les êtres, et par conséquent tout est bien, puisque tout ce qui arrive devait exister. Il n'y a point de distinctions morales, ni de moralité. Il n'y a que la loi fatale du grand tout, qui entraîne toutes les existences dans son évolution inflexible, dont elles sont des phénomènes, des accidents ou des moments.

Les platoniciens, et je suis du nombre, sont fort embarrassés. Ils ne veulent pas du panthéisme, qui anéantit l'homme, sa personnalité, sa liberté, sa dignité. Ils supposent alors la préexistence des âmes dans un monde antérieur, d'où elles ont été envoyées dans celui-ci pour y expier des fautes précédentes ; et c'est pourquoi elles sont enfermées ici-bas dans le corps comme dans une prison, où elles éprouvent toutes sortes de douleurs et de souffrances en punition de leurs crimes passés. De là le système de la métempsycose, attribué à Pythagore, et dont il y a des traces dans Platon, mais qui repose sur des hypothèses, à savoir la préexistence des âmes, ce qui est impossible à démontrer, et leur transmigra-

tion sur la terre à cause de leurs méfaits, ce que rien ne prouve.

Puis il y a encore un autre inconvénient qui m'a déjà frappé, surtout en étudiant Platon : c'est que cette théorie, qui ne manque pas de grandeur et qui a le mérite de laisser subsister la morale, est fondée sur une explication inexacte de l'homme. Il y est représenté comme un être purement spirituel, dont le corps ne fait point partie intégrante, en sorte que loin d'être essentiel à son humanité, à sa personnalité, il n'en est au contraire qu'un accident non-seulement inutile, mais nuisible, une espèce d'appendice temporaire qui l'embarrasse et dont elle doit chercher à se délivrer le plus tôt possible. Et, pour parler plus clairement, dans le sens de cette doctrine, le corps est une espèce de boulet attaché à l'âme condamnée à vivre en ce monde ; elle en porte péniblement le poids qui l'entrave dans sa marche et dans son élan. Enfin il y a encore cela à dire, que ce système ne fait que reculer la difficulté ; car on se demande qui a produit le mal dans le monde antérieur, d'où les âmes seraient précipitées sur la terre pour y achever le temps de leur condamnation, et dont le créateur ne paraîtrait ni plus sage ni plus puissant que l'auteur de celui-ci.

Ainsi donc, ou les philosophes nient le mal, parce qu'ils ne savent qu'en faire ; ou ils ne parlent point de son origine, parce qu'ils n'y comprennent rien ; ou ils cherchent à l'expliquer par des hypothèses insoutenables, et au fond tout aussi obscures que la chose à démontrer.

Je ne puis me dissimuler que je suis aussi embarrassé que les uns et les autres. Je ne peux pas nier l'existence du mal qui me crève les yeux. Je ne peux l'attribuer à Dieu, parce qu'il est Dieu, et que j'ai horreur du

panthéisme ; et enfin, quoique admirateur de Pythagore et disciple de Platon, je ne crois ni à la préexistence des âmes, ni à leur transmigration en ce monde, ni à leur union au corps comme à une prison temporaire, comme à un accident qui ne serait pas une partie essentielle de la nature humaine. Après cela, au milieu de mes incertitudes et de mes obscurités, j'aurai au moins le mérite de ne point pactiser avec ceux qui veulent étouffer sous le silence les questions qu'ils ne peuvent résoudre, les uns par la conscience de leur impuissance, les autres parce qu'ils redoutent des solutions qui les gêneraient. Non, mille fois non : je veux savoir la vérité, quelle qu'elle soit, et quoi qu'il en sorte. Je n'ai pas peur des conséquences, et je suis prêt à les accepter dans la pratique, quoi qu'il m'en coûte.

D'OÙ VIENT LE MAL? (Suite.)

3 mai.

Aujourd'hui je sens le besoin de jeter sur le papier ce que j'ai dans l'esprit et le cœur sur l'origine du mal.

Je crois en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. Ce Dieu, qui est l'Être suprême, l'Être des êtres, est le principe et la plénitude de la vérité, de la bonté et de la beauté. Il n'y a donc en Lui que du vrai, du bien et du beau ; donc, en créant, sans qu'il soit obligé de produire le plus parfait, il n'a pu faire que ce qui est vrai, bon et bien. Donc il n'a pas fait le mal, qui est la négation du bien, pas plus que le faux, négation du vrai, ou le laid, négation du beau.

S'il ne l'a pas fait et n'a pu le faire, un autre en est

l'auteur, puisque le mal existe et qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Cet autre ne peut être qu'un être intelligent et libre, puisqu'il s'agit du mal moral. Donc, le mal a été mis au monde par une créature abusant de son intelligence pour combattre ou nier la vérité divine, et abusant de son libre arbitre pour s'opposer à la loi universelle du bien suprême. De là, la déviation, la sécession, ou le désordre de la créature s'opposant à la parole, à la loi, à la volonté de son créateur, et cherchant à l'entraver dans les desseins de sa sagesse et dans les manifestations de sa puissance. De là, la guerre déclarée par la créature au créateur, et, avec la guerre, tous les maux qu'elle engendre, le bouleversement, le ravage, la désolation, la ruine et la mort.

Voilà ce que je crois en principe. Mais, hélas! je ne suis pas au bout des difficultés. Elles surgissent ici l'une après l'autre sur les hauteurs de la science, comme se succèdent les étages des collines quand on gravit une haute montagne. A mesure qu'on s'élève et qu'on croit toucher le sommet, apparaît une autre élévation qu'il faut franchir de nouveau pour atteindre la cime. Arriverai-je jamais à ce point culminant de la question? L'Évangile dit que la foi transporte les montagnes : j'en aurais bien besoin en ce moment.

1° Quelle est la créature qui a inventé le mal et l'a réalisé la première?

2° Comment le mal, qui d'abord a été le fait personnel d'un seul être, s'est-il propagé en d'autres et jusqu'aux hommes ici-bas, où il se répand sans cesse et partout?

Les questions d'origine sont toujours mystérieuses, celle du mal surtout, puisqu'il a dû commencer avec l'homme dès qu'il a exercé sa liberté, et peut-être à son premier choix. Rationnellement, *a priori* nous n'en pou-

vons rien savoir; car nous ne savons que ce que notre conscience propre nous apprend aujourd'hui et à chaque instant, c'est-à-dire que le mal moral est produit par un abus de la liberté agissant en dehors de la loi ou contre la loi. Maintenant, est-ce le premier homme qui a commis la première prévarication et laissé à sa descendance ce triste héritage et ce mauvais exemple? ou bien, comme l'affirme la tradition générale, est-ce une autre créature, un être spirituel plus élevé dans la hiérarchie des êtres, qui le premier s'est tourné contre Dieu et a voulu s'en rendre indépendant? C'est ce qu'il est impossible de vérifier par le témoignage de l'histoire et par l'expérience. Je dois constater seulement que la Bible des Juifs est le plus ancien document que nous possédions sur ce point, et qu'elle est devenue le fondement de la doctrine évangélique qui a succédé à celle de Moïse. La philosophie, sans contester ces traditions respectables, ne peut rien affirmer ou nier en cette matière, et elle croit être impartiale et même tolérante en les laissant pour ce qu'elles sont et ne s'en occupant pas. Nous reléguons ces choses, avec beaucoup d'autres du même genre qui nous embarrassent, dans les temps fabuleux ou héroïques de l'humanité, où le surnaturel, réel ou imaginaire, a la plus grande part. Mais en attendant nous ne voyons pas de solution possible, et la question reste entière.

La doctrine chrétienne ne partage ni cette indifférence ni cette incertitude, et elle n'y laisse pas ses disciples. Elle trouve en plusieurs endroits des Écritures des renseignements positifs sur ce qu'elle appelle la chute du premier homme, déterminée par la tentation d'une autre créature déjà pervertie, et qui, par méchanceté et par jalousie, a voulu l'entraîner dans sa perversion et dans son malheur. A cette fin, elle a excité par des pa-

roles insidieuses et mensongères la concupiscence et l'orgueil de l'homme, séduisant l'une par l'aspect agréable du fruit défendu et l'autre par le désir de ne plus dépendre de Dieu et de devenir semblable à lui. Je ne sais si tout cela est vrai comme histoire, ou si ce n'est qu'un mythe, un symbole ; mais, ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui encore le mal se commet par l'entraînement des sens qui cherchent la jouissance, et par l'exaltation de l'orgueil qui affecte l'indépendance. Philosophiquement, j'approuve ces images de la vérité en ce qui concerne la manière dont le mal s'effectue, parce que j'en retrouve les types dans ma conscience et dans l'expérience de tous les jours. Je me demande donc, en toute sincérité, pourquoi les choses ne se seraient pas ainsi passées dans l'origine, puisqu'elles s'accomplissent de cette manière depuis lors. La tentation existe aujourd'hui comme au premier jour ; et le mal qui en résulte, quand elle est victorieuse, se produit encore par l'abus de la liberté séduite et se tournant contre sa loi.

Cependant la seconde question est encore plus obscure que la première, à savoir comment le premier mal s'est propagé de manière à devenir dans la race humaine une sorte de maladie originaire, ou, comme on dit dans le langage religieux, un péché originel. Car l'Église enseigne que tout homme naît dans le mal. *In peccatis concepit me mater mea*, dit le Psalmiste.

Nous autres philosophes nous n'admettons point ce prétendu péché d'origine, ou du moins, si nous n'osons pas le nier ouvertement, nous le battons en brèche indirectement par des allusions ou des plaisanteries ; et les plus prudents d'entre nous n'en disent mot. Il serait cependant important de savoir à quoi s'en tenir sur ce point ; car s'il était vrai que l'homme arrive en ce

monde avec une nature viciée, détériorée, il y aurait là une cause secondaire qui servirait notablement à expliquer l'état de l'humanité sur la terre; et la connaissance plus profonde que cela nous donnerait de l'âme humaine nous aiderait à comprendre mieux sa faiblesse, sa misère actuelle, et le besoin qu'elle a de tant de secours pour parvenir à la moralité et se relever de son abaissement.

Nous contestons le fait de la transmission d'un péché d'origine; d'abord, parce que nous ne le croyons pas suffisamment prouvé; et ensuite à cause de la notion même que nous avons du péché, qui, étant un acte libre, est personnel à la volonté qui le commet : chacun ne répondant que de soi et pour soi. A ce titre seulement il est un mal moral. Il nous paraît donc injuste que la faute des parents passe aux enfants et leur soit imputée : c'est en rendre responsables ceux qui ne l'ont pas commise et qui, à coup sûr, n'y étaient pour rien, puisqu'ils n'existaient point. La raison se révolte à cette pensée de punir les enfants du crime de leur père, et de faire expier à tous les descendants d'Adam, jusqu'à la fin du monde, le péché du premier homme.

D'un autre côté, nous sommes embarrassés, il faut l'avouer, par la tradition de presque tous les peuples, qui est comme la grande voix des siècles, annonçant de temps immémorial la décadence du genre humain d'un état plus parfait où il se trouvait à l'origine, et dont sa corruption ou quelque grand cataclysme l'aurait précipité. L'ignorance, la grossièreté et la misère, où végètent encore aujourd'hui des peuplades sauvages, seraient une ruine de la civilisation au lieu d'en être le commencement. L'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de fer seraient le symbole de la décadence ; et le déluge universel ou de grands déluges partiels, ainsi que tous les dés-

ordres cosmologiques, en auraient été les effets.

En outre, si nous considérons l'homme en général, et tel qu'il se montre en chacun de nous, un fait singulier et qui lui est propre frappe d'abord, c'est qu'il y a une désharmonie évidente dans son existence et qu'il est perpétuellement en contradiction avec lui-même. Ses facultés intellectuelles et morales vont certainement au delà des besoins de sa vie terrestre; et ce luxe de puissance, cette surabondance de moyens le met sans cesse en lutte avec la nature au dedans et au dehors de lui. Poussé par un instinct secret, par une sorte de pressentiment mystérieux, il tend toujours à s'élever, à s'agrandir, à s'évertuer pour trouver un bien qui lui convienne; et il ne l'atteint pas en ce monde, car partout il rencontre des obstacles et des oppositions. Ou il veut au delà de ce qu'il peut, ou son vouloir reste en deçà de son pouvoir et de son savoir, et il est malheureux dans les deux cas. Il y a donc disproportion entre les éléments constitutifs de sa personne; et il est difficile de croire qu'un être aussi disgracié, et qui porte en lui tant de causes de division et de lutte, ait été créé ainsi par un Dieu tout-puissant, plein de sagesse et de bonté. D'où, il me semble, on pourrait conclure que l'homme, bon et heureux au sortir des mains de son auteur, s'est dégradé lui-même en déviant de sa loi, en sortant de la voie où Dieu l'avait placé avec toutes les conditions de sa grandeur et de son bonheur; en d'autres termes, que l'état misérable où il naît et végète ici-bas n'est pas le fait du créateur, mais la suite de sa perversité. Il aurait gâté en lui et dans sa race l'œuvre de la création divine; il l'aurait détériorée et dégradée, par sa faute, mais non détruite.

Voyez comment et dans quel état cet être, qu'on appelle le roi du monde, et qui l'est en effet par sa belle

organisation et ses brillantes facultés, vient prendre possession de son empire. Il arrive au jour au milieu des gémissements, des angoisses et des douleurs. Le corps renversé, la tête en bas, il est jeté sur la terre, comme s'il devait ramper à sa surface. Il naît dans le dénûment le plus complet, dans la situation la plus abjecte, exposé à toutes les influences, soumis à toutes les impressions, sans pouvoir par lui-même pourvoir à ses besoins ni se soustraire à ce qui le menace. Véritable objet de pitié, il ne vit que par le secours de ce qui l'entoure, et la conservation de sa frêle existence réclame jour et nuit les soins les plus tendres et les plus assidus. De tous les animaux c'est le plus faible et le plus misérable à sa naissance et dans les premiers temps de sa vie.

A cette époque, qu'est-ce que sa liberté, son intelligence, sa raison? Elles sommeillent enfouies et comme absorbées dans la chair et dans le sang. Son esprit est enveloppé de ténèbres. Il ne voit point, n'entend point; du moins il ne sait ni regarder ni écouter. Il ne distingue rien, ne comprend et ne connaît rien. Il n'a pas même la conscience de son existence. C'est pourtant de ce chaos, où son âme est ensevelie, que doit jaillir la lumière de l'intelligence; c'est par cet œil si débile que s'échappera le premier rayon de l'âme, et ce regard d'aigle qui doit contempler un jour la vérité, la beauté, Dieu lui-même. Mais que de soins, que de peines, que de travaux jusque-là! A peine la raison commence-t-elle à poindre dans l'enfant, qu'elle se montre méfiante et hostile à tout ce qui l'entoure. A peine sa volonté entre-t-elle en exercice, qu'elle veut dominer ce qui l'approche, et sa liberté affecte déjà l'indépendance.

Suivez-le dans les diverses périodes de son développement, et vous trouverez sans cesse en lui un être double

et plein de contradiction. Jusqu'à présent la philosophie n'a pu ni apprendre ce qu'est cet être si noble par ses facultés, si abject dans ses penchants, ni pourquoi il est ainsi divisé en lui-même, et dans un déchirement perpétuel. Est-il seulement le fils de la terre, un produit de la nature physique? Alors je demande pourquoi il apparaît comme une anomalie presque monstrueuse au sein de la nature. Pourquoi ce roi de la terre naît-il plus misérable, plus dépourvu que les créatures auxquelles il doit commander? Pourquoi la nature, si prodigue pour un chétif insecte, si ingénieuse à nourrir et à orner une fleur, s'est-elle montrée marâtre à ce point envers son fruit le plus noble et le plus merveilleux?

Si, comme disent les naturalistes, l'homme n'est qu'un animal, je demande pourquoi, le seul d'entre les animaux, il est obligé de déchirer la terre, de l'arroser de ses sueurs pour en tirer sa nourriture. Pourquoi faut-il qu'il se fasse le pourvoyeur, le valet et le bourreau des autres bêtes, afin d'obtenir de quoi couvrir sa nudité et assouvir sa faim? Si l'homme n'est qu'un animal, il en est à coup sûr le plus cruel et le plus misérable; et le philosophe de Genève a eu raison de proclamer que l'homme qui médite est un animal dépravé.

Mais non, s'écrient les rationalistes, il est vraiment le souverain de ce monde par le privilége de sa raison, qui lui donne la conscience de lui-même et le pouvoir de discerner et de faire ce qui convient à sa nature ou ce qui lui répugne. Être intelligent et libre, il est le maître de sa destinée ici-bas, tandis que les autres créatures obéissent aveuglément à l'entraînement fatal de l'instinct. Je le crois; mais je ne vois pas que cette prérogative serve beaucoup à son bonheur, et je vois encore moins où elle le mène. N'est-ce pas sa raison qui l'embarrasse

au milieu des oppositions de sa nature et des contradictions de sa pensée? Elle le gêne constamment dans la satisfaction de ses appétits, et le fait rougir quand il s'y livre sans retenue. Elle le met à tout instant aux prises avec lui-même, en lutte avec ses semblables. Elle l'inquiète par la prévoyance, l'agite par l'espérance, le tourmente par la crainte, surtout par la pensée de la mort dont elle ne comprend pas le mystère. La raison, on en conviendra, sert plus à aggraver les maux de la vie, à les redoubler par la réflexion, qu'à nous faire jouir avec sécurité des biens actuels. L'âge de l'innocence, qui ne réfléchit pas, est aussi celui de la sécurité, des plus douces jouissances; et l'innocence, qui est l'ignorance du mal et du danger, se perd à mesure que la raison s'éclaire et se fortifie.

Si enfin on prétend avec Platon que l'homme est un esprit uni accidentellement à un corps dont les besoins et les instincts le soumettent aux influences et aux lois de la matière, je demande alors la raison de cette servitude, de cette dégradation qui entrave les plus belles facultés de l'esprit par le joug de la chair. Pourquoi l'âme se trouve-t-elle dans cette espèce de prison qui lui ôte la lumière et l'air du ciel? Pourquoi est-elle presque toujours asservie par des organes qui devraient la servir? Est-ce le Créateur qui l'a attachée à cette masse de chair et de sang qui l'opprime et l'étouffe? Alors il a voulu tout autre chose que le bonheur de sa créature, et sa sagesse serait en cause aussi bien que sa bonté. Est-ce volontairement ou par sa propre faute que l'âme est descendue dans la boue de ce monde? Alors c'est une intelligence avilie; et toutes ses facultés, comme leurs produits, doivent porter les stigmates de sa dégradation.

En vérité, je ne vois point d'issue à ce labyrinthe, à moins de prendre le fil que le christianisme nous

offre. Il est, en effet, difficile à la raison de concevoir un être intelligent divisé en lui-même, soumis dans l'unité de sa personne à des lois contraires, et ainsi sans cesse tiraillé dans son intérieur; libre, mais toujours envahi par des influences opposées ; pressé au dedans, arrêté au dehors ; fait pour la lumière, et n'en pouvant supporter l'éclat; aimant la vérité, et poursuivant sans cesse l'illusion; admirant la vertu, et n'ayant pas le courage de la pratiquer ; voulant le bien, et ne sachant pas le réaliser; commettant le mal qu'il déteste, et enfin se sentant mourir incessamment avec l'ardent désir de vivre. Il est difficile, dis-je, à la raison sincère de ne pas convenir qu'un tel être est dans un état violent et anormal. Un tel état est contraire à la nature et à ses lois, c'est le désordre. Et si les parents de chaque homme sont nés dans cet état, si les aïeux les plus reculés y ont passé comme leurs descendants, si c'est la condition native de tout mortel ici-bas, que reste-t-il à dire logiquement et philosophiquement, sinon que la race humaine se trouve dans une position fausse, contraire à sa nature, à sa loi essentielle et à sa destination? Qui l'y a mise? Assurément, si Dieu est la sagesse éternelle et l'amour infini, il n'a pas dû la créer ainsi ; car, au lieu de donner à la créature humaine la vie et le bonheur, il l'aurait livrée pour toujours à la mort et au tourment. Il est donc raisonnable de croire à une perversion de l'humanité dans sa souche par une grande prévarication dont elle porte les suites et les peines ici-bas. En dehors de cette explication, le problème de l'homme actuel, avec ses contradictions, est insoluble, et je commence à comprendre la parole de Pascal qui m'avait semblé une pieuse exagération : « Le nœud de notre condition présente prend ses retours et ses replis dans cet abîme, et l'homme serait

encore plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

TRANSMISSION DU MAL PRIMITIF

5 mai.

Je suis moins embarrassé du péché originel que de sa transmission à la postérité d'Adam et du mode de cette transmission que je ne comprends pas. Tous les jours, en effet, nous péchons comme le premier homme entraînés par la concupiscence ou exaltés par l'orgueil, et comme lui nous devons porter les conséquences de nos fautes, parce que tout agent moral a la responsabilité de ses actes. Cela est de toute justice. Mais que les enfants soient punis des crimes de leurs parents, et cela de génération en génération jusqu'à la consommation des siècles, voilà ce qui me semble monstrueux. La philosophie moderne n'accepte point cette iniquité ; elle repousse le préjugé qui la soutient, et c'est là une des gloires de notre législation de l'avoir effacé de son code. En fait de morale, et surtout en fait de culpabilité, chacun pour soi, au moins dans la justice distributive; ce qui n'empêche pas la charité de s'occuper des autres, quand cela lui convient, et même de se dévouer à leur service dans l'occasion. Mais ce dévouement est parfaitement volontaire, et la loi ne peut l'imposer à personne.

Et cependant, malgré la sagesse de nos lois et les arguments de la philosophie, le préjugé subsiste encore dans les mœurs ; et l'opinion publique proteste de mille manières contre ce qui nous semble la stricte justice. Sans doute, le fils n'est pas coupable du crime de son père; mais qui de nous n'aurait pas honte de parents crimi-

nels et d'une famille mal famée? Est-ce que je voudrais donner ma fille au fils d'un forçat, si honnête qu'il fût? On a beau dire qu'il n'est pas complice du forfait, et qu'ainsi la réprobation du monde ne doit pas plus l'atteindre que la vindicte de la loi. Il y a cependant là un poids de honte qui fait courber la tête, et un nom déshonoré qui met le rouge au front, et dont on ne veut point partager l'ignominie.

Par contre, qui n'est fier ou au moins heureux de porter un nom honoré par la vertu ou par la gloire? C'est un héritage qu'on réclame avec joie, avec orgueil, alors même qu'on n'a rien fait pour mériter cette illustration; et trop souvent ceux qui en profitent en sont fort peu dignes. Puis, dans les malheurs des familles comme dans les calamités publiques, il y a nécessairement une réversibilité de disgrâces et d'infortunes, de même que dans un corps vivant chaque organe souffre de la maladie ou jouit de la santé des autres, à cause de leur union dans un centre commun, ce qui fait leur sympathie et leur énergie. Il n'en faut qu'un pour troubler l'ensemble; et le mal de celui-là devient plus ou moins le mal de tous, comme on le voit dans les maladies.

J'aperçois encore dans la nature des faits analogues qu'on pourrait aussi taxer d'injustice, s'ils n'étaient pas ratifiés par la loi naturelle, contre laquelle rien ne prescrit. Ainsi, pourquoi y a-t-il des maladies héréditaires? Pourquoi ce triste héritage saute-t-il parfois une génération pour reparaître au delà? Et quand le sang des parents a été vicié ou appauvri par leurs désordres, comme cela arrive si souvent, paraît-il juste que les enfants, auxquels il est transmis, en portent toute leur vie les suites, si même ils n'en meurent pas avant le temps? Leur volonté assurément n'a été pour rien dans les

causes du mal, et cependant ils sont accablés par la fatalité des conséquences. Qu'y faire et comment l'empêcher ? Ne sont-ils pas les enfants de leurs parents, c'est-à-dire le sang de leur sang, la chair de leur chair, et n'est-ce pas dans ce sang et cette chair qu'ils ont puisé l'infection avec la vie ? Le torrent d'iniquités et de corruption n'a-t-il pas passé en eux avec le germe et la semence de la vitalité ? Hélas ! ils ne vivent qu'à cette condition. Peut-on appeler cela une injustice, parce qu'ils souffrent de la faute de leurs parents? S'il y en a, elle appartient aux parents coupables qui devront l'expier dans leurs enfants d'abord, et devant Dieu ensuite.

Il y a donc là non pas une injustice, mais une fatalité qu'on retrouve dans l'exercice de toutes les lois de la nature, et qui au fond constitue l'ordre providentiel des choses. Les effets sortent des causes, les conséquences de leurs principes ; et au moral comme au physique, dans le développement de la vie comme dans la logique, telles causes, tels effets, tels principes, telles conséquences. On ne tire pas la vérité d'un faux principe ; et quelque rigoureuse que soit la déduction, et justement à cause de sa rigueur, plus elle avance, plus elle s'égare, en sorte que la fausseté foisonne par sa fécondité. C'est pourquoi dans le règne végétal et dans le règne animal, pour parer à ces causes de dégénération par la transmission de vices invétérés, l'industrie humaine croise de toutes manières les espèces et les races, afin de raviver leur faiblesse, d'amender leur vitalité ou de les régénérer dans leurs principes.

Ces faits sont constants dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, et je n'ai aucune envie de les contester. Ils prouvent, en ce qui concerne les êtres libres, qu'il faut distinguer la responsabilité qui rend coupable, de la solidarité qui fait partager le malheur sans

que l'on soit complice du mal. Ce partage est inévitable : il est imposé par la fatalité des lois de la nature et même de la société ; car on ne peut être membre d'un corps naturel ou d'un corps social, d'une famille ou d'un État, sans participer à la vie commune, et par conséquent sans souffrir de tout ce qui l'affecte.

J'admets donc l'application de cette fatalité à la race humaine comme à toutes les choses de ce monde, et j'accorde que les descendants d'Adam ont dû subir les conséquences de la détérioration de son humanité, la chute primitive étant supposée. La faute a dû entraîner pour le premier couple un changement notable de position, puisqu'il lui a fallu, ne se trouvant plus dans le même milieu, ni dans les mêmes conditions d'existence, tirer de la terre avec effort, et au prix de ses sueurs, la nourriture que la nature lui donnait sans peine auparavant; et il est tout simple que les influences physiques aient réagi sur le moral, surtout par les privations et les travaux qu'elles leur imposaient. Mais en conclure que la nature humaine a été détériorée non-seulement dans son corps, mais encore dans son esprit tombé dans les ténèbres de l'ignorance, et dans sa volonté envahie par le mal et dominée depuis lors par de mauvais penchants; et, ce qui est pire encore, la condamner à la servitude et à la mort éternelle pour avoir désobéi en mangeant un fruit défendu, cela paraît excessif, et la peine semble peu proportionnée à la faute commise.

Il est vrai qu'on peut dire, et on l'a dit en effet, que le fruit défendu n'était ici que l'occasion et la matière de l'épreuve; qu'il s'agissait au fond de l'obéissance ou de la désobéissance à la loi divine; et, comme la Genèse le fait entendre par les paroles du tentateur, Adam et Ève n'ont mangé la pomme que dans l'espérance perfidement sug-

gérée par Satan de devenir immortels, indépendants et semblables à Dieu. C'est là ce qui rend la faute beaucoup plus grave, car ils ont été entraînés par l'orgueil plus que par la sensualité ; la beauté et le goût du fruit les a moins séduits que la puissance et l'élévation qu'il devait leur procurer. C'est une réponse suffisante aux déclamations des hommes superficiels, qui, ne voyant dans cette histoire que le fait matériel et le sens littéral, s'écrient que c'était faire bien du bruit et de l'embarras pour une pomme mangée sans permission.

Là n'est point la difficulté pour moi, et je n'ai d'ailleurs aucun goût à dénigrer par des interprétations littérales et des plaisanteries inconvenantes un texte aussi respectable que celui des livres saints. Il est toujours facile avec un peu d'esprit de se moquer de ce qu'on ne comprend pas ; mais aux yeux des hommes sérieux cette ironie déplacée ne prouve que la mauvaise volonté de l'incrédulité. La vraie difficulté la voici :

Par le péché d'Adam, dit-on, la nature humaine a été détériorée dans son âme, dans son intelligence et dans son corps. Je comprends cela jusqu'à un certain point, puisque le péché est un acte immoral, prémédité par l'esprit, décidé par la volonté et exécuté par le corps. Donc ces trois parties de l'homme ont dû se ressentir de la mauvaise influence du péché, et de là un affaiblissement, une diminution, une certaine perversion, si l'on veut, dans la personne d'Adam. Mais comment expliquer la reproduction des mêmes effets dans les enfants d'Adam, par le seul fait de leur génération et de leur naissance, quand évidemment ils n'ont pas participé à la faute, puisqu'ils n'existaient pas? Peut-on, sans injustice, admettre en eux un péché originel différent du péché actuel, et dont ils doivent porter les effets sans avoir été pour rien dans la

cause? Cela révolte le sentiment naturel de la justice.

Mais je vais plus loin. J'accorde que la constitution de la postérité d'Adam en ait reçu quelque modification parce que dans la génération par la chair et le sang, les vices et les dispositions de l'une et de l'autre doivent passer avec la communication de la vie physique, comme nous le voyons encore aujourd'hui dans les instincts et les maladies héréditaires. Mais l'âme des enfants ne vient pas des parents. D'après l'opinion commune, chaque âme, créée par Dieu seul, vient animer le corps nouvellement engendré, et le dogme chrétien enseigne qu'elle contracte, par son union avec lui, la tache du péché d'origine. Aussi l'Église a condamné le traducianisme, qui fait sortir l'homme tout entier de ses parents, en sorte que son âme serait une émanation de leur âme, comme son sang de leur sang et sa chair de leur chair. Cette doctrine cependant semblait résoudre la difficulté ou au moins la diminuer, puisqu'alors arrivait dans l'humanité ce qui s'opère dans les autres êtres vivants de ce monde, à savoir la transmission, dans les effets, de tout ce qui est dans la cause. Il est vrai que ce système avait des inconvénients, tant sous le rapport de la spiritualité et de l'unité des âmes, qui devenaient divisibles à l'infini comme la matière, qu'au point de vue moral en ce qui concerne la personnalité et la responsabilité. Je crois donc qu'il a été condamné à bon droit. Mais comme c'était une dernière raison pour expliquer la participation des enfants d'Adam au péché de leur premier père, par l'identité primitive et en puissance de toutes les âmes en une, je ne sais maintenant où me tourner ne voyant plus de lien qui les rattache assez intimement pour les rendre solidaires de la même faute. Car, suivant la doctrine chétienne, à chaque génération humaine une âme créée par l'auteur de la vie est en-

voyée pour animer le corps nouveau, comme à l'origine le souffle de Dieu est venu vivifier le corps du premier homme formé de la terre. Or cette âme est entièrement pure, puisqu'elle sort des mains du créateur ; et de cette pureté du ciel elle tombe dans une matière souillée, dans le bourbier du péché où elle va être infectée de la tache originelle sans avoir rien fait pour cela ; et en contractant cette tache par son union avec le corps maudit, elle devient involontairement coupable, punissable et punie, esclave de la corruption et de la mort éternelle. Dès qu'elle participe à la chair et au sang de ses ascendants, elle assume sur sa tête leur faute avec ses horribles suites, et tout innocente qu'elle est, elle est traitée en criminelle.

J'avoue n'y rien comprendre, et je crois faire acte de philosophe impartial ou tolérant en réservant la question. Je ne me crois pas le droit de nier la solution catholique par cela seul que je ne la comprends pas, vu que dans les choses de ce monde il y en a mille dont l'explication m'échappe, et que cependant je suis obligé d'admettre sans pouvoir les expliquer. Je n'en suis plus, grâce à Dieu, à faire de mon entendement la mesure de la vérité, surtout dans une question où le dogme catholique semble confirmé par le consentement général et par l'expérience de l'état misérable où se trouve l'homme en naissant, et de l'extrême difficulté d'*élever* son esprit et d'*épurer* son cœur, quand on lui donne l'instruction et l'éducation. Évidemment il y a là une décadence à réparer, une dégradation à réhabiliter. Je n'oublie pas, en outre, que le dogme du péché originel et de ses suites est le fondement du christianisme. Car si Jésus-Christ est descendu du ciel, et s'est fait homme pour sauver tous les hommes, c'est que tous ont été perdus par le péché de leur premier père, c'est que tous ont participé fatale-

ment à la dégénération de sa nature, à la servitude du mal et aux ténèbres de la mort. La rédemption n'aurait ni sens ni vertu, si l'humanité entière n'était devenue esclave. Si elle n'avait pas été détériorée dans tous ses membres, il n'y aurait pas eu lieu de la réparer, de la régénérer; et, comme sa régénération par le sang du Christ lui a rendu la vie du ciel et la puissance d'en posséder un jour la plénitude, tout le passé du genre humain deviendrait inexplicable ainsi que son avenir. Alors la grande lumière jetée sur la terre par l'Évangile, et qui a produit, on ne peut le contester, la magnificence intellectuelle et morale de la civilisation moderne, paraîtrait s'éteindre au souffle de la raison, laquelle, retombant sur elle-même et réduite à sa propre force, serait très-embarrassée de son triomphe. Car en refusant l'explication chrétienne elle n'a rien à mettre à la place, et ne sait plus que faire du genre humain dont l'origine lui est aussi obscure que la fin dernière. C'est au moins la position critique où se trouve actuellement ma philosophie, qui ne sait plus à quoi se prendre dans cette grande question.

COMMENT DIEU S'EST FAIT HOMME.

6 mai.

Comment Dieu s'est-il fait homme? Comment le Verbe divin s'est-il incarné? Il a été conçu du Saint-Esprit, et il est né de la vierge Marie, dit le symbole des apôtres: *conceptus de Spiritu Sancto, natus ex Maria virgine*. Au premier abord, on est porté à s'écrier : Mais cela est impossible! Qui a jamais vu de pareilles choses? Ce sont sans doute des mythes, des figures, pour exprimer qu'il

y a eu quelque chose de particulier dans la naissance du Christ, qu'une influence céleste y a présidé, qu'un bon génie y a pris part, comme aurait dit Platon, ou bien parce qu'elle s'est opérée sous la conjonction favorable de certains astres, comme on parlait au moyen âge, ou, suivant le peuple, qu'il est né sous une bonne étoile, ce qui paraîtrait être confirmé par l'apparition de celle qui conduisit, selon l'Évangile, les mages de l'Orient à la crèche de Bethléem.

Au point de vue philosophique et scientifique, on ne voit pas que, dans la nature, les êtres d'espèce différente se reproduisent par leur union ou même s'unissent ; et quoi de plus dissemblable que Dieu et l'homme, l'infini et le fini. Et cependant, comme je l'ai déjà dit, la tradition est remplie de ces mariages du ciel avec la terre ; et dans toutes les religions, il y a des alliances de ce genre, même dans la chair et avec toutes les passions charnelles, ce qui est indigne de la divinité. Ici, au moins, tout est spirituel, et la concupiscence de la chair n'y est pour rien : ce qui est convenable à la conception d'un Dieu fait homme, qui, tout en s'humanisant, ne peut participer au péché en aucune manière ni par origine ni actuellement.

Marie est vierge et ne cesse point de l'être, parce qu'elle ne conçoit point par les moyens ordinaires. La vie divine descend en elle par l'infusion de l'Esprit-Saint, qui l'implante dans une plastique pure ou dans un germe humain non souillé de la contagion du péché, dont elle a été préservée par un privilége exceptionnel. Et, en effet, celui qui est la pureté absolue ne pouvait naître que d'une mère immaculée. Ainsi Jésus-Christ est Dieu parfait par son Père, homme parfait par sa mère ; et par conséquent il est admirablement organisé dans sa double nature pour devenir le médiateur entre

les deux termes, la divinité et l'humanité, qu'il doit réconcilier dans sa personne.

Tout cela, il faut bien en convenir, paraît d'abord à la raison comme une mythologie d'un nouveau genre, et ces faits ressemblent si peu à ceux de l'ordre naturel, que les uns les traitent de fables ou d'imaginations poétiques et les autres d'absurdités. Je me garderai bien d'aller jusque-là, quel que soit mon étonnement en considérant ces choses sérieusement. Mais ce qui m'étonne encore plus, c'est que depuis plus de dix-huit cents ans, ces prétendues fables ou absurdités aient été acceptées et admises comme vraies par une infinité d'hommes les plus éclairés et les plus honnêtes du monde, et que des milliers aient donné leur vie pour en attester la vérité, quand on a voulu les faire parler ou agir contre leur foi à ces affirmations. Et ce n'est pas seulement ce qu'on appelle le peuple, c'est-à-dire les ignorants, mais tout ce qu'il a eu de plus savant chez les nations. Les philosophes du dix-septième siècle, dont ce qu'il y a de mieux dans la philosophie d'aujourd'hui invoque l'autorité et réclame la succession, étaient les meilleurs chrétiens de leur temps, nous donnant par l'alliance sincère de leur foi et de leur science un exemple que nous ne suivons guère. Nous nous vantons d'être les disciples de Descartes, de Pascal, de Malebranche, de Bossuet, de Fénelon, revendiquant hautement leur spiritualisme, mais nous abandonnons leur croyance catholique, qui était le flambeau de leur philosophie.

Au fond, à y regarder de près sans préjugé ni parti pris, je ne vois rien d'absurde ni d'impossible en tout cela: rien d'absurde, puisqu'il n'y a point contradiction dans les termes, et que les lois de la raison ne sont point violées ; rien d'impossible, car le philosophe qui admet

la toute-puissance de Dieu n'a plus le droit d'en limiter la sphère ni d'en restreindre la portée. Il est dit que le Christ a été conçu du Saint-Esprit, qui est descendu dans le sein d'une vierge et l'a fécondée par la vertu divine. Pourquoi pas? Cela est si peu absurde, qu'on en conçoit la possibilité avec un peu de réflexion.

Tout le monde convient que Dieu, s'il existe, est le principe, la source unique de la vie; et que, dérivant de Lui, elle se communique à tous les êtres suivant leur nature, leur degré, par des voies diverses, et dans notre monde par les deux facteurs de la génération, dont l'un porte en lui les germes et l'autre la semence vivifiante. Mais le père n'est que le transmetteur de la vie donnée aux enfants; il n'en est point l'auteur, il ne crée pas, il procrée, et par conséquent il est le canal ou l'instrument de l'esprit vital qui agit par son intermédiaire dans la propagation de la vie. Que serait-il donc arrivé dans le cas qui me préoccupe? La chose du monde la plus simple, bien qu'insolite, extraordinaire, c'est-à-dire en dehors du cours habituel de la nature; il a pu arriver que l'Esprit divin ou le Saint-Esprit, comme on dit en style religieux, aurait agi directement, sans l'intervention d'un homme, en Marie, qui par conséquent aurait conçu du Saint-Esprit. Marie serait donc appelée à bon droit l'épouse de Dieu, puisqu'elle aurait conçu sous l'influx immédiat de son Esprit, et la mère de Dieu, puisqu'elle aurait enfanté dans ses entrailles Dieu lui-même ou le Verbe divin incarné dans sa chair et son sang. Jamais génération humaine n'aurait été faite de si haut et avec tant de puissance, depuis la création du premier homme, Dieu lui-même daignant s'unir en personne à la plus pure de ses créatures, à la moins indigne de son alliance.

MARIE.

7 mai.

Quoi qu'on pense des dogmes catholiques, on ne peut, quand on les étudie sérieusement, leur dénier un enchaînement étroit entre eux, qui les fait sortir les uns des autres comme les conséquences émanant d'un principe. Cette rigueur logique me frappe, parce qu'elle prouve qu'il n'y a là rien d'arbitraire, et elle inspire une certaine confiance, même à ceux qui n'ont pas la foi. On sent qu'on est en face d'une doctrine sérieuse, tout au moins très-respectable, surtout quand on la voit confirmée dans la pratique de la vie.

Ainsi, la déchéance primitive de l'homme étant posée, la rédemption devient moralement nécessaire, et comme elle ne peut être accomplie par un homme participant lui-même au mal à guérir, ni par toute autre créature qui n'a point de puissance sur la mort, il suit qu'elle doit être opérée par Celui qui est le maître unique de la vie et de la mort. Mais, par une économie admirable de la bonté infinie, la miséricorde s'est exercée en même temps que la justice. Le Rédempteur, se chargeant de la dette du coupable, et à cette fin se substituant comme victime à l'expiation de son crime pour le réconcilier avec le Ciel, devait joindre à la puissance de Dieu, seule capable de cette grande œuvre, la soumission de l'homme pour en accepter et en subir les conséquences ; car c'est l'humanité qu'il s'agissait de réhabiliter par le sacrifice, et rien en elle, ni pour le bien ni pour le mal, ne peut se consommer sans l'acte d'une volonté humaine. Voilà pourquoi Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, afin de remplir les fonc-

tions de médiateur entre la Divinité et l'humanité, comme tout moyen terme qui participe à la nature des deux extrêmes qu'il doit réunir.

A cette fin, enseigne l'Église, Jésus-Christ a été engendré par l'Esprit-Saint dans les entrailles d'une créature humaine, et pour qu'il ne contractât rien de la contagion du péché originel, cette créature en a été préservée dès sa naissance par un privilége unique: ce qui amène le dogme de la conception immaculée de Marie. En sorte que la femme destinée à être la mère du Verbe incarné ne sera souillée en aucune manière par le péché, ni originel ni actuel, comme il convient au tabernacle du Dieu vivant parmi les hommes. A ce titre, elle a été le digne récipient de la vie éternelle, le miroir le plus éclatant de la lumière céleste, le foyer le plus ardent de l'amour divin et de l'amour humain tout ensemble; car elle réunit au centre de son cœur virginal les rayons de l'amour du ciel et ceux de l'amour le plus pur de la terre. En elle, l'excellence de la virginité est associée à la gloire de la maternité, la tendresse de la mère embellit encore la pureté de la vierge; et cette union, qui n'existe qu'en Marie, en fait la créature la plus parfaite et la plus aimable qu'on puisse imaginer.

La virginité et la maternité sont, en effet, les deux triomphes de la femme, l'une par son élévation au-dessus de la concupiscence de la chair, l'autre par l'effusion de son amour sanctifié par le dévouement et toujours prêt à se sacrifier à l'être qui en est l'objet. Certes, qu'on pense du christianisme ce qu'on voudra, que l'on soit croyant ou incroyant, fidèle ou infidèle, on ne peut lui refuser cette gloire, d'avoir idéalisé l'homme et la femme au delà de tout ce qui avait été conçu et fait avant lui. Jamais on n'avait vu ni imaginé un type de

l'homme aussi admirable que la figure du Christ, jamais un modèle de femme plus touchant que celui de sa mère. Jamais une telle perfection de l'humanité n'avait été conçue par la pensée des philosophes, ni atteinte par l'imagination et la main des artistes. Elle a échappé aux prises de la contemplation platonicienne, comme à tous les efforts des arts de la Grèce ; et la représentation de ces images, où doit resplendir la divinité humanisée et l'humanité divinisée, est restée l'apogée et le désespoir de l'art.

Je comprends l'admiration et le transport des catholiques pour la sainte Vierge, même dans l'exagération du culte qui lui est rendu quelquefois. Non pas que je les accuse d'en faire une idole ; je sais très-bien que son culte est une expression de vénération et d'amour, et non d'adoration. Je trouve tout naturel, si on la regarde comme la mère de Dieu, comme l'épouse du Tout-Puissant, et ainsi comme la reine des créatures, qu'on ait confiance en son crédit, en sa bonté, en l'efficacité de son intercession, et que, dans le malheur ou dans l'espérance, on l'invoque ardemment pour obtenir la protection céleste ou l'objet particulier de la prière ; car si c'est par elle qu'a été donné à l'humanité déchue son Sauveur et son Rédempteur, celui qui est l'amour et la vie, elle doit continuer à être le canal privilégié des grâces et des bénédictions d'en haut.

En outre, quel modèle pour les femmes à toutes les époques de leur existence ! pour les vierges, par sa pureté et son humilité ; pour les épouses, par sa soumission ; pour les mères, par sa tendresse si pleine de sollicitude, de vigilance, mais en même temps toujours si calme, si digne et si dévouée ! On ne cite d'elle dans les récits évangéliques que quelques paroles, et il est dit

qu'elle conservait et méditait dans son cœur toutes celles de son fils. Elle partage toutes ses fatigues et ses souffrances. On la retrouve sur la voie sanglante et au pied de la croix, le suivant jusqu'à la mort et participant à son agonie par les plaies douloureuses de son cœur maternel. Oui, en vérité, on peut l'affirmer, jamais on n'a vu sur la terre une vierge et une mère pareilles; et même, quand on n'aurait pas foi en la divinité de son fils, on peut s'écrier de cœur avec les catholiques: *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus!* Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie parmi les femmes! *Et benedictus fructus ventris tui!* Oh oui, il a été béni du ciel celui qui a prêché l'Évangile à la terre, et qui a scellé de son sang le témoignage de sa Parole, qui a changé la face du monde! Je ne sais s'il est Dieu, mais à coup sûr il est un des flambeaux de l'humanité; il est un de ses bienfaiteurs, un de ses héros, par son dévouement à la justice et au bien de ses semblables jusqu'à la mort.

MARIE (Suite.)

9 mai.

J'ai peine à comprendre la position que les protestants ont prise vis-à-vis de la mère de Jésus-Christ, au moins ceux qui ont de la foi et honorent le Christ comme le Fils de Dieu, comme le Verbe incarné. Les autres, qui ne croient point au surnaturel, au divin en Jésus-Christ, c'est-à-dire au Dieu fait homme, car ils appellent divin tout ce qu'il y a de plus excellent dans la nature, ne sont nullement embarrassés; et au fond, s'ils ne rendent point de culte à Marie, on ne

peut les accuser d'inconséquence. Jésus n'étant à leurs yeux qu'un homme, plus grand que les autres, si l'on veut, par son génie, par sa science, par son courage et même par sa bonté, sa mère est une femme semblable aux autres femmes, et il est tout simple qu'ils ne lui rendent point de culte, puisqu'ils en accordent à peine un à son fils, se contentant de l'admirer et de l'offrir en modèle, tout en le critiquant sur plusieurs points et ne le proposant à l'imitation des chrétiens que relativement et avec des réserves. C'est une affaire d'appréciation philosophique ou d'examen rationnel quant à la doctrine, et de tact moral pour la conduite. A leur sens, l'Évangile est une philosophie comme une autre, dont la raison doit éliminer ce qu'y ont ajouté les imaginations, les passions et les superstitions populaires, à savoir les miracles, les prophéties et tout ce qu'on appelle surnaturel.

Je comprends d'autant mieux ces derniers que j'ai partagé quelque temps leur opinion, mais d'une autre manière. Je voyais dans le dogme chrétien une expression inférieure de l'idée de l'absolu, laquelle ne peut être annoncée au vulgaire que sous des formes saisissables à son intelligence. De là, les formules dogmatiques des religions positives, entre autres, celles de la Trinité, de l'Incarnation, et de tous les mystères du christianisme. On ne peut les appeler fausses, puisqu'elles contiennent une partie de la vérité, mais seulement inexactes ou incomplètes parce qu'elles ne la renferment point tout entière, telle qu'elle se trouve dans l'idée pure, objet de la véritable philosophie qui, s'y élevant seule par une intuition transcendante, s'efforce de la mettre à la portée des peuples par des formes proportionnées à leur faiblesse. C'est pourquoi elle ne condamne point les dogmes des religions; elle s'en sert même

quelquefois pour se faire comprendre de la multitude, mais en leur donnant une signification plus relevée, plus large, plus spirituelle que l'enseignement religieux.

J'ai pensé tout cela autrefois, et, à ce titre, je mettais la philosophie bien au-dessus de la religion, qu'elle éclairait de sa lumière et soutenait par l'élan de son intuition, afin de lui frayer une voie supérieure, et de l'aider à se débarrasser des nuages et des fantômes de ce monde pour monter plus haut.

Aujourd'hui l'expérience a beaucoup rabattu de mes prétentions, et, après avoir suivi la philosophie moderne dans toutes ses excursions et même ses divagations, en France et en Allemagne, sur les pas de Kant, de Fichte, de Schelling et de Hegel, ainsi que de leurs plagiaires français, je n'aperçois pas encore le sommet auquel on me promettait d'arriver et d'où nous devions avoir la vue compréhensive de tous les mystères de l'univers. Nous avons fait beaucoup de livres plus ou moins intelligibles, beaucoup de systèmes plus ou moins obscurs, et cependant la science universelle est encore attendue. Le triomphe de la philosophie a été plutôt dans les promesses que dans les actes ; car, après s'être épuisée en des spéculations ingénieuses qui n'ont pas eu d'aboutissant, après avoir tendu et exalté les esprits par la métaphysique la plus ardue, cette philosophie superbe, audacieuse, qui devait tout renouveler dans la science, dans l'art, dans la religion, dans la civilisation, s'est évanouie dans ses propres pensées, comme dit saint Paul; et finalement, en prétendant conduire ses adeptes à l'escalade du ciel, elle les a abandonnés aux passions ignominieuses de la terre : car c'est le matérialisme, le sensualisme et le positivisme qui dominent aujourd'hui en Allemagne et en France. L'orgueil mène toujours à la sensualité.

Du reste, tout en admettant que les ministres protestants se fassent philosophes, puisque, après tout, la doctrine du libre examen leur en donne le droit, je ne conçois pas comment, dans ce cas, ils osent se nommer ministres du saint Évangile et pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Car l'Évangile n'est plus pour eux qu'une doctrine humaine dont leur raison fait ce qu'elle veut ; et les membres de leur église, s'ils pensent comme eux, n'ont besoin de personne pour les diriger; et ils entendent bien se diriger eux-mêmes. Jamais philosophe n'a pris un titre semblable et ne s'est arrogé une telle mission, qu'on ne peut tenir de soi. Il y a dans cette situation quelque chose de faux, qui devrait inquiéter leur conscience, puisqu'ils se trouvent par là obligés de parler un langage convenu dans l'ordre de la foi, auquel rien ne correspond dans les convictions du prédicant. En employant les formules du christianisme comme choses reçues, comme style du sujet, et au fond on n'y met autre chose que le sens ordinaire, on a l'air de parler religion et on ne fait effectivement que de la philosophie. Il serait plus honnête de descendre de la chaire sacrée, et de monter à la chaire académique.

Mais ce qui me semble plus inconcevable encore, c'est la tenue des protestants croyants vis-à-vis de la mère de Jésus-Christ, à laquelle ils ne rendent aucun culte, et dont même ils s'occupent le moins possible, parce que, ne voulant pas faire comme les catholiques, ils ne savent que faire. Et cependant, s'ils croient que le Verbe divin s'est incarné dans ses entrailles, et que son fils est le Fils de Dieu, force leur est de confesser qu'elle a eu l'insigne honneur d'être l'épouse du Très-Haut et la mère du Tout-Puissant. A ce titre, assurément, elle n'est pas une femme comme une autre, car celui qui est la pureté absolue et qui ne peut contracter

aucune tache du péché ne pouvait en prendre la contagion dans le sang de Marie qui est devenu le sien ; et dès lors, la conception immaculée de la sainte Vierge en est une conséquence nécessaire. Puis, si Marie a été la mère de Dieu sur la terre, elle n'a point cessé de l'être au ciel ; et ainsi elle trône avec l'humanité transfigurée en la personne de son divin Fils, partageant sa gloire et resplendissant à la fois, dans l'éternité, de l'éclat et du bonheur de l'épouse et de la mère de Dieu.

Voilà celle qu'on néglige ou qu'on dédaigne d'honorer et d'invoquer sur la terre! Elle, qui est la reine des anges du ciel, on ne lui accorde pas la plus petite place dans la maison de la prière! Elle, qui siége au trône de Dieu, on ne prononce presque jamais son nom dans la prédication chrétienne! Elle, qui est louée sans cesse sous la voûte céleste, ne reçoit pas un mot de louange ou d'action de grâces en des assemblées qui s'appellent chrétiennes! En vérité, cette inconséquence des hommes qui se vantent d'être plus raisonnables que les autres en religion, est inexplicable. Si vous croyez au Fils de Dieu fait homme, croyez donc aussi à la gloire et à la puissance de sa mère, et témoignez-lui au moins votre gratitude de vous avoir donné Celui que vous nommez votre Sauveur; et surtout dans vos peines de corps, d'esprit et de cœur, invoquez l'assistance de celle par qui le plus grand des bienfaits a été accordé aux hommes, la grâce du salut. Croyez qu'elle fera pour vous, en particulier, par l'intercession de sa prière maternelle, ce qu'elle a fait pour tout le genre humain par sa soumission à la parole divine et en consentant humblement à devenir l'instrument de la miséricorde infinie.

En vérité, tout philosophe que je suis, et quoique jusqu'à ce jour j'aie fait profession de ne pas croire au surnaturel, et ainsi je suis bien désintéressé dans la ques-

tion, j'avoue que si demain je venais à l'admettre, comme ceux qu'on appelle les piétistes protestants, et qui sont simplement les hommes de foi parmi eux, je ne reculerais pas devant les conséquences de ma croyance. Je n'adorerais pas certainement la mère de Jésus-Christ, car elle est une créature humaine ; mais comme elle aurait à mes yeux, de plus que les autres, l'insigne privilége d'être l'épouse et la mère de Dieu, j'invoquerais son intervention auprès du Tout-Puissant, et je lui rendrais un tendre hommage comme à la mère de la famille chrétienne. C'est, du reste, ce que font les catholiques ; et c'est justement parce qu'ils le font, qu'on ne veut pas le faire.

UN BAPTÊME.

10 mai.

Voici une nouvelle affaire qui me tombe sur les bras, ou plutôt sur la conscience. Mon frère me demande d'être le parrain de son enfant qui va naître, ou, comme on dit, de le tenir sur les fonts du baptême, moi qui ne sais que penser du baptême, et qui suis porté à croire que c'est une pure cérémonie sans vertu aucune, une espèce d'immatriculation sur le registre des chrétiens. Cela n'empêche pas que j'ai laissé baptiser ma fille, d'abord pour ne pas contrister la foi de ma femme, ensuite pour faire comme tout le monde, et ne pas causer de scandale dans l'Église à laquelle je suis censé appartenir. Je l'ai fait aussi, je l'avoue, parce qu'au fond n'étant pas suffisamment édifié dans mon incrédulité, je ne voulais pas prendre sur moi-même la responsabilité d'un refus, ni surtout exposer mon enfant aux suites possibles de cette privation. Il m'a donc paru plus prudent de laisser faire,

m'appuyant sur ce dilemme : ou le baptême ne signifie rien, ou il y a dans cet acte religieux une vertu divine. S'il n'est qu'une forme, il n'y aura rien à gagner, mais aussi rien à perdre, et s'il ne fait pas de bien, il ne peut pas faire de mal ; je ne risque donc rien à l'autoriser. Tandis que s'il s'y trouve réellement un avantage spirituel, je serais coupable de ne pas en faire profiter ma fille à laquelle il est offert ; et en définitive, devant Dieu et devant les hommes, c'est moi qui en répondrais ; ce que je n'ai pas voulu.

Dans le cas présent, sans doute, la position n'est pas la même. Mon refus ne ferait aucun tort à l'enfant, car à mon défaut on trouvera toujours un autre parrain. Seulement, il contristera mon frère, sa femme, toute la famille, qui ne comprendront pas mon scrupule de conscience, puisque c'est une simple convenance à accomplir, et non une profession de foi à faire. Selon l'opinion du monde, ils n'y verront qu'un acte désobligeant pour eux, et un signe de peu d'affection. Tout cela est très-ennuyeux, parce que je ne puis leur donner des explications suffisantes, ne voulant pas me poser à leurs yeux en ennemi de la religion au point de ne participer à aucune de ses prescriptions, à aucun de ses usages. Dans le fond je ne suis pas aussi incrédule que je le paraîtrais. Cependant il m'en coûte de faire des actes positifs et extérieurs qui semblent m'engager en des croyances dont je doute à tout le moins, et d'aller à l'église répondre de la foi d'un enfant, quand je n'en ai pas moi-même. En m'examinant bien dans mon for intérieur, c'est le vrai motif de mon embarras ; car, en cette circonstance, le respect humain ne peut me gêner beaucoup, puisque le monde n'attache aucune importance à cette affaire, et qu'on voit tous les jours les hommes les moins religieux se prêter

complaisamment à cette cérémonie comme à un devoir de société.

Ma conscience me demande donc si je ne vais point commettre un acte d'hypocrisie, une fausseté, un mensonge, en me posant devant l'Église en chrétien fidèle, quand je ne le suis pas, en récitant une profession de foi qu'au fond je n'accepte pas, et enfin en promettant solennellement de contribuer, autant qu'il dépendra de moi, à conserver à cet enfant les avantages du baptême dont je ne profite pas moi-même.

J'ai beau me dire qu'aux yeux du monde c'est une pure formalité à remplir. Ma conscience répond qu'aux yeux de Dieu il y a plus que cela, il y a tout au moins un engagement d'honnête homme de faire ce que l'Église demande et ce qu'on lui promet, en adoptant spirituellement l'enfant, dans le sens qu'elle attribue à la chose, et non en celui qu'il plaira à chacun d'y mettre.

Le meilleur moyen de me tirer de cette perplexité est d'examiner l'affaire à fond, afin de m'assurer si j'ai réellement des raisons sérieuses pour ne pas admettre l'efficacité du baptême, ou si je ne le repousse que par préjugé, sans m'être jamais rendu compte de ce qu'il peut y avoir dans ce sacrement, comme l'Église l'appelle. J'y ai cru autrefois, et je vais tâcher de me remettre dans l'esprit tout ce qu'on m'avait appris à ce sujet, en m'aidant de quelques livres de religion qui me sont restés de mon enfance.

IDÉE DU BAPTÊME.

15 mai.

J'ai passé plusieurs jours à lire tout ce que j'ai pu trouver dans ma bibliothèque sur le baptême, et cette

recherche m'a fait remuer des livres que je n'avais pas ouverts depuis bien longtemps. J'ai beaucoup réfléchi, pendant mes promenades, à ce que j'avais lu ; et maintenant, pour arriver à une conclusion, il me faut prendre la plume et noter avec soin le résumé de mes lectures et de mes réflexions.

Je suis allé d'abord à la source, en cherchant dans les Évangiles les paroles du Christ qui posent la nécessité du baptême pour le salut. J'ai trouvé deux passages très-positifs. L'un, qui établit le baptême nouveau, qui n'est plus celui de saint Jean, est conçu en ces termes adressés aux apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. (Matth., XXVIII, 19.) Tous ceux qui croiront et qui seront baptisés, seront sauvés. » (Marc., XVI, 16.) Dans l'autre, au troisième chapitre de saint Jean, le Christ affirme à Nicodème la nécessité de renaître pour entrer au royaume du ciel; et quand Nicodème demande s'il est possible qu'un vieillard rentre dans le sein de sa mère pour en sortir de nouveau, il lui est répondu : « qu'il faut renaître par l'eau et par l'Esprit-Saint; car ce qui est né de la chair est chair, mais ce qui naît de l'esprit est esprit. »

Il suit de là que le baptême produit une renaissance, non du corps, comme Nicodème le pensait, quoiqu'il fût docteur en Israël, mais de l'âme. Or, si l'âme renaît, elle est engendrée de nouveau ou régénérée, et c'est pourquoi on nomme le baptême le sacrement de la *régénération*.

Mais comment s'opère cette régénération ou cette génération nouvelle? Par l'opération du Saint-Esprit, qui s'infuse dans l'âme humaine au moyen de l'eau pure, qui est l'instrument et le symbole de toute purification, et de la parole qui est l'expression et le véhi-

cule de l'Esprit. Comme la parole humaine communique l'esprit de l'homme, ainsi la parole divine, prononcée par les ministres ordonnés à cet effet, transmet l'esprit de Dieu avec ses dons, quand ces ministres remplissent la mission qu'ils ont reçue. Ici encore, l'Esprit plane sur les cœurs et les imprègne de sa fécondité, comme aux jours de la création du monde. C'est le même Esprit qui en soufflant sur le corps d'Adam, tiré de la terre, y a créé l'âme qui lui a été unie. Dans le baptême a lieu une opération semblable, non pour faire l'âme à nouveau dans sa substance, mais pour réparer sa vie détériorée par le péché d'origine, et la rendre derechef participante à celle du ciel perdue par la faute de nos premiers parents.

Je ne puis mieux rendre comment je conçois l'effet du baptême, que par la comparaison avec la greffe qui transforme un arbre sauvage ou ce qu'on appelle un sauvageon. Elle y insère un bouton ou un œil d'un autre arbre déjà régénéré, et de ce point d'insertion sort une tige qui apporte une séve nouvelle au sauvageon; en sorte que, tout en conservant sa substance, il est tellement modifié par cette influence supérieure, qu'il produit des fleurs et des fruits d'une beauté et d'une bonté au-dessus de sa nature abandonnée à elle-même. C'est toujours le même arbre, mais transfiguré par le nouvel esprit qu'il a reçu.

Cette comparaison est confirmée par les suites des deux opérations. Car si, dans l'arbre régénéré, la greffe s'affaiblit et se dessèche, la vie ancienne et sauvage reprend aussitôt le dessus; de même que, dans la nouvelle créature engendrée dans le vieil homme par le baptême, si la vertu divine ne continue pas à être assimilée par l'âme du néophyte, la semence de la vie céleste non cultivée et sans nourriture s'épuise et meurt, c'est-à-

dire que la vie surnaturelle est étouffée dans cette âme par le poids de la vie terrestre, bien que le caractère qui lui a été imprimé, comme un sceau ineffaçable, ne puisse être détruit. De là, ce que l'Église appelle la mort de l'âme, amenée par le péché mortel, qui la dépouille de la vie de grâce : et la mort étant partout la privation de la vie, l'âme meurt en effet en se séparant de son principe, comme périt une branche séparée du tronc. Mais aussi, par cela que la semence divine, implantée une fois en elle, est indestructible, elle y reste à l'état latent, comme un germe enfoui dans l'obscurité, et toujours capable d'être révivifié et de renaître en ce monde, dès qu'il est atteint par un rayon du soleil des esprits, ce qui s'opère par un autre sacrement.

J'avoue que, sans comprendre encore parfaitement ces choses, elles me touchent et répondent à un besoin profond de mon âme. Quelle que soit notre opinion sur les causes de notre misère actuelle, nous ne pouvons la nier. Nous naissons les plus misérables d'entre les créatures ; l'éducation, nécessaire pour nous instruire et nous former à la justice et au bien, n'est qu'un enchaînement de douleurs ; et le reste de notre existence jusqu'aux glaces de l'âge est une lutte incessante avec la concupiscence et l'égoïsme. Pourquoi cette infirmité originelle, et comment en sortir pour s'élever à la perfection dont nous sentons le besoin, pour atteindre l'idéal du vrai, du bien et du beau auquel notre âme aspire? En vérité, je ne trouve rien, dans les religions de l'antiquité ni chez les philosophes, qui explique aussi bien que le christianisme le fait, notre état natif, notre vie tout entière. Et de plus, cette explication, en attribuant l'origine du mal à la volonté pervertie de la créature, nous sauve de cette terrible alternative : ou de nier la distinction du

bien et du mal, c'est-à-dire de les confondre dans le panthéisme; ou de rapporter le mal à l'auteur du bien, dont alors on ne comprend plus la bonté souveraine ni la puissance infinie, à moins qu'on ne fasse de Dieu un principe malfaisant, qui a créé des êtres misérables pour en faire avec dérision les tristes jouets de sa cruauté et de ses caprices. Blasphème et absurdité, puisque tout cela est en contradiction directe avec l'idée de la Divinité !

Puis, ce qui paraît plus touchant encore, c'est la manière pleine de raison et de douceur avec laquelle l'homme coupable est tiré de son péché, et sauvé de la mort éternelle méritée par sa révolte. L'imprescriptible justice doit avoir son cours; il faut donc que le criminel soit puni ; et, pour que la punition lui profite, il doit reconnaître sa faute, et la désavouer, ainsi que sa mauvaise volonté, en se détachant du mal. Adam affaibli et asservi au mal en était devenu incapable comme sa postérité, à laquelle il a transmis sa dégradation et son impuissance. Il fallait cependant un homme pour réparer, par la volonté humaine, le mal commis par la liberté de l'homme; et Dieu, dans son immense miséricorde, a daigné se faire semblable à nous pour relever en sa personne l'humanité qu'il a assumée, et en subissant à sa place le châtiment qu'elle s'était attiré. Ainsi la justice a embrassé la miséricorde, ou plutôt la miséricorde divine a fourni de quoi satisfaire à la justice immuable. L'homme est racheté par le sang expiateur et propitiateur de la victime céleste versé sur la croix pour le coupable, et désormais l'âme qui s'unira à Jésus-Christ, par la foi en sa parole et à son sacrifice, et qui sera baptisée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, participera, par la vertu de son baptême et des autres sacrements, à la vie du ciel communiquée

ici-bas par la grâce, et qui sera complétée au delà de cette vie dans la gloire. Ce nouvel homme, sortant des fonts baptismaux, me paraît admirable; et ce que j'admire encore plus, c'est cet enchaînement de moyens et de secours spirituels, cette persistance de discipline, de surveillance et de direction morale, par lesquelles l'œuvre du Christ libérateur est continuée dans l'Église, qui devient comme l'institutrice du genre humain pour lui enseigner dans tous les siècles les vérités éternelles, et surtout pour l'élever de clartés en clartés, de vertus en vertus jusqu'à la gloire et au bonheur infini du Père des lumières, de la source de tout don parfait, en un mot de ce que nous appelons en philosophie le souverain Bien.

VERTU DU BAPTÊME.

20 mai.

Il y a cependant, au milieu de cette lumière qui m'apparaît en ce moment, un point obscur, et je tiens à l'éclaircir. Je conçois jusqu'à un certain point comment la tache du péché d'Adam a passé avec son sang dans ses descendants, puisqu'ils ont été tous en puissance dans leur premier père. C'est pourquoi saint Paul dit, je crois, quelque part : « *In uno peccaverunt omnes*, tous ont péché dans un seul. » De là, la distinction de deux espèces de péchés : l'originel qui est transmis, et dont nous ne sommes atteints que par solidarité; et l'actuel qui provient de notre volonté propre, et dont nous sommes personnellement coupables. Mais je ne vois pas aussi bien comment, par quelle voie, la vie divine, apportée du ciel par le Médiateur, est communi-

quée à tous les chrétiens, à tous les hommes régénérés, en sorte qu'ils deviennent, par cette participation, enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ. Il est vrai qu'ils le deviennent seulement par adoption ; car le Verbe divin en est seul le Fils par nature, *unigenitus*, le seul engendré par le Père auquel il est consubstantiel et égal en puissance et en majesté. L'essence divine est incommunicable à la créature; et le fini, qui peut être uni à l'infini, ne peut jamais lui être identique, car Dieu est un, il est le Dieu unique. Mais, par sa nature régénérée, l'homme n'est-il pas véritablement le frère de Jésus-Christ, surnaturellement d'abord comme membre du corps glorifié du Sauveur, et même naturellement en la Vierge mère, dans le sein de laquelle le Verbe a pris la chair et le sang de l'humanité?

Maintenant donc se présente cette question : Comment la vie divine ou surnaturelle, unie en Jésus-Christ à la vie naturelle de l'homme qu'elle a transfigurée et divinisée, a-t-elle passé dans la postérité d'Adam pour la purifier de la tache originelle, et la délivrer des liens du péché, de la servitude et de la mort? Comment en a-t-elle fait une créature nouvelle, agréable aux yeux de Dieu, dont elle subissait la vindicte auparavant? Ce n'est point par la transmission de la vie physique du Rédempteur, puisqu'il est resté vierge comme sa mère; et d'ailleurs le moyen qui a servi à la propagation du mal, ne pouvait être employé à l'application du remède. Néanmoins, comme la vie se transmet partout par la génération, il faut bien qu'il y en ait une aussi dans ce cas; et, puisque la chair viciée ne devait point y avoir part, cette génération a dû être toute spirituelle. C'est ce que le Christ fait entendre à Nicodème par ces paroles : « Ce qui naît de la chair est chair, mais ce qui naît de l'esprit est esprit. » Et je me rappelle avoir lu autrefois

au premier chapitre de l'évangile selon saint Jean ces paroles significatives, auxquelles je trouve un sens pour la première fois : « A tous ceux qui l'ont reçu (le Verbe incarné), il a donné la puissance de devenir les enfants de Dieu, à tous ceux qui croient en son nom, qui ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. »

Là se trouve, je pense, la réponse à ma question. Oui, la vie de Jésus-Christ a été transmise aux enfants d'Adam, qui par elle ont été recréés et sont devenus des hommes nouveaux. Et cette œuvre de sa grâce, ce produit de l'amour de Dieu pour les hommes s'est accompli et s'accomplit encore chaque jour par une génération purement spirituelle, laquelle s'opère en chaque nouveau chrétien dans le baptême, appelé à cause de cela le sacrement de la régénération, et même le sacrement des morts, parce qu'il rend la vie du ciel à ceux qui l'avaient perdue. Cette génération se fait dans l'âme et non dans le corps, et par conséquent le sang et la chair n'y ont aucune part. Elle se fait par l'eau et par l'Esprit, dont la parole divine, prononcée avec foi, est le transmetteur. Quand il s'agit de baptiser des adultes, c'est-à-dire des hommes en puissance de leur raison et de leur liberté, il faut les instruire d'abord, comme le Christ a instruit ses disciples ; car c'est en vertu de leur foi à la parole éternelle qu'ils reçoivent la vie qui est en elle, et qui peut seule en faire de nouvelles créatures. C'est pourquoi Jésus dit à ses apôtres en leur donnant leur mission : « Allez et enseignez toutes les nations ; ceux qui seront baptisés et qui croiront en mon nom seront sauvés ; » c'est-à-dire ceux qui, avec l'eau du baptême, recevront dans leur cœur, par ma parole, le Saint-Esprit, seront reengendrés, régénérés, et ainsi ne seront plus « nés du sang, ni de la volonté

de la chair, ni de celle de l'homme, mais de Dieu lui-même. »

Toutefois, dans les enfants nouveau-nés ou encore en bas âge, sans parole, sans pensée, sans liberté en exercice, il y a une infusion de la foi et de la vie par l'administration même du sacrement; car il n'existe rien dans leur âme qui s'y oppose, ni doute, ni objection, ni inquiétude d'esprit et de cœur. Ce sont des âmes souillées, il est vrai, comme les autres, par la tache originelle, mais qui n'ont encore rien fait pour adhérer volontairement au péché dont elles n'ont pas même la connaissance. Ce doit donc être pour elles un immense bienfait d'être régénérées au début de l'existence, et d'entrer en ce monde avec la semence de la vie divine dans leur cœur, la foi infuse dans leur intelligence, et l'assistance de l'Esprit-Saint qui les remplira plus tard de ses dons par le ministère de l'Église, s'ils restent les enfants soumis de leur Père céleste.

Je ne sais plus ce que je viens de jeter sur le papier et je n'ai pu le relire. J'ai cherché à m'expliquer comment on peut croire à la vertu du baptême sans être absurde ni imbécile, et je crains presque le sort de ce comédien qui, jouant dans une tragédie, devant le peuple romain, le rôle d'un martyr, s'écria avec tant d'ardeur : je suis chrétien ! qu'il le devint en effet pour tout de bon et reçut soudain l'esprit de foi par l'accent de l'âme donné à sa protestation. Son rôle devint une réalité, et il passa du théâtre à l'amphithéâtre où il subit réellement le martyre. Je n'en suis pas là, et je n'ai pas encore la foi de saint Genest. C'est elle, au contraire, qui me manque; quoique, en beaucoup de choses, l'opposition de ma raison s'affaiblisse. J'entrevois des possibilités là où je ne voyais que des absurdités, et mon intelligence s'élargit et s'élève. Mais ma volonté tient

ferme, et elle n'a pas encore des motifs suffisants pour abandonner sa position.

NOUVEL EXAMEN.

21 mai.

Je n'ai pas osé écrire mon journal pendant plusieurs jours, parce que je me sentais troublé au dedans, et j'avais quelque peur d'y regarder pour me rendre compte de la disposition de mon âme. J'appréhendais instinctivement de la trouver plus chrétienne que je ne voulais, et j'ai fait un peu comme cet animal du désert qui enfouit, dit-on, sa tête dans le sable pour ne pas apercevoir le danger qui le menace. Ce n'est pas très-intelligent et j'en suis honteux aujourd'hui. La vérité avant tout; et puisque j'en sens si vivement le besoin, et qu'au fond je la cherche sincèrement, il faut tout faire pour la découvrir, et surtout la suivre et l'embrasser, si j'ai le bonheur de la rencontrer. « *Amicus Plato, magis amica veritas.* » Est-ce que cette maxime, que nous professons en philosophie, ne serait pas vraie aussi en religion? et n'a-t-on pas vu à travers les siècles, et surtout dans les premiers temps du christianisme, un grand nombre de philosophes et des plus distingués, qui ont dit courageusement aux hommes de leur époque, qu'ils avaient autant que moi intérêt à ménager : « *Amica philosophia, magis amicus Christus?* »

Seulement, en toute vérité, je ne puis encore me dire son ami, mais certainement je ne suis plus son ennemi; et, soit par tolérance de ma part, soit par une sympathie mystérieuse que je ne m'explique pas moi-même, je m'en sens depuis quelque temps sensiblement

rapproché. Je m'en aperçois de plusieurs manières : d'abord par ma conscience qui m'atteste clairement une modification dans mes vues, dans mes dispositions, dans mes goûts; puis dans le redoublement d'affection que ma femme et ma fille me témoignent, et qui a pris dans ces derniers jours un caractère plus tendre et plus gai; et enfin, par l'humeur contraire de mes amis les philosophes, qui ont quelque chose de guindé, de serré à mon égard, comme s'ils pressentaient que je m'éloigne de l'école, et que je suis prêt, comme nous disons en ce cas, à faire le plongeon.

Qu'y puis-je au fond? Si c'est la vérité qui m'entraîne, pourquoi lui résisterai-je, puisque je ne veux qu'elle? Et certainement on ne me prendra point par la foi du charbonnier; je lutte et me débats tant que je puis, mon journal en fait foi, lui qui est mon confident de tous les jours; et je ne cesserai le combat que quand mon esprit sera convaincu et ma volonté vaincue. Il faut le triomphe sur les deux; et jusqu'à présent, bien que l'esprit soit très-entamé dans les ouvrages extérieurs de la place, la volonté résiste dans la citadelle où flotte le drapeau philosophique. Elle ne l'abaissera que devant l'éclat de la vérité.

Au bout du compte, que dois-je faire de mon *parrainage*? Puis-je l'accepter sans mensonge ni hypocrisie? De mensonge, il n'y en aura point, puisque je ne nie point les dogmes que suppose le baptême chrétien, et, sans y avoir une foi explicite, j'y aperçois assez de vérité pour ne pas les repousser. Quant à la cérémonie baptismale et tout ce qu'elle implique, j'y aperçois, sinon la vertu, au moins le symbole de la purification des âmes, par laquelle la tache du mal, que l'Église nomme le péché, est effacée, ce qui les renouvelle par une sorte de régénération spirituelle. Si ce n'est point une insti-

tution divine, c'est au moins une très-belle et très-utile invention, puisqu'elle ouvre une voie au perfectionnement et à l'ascension de l'humanité. Maintenant, irai-je disputer sur les mots pour expliquer le comment de cette renaissance, et dirai-je avec Nicodème : « Est-ce qu'un homme peut rentrer dans le sein de sa mère pour en sortir de nouveau ? » Certes, non. Je ne veux pas mériter le nom du docteur d'Israël, qu'on applique depuis ce temps aux faibles d'esprit. Je trouve encore de l'obscurité dans le principe, mais les conséquences m'en paraissent admirables par leurs bienfaits. Celui qui adopte cette doctrine avec foi, et qui réalisera sa foi par les œuvres ne peut que devenir un homme excellent. L'Évangile qui lui donne la lumière de l'esprit, pour discerner sa voie en ce monde, et le courage de la volonté pour la suivre, lui procure autant de science qu'il lui en faut pour se diriger ici-bas, et, en outre, la paix de la conscience et la joie du cœur, choses précieuses que nous ne trouvons point dans nos études philosophiques.

Mais ne pourra-t-on pas me taxer d'hypocrisie si l'on me voit faire acte public d'une religion à laquelle je passe pour ne pas croire, et que, au vu de tous, je ne pratique point ? Puis, ne me faudra-t-il pas réciter tout au long et à haute voix le symbole des apôtres, après avoir répondu au prêtre qui me demandera si je suis chrétien catholique, pour être capable de me porter garant et protecteur de la foi de mon filleul ? Car enfin je vais répondre pour lui, devant l'Église, jusqu'au jour de sa première communion, où il renouvellera lui-même les vœux de son baptême.

Ceci est plus grave, et demande de nouvelles réflexions. Je n'ai point encore relu tout ce symbole, et il s'y trouve, autant que je me le rappelle, plusieurs articles, sur lesquels je ne suis point édifié : par exemple, la descente

du Christ aux enfers, sa résurrection, son ascension au ciel et au trône du Tout-Puissant, d'où il reviendra juger les vivants et les morts. Voilà, assurément, des choses de l'autre monde ; car ici-bas personne, que je sache, n'a été aux enfers et n'en est revenu, sauf dans les fictions des poëtes. Nous n'avons vu ressusciter personne, ni personne monter au ciel, à plus forte raison s'asseoir sur le trône de Dieu. Et enfin, jusqu'à présent, aucun juge n'est descendu de là-haut pour établir un tribunal parmi les hommes.

Il y a donc là pour la raison de dures paroles qui m'obligent à continuer mes investigations, au moins afin de m'assurer qu'il n'y a en elles ni absurdité ni impossibilité, bien qu'elles soient très-obscures. Je ne demande que cela pour sauvegarder ma conscience; car, enfin, pourquoi serai-je plus exigeant en matière de religion que pour la science, où je trouve tant de choses inexpliquées ou inexpliquables, et que je suis cependant forcé d'admettre pour expliquer celles que je comprends? Puisqu'il y a des mystères dans la nature, comment n'y en aurait-il pas dans ce qui la surpasse? et qui osera affirmer, s'il est vraiment philosophe, qu'il n'existe rien au-dessus d'elle ?

LA DESCENTE AUX ENFERS.

22 mai.

Le Christ est descendu aux enfers immédiatement après qu'il eut rendu l'esprit sur la croix. *Descendit ad inferos*, dit le symbole catholique; c'est donc un article de foi. Il est évident que ce fait n'a pu être connu que par la parole du Maître l'affirmant à ses disciples

après qu'il eut reparu au milieu d'eux avec son propre corps, pour les instruire et les préparer à leur mission pendant quarante jours. Voilà ce que disent les Actes des apôtres écrits par saint Luc. La raison qui ne croit pas à la révélation et qui récuse l'autorité de la foi peut assurément contester ce fait, sous le prétexte qu'on n'a jamais rien vu de semblable, et que selon les lois de la nature, ceux qui quittent cette terre par la mort n'y reviennent jamais. Voilà tout ce que peut signifier sa négation. Elle dit : cela n'est pas vrai, parce que je ne l'ai jamais vu, et que je n'ai connu personne qui l'ait vu. Est-ce un argument bien solide? Tous les jours on affirme des faits historiques dont on n'a point connu les témoins; autrement l'histoire serait impossible, et il n'y aurait jamais de tradition parmi les hommes. Dans ces faits, il y en a qui semblent invraisemblables : il faut en faire la critique, dit-on. Soit, mais que de divergences et même de contradictions parmi les critiques, aujourd'hui surtout qu'ils mettent tout en question!

D'ailleurs la descente du Christ aux enfers, si elle est réelle, est aussi un fait, un fait de l'autre monde, il est vrai, mais qui est proclamé et cru depuis dix-huit siècles par des milliards d'hommes sur l'autorité de l'Église l'affirmant elle-même sur la parole de son fondateur. Au fond il n'y a rien d'absurde là-dedans : ce n'est qu'un fait extraordinaire ; et qui osera dire qu'il est impossible? Nous ignorons complétement où va l'âme quand elle quitte son corps, et toute la science humaine ne nous apprend rien de certain à cet égard. Nous croyons cependant qu'elle survit au corps, et par conséquent qu'elle va quelque part en attendant le jugement dernier. Où, et comment? qui le dira? Donc, qui peut nier sensément que l'âme du Christ soit descendue

aux enfers? Si l'on croit qu'il est Dieu, le Maître de la vie et de la mort, cela ne fait point question : il peut prendre et déposer la vie comme il lui plaît. Et quant à ceux qui n'ont pas foi en sa divinité, les uns soutiendront que sa descente aux enfers est une invention humaine comme le reste; les autres la prendront pour un symbole, ou un mythe; et enfin, d'autres, dont l'incrédulité est plus raisonnable, n'ayant après tout aucun moyen de s'assurer de la vérité du fait, diront qu'ils n'ont point de raison de l'admettre, mais par contre aucun motif non plus de le nier, si ce n'est son étrangeté. Pour moi, j'en suis là.

Du reste, cette descente d'un homme dans les lieux inférieurs est si peu incroyable en soi, que toute l'antiquité païenne y a cru. Plusieurs de ses héros passaient pour l'avoir effectuée, et ses poëtes ont chanté leurs louanges et leur courage. Orphée y était allé pour redemander son Eurydice, qu'il a reperdue par l'impatience de son amour. Thésée y est descendu pour délivrer des chaînes de la mort son ami Pirithoüs. Virgile y fait descendre Enée, je ne sais plus pourquoi ; et Dante y descend à son tour sous la conduite de Virgile pour y trouver Béatrix. Enfin, l'ingénieux Fénelon, tout archevêque qu'il était, y conduit son Télémaque pour avoir des nouvelles de son père Ulysse, et afin de s'assurer s'il est encore parmi les vivants. On me dira que ce sont des fictions poétiques, et que la poésie est une affaire d'imagination. Je l'accorde, mais il n'en est pas moins vrai que les œuvres de l'imagination, pour plaire aux peuples, ne doivent pas être absurdes, et que ce qui choque le bon sens des hommes et les lois de leur raison n'est jamais admiré par la multitude. Il faut donc qu'il y ait du vrai dans ces fables ou sous ces mythes, une portion de vérité exagérée ou faussée par

la fantaisie des poëtes; et, en définitive, je ne vois pas pourquoi la descente du Christ aux enfers serait plus invraisemblable que les autres.

Maintenant, pourquoi le Christ est-il descendu aux enfers? Et d'abord, qu'est-ce que les enfers dans ce cas? Selon la doctrine catholique le mot *inferos* signifie ici les lieux inférieurs, où, d'après la tradition, les âmes des justes de l'ancien Testament attendaient avec désir la venue du Sauveur promis, du Messie, qui pouvait seul rouvrir aux hommes, même les plus justes, les portes du ciel fermées au genre humain par le péché d'Adam. Il fallait qu'ils vissent le Libérateur et reçussent sa parole pour être éclairés par sa lumière et délivrés par leur foi en sa vertu. C'est pourquoi il est dit que, quand Jésus est remonté au ciel après sa visite aux lieux inférieurs, il a été accompagné du cortége nombreux de ces âmes purifiées, libérées et triomphantes. Tout cela est d'une rigoureuse conséquence avec les principes du christianisme; et, même sans accepter toute cette doctrine, je ne puis qu'être vivement frappé de l'enchaînement de ses dogmes, où tout se tient si étroitement qu'un anneau brisé rompt toute la chaîne, tandis que chaque point est consolidé par l'ensemble.

C'est donc dans les limbes que le Christ est descendu, et non dans le triste séjour des réprouvés où la lumière du ciel ne pénètre plus, et qu'on appelle à cause de cela les ténèbres extérieures. C'est la demeure de ceux qui se sont mis par leur révolte en dehors du règne et de la loi de Dieu. Dans les limbes, au contraire, se trouvait la portion de l'humanité sortie de ce monde avec la foi en la parole divine et l'espérance en ses promesses, et qui en attendait l'accomplissement sans éprouver d'autre souffrance que celle de leur attente.

Puis-je donc accepter cette croyance? Oui, implicite-

ment, si j'admets la divinité du Christ; et j'ai constaté plus haut qu'il est difficile de voir en lui autre chose qu'un Dieu. Mais dans quel sens doit-on comprendre et expliquer cette divinité? C'est une autre affaire sur laquelle je ne suis pas encore fixé. Toutefois ma conscience ne se révolte pas à la pensée de prononcer l'article du symbole qui affirme la descente du Christ aux enfers, et c'est tout ce que je veux en ce moment et pour la circonstance.

LA RÉSURRECTION, L'ASCENSION.

23 mai.

Quant à la résurrection du Christ et à son ascension au ciel avec son corps qu'il a repris au sépulcre, je ne sais qu'en penser. Si c'est un fait prouvé par des témoignages suffisants, je n'ai rien à dire, pas plus que sur tant d'autres faits extraordinaires rapportés par l'histoire et qui sont aujourd'hui acceptés de tous. Or la résurrection a eu pour témoins, selon les évangiles, plus de cinq cents personnes qui ont vu de leurs yeux Jésus vivant après sa mort, l'ont touché de leurs mains, ont entendu sa voix, et même ont mangé et bu avec lui, afin qu'il fût bien constant qu'il n'était ni un revenant ni un fantôme. L'ascension a eu pour témoins tous les apôtres qui l'ont vu s'élever dans les airs et l'ont suivi de leurs regards jusqu'à ce qu'il disparût dans les cieux.

Or ces faits, très-extraordinaires en vérité, semblent aussi bien prouvés que tant d'autres transmis par la tradition historique et devenus des articles de la foi chrétienne; ils ont été acceptés à ce titre par des mil-

liards d'hommes dans l'Église. Que suis-je, moi, en définitive, pour les nier devant cette nuée de témoins ou d'adhérents? Comment démontrerais-je qu'ils ne sont pas véritables, mais le produit de la fourberie ou de l'illusion de ceux qui les affirment? Il n'y aurait qu'un moyen de trancher la question : ce serait de soutenir qu'ils sont impossibles, comme on l'a fait, très-légèrement à mon sens, pour le surnaturel, en refusant même de l'examiner, sous le prétexte qu'il ne peut exister et que le philosophe ne doit pas raisonner sur des chimères. Cette manière de réfuter est commode, mais elle n'est guère philosophique; car elle suppose démontré ce qui est en question, la raison décidant de son autorité propre que tout ce qui la surpasse ne peut exister ; *quod erat demonstrandum.*

Ainsi, dans le cas de la résurrection du Christ, l'on compte pour rien les nombreux témoins qui l'affirment parce qu'ils ont revu vivant celui qu'ils avaient vu mort et enseveli. Pour avoir le droit d'en affirmer l'impossibilité, il faudrait commencer par expliquer ce que sont la vie et la mort, non pas seulement dans leurs formes et par les apparences, mais dans leur essence et au fond. On dit que la mort est la privation ou la cessation de la vie, parce que aux mouvements de l'une succède l'immobilité de l'autre. Mais c'est là une explication superficielle, tirée du témoignage des sens et que la raison elle-même n'accepte pas, pour peu qu'elle ait de science de la nature. Partout, en effet, elle aperçoit une alternative incessante de vie et de mort, la mort ne terminant une existence que pour en susciter une autre, en sorte que la vie sort perpétuellement de la mort. Peut-il y avoir contradiction entre deux choses toujours en action et en réaction, et qui s'impliquent l'une l'autre? Donc, bien loin qu'il y ait de l'absurdité

dans une résurrection, à considérer les choses d'une manière générale, c'est pour ainsi dire une loi de la nature partout où il y a de la vie, les êtres animés vivant pour mourir et mourant pour revivre, en sorte que l'exercice de la vie est le fonctionnement de la mort et que la mort est la porte de la vie.

Je vois assurément ce qu'il y a d'extraordinaire et, si l'on veut, de miraculeux dans la résurrection du Christ. C'est un fait en dehors du cours ordinaire des choses ici-bas, où les mortels qui ont perdu la vie n'ont pas le pouvoir de la reprendre. Plus tard, je tâcherai d'éclaircir la question des miracles qui m'a souvent préoccupé et embarrassé. Pour le moment, la mort étant donnée, c'est-à-dire la séparation de l'âme et du corps dont l'union constitue un homme, il s'agit de savoir si, par un moyen quelconque, l'âme séparée ne peut être réunie au corps qu'elle vient de quitter, de manière à y reprendre ses fonctions en y faisant de nouveau circuler la vie. A coup sûr, si cela est possible, ce ne peut être que par la puissance surhumaine qui avait primitivement uni cette âme à ce corps pour en faire un homme. Or, qui osera dire que celui qui a le pouvoir de faire un homme n'aura pas le pouvoir de le refaire, s'il y a pour cela des raisons providentielles? Ou il faut nier Dieu créateur, ou il faut lui accorder la puissance de réparer son œuvre, et, si l'on veut, de la recréer. Certes, le second cas serait moins difficile que le premier, puisqu'il ne s'agit que de réunir ce qui a été momentanément séparé. Or, si le Christ est Dieu, comme l'Église l'affirme, n'est-il pas le maître de la vie et de la mort? Et alors qu'y a-t-il d'étonnant qu'après avoir expiré sur la croix pour payer la dette de l'humanité, il reprenne après trois jours le corps dont il avait daigné se revêtir, d'abord pour manifester sa divinité

d'une manière éclatante, et ensuite pour relever par sa présence et par les preuves de son amour le courage et l'espérance de ses disciples, pour achever de les instruire et de les préparer par ses discours à leur haute mission?

Quant à son ascension au ciel, je n'ai rien à y objecter, s'il est vrai qu'il en soit descendu, comme l'affirme le dogme de l'incarnation que j'ai déjà examiné, et dont j'ai admis la possibilité. Il est évident que si Jésus-Christ est le maître du ciel et de la terre, rien ne peut l'empêcher d'aller et de venir dans son immense empire. Après lui avoir accordé la toute-puissance, il serait absurde de lui en refuser l'exercice. D'ailleurs, comme je le disais, c'est un fait à constater, et par conséquent c'est une affaire de témoignage historique. Tous les apôtres l'ont vu monter au ciel, et l'Évangile ne fait que rapporter leur attestation que l'Église a confirmée par la tradition et par le dogme.

Ici donc je dis la même chose que tout à l'heure. J'admets ces faits dogmatiques comme possibles, sans y avoir une foi explicite. Je me garde bien de les nier, et suis même porté à y croire, parce que, d'un côté, je n'y vois rien d'absurde, et que, de l'autre, j'aperçois leur connexion intime, et pour ainsi dire leur solidarité avec les autres dogmes chrétiens. Donc, en les articulant aux fonts baptismaux et par la récitation du symbole, je ne prononcerai aucune parole contraire à ma conscience ni à ma pensée.

LE JUGEMENT DERNIER.

24 mai.

Le symbole dit que le Christ, après être monté au ciel où il est assis à la droite du Dieu tout-puissant avec l'humanité qu'il a glorifiée en sa personne, reviendra au dernier jour, lors de la consommation des siècles, pour juger les vivants et les morts.

Ce second avénement sera aussi éclatant, aussi magnifique que le premier a été humble et obscur. L'Évangile en fait un tableau splendide. Jésus paraîtra au milieu des nuées, entouré de la multitude des anges; et les hommes de toutes les nations et de tous les temps devront comparaître devant le tribunal céleste. Alors il séparera les boucs des brebis, mettant les uns à sa gauche pour aller au feu éternel, et les autres à sa droite pour entrer dans sa gloire.

Deux choses me frappent dans cette description du jugement dernier faite par l'Évangile. C'est d'abord la netteté de l'annonce d'un jugement final avec le détail des circonstances qui l'accompagneront. Il n'y a que la religion pour parler ainsi; et, parmi les religions, le christianisme seul parle avec cette autorité et cette clarté des choses de l'autre monde. C'est comme une prophétie. En toutes, cependant, il est question du jugement de chaque homme au sortir de cette vie; et personne de nous n'a oublié Minos, Rhadamante et Éaque siégeant dans les lieux infernaux à la porte des enfers ou des Champs-Élysées. L'idée de la justice est tellement innée à l'âme humaine, que, si elle a été violée en ce monde, il lui semble nécessaire qu'elle soit réparée dans un autre. Mais nulle autre part que dans la reli-

gion chrétienne, il n'est question d'un jugement universel qui sera la clôture et la consommation des siècles, jugement universel sous tous les rapports, qui, revisant et confirmant les arrêts du jugement particulier subi après la mort, atteindra en même temps tous les hommes et réparera toutes choses.

En second lieu, je suis profondément touché du principal motif de la récompense et de la condamnation, et je reconnais là l'esprit admirable de l'Évangile, qui est la charité. Ceux que le Christ appelle les bien-aimés de son père, et qu'il place à sa droite dans son royaume, ne sont pas les plus savants, les plus puissants, les plus grands de la terre, pas même ceux qui ont eu la foi jusqu'à transporter les montagnes, ou le don de prophétie, ou le don des langues, ni ceux qui ont distribué leurs biens aux pauvres, ou exposé leur vie soit par ostentation soit pour des motifs humains ; non, il place à sa droite et admet à la possession de sa gloire ceux qui l'ont servi lui-même dans la personne des malheureux, c'est-à-dire qui les ont soulagés en son nom et pour l'amour de lui ; car, leur dit-il, tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre eux, c'est à moi que vous l'avez fait. Il proclame donc, par ces paroles, que ce sont avant tout les œuvres de charité qui méritent la couronne céleste, et qu'il n'y a d'œuvres véritables de ce genre que celles inspirées par l'amour de Dieu, et non par la vanité et l'intérêt propre; en d'autres termes, que l'homme vraiment charitable fait le bien sans retour sur lui, avec le dévouement de sa personne jusqu'au sacrifice, et par le désir pur et unique du bien général, du bien universel, qui est en Dieu, qui est Dieu lui-même. Voilà ce qui rend la morale de l'Évangile si élevée et si claire, si efficace en même temps, parce que, enseignant par ses préceptes et par ses conseils la plus haute perfection,

ce qu'il y a de plus sublime dans l'amour, le sacrifice de soi aux autres, elle montre à chaque chrétien son modèle en la personne de Jésus-Christ. Et Jésus-Christ, exemple de toutes les vertus du chrétien, et qui sera un jour son juge pour le récompenser ou le punir d'avoir accompli ou violé la loi, est aussi le motif et le terme de son espérance, parce qu'il est l'objet final et le complément de son amour.

Il faut l'avouer, les conjectures et les inductions des philosophes, si fondées qu'elles puissent être, sont bien pâles, bien faibles en face de pareilles affirmations et de telles promesses. Elles s'appuient, il est vrai, sur le témoignage de la conscience morale, qui, en prescrivant la justice, en proclame l'obligation, et par conséquent déclare déméritants, blâmables et punissables tous ceux qui la violent avec connaissance et volonté. Or, tous les coupables ne sont point punis en ce monde : il faut donc qu'ils le soient ailleurs, puisque la justice est imprescriptible. D'où la raison conclut qu'il y a une justice extra-mondaine, ou en dehors de ce monde, à laquelle aucun homme ne peut échapper, et qui lui demandera compte après sa mort de tout ce qu'il aura fait pendant sa vie, le récompensera ou le châtiera en raison de ses mérites ou de ses démérites. Mais quel sera le juge? où sera le tribunal ? Quelle sera la nature des récompenses et des peines ? seront-elles temporaires ou sans fin ? Y aura-t-il un lieu d'expiation et de purification pour les âmes données au bien, mais encore souillées par le mal? Nous autres philosophes, nous ne touchons point à ces questions, et avec raison, parce que nous n'avons au fond aucun moyen de les résoudre. Ce sont des choses de l'autre monde, et comme, d'une part, nous ne connaissons personne qui y soit allé et en soit revenu pour nous dire ce qui s'y passe, et que, par la

lumière de notre raison, nous ne pouvons y atteindre; convaincus, d'autre part, que personne du ciel n'en est descendu pour nous instruire de ce qui en est, nous prenons prudemment le parti de n'en point parler, parce que nous ne saurions qu'en dire.

Cependant nous voudrions bien en savoir quelque chose, et notre prudente abstention ne satisfait ni l'esprit ni le cœur des hommes, qui, ayant tous plus ou moins le pressentiment d'un autre monde, aimeraient à savoir où l'on va après la mort et comment on y va, puisqu'enfin il faut y aller un jour. C'est pourquoi, force nous est d'avouer que la philosophie ne suffit point aux aspirations de l'humanité, aux besoins moraux des peuples; et qu'ainsi, à côté d'elle, si non au-dessus, car je me garderai bien de dire avec quelques-uns au-dessous d'elle, il faut la religion avec ses révélations vraies ou fausses, avec ses dogmes et ses commandements imposés par la divinité ou inventés par les hommes, enfin, avec toute sa pompe de poésie, de musique, de cérémonie et d'arts de tous genres pour frapper l'esprit des peuples, les instruire d'une manière proportionnée à leur intelligence, et les conduire à la moralité par l'attrait des récompenses et la crainte des châtiments. Du reste, Platon, le maître à tous, et Cicéron, qui répète les paroles de tous, quand ils ont abordé ces hautes questions des choses de l'autre monde, ont dit : « Nous n'en saurons jamais rien de certain à moins qu'un Dieu ne vienne lui-même nous en instruire. » Ce Dieu désiré, annoncé et presque invoqué par le divin Platon pour enseigner avec certitude à l'humanité les choses du ciel, est-il venu, comme l'Église l'affirme, et serait-ce celui qu'elle adore sous le nom de Jésus-Christ, Verbe incarné, fils de Dieu et Dieu fait homme? *That is the question.*

LE JUGEMENT DERNIER. (Suite.)

1er juin.

D'après la doctrine chrétienne, il y aura après la mort deux jugements : l'un particulier, que chaque âme doit subir au sortir de ce monde, à la fin de son épreuve ici-bas, et qui lui assignera sa place dans ce monde nouveau où elle entrera ; car il faut bien qu'elle aille quelque part en quittant la terre, et c'est la nature de son rapport avec la loi divine qui en décide. L'autre jugement, qui confirmera le premier et le complétera, est destiné à rétablir l'ordre universel dans la création; et en fermant la sphère du temps, il consommera le règne de l'éternité, les bons étant unis indissolublement à Dieu auquel ils se sont donnés entièrement avant de mourir, les méchants, qui ont persisté jusqu'à la fin dans leur hostilité, se livrant complétement au mal avec lequel ils ont pactisé de cœur et d'esprit, et n'ayant pas même le désir de s'en séparer. Quant aux âmes attachées à Dieu par leur amour, mais auxquelles les suites de leurs fautes non encore expiées ni effacées par la purification interdisaient le bonheur de le voir, elles auront achevé le temps de leur peine, ou elles seront graciées par la miséricorde divine. Il ne restera donc plus dans l'univers que deux camps : celui de l'Éternel, triomphant avec tous ses enfants qu'il remplira de sa vie, de sa gloire, de sa béatitude, et dans lequel la mort sera absorbée par la victoire, car tout ce qui était mortel et corruptible aura revêtu l'incorruption et l'immortalité ; et le camp ou plutôt l'abîme du Mal, vaincu, enchaîné, rendu impuissant avec tous ses satellites et réduit à se

dévorer lui-même sans pouvoir désormais nuire à personne.

Je n'ai rien à objecter à tout cela, parce que, sans avoir la certitude qu'il en sera ainsi, je ne puis cependant pas rejeter ces assertions comme absurdes et les faits qu'elles annoncent comme impossibles. D'ailleurs, je n'aurais rien à mettre à la place. La philosophie ne suit pas les âmes au delà de ce monde, et elle n'a aucun moyen de savoir ce qu'elles deviennent. Seulement, comme cela leur importe énormément, puisque leur avenir en dépend, nous ne devons pas nous étonner que les peuples s'adressent à d'autres qu'à nous, pour avoir des renseignements si utiles; et ils les demandent à la religion qui prétend les tenir de Dieu lui-même par ce qu'elle appelle la révélation. A cela encore je n'ai rien à dire, si l'on peut démontrer le fait et la vérité de la parole révélée, comme l'Église l'affirme. Ce fait, en tant que fait, est, comme tout autre, l'objet de la critique historique, qui doit le constater impartialement s'il est suffisamment prouvé, ou le nier, dans le cas contraire. Mais la critique n'a point le droit, comme quelques-uns osent le dire aujourd'hui, de se refuser à l'examen sous prétexte que le fait est impossible. C'est un déni de justice ou une fin de non-recevoir que ne doit pas se permettre une raison honnête.

Ici se présente une autre question qui a bien sa difficulté, et que je ne sais comment résoudre, car c'est aussi une chose de l'autre monde. Dans quel état se trouve l'âme séparée du corps par la mort, et quel est le mode de son existence dépourvue de l'organisme à travers lequel elle sentait et agissait dans la vie actuelle? On dira peut-être qu'elle se trouve dans l'état des esprits qui n'ont point de corps, et par conséquent plus au large et plus libre, puisqu'elle est délivrée du poids

et des chaînes de la chair, laquelle, on ne peut le nier, lui est souvent ici-bas un embarras et un obstacle. Cette réponse ne vaut que pour les platoniciens qui voient tout l'homme dans l'intelligence, ou pour les stoïciens qui le voient dans la volonté. Pour les uns et pour les autres, la mort est une délivrance qui ouvre une prison, brise des fers ou fait cesser une servitude humiliante.

Malheureusement pour ces doctrines, l'humanité n'est point ce qu'elles la font. Le corps humain n'est point une geôle temporaire ni un empêchement accidentel. Il est, au contraire, une partie intégrante de l'homme, dont la personne est composée de deux éléments essentiels; ce qui le distingue des purs esprits. Il s'ensuit que la mort, en séparant ces deux parties unies par la vie, mutile l'humanité, dont la partie spirituelle va au royaume des esprits, tandis que la partie matérielle retourne à la terre dont elle a été tirée. Il en résulte donc aussi que l'âme au sortir de ce monde, quelle que soit sa destinée, n'est plus un homme tout entier, mais un fragment d'homme, qui a besoin de retrouver son complément pour atteindre à la perfection de sa nature; ce qui implique pour elle et en elle un certain vide, une privation, je n'ose pas dire une défectuosité, mais au moins un défaut de plénitude dans son existence.

Donc, s'il est vrai que la nature humaine est essentiellement composée d'une âme et d'un corps, c'est pour l'âme une grande perte que d'être dépouillée de son corps par la mort, et c'est pourquoi tous les hommes en ont instinctivement une si grande appréhension, comme si elle devait les anéantir. L'âme séparée ne peut donc subsister ainsi éternellement, si elle doit, comme elle y aspire, arriver à la perfection et au bonheur; et par conséquent, pour les atteindre ef-

fectivement, il faudra que la partie essentielle qui lui a été ôtée lui soit rendue un jour; ou, en d'autres termes, que l'homme soit réintégré dans la plénitude de sa nature. Voilà où la logique nous conduit nécessairement, en partant du principe de la constitution dualiste de l'humanité, ou de l'unité de la personne humaine en deux éléments, qui n'ont point, sans doute, la même importance dans sa vie, mais qui sont parties intégrantes de l'ensemble.

Ici, je le constate avec plaisir, ma philosophie est d'accord avec la doctrine chrétienne, qui enseigne la dualité essentielle de la nature humaine. En sorte que, à la consommation des siècles, où, suivant cette doctrine, toutes choses doivent être réparées, restaurées, remises en ordre conformément à l'idée de leur Créateur, les âmes reprendront leur propre chair pour comparaître au jugement dernier. Là elles seront récompensées ou punies dans les deux parties de leur existence qui ont concouru ici-bas, dans l'unité de leur personne, à leurs bonnes ou à leurs mauvaises actions. C'est le dogme de la résurrection de la chair, dont j'examinerai plus tard la possibilité et le comment.

Ceci posé, je me demande comment vivent les âmes séparées de leur corps dans les trois états où elles peuvent se trouver dans l'autre monde; savoir, au ciel, en société avec Dieu; dans l'enfer, en société avec le démon; et enfin entre le ciel et l'enfer, dans le lieu des expiations ou de la purification dernière que l'Église appelle le purgatoire, et que la raison elle-même ne peut refuser d'admettre, si elle croit au perfectionnement progressif dans un autre monde.

Si, comme l'enseigne l'Église, l'âme, entièrement purifiée et qui s'est donnée à Dieu dans la plénitude de sa liberté, entre en participation de la vie divine par la

médiation de Jésus-Christ, qui a élevé au ciel son humanité entière, corps et âme, en l'attachant indissolublement à sa divinité, assurément on ne peut pas dire qu'elle manque de quelque chose, puisqu'elle vit dans le sein du bien souverain et qu'elle est entrée en partage de la gloire et de la félicité éternelles. Et cependant, sans qu'elle en éprouve le vide, ne lui manque-t-il pas réellement quelque chose, puisqu'elle n'est pas complète dans sa vraie nature tant que son propre corps ne lui a pas été rendu ? Ne peut-on pas le croire d'après l'enseignement chrétien lui-même, qui annonce la résurrection future de la chair au moment où le complément de sa récompense lui sera donné? *Surget corpus spiritale*, dit saint Paul, *surget in incorruptione*, *in virtute*. Quand elle aura été unie de nouveau à cette chair régénérée, qui sera bien la sienne, n'aura-t-elle pas encore plus de gloire par la glorification de son corps? et sa félicité déjà si grande ne sera-t-elle pas augmentée par les pures jouissances du corps transfiguré? La conséquence me semble inévitable, et comme philosophe, je me crois en droit de l'affirmer ; mais je ne suis pas encore assez chrétien, et surtout assez théologien, pour attribuer cette opinion à l'Église.

Dans l'enfer, le lieu des châtiments sans fin, les âmes humaines privées de leur corps participent aux souffrances des ennemis de Dieu, en raison de la gravité de leurs fautes; car les peines devant être proportionnées aux délits, l'homme le plus coupable sera toujours moins puni que ceux qui l'ont tenté et entraîné à la révolte. L'homme n'a point inventé le mal ; il y a participé par faiblesse à la suite de la tentation; et quoique, en y persistant jusqu'à la mort malgré tous les secours de la miséricorde divine, il se soit assimilé à l'auteur du mal, comme au fond il n'en a point eu l'initiative,

il ne doit avoir qu'un rang secondaire dans la peine comme il l'a eu dans le crime. Mais ne peut-on pas dire aussi que, tant que son corps ne lui est pas rendu, il manque quelque chose à son châtiment, et que la justice ne sera complète qu'autant que son corps y participera comme son âme dont il a été le serviteur et le complice dans la perpétration du mal ? Ses douleurs devront donc s'accroître, quand il retournera à l'enfer avec son corps ressuscité pour le jugement, comme la joie du bienheureux s'augmentera par la participation de la chair glorifiée à la félicité éternelle. C'est encore une opinion philosophique que j'émets ici, n'ayant point la prétention de l'attribuer à l'Église dont je suis un membre infidèle et peu instruit.

Quant à l'état des âmes dans le purgatoire, je n'y vois point de difficultés, puisqu'elles n'en sortiront que pour entrer dans le séjour de la lumière et ne reprendront leur corps qu'au moment de comparaître au grand jugement. Elles seront alors dans la même situation que les bienheureux, ayant satisfait à la justice divine par leurs expiations, et consumé, dans le feu épurateur, le reste de leurs souillures terrestres. Il y a bien encore là une question accessoire sur la nature de ce feu qui doit pénétrer et purifier des âmes, mais nous la retrouverons probablement plus tard.

J'éprouve, je l'avoue, une certaine joie en me trouvant cette fois d'accord avec la doctrine chrétienne, au moins telle que je la comprends. Et ce m'est un soulagement, et je dirai même un appui, de pouvoir justifier et confirmer par la voie de la philosophie ce qu'enseigne aux chrétiens la révélation, laquelle n'est rien moins aux yeux de l'Église que la parole divine elle-même

UNE JEUNE FILLE QUI VEUT SE FAIRE CARMÉLITE.

2 juin.

Hier, j'ai eu une grave conversation avec un de mes amis, et il m'en reste une certaine inquiétude qui ressemble à un trouble de conscience. Je crois n'avoir dit que ce que je pense en effet, mais je crains d'avoir parlé avec trop de passion, parce que dans ce que je lui ai dit il y avait un retour sur moi-même, agité que j'étais par l'imagination de ma propre douleur, si je me trouvais dans une situation semblable à la sienne.

Mon pauvre ami est venu me confier que sa fille, âgée de vingt ans, voulait entrer en religion, et, qui plus est, dans un ordre des plus austères. Sa femme, quoique très-pieuse, est désolée, et lui au désespoir. Cependant comme c'est un homme raisonnable et consciencieux, bien qu'il ne soit pas plus catholique que moi, il n'a pas voulu donner de réponse à la demande de sa fille sans me consulter, et nous avons discuté cette affaire pendant deux heures. Discuter n'est pas le mot, car nous étions tout à fait d'accord pour la négative; et c'est à qui de nous deux en dirait le plus contre cette singulière envie d'une jeune fille, dont l'éducation a été très-soignée, qui a de l'instruction et des talents d'agrément, une jolie figure, un bon caractère, une dot convenable, et qui pourrait ainsi entrer avantageusement dans le monde et y devenir une bonne mère de famille. Or la voilà qui tout d'un coup veut se faire carmélite, c'est-à-dire se condamner à toutes les privations imaginables pour le reste de ses jours, qu'elle abrégera certainement par les jeûnes, la mortification et tous les exercices de la pénitence.

Nous ne comprenons pas comment une telle pensée est entrée dans la tête de cette enfant, qui n'a connu jusqu'à présent que les douceurs d'une existence aisée au milieu de l'affection et de la plus tendre sollicitude de ses parents, attentifs à lui épargner la moindre souffrance. Il est vrai qu'à l'époque de sa première communion elle a été mise au couvent pendant quelques années ; car mon ami, philosophe comme moi, tout en ne pratiquant pas la religion à laquelle nous ne croyons guère, voulait cependant que sa femme et sa fille eussent la foi et la missent en pratique. Il y trouvait la plus solide garantie de leur vertu et de leur bonheur. Seulement il n'en voulait qu'une certaine dose, juste autant qu'il en fallait pour les discipliner, et pas assez pour les porter à l'exaltation où il voit aujourd'hui son enfant. Malheureusement les choses du cœur ne se mesurent pas comme on veut, et tout ce qui s'y rapporte est difficile à manier. Voilà maintenant sa fille qui a plus de piété qu'il n'en désirait, et il en est presque à regretter d'y avoir contribué par sa condescendance.

Nous avons voulu nous convaincre ; et, à cette fin, nous avons répété sous toutes les formes, que la vie religieuse est contraire à la nature, qu'elle la violente ; et, qu'en cette matière, l'Église catholique, si sage à tant d'égards, donne dans un excès qui la rend odieuse au monde. Et, quoique nous n'aimions pas le protestantisme, qui nous paraît une philosophie bien plus qu'une religion, nous lui donnions cependant raison sur cet article. Je sens le besoin de reviser en ce moment nos principales objections, afin de les peser plus à loisir et d'en acquérir une conviction plus profonde; parce que, malgré l'ardeur avec laquelle j'ai abordé la question, et peut-être à cause de cela, elle ne m'a laissé au fond que de l'incertitude et une certaine inquiétude vague mais

réelle, dont je ne puis me défendre et dont je voudrais me débarrasser.

La vie religieuse, telle qu'on la mène en général dans les couvents, me semble faire violence à la nature humaine, et l'opprimer par les obligations insupportables qu'elle lui impose contrairement à sa destination, et par les vœux terribles dont elle l'enchaîne. La puissance humaine, raisonnable et libre dans son essence, y est réduite à une sorte d'esclavage de l'âme et du corps: esclavage de la volonté et de l'esprit par le vœu d'obéissance, esclavage du corps et de toute sa puissance par les vœux de chasteté et de pauvreté. Les vœux, à la vérité, ne sont imposés à personne. Chacun s'y engage volontairement après un long temps d'épreuve, où il a pu connaître, par la pratique, la règle à observer, et faire ainsi l'expérience de ses forces et de sa bonne volonté. Mais le noviciat se fait, en général, dans la jeunesse, et avec l'ardeur qu'elle apporte à tout ce qu'elle entreprend. Le cœur est exalté par la perspective d'un bonheur éternel à conquérir. Ses émotions et ses aspirations, à cet âge, et surtout chez les femmes, sont toutes d'amour, de dévouement et de sacrifice. L'imagination vient encore exalter cette exaltation; et on s'engage alors avec entraînement, avec enthousiasme, dans un genre de vie qui semble être la porte du ciel, et qui, plus tard, après quelques années d'épreuves, deviendra peut-être un purgatoire, dont il sera difficile de sortir. Car il est pénible de rentrer dans le monde après avoir été professe. Il en reste une marque presque indélébile et accusatrice, comme si on était coupable d'apostasie.

Je ne puis nier qu'on entre librement au couvent. Toutefois, on peut dire que pour prendre une résolution aussi grave, qui décide de toute une vie, il faudrait une volonté plus ferme et plus éclairée, afin qu'elle sût mieux

difficile de se conserver chaste dans le monde, au milieu des occasions et des tentations amenées par l'exercice du ministère sacré, que dans les murs d'un couvent et la solitude d'un cloître. C'est pourquoi, mon ami et moi, nous inclinions à penser que les protestants avaient eu raison d'abolir les couvents et les vœux de religion, et de faire des ministres de l'Évangile des pères de famille, afin de les empêcher au moins de troubler la famille d'autrui.

Quant au vœu de pauvreté, c'est tout simplément une niaiserie. A quoi bon s'engager à vivre dans la pauvreté, comme si elle n'était pas le lot de l'immense majorité des hommes, qui ont tant de peine à gagner leur vie dans nos sociétés où les extrêmes de l'opulence et de la misère s'affrontent partout. Je comprends qu'il y ait de la vertu à préférer la médiocrité de la fortune, ou même l'indigence, aux moyens honteux de s'enrichir ; qu'il y ait de la grandeur à se priver volontairement pour donner aux autres son superflu et surtout son nécessaire. Mais se réduire librement à la triste condition de ne rien posséder, ou de n'user point de ce qu'on possède sans la permission d'un autre qu'on a la sottise de faire son supérieur, c'est se mettre de gaieté de cœur dans un embarras continuel et dans une odieuse dépendance ; et c'est inconcevable surtout quand on abandonne pour cela la richesse ou une position aisée.

Je comprends encore qu'on doive user modérément des biens de ce monde, tout en les employant largement à satisfaire ses besoins, mais sans excès de sensualité ou d'ostentation. La modération dans la richesse et dans les jouissances a été de tout temps recommandée par les philosophes, qui en ont fait une des quatre vertus cardinales, sous le nom de la tempé-

rance, laquelle rend le plaisir plus vif, en le limitant par une satisfaction raisonnable des appétits et des désirs. Mais ne pas manger quand on a faim ; ne pas boire quand on a soif ; ne point dormir quand on en a l'envie et le loisir; s'affubler de haillons ou de vêtements grossiers quand on peut s'habiller convenablement ; cacher ou dissimuler les avantages naturels du corps, l'éclat de la beauté, l'élégance de la tournure, les agréments de la personne, quand ces choses font plaisir à ceux qui les possèdent comme à ceux qui les voient; enfin éteindre dans la solitude, dans l'obscurité du cloître tout ce qui embellirait la famille et la société, tout cela pour éviter des tentations inévitables, mais qu'on peut surmonter avec un peu de raison, cela paraît véritablement insensé.

N'est-ce pas, en effet, proscrire l'usage par crainte de l'abus? comme si l'on s'abstenait de marcher pour ne pas se casser une jambe en marchant, ou de manger par la peur d'une indigestion? *In medio virtus*, a dit Aristote, la vertu est dans le milieu et non dans les extrêmes. Et le poëte, que je ne citerai pas précisément pour un grand philosophe dans l'art de la vie, mais dont le langage est admirable comme poésie, a répété le même aphorisme :

> Est modus in rebus; sunt certi denique fines,
> Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Certes, il n'est pas nécessaire de se faire moine ou nonne pour dominer la sensualité, pour gouverner son appétit par la raison, borner ses désirs à sa condition, et user convenablement de sa fortune en ne faisant tort à personne, et en exerçant la bienfaisance selon ses moyens.

Ai-je élevé ma fille à si grands frais, s'écriait mon ami, pour qu'elle aille enfouir dans un coin impénétrable aux humains l'instruction et les talents que je lui ai fait donner ? Et quand je me suis privé de tant de choses, travaillant si longtemps et si péniblement pour lui amasser une dot, à coup sûr cela n'a pas été pour lui procurer une misérable existence, que le dernier des hommes, jaloux de sa liberté, ne voudrait pas embrasser. Si, encore, elle devenait sœur de charité, pour se dévouer au service des pauvres, des malades ou à l'éducation des enfants ! J'y verrais au moins des résultats utiles à la société, qui absolvent et même honorent aux yeux du monde les personnes capables de ce dévouement. Et encore, ne vaut-il pas mieux soigner son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et surtout son mari et ses enfants ? que chacune en fasse autant, et il ne sera pas nécessaire que quelques-unes le fassent pour toutes les autres.

Mais se faire carmélite ! c'est-à-dire, se renfermer entre quatre murs, avec une douzaine de femmes exaltées, sans air, sans soleil, dans l'humidité, au milieu de toutes les privations du corps, de l'esprit et du cœur, réciter toute la journée des oraisons et des patenôtres, sans les comprendre la plupart du temps, puisque l'office est en latin ; et là, dans un réduit obscur, dans un bas-fond glacial, en proie aux excès du froid ou de la chaleur suivant la saison, mal nourries et sans consolations extérieures, languir et s'étioler peu à peu, préparant chaque jour une proie prématurée à la mort ! Est-ce donc pour cela que Dieu les a créées ? et leurs parents en ont-ils fait de si charmantes créatures, au prix de tant de sacrifices, pour les voir s'enterrer vivantes ?

Non, mille fois non ! et mon cœur paternel se révolte rien que d'y penser ! Tenez bon, mon cher ami, lui

ai-je dit, soyez ferme contre les prières et les larmes qui passent avec l'exaltation du moment. Il y a dans tout cela plus d'imagination que de sentiment réel ; et cet amour de Dieu, qui paraît enflammer aujourd'hui l'âme de votre fille, n'est probablement qu'une échappée instinctive du besoin d'aimer qui agite un jeune cœur jusqu'à ce qu'il ait trouvé son objet.

Telle a été la conclusion de notre consultation. Tout ce que j'ai dit à ce pauvre père, et dont je viens de retracer une partie, je le pensais, et j'ai parlé sincèrement. Néanmoins, tout en croyant être dans le vrai, je ne suis pas parfaitement tranquille, d'abord parce que la pensée de ma fille me rendait presque juge et partie dans l'affaire, ce qui n'est pas une condition d'impartialité. Ensuite, une voix me disait secrètement dans ma conscience, que l'on assume une grande responsabilité en influant sur la destinée d'un être libre ; et que, si malheur arrivait à cause de la décision paternelle à laquelle j'aurais pris part, je ne m'en consolerais pas. Et puis, enfin, qui sait ce qui se passe au fond des âmes, et à quoi elles peuvent être appelées ? Il y a, malgré tout, des vocations dans ce monde ; et si celle de cette jeune fille était d'être religieuse, que suis-je pour m'y opposer ? Il y a donc lieu d'y réfléchir ; et aujourd'hui même je verrai mon ami pour l'engager à ne pas se prononcer encore.

LES VŒUX DE RELIGION.

4 juin.

J'ai revu ce pauvre père, qui est toujours dans la même désolation, et j'ai eu bien de la peine à obtenir de lui une suspension de quelques jours pour faire connaître sa décision. Il n'y a point péril en la demeure,

puisque sa fille n'a pas vingt et un ans. Il est toujours dangereux de se prononcer sur la première impression, parce qu'alors la sensibilité l'emporte sur la raison; elle la trouble, l'obscurcit, en sorte qu'elle la rend incapable de juger sainement les choses qui demandent de la réflexion. Nous avons donc pris quelques jours pour réfléchir encore, après lesquels nous nous communiquerons de nouveau nos sentiments et nos pensées sur cette grave affaire qui doit décider du sort de cette enfant sur la terre, et même, à ses yeux, du sort de sa vie future.

Depuis trois jours je ne pense qu'à cela, et j'éprouve le besoin, pour rendre mes idées plus nettes, de les jeter sur le papier, afin d'en mieux voir la vérité et la portée. Je suis revenu sur mes objections en relisant mon journal ; je les ai pesées de nouveau, et j'avoue qu'elles me semblent moins fortes que précédemment. J'y ai trouvé des réponses au moins équivalentes, en sorte qu'après les avoir mises en balance, j'arrive à un équilibre, ou à peu près, par le poids égal des motifs. N'apercevant plus que des raisons contradictoires, je ne sais trop à quel parti donner la préférence. Heureusement il ne s'agit pas de mon enfant; car, si mon sentiment paternel était en jeu, j'en perdrais la tête. On est toujours plus calme dans la cause d'un autre, et c'est pourquoi je vais écrire le résultat de ma délibération pour la transmettre à mon ami.

Toutes mes objections se réduisent en définitive à une seule : savoir, que la vie religieuse des couvents est contraire à la nature humaine, dont elle opprime la liberté par le vœu d'obéissance, dont elle violente l'instinct le plus vital et les sentiments les plus doux par le vœu de chasteté, dont elle rend l'existence misérable par le vœu de pauvreté.

Sur le premier point on peut nous répondre que, sous le prétexte de préserver la liberté, nous la violons. Car, s'il plaît à un individu de mener tel genre de vie qui n'est pas nuisible à ses semblables, et qui même peut leur être utile par le dévouement et la charité, de quel droit voulons-nous l'empêcher de faire ce qui lui convient? Or, si une jeune fille n'ayant pas le goût du monde et de ses usages, craint de s'y perdre en y restant, pourquoi la forcer d'y rester, et ainsi la rendre malheureuse sous le prétexte de faire son bonheur, dont, après tout, elle est meilleur juge que nous? Puis, quant à la fille de mon ami, dans un an elle sera majeure, ne pourra-t-elle pas disposer d'elle-même? et seule, alors, elle répondra devant Dieu et les hommes des suites de ses actes et des décisions de sa volonté. Sans doute, c'est maintenant son devoir de suivre celle de ses parents, et c'est ce qu'elle doit faire, jusqu'au moment où les consulter ne sera plus pour elle qu'un acte de déférence. Saura-t-elle mieux ce qu'elle fait dans une année? et notre vrai motif pour la retenir aujourd'hui n'est-il pas l'espérance qu'elle renoncera à son projet pour toujours?

Dans une année, les mêmes douleurs recommenceront, et elles seront d'autant plus vives, que nous aurons un mécompte de plus et que notre autorité expirante n'aura plus de ressources. Voilà ce que nous avons de la peine à accepter, nous, pères et mères, qui avons été habitués à régenter nos enfants dès le bas âge, ce qui nous dispose à croire qu'ils nous appartiennent et que nous avons le droit d'en faire ce que nous voulons. Nous oublions qu'ils sont un dépôt, et non une propriété; et qu'ainsi, au temps marqué, et quand notre mission de tuteurs naturels est terminée, nous devons la remettre à Celui qui nous l'a confiée dans l'intérêt de leur desti-

nation, et à eux-mêmes qui sont devenus capables de la reconnaître et de la remplir. C'est alors leur affaire et celle de la Providence, et non plus la nôtre, bien que notre cœur ait beaucoup de peine à s'y résigner.

Puis, cette obéissance qui nous paraît dégradante dans l'état religieux, est-elle donc plus douce dans le monde et dans la société? Ne faut-il pas, là aussi, se soumettre, depuis l'enfance jusqu'à la mort, à des lois qu'on n'a pas faites, à des supérieurs qu'on n'a pas choisis, et qui ne sont pas toujours des modèles de raison et de mansuétude? Est-ce que la femme, en se mariant, n'est pas obligée de promettre d'obéir toute sa vie à un mari, que la plupart du temps elle connaît à peine? et cet engagement n'est-il pas irrémissible? En religion, du moins, on peut ne s'engager que pour un temps. On redevient libre après ce temps écoulé; et ce qui est plus important encore, la profession est précédée d'un noviciat de plusieurs années, où l'on apprend à connaître la règle, la discipline et les coutumes de la communauté, en même temps qu'on s'essaye au genre de vie qu'on désire embrasser et aux conditions de son état. Là on sait donc parfaitement à quoi l'on s'engage; on a tout le temps d'y réfléchir, et quand on s'y décide après mainte épreuve, c'est de plein gré et par un acte propre de sa volonté, *proprio motu*.

L'engagement indissoluble du mariage, au contraire, se fait le plus souvent en aveugle, sans connaître, par une épreuve préalable et suffisante, la personne à qui on se lie, et avec l'entrave que les sens, la passion et l'imagination apportent à la raison. Cela est si vrai, que s'il y avait un noviciat au mariage et que les deux parties pussent vivre ensemble d'une vie commune pendant deux années, comme au couvent, avant de se lier définitivement, il serait fort douteux qu'après cette épreuve

la plupart consentissent à se donner l'un à l'autre pour toujours.

Donc cette objection contre les vœux religieux peut être rétorquée contre les obligations du mariage, qui présentent bien plus d'incertitude quand on les contracte, et au moins autant de chance de regrets pour l'avenir. Un fait m'a toujours frappé, c'est que, dans la première révolution, où l'on a aboli les congrégations religieuses pour s'emparer de leurs biens, les gouvernants d'alors se sont présentés comme des libérateurs à ceux et à celles qu'ils appelaient les victimes du fanatisme et de l'arbitraire, leur ouvrant à grand bruit les portes de leurs prisons prétendues, ou plutôt les en mettant dehors. Or, il s'est trouvé que le très-grand nombre n'en voulaient pas sortir et regardaient leurs sauveurs comme des tyrans. Il paraît que la vie n'y est pas si dure qu'on le dit, et qu'elle a même des charmes pour beaucoup d'âmes.

Enfin, ceux qui s'élèvent le plus contre l'obéissance religieuse acceptent volontiers l'obéissance militaire, qui est bien autrement dure et oppressive par sa discipline et ses usages. Là aussi cependant il faut obéir jusqu'à la mort, et sur la simple parole d'un chef dont on ne peut discuter le commandement. Ce chef, pendant la guerre, n'est pas l'exécutant d'une règle supérieure, mais d'un plan de campagne qu'il a formé dans le secret, et qu'il impose à ses subordonnés, forcés d'y concourir au péril de leur vie sans même le comprendre. Là une faute, qui serait légère dans l'état civil, devient capitale à cause de ses conséquences et par la nécessité de diriger tant de volontés et de forces individuelles dans l'unité d'une action commune. C'est pourquoi la moindre désobéissance est sévèrement punie, et il faut peu de chose pour mériter la mort. J'accorde qu'il soit difficile de mener une armée autrement. Mais, sans blâmer la disci-

pline militaire, il me semble que les accusateurs de la discipline religieuse auraient encore plus de raison de plaindre les hommes soumis à celle du camp, pendant les plus belles années de leur jeunesse, séparés de leur famille et de leur pays, perdant leur état, privés de toutes les douceurs de la vie intime, et ne pouvant se marier pendant sept ans, justement quand ils en ont le plus de besoin et de désir. Si jamais il a existé une servitude, une privation des droits des citoyens, c'est bien dans ce cas. Il est vrai qu'on dore le mieux qu'on peut cette pilule amère, on la rend brillante de toutes les façons, pour la faire avaler à des millions d'hommes, auxquels elle n'inspirerait sans cela que du dégoût. Assurément les pauvres soldats, qui ne sont sous les drapeaux que par la contrainte de la loi et la disgrâce du sort, n'aspirent en définitive, si glorieux qu'on les fasse, qu'à rentrer dans leurs villages et à retrouver aux champs ceux qu'ils aiment.

Il y a encore une différence en faveur de l'obéissance religieuse, c'est que les personnes qui s'y soumettent le font dans l'intention et dans l'espérance de sauver leur âme et d'être utiles à leurs semblables ; tandis que le soldat a d'abord toutes les chances de laisser sa vie à l'hôpital sinon sur le champ de bataille ; s'il en réchappe, mutilé ou infirme, il rentre dans la société, incapable d'y gagner sa vie, ayant à peine un morceau de pain pour ses vieux jours ; ou, s'il a encore de la santé et des forces, il faut qu'il reprenne son état longtemps interrompu, et se remette péniblement à un travail dont il a perdu l'habitude. Ceux qui ne rapportent pas de blessures, ont contracté des infirmités par les fatigues ou les désordres de la vie militaire, dont les suites physiques et morales affligeront toute leur existence et trop souvent celle de leurs enfants.

En vérité, si c'est la perte de la liberté qu'on déplore dans la vie religieuse, on peut affirmer qu'on n'en jouit pas davantage dans la plupart des états du monde, où, après tout, on ne travaille que pour acquérir les biens de la terre; tandis qu'en se consacrant au service de Dieu par les vœux de religion, on a au moins la conviction et l'espoir de préparer son bonheur éternel, et de gagner une récompense supérieure à toutes les gloires humaines, et que rien ne pourra vous ôter. C'est « la seule chose nécessaire et la meilleure part » dont parle l'Évangile.

En se plaçant au point de vue chrétien, et il faut s'y mettre pour comprendre les vœux religieux, le philosophe lui-même, s'il est impartial, ne peut méconnaître que l'obéissance religieuse, loin d'être l'anéantissement de la liberté, en est au contraire le perfectionnement et la consommation. Si, en effet, la liberté morale consiste dans le choix entre le bien et le mal, la liberté pure et parfaite est de n'avoir plus à faire ce choix qui est toujours un danger et une peine, mais de s'allier définitivement au bien par l'identification de sa volonté avec celle de Dieu, le Bien suprême. Or, la volonté divine est représentée dans la communauté par la règle, qui prescrit tout ce qu'il faut faire; et la règle s'impose à chaque instant par l'autorité des supérieurs. Donc ce n'est point à l'homme ni à rien d'humain qu'on obéit, mais à Celui-là seul qui a le droit de commander aux hommes; et ainsi, par la soumission incessante à sa volonté, par le dévouement complet à ce qu'elle ordonne, l'âme se sépare du mal, s'élève au-dessus de l'injustice, et par conséquent se libère de tout ce qui la rend esclave ici-bas, pour participer à la liberté infinie et à la félicité qui en résulte.

C'est ce que l'Église appelle la liberté des enfants de

Dieu. Aussi l'état religieux, qui la procure par l'accomplissement des conseils évangéliques, est-il estimé le plus parfait, parce qu'il met l'âme humaine dans l'union la plus intime avec Dieu ici-bas. Cicéron disait déjà de son temps que la perfection consiste à se rapprocher de la divinité et à lui devenir semblable. Je pense en cela comme Cicéron ; mais, tout en admirant cette sublime ressemblance, surtout telle que je la vois dans le Christ et dans ses apôtres, je ne me sens point capable d'y prétendre; et je la regarde un peu comme une chose de l'autre monde, que les chrétiens s'efforcent d'introduire en celui-ci ; effort généreux et louable que je me garderai à l'avenir de désapprouver, mais dont je me défie encore quelque peu comme d'une entreprise chimérique, au moins pour la plupart des hommes, et surtout pour les femmes, à cause de l'entraînement du cœur et de l'exaltation de l'imagination.

LES VŒUX DE RELIGION. (Suite.)

5 juin.

Nous avons décidé que le vœu de chasteté absolue est contraire à la nature, et qu'ainsi il y a crime de lèse-humanité et par suite de lèse-société à l'imposer ou à le promettre. Cela ne m'est cependant pas très-clair, et il me semble qu'on pourrait en appeler de cette décision un peu arbitraire, ou du moins dont les raisons ne sont pas péremptoires.

D'abord, de quelle nature veut-on parler? Il y en a deux dans l'homme, puisqu'il est composé de deux substances, l'une spirituelle et l'autre matérielle. Car, s'il est un animal par la chair, il est un esprit par l'intelligence; et bien qu'il faille accorder à la chair ce qui

lui est nécessaire pour vivre, tous les philosophes spiritualistes conviennent que le corps étant le serviteur et l'instrument de l'âme, on ne doit en satisfaire les appétits que dans la mesure nécessaire au service qu'il est destiné à lui rendre. La nature spirituelle a donc la prééminence, et le corps ne vaut que par le concours qu'il lui prête. Donc il est dans le désordre quand il se révolte contre elle par la concupiscence charnelle, qui le rend semblable à la bête; comme, au contraire, il s'élève et se transfigure, pour ainsi dire, quand, obéissant à l'âme en toute chose, il fonctionne exclusivement à son service et pour lui fournir des moyens d'action, d'expression et de perfectionnement. Platon lui-même pense que le corps n'appartient pas essentiellement à l'humanité, dont il arrête l'élan vers les choses éternelles; qu'il est une espèce de prison accidentelle, où l'âme a été jetée en punition d'une faute antérieure; et qu'ainsi le devoir principal de l'homme est de se dégager du corps le plus tôt possible et d'en briser les entraves; ce qui s'opère, selon lui, par la purification et la contemplation.

Il y a là une erreur, je le reconnais; mais elle nous montre au moins le peu de cas que le prince de la philosophie faisait de la chair, et la haute destinée qu'il attribuait à l'homme, voulant le conduire à la perfection de sa nature, c'est-à-dire à la plus grande ressemblance avec les esprits purs, et avec Dieu, le plus pur des esprits.

Or, sans penser avec Platon que le corps n'est qu'un accident fâcheux dont il faut tâcher de se débarrasser, la doctrine chrétienne fait cependant consister, comme lui, la perfection humaine dans l'élévation de son intelligence et la pureté de son amour, c'est-à-dire dans la préférence des choses éternelles à celles qui passent; et elle enseigne d'abord à tout chrétien qu'il doit sou-

mettre son corps à sa raison, et sa raison à Dieu. Elle recommande à tous, comme précepte, la tempérance, la modération dans la satisfaction des appetits charnels, afin de s'élever de l'animalité à la spiritualité, de l'humanité grossière à l'humanité perfectionnée.

Toutefois, au-dessus de la sphère de la justice où domine le précepte, elle en ouvre une autre, où elle appelle l'homme à une plus haute perfection qu'elle n'impose à personne comme obligatoire, mais qu'elle propose à quelques-uns comme conseil. Elle dit à tous : Mariez-vous, si vous en avez le désir; vous ferez bien, car il vaut mieux se marier que de brûler. Elle dit à plusieurs : Ne vous mariez pas, si vous le préférez, mais à la condition de rester chastes d'âme, d'esprit et de corps, et de donner à Dieu toute votre vie et tout votre amour. Car Dieu, le souverain Bien, est le terme final de votre existence, et vous ne pouvez être heureux ni en ce monde ni dans l'autre, que si votre cœur, aimant Dieu par-dessus tout, lui est parfaitement uni. Il vous a appelés par sa miséricorde à participer à son existence infinie, et c'est seulement dans son alliance que votre âme trouvera la plénitude de la vie, de la félicité et de la gloire. C'est pourquoi le Christ a dit dans son langage parabolique : « Il y en a qui se font eunuques pour le royaume du ciel. »

Cette existence céleste, dont la pureté virginale est le caractère, puisque les anges, qui n'ont pas de corps, ne se marient pas, n'est donc imposée par l'Église à personne. Elle est seulement recommandée à ceux qui visent à la perfection ; et, en vérité, dans ces conditions, je ne vois pas qu'on fasse violence à la nature, puisqu'on ne la contraint en aucune manière, et qu'en définitive chacun reste libre de suivre le conseil ou de ne pas l'accepter.

Il est vrai que, si on l'accepte, il y a pour le réaliser des sacrifices à faire et des victoires à remporter. D'abord on n'entre pas dans la famille spirituelle sans avoir à lutter avec la famille naturelle dont il faut se détacher : c'est là ce qui désole les parents et déchire quelquefois le cœur des enfants. Il faut du courage et de la force pour soutenir ces combats du dehors, et plus encore ceux du dedans, qui viennent à la suite. Car la nature, frustrée dans les affections du cœur et dans ce que la concupiscence de la chair a de plus vif, se débat longtemps avant de céder aux influences supérieures; et l'homme de la terre n'abandonne pas facilement la place à l'homme du ciel. C'est en cela que consiste l'épreuve, et elle doit durer assez longtemps pour être décisive. Mais enfin, le triomphe de l'esprit sur la chair n'est pas impossible, et la preuve c'est que depuis dix-huit siècles tant d'âmes chrétiennes le remportent. La philosophie elle-même devrait y encourager, car les luttes et les victoires de cette sorte démontrent la puissance de la volonté, et la dignité de l'humanité capable de s'élever à la sublimité angélique. Sans doute, c'est encore là une chose de l'autre monde, et l'homme ne saurait y parvenir par sa propre force. Il a besoin, pour se surmonter lui-même, d'un secours supérieur que les chrétiens appellent la grâce, ou la vertu même de Dieu, qui enlève et fortifie les âmes portées à se donner à lui au mépris des affections et des attaches de la terre. Disciple de Platon, je ne puis blâmer un tel élan, qui arrache l'esprit aux illusions d'ici-bas, pour le mettre en rapport, par la contemplation, avec les vérités éternelles, et qui délivre le cœur des liens de la chair et du sang, dont les joies passagères amènent ordinairement des douleurs et laissent le vide après elles.

Mais, dit-on, n'y a-t-il pas de la barbarie à séparer les

enfants des parents, et une injustice à frustrer ceux-ci du prix de leurs sacrifices, en les privant du bonheur de jouir des enfants qu'ils ont élevés avec tant de peine?... Oui, j'en conviens, cela est dur à la nature. Et mon cœur paternel frémit à la pensée que cela puisse lui arriver. Cependant il faut être raisonnable avant tout. Est-ce pour nous, ou pour eux, que nous devons élever ceux que nous avons mis au jour? Nous ont-ils été donnés pour notre jouissance, ou pour leur plus grand bien? Et après les avoir formés, si nous reconnaissons en eux une vocation particulière, et la vie religieuse en est une, qui sommes-nous pour nous y opposer en mettant notre goût ou notre opinion en contradiction avec la volonté supérieure qui parle au cœur de cet enfant? « *Maxima debetur puero reverentia*, » a dit un moraliste païen, un très-grand respect est dû à l'enfant; et certes, ce respect doit aller, surtout chez des chrétiens ou des philosophes, jusqu'à ne pas le contrarier dans la voie où Dieu l'appelle.

D'ailleurs cette séparation de la famille, dont on fait un crime à la vie religieuse, n'est-elle pas aussi amenée par le mariage? Et les parents qui marient leur fille, n'en perdent-ils pas en partie et quelquefois entièrement la jouissance, quand elle va s'établir au loin? Les mères ne disent-elles pas qu'on leur arrache leur fils, quand il les quitte pour une étrangère? et, après avoir tout fait pour établir leurs filles, ne se désolent-elles pas quand celles-ci s'attachent à leur mari? Il est cependant dans la nature que la femme suive son époux, et il serait absurde de s'y opposer. Dira-t-on qu'il y a là aussi quelque chose de dénaturé, parce qu'il y a des douleurs et des larmes? et où ne s'en trouve-t-il pas en ce monde, soit qu'on y reste soit qu'on le quitte? Tout cela est donc affaire de sentiment; et les sentiments, si

respectables qu'ils soient, ne doivent jamais prévaloir contre le droit, la loi, la justice, ni contre la dignité humaine.

Cependant, ajoute-t-on, cette jeune fille aurait pu être mère à son tour, former une famille nouvelle ; et par ses vœux imprudents elle abjure son caractère de femme et se prive des affections légitimes d'épouse et de mère, c'est-à-dire des plus grandes joies qu'elle puisse goûter ici-bas. Cela est encore vrai, si elle est faite pour le mariage, et si elle en a le goût : dans ce cas, vous n'avez rien à craindre, elle cherchera un mari et non le couvent. Mais si elle n'a pas ce désir, si elle préfère donner tout son amour au ciel, et s'unir à Dieu plutôt qu'à un homme, elle ne se prive pas de ce qu'elle n'aime pas, et ses vœux de religion, au contraire, accompliront les espérances de son cœur.

D'ailleurs est-il démontré que la femme n'a ici-bas d'autre destination que de mettre des enfants au monde? et dirons-nous avec les païens et les juifs qu'il est honteux pour elle de n'en pas avoir? Le christianisme n'est point de cet avis, puisqu'il place la virginité au-dessus de la maternité, et déclare la vie religieuse, consacrée entièrement au service de Dieu et du prochain, la vie la plus parfaite. Nos premiers parents devaient se multiplier dans le paradis avant la chute, puisqu'il leur avait été dit : Croissez et multipliez. Mais la multiplication d'alors n'eût pas ressemblé sans doute à celle d'aujourd'hui, dont le mode est évidemment la suite du péché, car depuis ce temps elle s'opère dans la douleur. Et, en outre, quoique légitimée par la parole divine et par la vertu d'un Sacrement, elle sert cependant de canal à la transmission du péché d'origine; en sorte que toute âme arrivée en ce monde par cette voie est souillée par l'iniquité et condamnée à la mort éternelle. « *In*

iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea, » dit le Psalmiste. Il y a là un mystère que je ne puis approfondir en ce moment, mais d'où il ressort qu'aux yeux de la foi chrétienne, le mariage, tel qu'il existe depuis le péché, et à cause du péché, est bien inférieur à l'union de l'homme et de la femme dans l'état d'innocence, et à la multiplication qui devait s'en suivre. Je comprends donc qu'une vierge chrétienne, dont l'âme est dominée par cette manière de voir et de sentir inspirée par la foi, ait de la répugnance pour un genre de vie où la chair a une si grande part dans ses joies comme dans ses tribulations, et préfère la vie spirituelle des anges du ciel, qui ne se marient pas.

LES VŒUX DE RELIGION. (Suite.)

8 juin.

Nous avons reproché au vœu de continence absolue de tendre à la ruine de la société, parce qu'il empêche la multiplication du genre humain. Il est certain que si tous les hommes et toutes les femmes d'une nation se vouaient à la chasteté, elle s'éteindrait bientôt; mais franchement ce n'est point par là que la population périra, et ce ne sera jamais la majorité d'un peuple qui suivra cette voie. Les hommes spirituels, capables de s'élever au-dessus de la chair et de ses conditions, sont en petit nombre, et nous ne voyons pas que de nos jours le monde soit en péril de ce côté. Ce qui empêche le mariage, aujourd'hui comme sous l'empire romain, ce n'est pas le désir de rester chaste, mais au contraire celui de satisfaire ses passions plus librement. C'est, en outre le luxe, toujours croissant des femmes, qui rend

le mariage très-onéreux, quelle que soit leur dot; et c'est encore la facilité pour les hommes de trouver hors de la famille et sans embarras, dans des cercles luxueux, tout ce que la sensualité et la mollesse peuvent demander pour la satisfaction des appétits. On n'a presque plus de chez soi, et on n'éprouve pas le besoin d'en avoir. De là une multitude de célibataires, qui assurément n'ont rien de commun avec le vœu de chasteté.

Quant aux femmes qui restent filles malgré leur désir de se marier, elles sont vraiment bien à plaindre ; et il me semble que c'est surtout sur ce point qu'on pourrait accuser nos sociétés modernes, qui par leurs lois ou leurs coutumes rendent les mariages si difficiles. Il est évident que le manque de dot empêche une grande partie des filles de s'établir; et, s'il fallait acheter sa femme au lieu de se faire acheter par elle, les filles pauvres auraient plus de chance de trouver des maris. Alors on prendrait une femme pour ses qualités et non pour son argent, et la femme, de son côté, ne pouvant plus s'autoriser de sa richesse, serait plus soumise à son mari et plus modeste dans ses goûts. Elle sentirait le besoin de compenser, par ses vertus domestiques et par une bonne administration de la maison, les dépenses de sa personne et de sa situation.

Eh bien, je le demande, que deviennent aujourd'hui toutes les filles qui n'ont pas de quoi se marier ? La nature les y pousse, elles en ont le besoin, le désir, quelquefois la passion ; et la société, ou ce qu'on appelle le monde, leur en refuse les moyens. Si elles suivent la nature en dehors de la loi, se laissant entraîner par les sens et les mouvements du cœur sans pouvoir légitimer leur attachement, elles se perdent devant Dieu et se déshonorent devant les hommes. S'il est vrai que la continence est antinaturelle, c'est donc ici la société qui

impose un état contre nature; et ainsi, ce qu'on reproche à cet égard aux couvents est tout aussi vrai du célibat forcé dans le monde. N'en doit-on pas conclure qu'il faut respecter les maisons religieuses, où les vierges qui n'ont pas le goût de la vie du monde consentent à vivre de la vie du ciel, en raison de leur foi? On devrait en outre les conserver précieusement comme des asiles de piété et de vertu pour d'autres, qui, n'ayant pu trouver une position dans le monde, ont cependant horreur du désordre, et qu'une vie pieuse et bien réglée sauvera du déshonneur et de la perdition en les occupant, par des bonnes œuvres, au service du prochain.

On fait encore cette objection : Est-ce que, en s'engageant par vœu à vivre dans la continence, on ne promet pas plus qu'on ne peut tenir selon les forces de la nature? et ne risque-t-on pas alors d'être entraîné par la tentation et d'y succomber? Sans doute, il y a ce risque, comme dans toute circonstance où l'on fait une promesse, où l'on prend un engagement. Mais cela ne prouve rien, sinon qu'il faut combattre et prendre sur soi pour tenir sa parole, et que celui qui la viole manque à la justice et à sa conscience. Une femme qui se donne exclusivement à son époux ne risque-t-elle pas aussi de se laisser séduire par un autre? Proscrirez-vous l'engagement du mariage, parce qu'il peut être rompu par l'adultère? Il y a toujours possibilité de faire le mal, à cause de la liberté de l'homme et de sa faiblesse. Ne donnerez-vous jamais votre parole de peur de l'enfreindre? et l'abus possible des choses les plus légitimes doit-il en empêcher l'usage?

Oui, sans doute, il y a des scandales parmi les religieuses comme parmi les prêtres. Luther, moine augustin, en violant ses vœux, a entraîné dans son apostasie

une religieuse dont il a fait sa femme, et il a redoublé son crime en inventant une doctrine pour le justifier. L'Évangile a prévu les scandales, puisque le Christ dit quelque part qu'ils doivent arriver, mais il dit aussi : « Malheur à ceux qui les causent. » Ces chutes déplorables ne prouvent donc que la faiblesse et la perversion de ceux qui tombent, et, par contre, l'excellence morale des lois qu'ils enfreignent, puisque le monde lui-même en est scandalisé. N'y a-t-il pas des rois despotes, des ministres infidèles, des comptables concussionnaires, des magistrats prévaricateurs, des soldats traîtres, des marchands voleurs ? Cela prouve-t-il quelque chose contre la royauté, le gouvernement, l'administration, la justice, l'état militaire et le commerce ? Le scandale est plus grand assurément là où on a droit d'attendre plus de vertus et de bons exemples. Mais là aussi, comme ailleurs, se trouvent la pauvre humanité avec ses misères, et la liberté avec la puissance de se donner au mal comme au bien.

Et, puisque je viens de parler des prêtres, dont j'ai blâmé aussi le célibat forcé, je veux en finir avec cette question si controversée dans le monde, et si peu comprise. C'est évidemment la même chose que pour la vie religieuse : le prêtre en recevant les ordres majeurs s'engage à vivre dans la continence absolue. Je sais très-bien qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et que dans les premiers siècles de l'Église le mariage a été permis aux prêtres, permission que donne encore l'Église grecque en en exceptant les évêques, et que l'Église catholique elle-même accorde aux grecs unis. Je n'entends pas, dans ce journal qui n'est que pour moi, traiter cette question par l'érudition. Je l'envisage seulement philosophiquement ; et, considérant l'idéal du prêtre, tel qu'il a été représenté dans le Christ, j'y vois

l'homme de Dieu pour le service des âmes, auxquelles il a la mission de transmettre la vie divine et la nourriture de cette vie. Je me demande donc, si ce père spirituel des âmes, et il mérite ce titre puisqu'il leur donne la vie et les nourrit, ne doit pas être détaché autant que possible de la chair et de sa concupiscence? Nous convenons tous, philosophes et chrétiens, que dans l'homme actuel l'esprit est en lutte contre la chair et la chair contre l'esprit, et que leur développement y est toujours en raison inverse. Or, le mariage, tout légitime qu'il soit, est dans l'ordre naturel une œuvre de chair; et toutes ses conséquences entraînent plus ou moins l'homme dans les choses mondaines par la famille qu'il fonde. Le prêtre marié devra donc être, à la fois, père par la chair et père selon l'esprit; ou, autrement, l'homme de Dieu deviendra l'homme d'une femme; et l'amour naturel de ses enfants devra s'unir dans son cœur à la charité pour ses ouailles. Franchement cela est-il possible? L'homme dont le cœur est rempli par les affections de la famille pourra-t-il se donner tout entier à Dieu et à ses semblables, par un dévouement sans borne et jusqu'à la mort? Non, cela ne se peut, quelle que soit sa vertu; et même cela ne se doit pas, car comme époux et père, il se doit d'abord à sa femme qui a un droit privilégié sur lui, et à ses enfants, qui dépendent de lui comme les effets de leur cause.

C'est pourquoi, en cas d'épidémie, de peste, d'une calamité publique, ou même de secours à distribuer aux pauvres, il devra toujours réserver pour les siens sa personne et ses moyens d'existence. Et ainsi il lui est interdit d'être le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, car sa vie, ses facultés, ses forces, ses ressources, il les doit avant tout aux siens, à sa famille. Cela me paraît évident, et je comprends comment, pour ar-

river à la perfection du sacerdoce, à l'idéal du prêtre, l'Église catholique a imposé au ministre des autels la chasteté par le célibat. Qu'il n'en ait pas été ainsi dans le commencement, on le conçoit ; on ne s'élève pas tout d'un coup au plus parfait, et il y a des transitions nécessaires ; mais on devait y arriver par le progrès ou par le développement du ministère pastoral dans son excellence et sa sublimité.

D'ailleurs, le Christ n'a point été marié, et il a dit à ses disciples : « Il y en a qui se font eunuques pour le royaume du Ciel. » Le prêtre doit être de ce petit nombre. Plus que personne il est le disciple du Maître, et en toutes choses il ne peut rien faire de mieux que de l'imiter et de le suivre. Nous autres philosophes, qui ne faisons point vœu de chasteté et qui, la plupart du temps, sommes plus hommes de la terre que nous ne devrions, si nous voulons nous élever avec Platon à la contemplation des vérités éternelles et des idées pures, nous savons très-bien, par notre expérience de tous les jours, que l'usage des choses matérielles, même les plus nécessaires à l'existence, appesantit notre esprit, entrave l'exercice de la pensée, et qu'un manque de tempérance ôte à notre intelligence son élévation et sa perspicacité. Et cependant nous ne sommes que des savants, des hommes d'étude, de spéculation, et notre état ne nous oblige pas à donner à nos semblables l'exemple de toutes les vertus Pythagore qui, à ce qu'il paraît, était un philosophe sérieux, ne séparait pas la pratique de la théorie ; il imposait à ses disciples pendant plusieurs années une vie de solitude, de recueillement, de tempérance et de continence, persuadé qu'il était qu'on ne peut élever l'esprit et donner des ailes à l'intelligence que par la domination de la chair et de ses instincts. Personne de nous, que je sache, ne songe à

l'en blâmer, bien que nous ne soyons pas tentés de l'imiter. Eh bien, il y a parmi nous plus que Pythagore et son école ; car la doctrine du Christ est plus sublime, plus claire et surtout plus puissante, comme le prouve la révolution qu'elle a opérée dans le monde. Les prêtres, ministres de l'Évangile, et qui, dit-on, reçoivent du Ciel leur caractère et leur mission, doivent-ils faire moins pour sauver les âmes, que le pythagoricien pour s'initier à la vérité ? Pourquoi donc le monde blâme-t-il dans les uns ce qu'il admire dans les autres ? Ah ! c'est que Pythagore est mort et son école avec lui, tandis que Jésus et son Église vivent et règnent parmi nous, et nous gênent.

ENTRETIEN AVEC UNE CARMÉLITE.

9 juin.

Si, encore, cette malheureuse enfant voulait se faire sœur de Charité pour soigner les malades, visiter les pauvres et instruire les enfants du peuple, notre philosophie s'humaniserait à son égard, et son père en prendrait plus aisément son parti, car là du moins on fait quelque chose d'utile à la société. C'est un dévouement très-admiré du monde, où il y en a si peu, parce qu'il produit des résultats positifs qu'on ne saurait calculer; et que, tout en procurant le salut des personnes qui s'y consacrent, il tourne efficacement à la moralisation et au bien-être des populations. Aussi les sœurs de Charité et les frères de la Doctrine chrétienne sont-ils très à la mode aujourd'hui, où la philanthropie, qui s'occupe avec beaucoup de zèle, et surtout beaucoup de bruit, de l'amélioration des classes infé-

rieures, est trop heureuse de trouver des personnes pieuses qui s'y dévouent sans la recherche d'une récompense humaine. La philanthropie, cette fois, a parfaitement raison, et, pour le dire en passant, elle ne trouve de tels auxiliaires que dans l'Église catholique. Mon pauvre ami aurait donc une consolation dans la participation de sa fille à l'amélioration de la société, et il pourrait concevoir une juste fierté d'avoir dans sa famille une héroïne de ce genre.

Mais non, elle veut se faire carmélite. Carmélite!... Je me suis informé de ce que c'est qu'une carmélite. C'est, m'a-t-on dit, une personne qui s'enferme dans une maison entourée de hautes murailles, avec quelques compagnes qui pensent comme elle, et vivent dans la discipline la plus austère, au milieu de mortifications continuelles, priant presque toute la journée et une partie de la nuit, couvertes de bure, mangeant à peine de quoi soutenir leur existence, et invisibles au monde. Car, quand on peut, je ne dirai pas les voir, mais les entendre, c'est à travers un double voile noir qui les dérobe aux regards, en sorte qu'on converse avec elles comme avec des ombres. Elles vivent dans cette prison toute leur vie, sans jamais mettre le pied dehors, sauf en des cas très-rares; ou plutôt elles meurent tous les jours, jusqu'à ce que leur âme échappe à la clôture par la mort, en y laissant son corps.

Cela ne fait-il pas frémir? Une jeune fille, belle, spirituelle, gracieuse, instruite, et quelquefois riche, qui a par conséquent tous les moyens de réussir dans la société, d'y être heureuse et de l'embellir par un mariage convenable, qui ferait et le bonheur et la gloire d'une famille, elle va ensevelir tout cela dans une tombe anticipée, comme une fleur dans les ténèbres, comme la lumière sous le boisseau, sans qu'un tel sacrifice pa-

raisse profiter à personne, excepté à elle, à ce qu'elle imagine, et à ceux, dit-elle, pour lesquels, avec ses prières, elle offre ses mortifications et sa vie. Notre jeune fille a cette conviction, et une conviction telle, qu'elle s'y dévoue tout entière.

Elle n'est pas la seule. Et j'ai appris, par les renseignements que j'ai demandés de tous les côtés, car je ne m'étais jamais occupé de ces choses, qu'il se formait en plusieurs contrées des établissements de Carmélites, sous l'ancienne règle de cet ordre aboli par la Révolution avec toutes les institutions monastiques. Ainsi, en plein dix-neuvième siècle, où l'on parle tant de liberté, où l'on aspire tellement à l'indépendance qu'on a peine à supporter le joug des lois et la contrainte d'une discipline quelconque, dans un temps où l'égoïsme paraît tout dominer, où la soif de la puissance et surtout de la richesse, qui en est le principal instrument, enflamme les cœurs et les pousse à parvenir ou à s'enrichir à tout prix et par tous les moyens, il se rencontre encore quelques âmes, que la foi en la parole du Christ et à son Église, l'espérance d'un bonheur éternel, et l'amour de Dieu par-dessus tout, portent à rechercher l'obéissance, et non l'autorité ; la pauvreté, et non l'opulence ; la mortification de la chair, au lieu de ses jouissances.

L'esprit chrétien vit donc encore au milieu de nous dans toute son ardeur, dans ce qu'il a de plus exalté et de plus puissant! puisqu'enfin ces personnes, dont beaucoup appartiennent aux classes les plus élevées de la société, aussi instruites, aussi raisonnables que leurs contemporaines, et qui ne sont pas plus sottes que les femmes les plus brillantes du monde, choisissent volontairement ce genre de vie qui fait frissonner la nature, y persistent au milieu de toutes les privations, et

se disent heureuses dans l'obscurité de leurs cloîtres qu'elles ne voudraient pas quitter.

J'avoue n'y rien comprendre. On dit que c'est de l'exaltation; quelques-uns prétendent que c'est de l'hallucination, et que ces femmes sont des insensées d'une classe particulière, puisqu'elles consentent à consumer toute leur existence dans les ténèbres, dans l'oisiveté et dans le vide, au mépris des lois de la nature et des dictées de la raison. Mais des âmes de femmes ne peuvent pas rester vides; il leur faut toujours quelque chose à aimer, et celles-là doivent aimer ce qu'elles aiment, avec passion, puisqu'elles y dévouent tout leur être. Qu'aiment-elles donc si passionnément et avec tant d'abandon dans leur solitude? Ce n'est plus rien de ce monde, dont elles se séparent complétement; c'est donc à quelque chose de l'autre monde que leur cœur aspire, et dont sans doute il reçoit déjà des impressions et des joies en raison de son détachement des choses d'ici-bas. D'ailleurs, si folie il y a, il n'y a pas que des femmes qui en soient les victimes, des hommes aussi en sont atteints; et les chartreux, les trappistes, les carmes et d'autres encore, abandonnent également le monde pour se consacrer dans le cloître au silence, à la mortification et à la prière.

Il n'est cependant pas possible que des êtres humains, capables d'un tel désintéressement et d'une vertu si haute, ou au moins d'un si grand empire sur eux-mêmes, soient des sots ou des fous. Il doit y avoir un motif à des résolutions si graves, et un motif puissant, puisqu'il donne la force de se sacrifier, non par un acte passager qu'un moment d'exaltation peut produire, mais par un dévouement de la vie entière, et bien sincère, puisqu'il faut leur faire violence pour les en empêcher.

Curieux de m'expliquer ce problème psychologique, dont je ne m'étais pas occupé jusqu'ici, et voulant en avoir le cœur net, je résolus d'aller à la source pour obtenir des renseignements certains. Sous le prétexte, qui n'est que trop fondé, d'éclairer des parents de ma connaissance sur le genre de vie des carmélites, pour laquelle leur fille dit avoir de la vocation, je demandai un moment d'entretien à la supérieure du couvent où elle veut entrer, et voici à peu près le résumé de notre conversation.

J'avouerai d'abord que j'ai été tristement impressionné par la grille du parloir, qui lui donne l'air d'une prison, et encore plus par le voile noir, qui, me cachant le visage de mon interlocutrice, ne laissait parvenir que sa voix à mes oreilles, sans que son regard et le mien pussent nous aider à nous comprendre. Cette voix argentine, qui sortait de l'obscurité, me semblait au premier moment comme celle d'une morte, qui me parlerait du fond de sa tombe. Cependant, je ne me laissai point arrêter par cette imagination funèbre; et même, après quelques instants, je trouvai un certain charme dans cette voix pure de femme, résonnant dans les ténèbres, douce et ferme tout à la fois, et répondant à mes questions avec bienveillance. Cette nouveauté mystérieuse ne me déplaisait pas.

« Ma chère mère, lui dis-je, car c'est ainsi qu'on la nomme, je viens avec confiance vous demander des renseignements sur votre ordre, son but, sa discipline et le genre de vie qu'on y mène : ce n'est point une vaine curiosité qui m'amène, mais le désir d'éclairer et de consoler un pauvre père désolé, dont la fille veut se faire carmélite. Ce que vous me direz pourra peut-être le décider à y donner son consentement, qu'il refuse jusqu'à présent. »

Elle me répondit simplement : « Nous sommes, monsieur, de pauvres filles, qui aimons Dieu plus que le monde; et qui, pour être tout à son service et à celui du prochain, vivons à l'abri du cloître dans l'obéissance, la pauvreté et la chasteté, ne demandant rien à personne, et recevant avec gratitude tout ce qu'on veut bien nous donner. »

« Au service de Dieu, ma mère, je le comprends, puisque vous passez la plus grande partie de votre temps à le prier. Mais je ne vois pas aussi bien comment vous rendez des services au prochain, ne sortant pas de votre clôture, et ne vous employant en aucune manière, comme d'autres ordres religieux, à soigner les malades, à soulager les pauvres et à instruire les enfants. »

« Monsieur, reprit-elle, il y a plusieurs manières d'être utile au prochain, et je crains que vous ne compreniez ou n'approuviez pas la nôtre, si vous n'avez pas la foi chrétienne, et si l'esprit de l'Évangile, que l'Église a la mission de répandre parmi les hommes, ne vous est pas familier. Au point de vue du monde, je l'avoue, nous devons paraître des paresseuses ou des insensées, et cependant nous avons la conscience de n'être ni l'un ni l'autre. »

« Je dois vous confesser, ma mère, que je ne suis pas un catholique bien régulier; cependant je ne suis pas non plus un ennemi de la religion. J'ai eu de la foi dans mon enfance, et un des meilleurs souvenirs de cette époque de ma vie est d'avoir bien fait ma première communion. Il m'en est resté quelque chose, au moins assez pour comprendre ce que vous voudrez bien me dire. »

« Mon Dieu, monsieur, puisque vous y allez si droitement, je vous parlerai de même, et je vous dirai en toute simplicité à quoi nous employons notre temps, et

comment par là nous avons la confiance d'être utiles à nos semblables, autant, sinon plus, que par les œuvres extérieures que vous venez de citer, œuvres admirables comme tout ce que la charité produit, mais que nous n'avons pas la vocation de faire. Notre-Seigneur Jésus-Christ est notre modèle comme celui de toutes les autres religieuses. Mais chaque ordre est appelé à l'imiter d'une manière particulière, et ces imitations diverses, animées du même esprit, reproduisent, chacune dans leur mesure, la vie du Sauveur dans l'Église. »

« Le Fils de Dieu, qui s'est fait homme pour sauver les hommes en se chargeant de l'expiation de leurs péchés et satisfaire en leur place à la justice divine, a accompli sa mission en priant sans cesse pour ceux qu'il a daigné appeler ses frères, et surtout en mourant pour eux. Mais en même temps qu'il priait et se sacrifiait, il passait aussi sa vie sur la terre à les instruire, à les guérir, à les soulager de toutes les manières dans les maux de leur corps et de leur âme. Il y a des congrégations religieuses qui le suivent principalement dans les œuvres extérieures de la charité; et le bien qu'elles font, qui est immense, frappe davantage le monde, parce qu'il en voit immédiatement les résultats et en profite tout de suite. D'autres, et nous sommes de ce nombre, aspirent à imiter le Rédempteur dans le point le plus important de sa mission, qui a été de donner sa vie pour le salut des pécheurs et de verser son sang sur la croix pour les racheter. Nous tâchons donc de souffrir avec Jésus-Christ, en union avec lui et dans son esprit, d'abord pour l'expiation de nos propres péchés, et ensuite pour ceux de tant d'autres pécheurs qui ne pensent guère à la justice de Dieu, à laquelle nous nous offrons en victime à leur place. »

« Telle est la raison de nos mortifications, que le monde

regarde au moins comme inutiles, sinon comme insensées; tandis que nous avons la confiance de lui rendre à nos dépens, et par nos sacrifices, le plus grand des services, en obtenant par ces moyens la conversion de quelques pécheurs et le salut de plusieurs âmes. Vous le voyez, monsieur, on ne peut comprendre l'utilité de ce que nous faisons, que si on a la foi en la mission de Jésus-Christ sur la terre, et en l'efficacité de son divin sacrifice qui est le prix du rachat du genre humain. Si donc vous croyez qu'il l'a sauvé par l'effusion de son sang et par les souffrances de sa croix, il vous sera facile de concevoir que ses indignes servantes, qui ne valent quelque chose que par son amour, mettent leur gloire et leur bonheur à l'aider dans l'accomplissement de sa mission, en suppléant, comme dit saint Paul, par leurs souffrances à ce qui peut manquer aux siennes pour le salut des hommes de nos jours, dont un si grand nombre le méconnaît ou le repousse.

« A cette fin, nous tâchons de vivre, autant que notre faiblesse le permet, en conformité avec la victime céleste : ne possédant rien sur la terre, acceptant, à son exemple, les dédains et les mépris du monde, et priant et souffrant pour lui, pour concourir autant que possible au salut de nos frères. Vous voyez, monsieur, qu'il y a une connexion intime entre notre foi et notre manière de vivre; et que nous ne pouvons faire moins, puisque nous voulons être les disciples sincères, les servantes dévouées de Celui qui a donné sa vie pour le rachat du monde. »

Elle se tut après ces paroles, prononcées avec une certaine émotion qui retentit en moi; car c'était dans sa bouche l'accent de la conviction et de la sincérité.

« Ma chère mère, repris-je après un moment de silence, votre foi me touche; et, quoique malheureuse-

ment je ne la partage point, je la comprends. Je reconnais que vous avez d'excellentes raisons de faire ce que vous faites; car je suis obligé de convenir que votre genre de vie en religion est une conséquence nécessaire de ce que vous croyez, c'est-à-dire que le Christ, ou le Fils de Dieu fait homme, est descendu sur la terre, y a souffert et est mort sur la croix pour le salut du monde: Donc, s'il est le Fils de Dieu et le sauveur des hommes, ses disciples n'ont rien de mieux à faire que de l'imiter; et ils ne peuvent être plus utiles à leurs semblables qu'en souffrant et en mourant pour eux à son exemple et dans son esprit. Non que ce dévouement soit imposé à tous les chrétiens ici-bas, parce que tous n'ont ni la vocation, ni la force de le suivre dans cette voie douloureuse; mais je conçois, par ce que vous venez de me dire, que, parmi les disciples du Maître, ceux qui sont appelés à le suivre de plus près et à devenir pour ainsi dire les coopérateurs de sa haute mission, loin de faire une chose inutile ou absurde en voulant souffrir et mourir comme lui, accomplissent au contraire, dans leur croyance, une œuvre au fond très-utile à l'humanité. Je comprends, d'après cela, qu'on se fasse carmélite; et certes, maintenant, je serai plutôt l'avocat que l'adversaire de la fille de mon ami. Mais, voyez-vous, ma chère mère, il faut avoir de l'indulgence pour nous autres hommes du monde dont la foi est tiède ou morte. Car le principe de votre genre de vie qui nous semble si étrange, est dans cette foi, et nous ne l'avons pas, ou nous en avons si peu! ah! si l'on pouvait se la donner...! »

ENTRETIEN AVEC UNE CARMÉLITE. (Suite.)

10 juin.

Une visite m'a obligé hier d'interrompre mon journal au moment le plus intéressant. L'épanchement de cette bonne âme avait provoqué l'effusion de la mienne, et il s'était établi soudainement entre nous comme un courant vital d'esprit et de confiance. Je me sentais remué, et la bonne supérieure paraissait l'être aussi, au moins autant que j'en pouvais juger par la vibration de sa parole, et ensuite par la respiration de son silence.

Je m'étais laissé aller à mon émotion, et j'en avais dit plus que je ne voulais. Je lui avais donné prise sur moi, et elle se hâta d'en profiter. « Vous avez raison, me dit-elle, on ne se donne pas la foi, mais on peut la demander à celui qui la donne ; et quand on s'adresse à lui sincèrement et avec le désir sérieux de profiter de ses dons, on est toujours exaucé. Voulez-vous que je fasse prier la communauté à cette intention? car souffrir et prier pour les autres, voilà nos deux fonctions principales. »

Je m'empressai de rentrer dans la discussion générale, afin de ne pas m'engager plus avant dans la voie particulière où elle m'avait saisi, et je lui répondis : « Vous me rappelez, ma chère mère, que je me proposais aussi de vous questionner à ce sujet, non pas sur la prière en général, ce qui serait une question philosophique très-oiseuse pour vous, mais sur la manière dont vous priez. On m'a dit que dans votre ordre on prie toute la journée. Cela me paraît fort, eu égard à la faiblesse humaine, et peu utile, quant aux suites de la prière. Il me semble que le Christ lui-même a blâmé la

surabondance de paroles en cette matière, et qu'il a institué pour ses disciples une prière courte et substantielle, qu'on appelle à cause de son origine l'oraison dominicale ou la prière par excellence. »

« Il est vrai, monsieur, que nous passons la plus grande partie de notre temps à prier, en commun ou en particulier, pour toutes les âmes qui nous sont recommandées, et surtout pour celles qui sont en danger de se perdre. Si cela ne fait pas de bien, ce que nous sommes loin de penser, vous conviendrez que cela ne fait de mal à personne. Vous m'accorderez encore que, vivant ensemble sous l'œil de Dieu, sous la direction de l'Église et la protection des lois, personnes libres que nous sommes et disposant de nous comme il nous convient, il nous est permis d'employer notre temps suivant nos goûts, si nous ne manquons ni aux lois civiles ni à celles de la conscience. Or, il nous plaît de prier souvent, et nous y trouvons de la consolation. Nous ne forçons personne à se joindre à nous; et nous comprenons que le monde qui a besoin de distractions et d'agitations incessantes, trouve notre vie monotone, ennuyeuse et inutile. Nous ne cherchons point son approbation, nous lui demandons seulement de nous laisser en paix dans notre solitude, où notre bonheur est de vivre en face de Dieu au pied de ses autels. »

« La prière assidue, qui nous donne de la force et de l'espérance, n'est donc pas inutile pour nous, puisqu'elle entretient en nos âmes le feu du ciel, qui les fait vivre, et qui s'éteindrait bientôt, si nous ne l'attisions sans cesse... Nous sommes aussi des vestales, condamnées à mourir si elles laissent s'éteindre le feu sacré. Or, nous avons la conviction, par notre foi, que la prière nous met dans un rapport vivant avec Dieu ; et que, par cette communication céleste, qui a deux voies, l'une

qui élève nos hommages et nos demandes jusqu'au trône du Tout-Puissant, l'autre par laquelle il fait descendre sur nous ses bénédictions et ses grâces, nous pouvons nous procurer tout ce qui nous est nécessaire ici-bas pour y vivre dans l'ordre, et y préparer notre salut. C'est pourquoi, monsieur, nous sommes, en effet, presque toujours sur ce chemin, et, le plus qu'il nous est possible, nous multiplions nos relations avec le Ciel, d'où descendent tous les dons parfaits. De cette manière, nous croyons entendre assez bien nos intérêts, et faire un gain précieux, non pas en or et en argent, mais en biens mille fois plus solides, parce qu'ils sont incorruptibles et éternels.

« Cependant ce n'est point à nous seules que nous voulons être utiles par la prière, c'est à tous nos frères, et surtout à ceux qui ne prient pas. Peuvent-ils trouver mauvais que d'autres se chargent de payer leurs dettes, et compensent par des témoignages multipliés de reconnaissance et d'amour envers Dieu ce qu'ils refusent à leur bienfaiteur ?

« Voilà, monsieur, le bien que nous croyons faire, et auquel nous consacrons notre existence pour la gloire de Dieu, et le salut de nos semblables. Sans doute, les carmélites ne travaillent point directement au bien temporel de la société, comme d'autres congrégations, et c'est pourquoi leurs services, moins apparents, sont aussi moins appréciés. Je ne prétends point qu'elles soient plus utiles que les autres ; je crois seulement qu'elles coopèrent au bien général de la société chrétienne, et qu'elles ont leur raison d'être dans l'Église. »

« Je vous remercie, ma chère mère, des explications que vous venez de me donner. Je n'avais jamais songé à ce point de vue de la vie monastique, et je ne soupçonnais pas cette utilité supérieure, dont vous m'avez

découvert la raison profonde. Je la reconnais fondée dans vos croyances, et tout à fait en harmonie avec la doctrine chrétienne. Aussi, quoique je ne sois pas encore parfaitement édifié sur les principes dont vous avez tiré des conséquences incontestables, je n'en aurai pas moins, pour les idées que vous m'avez suggérées, et pour les personnes qui se dévouent à leur réalisation, un respect sincère.

« Il ne me reste plus qu'à vous demander une chose, dans l'intérêt de la jeune fille qui aspire à partager votre vie héroïque, et qui peut-être prendrait un fardeau au-dessus de ses forces, si elle ne savait d'avance comment on emploie la journée dans votre maison. Prier toujours me paraît difficile, surtout à de jeunes filles dont le cœur, l'imagination et les sens sont encore pleins de vivacité. Il faut donc qu'elles soient suffisamment occupées pour ne pas s'abandonner aux distractions, aux tentations, peut-être au regret de ce qu'elles ont laissé dans le monde ; et surtout afin que, par la monotonie d'une existence si retirée, toujours uniforme et sans plaisirs, le vide de l'ennui ne se creuse pas dans leur âme et n'accable pas leur vie. »

« Oh ! pour cela, mon cher monsieur, répliqua-t-elle aussitôt, vous pouvez être tranquille. On ne s'ennuie pas chez nous, au moins quand on a la vocation d'y être; et celles qui y seraient venues sans l'avoir, peuvent se retirer pendant ou après les deux années du noviciat. Elles peuvent même se faire relever de leurs vœux après leur profession, si elles se sentent incapables d'en accomplir les obligations. La journée est partagée en exercices pieux qui se succèdent. Nous chantons le grand office au chœur, ce qui occupe plusieurs heures. Il y a chaque jour une heure employée à la méditation de la parole sainte, une heure de lecture spirituelle, l'examen

particulier, la préparation à la confession, la messe tous les matins, le temps des repas qui, à la vérité, n'est pas long, les moments de récréation où l'on peut converser; et enfin le reste du temps libre est employé par le travail d'aiguille en commun. Chacune coud, brode ou tricote, pour entretenir les ornements et le linge de la chapelle, et pour confectionner ou réparer les vêtements de la communauté. Nous avons encore le loisir de faire du linge pour quelques pauvres femmes du dehors et leurs enfants, voire même des layettes pour les nouveau-nés, car toutes pauvres que nous sommes, nous trouvons encore le moyen d'aider de plus pauvres que nous.

« Enfin, quand tout ce que prescrit la règle et ce que demande la discipline est accompli, nous pouvons nous retirer dans nos cellules, ou à la chapelle devant le Saint Sacrement, pour communiquer intimement et seul à seul avec l'époux céleste, dans les effusions de la reconnaissance et les épanchements de l'amour. Voici, monsieur, plus de vingt ans que je suis carmélite, et je ne me suis pas encore ennuyée. Je vous affirme même que je me trouve très-heureuse dans ma prison, et que ce me serait une désolation d'être obligée d'en sortir. Il est vrai que si elle est entourée de hautes murailles qui la séparent du monde, elle a une large ouverture par en haut sur le ciel, d'où nous viennent une magnifique lumière et un air vivifiant, qui illuminent et restaurent nos âmes. Elles peuvent à leur aise s'élancer par la prière et par la contemplation dans un autre monde plus beau que celui-ci, et je vous assure que les choses du ciel avec lesquelles elles sont mises tous les jours en rapport, par la pratique fidèle de leurs devoirs, leur donnent plus de consolation et de joie que tous les biens de la terre. »

Elle me quitta à ces mots sur un coup de cloche qui

l'appelait à un exercice, et je ne m'aperçus de son départ que par le frôlement sourd de sa robe de bure, qui s'éteignit bientôt avec le bruit de ses pas dans le silence du cloître.

UN ACCOMMODEMENT.

15 juin.

J'ai revu mon pauvre ami. Il est encore bien triste, mais plus calme, presque résigné, et ses paroles n'ont plus la même amertume. Son bon sens, sa conscience, et je dirai même sa philosophie, ont pris le dessus; et bien qu'il ne puisse encore se faire à l'idée que sa fille le quitte pour entrer au couvent, il est cependant devenu plus raisonnable, et il m'attendait avec impatience pour l'aider à prendre une résolution et à la déclarer.

Il a dû me trouver aussi bien adouci dans mes sentiments à l'égard des communautés religieuses; et encore je ne lui ai point parlé de ma visite à la supérieure des carmélites, et de l'impression qu'elle m'a laissée. Je lui ai dit simplement qu'après de mûres réflexions j'avais reconnu qu'il y avait dans cette affaire une grave question concernant la liberté personnelle, et le respect qu'on lui doit, même dans ses enfants, surtout quand ils approchent de leur majorité; que nous, philosophes, qui la réclamions si vivement pour nos opinions et nos doctrines, nous devions donner l'exemple de la tolérance; et que d'ailleurs, en matière religieuse, et quand il s'agit de la conscience et de la foi, nous ne gagnerions rien par la violence qui ne change jamais les âmes; que s'il empêchait sa fille de suivre ce qu'elle appelle sa vocation, il la placerait dans la douloureuse alternative, ou de manquer à ce qu'elle croit un appel de Dieu, ce qui la

rendrait malheureuse, ou de désobéir à ses parents, dès qu'elle en aurait le droit, ce qui lui briserait le cœur ; qu'en somme, nous, hommes de raison, et chrétiens de nom tout au plus, nous ne sommes pas compétents dans une affaire de ce genre, et que n'ayant point de foi ou au moins ne professant pas le peu que nous en avons, on attribuerait les motifs de notre refus à des préventions injustes, ou à des vues d'intérêt, ou à des affections personnelles ; qu'après tout il n'y avait rien de déshonorant ni pour sa fille ni pour sa famille dans une telle résolution, très-louable, au contraire, sous plusieurs rapports, et même admirable par la générosité et le dévouement qu'elle suppose : ce que le monde lui-même reconnaîtrait, tout en n'approuvant pas le sacrifice et plaignant celle qui en est à ses yeux la victime.

« La victime, s'écria le père tout en larmes, c'est moi, c'est sa mère. Elle nous sacrifie avec elle, car avec elle elle emportera au couvent tout notre bonheur. Notre maison sera pour nous un désert, quand elle l'aura quittée. Elle manquera, à tous les instants du jour, à sa mère et à moi. N'ayant plus à m'occuper de son avenir qui m'échappe, je n'ai plus de but à mes travaux, ni de consolation pour mes vieux jours. »

Hélas! ce n'est que trop vrai, et je ne pus répondre à ses larmes que par les miennes. J'étais trop faible de ce côté pour lui donner un courage que probablement je n'aurais pas moi-même dans une pareille situation ; car tout mon cœur se brise seulement à la pensée que ma fille pourrait en faire autant. Je suis encore trop homme de nature pour élever les autres au-dessus de la nature. Je ne connais que la foi chrétienne pour inspirer à l'âme cette élévation, pour lui donner la force d'un tel sacrifice, et je ne l'ai point encore à ce degré.

Dans cette perplexité douloureuse dont je ne voyais plus l'issue, il me vint une pensée, qui est une sorte d'atermoiement ou de demi-mesure, ne résolvant pas la difficulté, mais la reculant, ce qui vaut mieux souvent que de la trancher, parce qu'elle laisse au temps le soin de la dénouer. Je m'empressai de la saisir.

« Cher ami, lui dis-je, la question est très-grave; et bien qu'elle ait déjà fait quelques pas dans notre esprit, puisque nous en parlons avec plus de calme, cherchant à dominer par la raison le trouble de notre cœur, la peine que nous éprouvons à prendre un parti aujourd'hui nous montre qu'elle n'est pas suffisamment mûrie, et qu'ainsi nous pouvons, nous devons même attendre un moment plus favorable pour percer l'abcès. Il n'y a point en effet de péril en la demeure. Votre fille n'a que vingt ans; il lui faut encore une année pour atteindre sa majorité. Dites-lui donc, simplement et avec tout le calme qui vous sera possible, qu'après y avoir réfléchi consciencieusement, vous ne lui refusez pas le consentement qu'elle demande, quoiqu'il vous en coûte, mais qu'à son tour elle doit vous faire une concession, à savoir qu'elle ne vous parlera plus de sa vocation jusqu'à l'époque de sa majorité. C'est une épreuve que vous pourriez lui imposer, mais vous préférez obtenir de son affection ce qui est d'ailleurs dans son intérêt comme dans le vôtre. Car ce sera pour elle une année de noviciat anticipé au milieu du monde qu'elle veut quitter; et alors elle saura mieux si elle en est capable. Et, pour ses parents, ce sera une garantie de plus de ce qu'elle croit être sa vocation. Une fois majeure et pouvant donner à son existence la direction qui lui conviendra le mieux, si elle persiste dans sa résolution, la responsabilité paternelle, qui vous incombe maintenant, en sera au moins dégagée, puisqu'en cas d'insuccès, n'ayant pu

empêcher la cause, on ne pourra vous en imputer les effets. »

J'ai réussi au delà de mon attente. Mon pauvre ami s'est accroché aussitôt à cette idée, comme à une planche de salut dans un naufrage. La mère a partagé la joie de son mari d'être délivrée du péril du moment, et tous les deux ont été secrètement relevés par l'espérance que l'épreuve d'une année tournerait au gré de leurs désirs. La fille, qui a senti qu'elle avait fait un pas dans sa voie, et dont le cœur avait sans doute aussi besoin d'un soulagement après la vivacité de la lutte, a embrassé ses parents cordialement, avec la confiance d'obtenir leur assentiment dans une année. Et voici la paix rétablie dans la famille, ou du moins une trêve, qui procure un répit sans rien terminer au fond, comme toutes les paix de ce monde.

UN PARRAIN.

17 juin.

Hier a eu lieu la cérémonie du baptême de mon neveu, et me voici parrain d'un enfant, par la grâce de Dieu et à mon corps défendant. J'y ai cependant apporté tout ce que je pouvais y mettre de bonne volonté, car cela me gênait au dehors et au dedans. Au dehors, je ressentais quelque peu de respect humain de participer publiquement à l'un des rites les plus importants d'une religion que je ne pratique guère, et à laquelle je passe pour n'avoir pas grande foi. Mais cet embarras était levé en partie par les convenances de famille, auxquelles, suivant l'opinion publique elle-même, je ne pouvais me soustraire sans contrister les miens. Mon frère, qui n'est pas plus croyant que moi, m'en aurait voulu ;

car, tout philosophes que nous sommes, et sans conviction de l'utilité du baptême, nous tenons cependant à ce que nos enfants soient baptisés, et qu'ils soient élevés en chrétiens, quoique nous nous dispensions nous-mêmes de l'être.

Au dedans, j'étais un peu honteux de ce que j'allais faire, non pas que l'action me parût mauvaise en elle-même ; car on ne demande en tout cela rien qui ne soit très-moral et qui ne puisse contribuer au perfectionnement de l'esprit et du cœur. Ma honte, ou ma demi-honte, provenait de ce que je n'étais pas profondément convaincu des articles de foi que j'allais réciter en place du nouveau-né, et comme son représentant dans la foi catholique. Triste représentant, plein de doutes et d'objections ! Je me suis rassuré en me disant, qu'après tout, je ne suis pas hostile, ne niant catégoriquement aucun article du symbole, et au contraire, comme je l'ai constaté dans une feuille précédente, en admettant les principaux, peut-être pas encore tout à fait comme l'Église les explique, mais au moins assez, aux yeux de ma conscience, pour pouvoir en affirmer la vérité.

Une autre pensée cependant me donnait quelque inquiétude. Les gens du monde, et même les chrétiens, se chargent assez légèrement des fonctions de parrain et de marraine, sans songer aux obligations morales qu'elles imposent, et qu'on est censé accepter : car enfin, il n'y a pas là une simple formalité à remplir, et ce n'est pas uniquement pour faire plaisir aux parents qu'on tient leurs enfants sur les fonts du baptême. Le parrain prend devant Dieu et devant l'Église une sorte de charge d'âme : et ainsi, il ne doit pas rester indifférent à la destinée de cette âme pour laquelle il a répondu devant le ciel et la terre. Il a donc le devoir de s'inquiéter plus tard de son éducation religieuse et de

son salut, au moins jusqu'à l'époque où son filleul s'unissant personnellement à Dieu par sa première communion, renouvelle librement les vœux de son baptême, et ainsi prend la responsabilité de leur accomplissement.

Or, dans l'état présent de mon âme sous ce rapport, je me sens peu apte à prendre ce soin, ayant déjà assez à faire pour moi-même dont la foi est morte ou à peine renaissante, et qui ai tant de peine à m'éclairer en ces matières délicates. J'en tirai cette conclusion, que le lien religieux qui allait m'attacher à cet enfant, et l'espèce de paternité spirituelle que j'acceptais à son égard étaient des motifs de plus pour continuer les méditations commencées dans ces feuilles, et dont je crois avoir déjà retiré quelque fruit. Mon filleul en profitera avec moi, si, comme je l'espère, elles tournent à bien et ravivent ma foi presque éteinte. Dans cette hypothèse je pourrai lui être utile dans son bas âge par quelques bonnes paroles à sa portée, et peut-être aussi par l'exemple. Sinon, comme philosophe, je ne puis pas grand'chose pour son âme jusqu'à son adolescence, car on n'enseigne pas la philosophie aux enfants, et Dieu sait ce qu'il sera devenu quand il pourra suivre mon cours.

En somme, malgré ces tiraillements, dont je n'ai fait la confidence à personne, tout s'est assez bien passé. J'ai récité bravement le *Credo* à voix claire et intelligible, et sans mettre en doute en moi-même aucun des articles que je prononçais, et dont j'ai accepté les principaux, avec les corollaires qui en sortent. Seulement, comme je n'ai pas eu le temps d'examiner en détail tous ces corollaires, il y en a deux qui ont excité dans mon esprit une certaine opposition, au moins quelque embarras : l'un formellement énoncé dans le symbole

des apôtres, la résurrection de la chair ; l'autre qui n'y est pas formulé, pas plus que dans le symbole de Nicée, mais qui est affirmé en plusieurs passages de l'Évangile, et enseigné comme un dogme par l'Église, l'éternité des peines. Ces deux points de doctrine sont peut-être ceux qui choquent le plus la raison et auxquels s'attache principalement l'incrédulité du siècle. J'avoue qu'ils me paraissent difficiles à défendre, et je les rejetterais tout de suite, si je cédais aux préventions de mon esprit et aux sentiments de mon cœur. Ma conscience me fait donc une obligation de les examiner de plus près, puisque j'y ai adhéré de bouche, et un peu par surprise. D'ailleurs, un vrai philosophe ne cède point sans combat aux préjugés, et les impulsions ou les répulsions de son cœur doivent être approuvées par la raison. J'examinerai donc sérieusement ces deux articles, en poursuivant l'étude du jugement dernier que j'avais commencée, et bien décidé à embrasser la vérité, où que je la trouve et quoi qu'il arrive.

LE JUGEMENT DERNIER (Reprise.)

20 juin.

Comment savoir ce qu'il en sera de nous après la mort? Puisque l'âme est immortelle, il est certain pour tout être raisonnable qu'en sortant de ce monde elle ira dans un autre. Mais les choses de cet autre monde, qui nous les dira? Il y a deux manières de s'en informer : le raisonnement et la révélation. La raison peut tirer des faits de l'existence actuelle des inductions très-vraisemblables qui vont jusqu'à la certitude morale. Seulement, elles ne sont que des conséquences rationnelles dont la portée objective, admise par le sens commun, peut toujours être mise en question par une philosophie

idéaliste ou sceptique. En outre, comme l'expérience n'y est pour rien, puisque ceux qui établissent l'existence d'un autre monde par le raisonnement seul n'y ont point été et n'en sont point revenus pour nous apprendre ce qui s'y passe, il reste toujours dans leurs conclusions du vague et de l'obscurité ; et leurs opinions, produits de l'abstraction, ressemblent à des êtres de raison.

La parole de la révélation est plus nette et plus précise : elle affirme catégoriquement, dogmatiquement ce qu'elle dit avoir vu, puisqu'elle prétend venir de l'autre monde à cette fin ; elle doit donc savoir ce qui s'y passe, car si l'esprit de l'homme connaît seul ce qui arrive dans l'homme, l'esprit divin seul aussi peut savoir ce qui existe en Dieu et au fond de tout ce qu'il a fait. Cette voie serait assurément la meilleure, si elle était certaine, c'est-à-dire si la vérité et l'authenticité d'une révélation surnaturelle était démontrée. Car il n'y a point d'assurance comparable à celle donnée par la foi à ses adeptes, qui ne craignent point de livrer leur vie en témoignage de ce qu'elle leur enseigne, comme le montre l'histoire des martyrs.

Il me semble cependant qu'il y a une route intermédiaire. Un philosophe, n'ayant pas la foi en la parole révélée, peut être prêt à en admettre sincèrement les dictées ou les dogmes s'il parvient à les justifier aux yeux de son intelligence en reconnaissant leur harmonie avec les lois de la nature et de la raison. Il peut ainsi espérer d'arriver à une bonne fin, c'est-à-dire à une science confirmée par la lumière de la foi, ou à une sorte de foi éclairée par la science. Ce ne sera peut-être pas la foi la plus pure, parce que la raison y aura trop de part ; c'en sera au moins le commencement ou l'ébauche, qui pourra mener à mieux. C'est cette voie moyenne que je voudrais tenter, et je crois que je le

puis sans danger ; car si je n'édifie rien, je ne détruirai rien non plus, décidé que je suis à rester neutre dans tous les cas où l'accord me paraîtrait impossible.

Ainsi, par exemple, le christianisme enseigne que chacun sera jugé dans l'autre monde, une première fois en y arrivant et pour être mis en son lieu, une seconde fois à la consommation des siècles et pour la restauration complète de la justice et de toutes choses. La raison n'a rien à objecter à ces dogmes, si elle est vraiment raisonnable. Il est évident qu'en ce monde, chacun acquiert du mérite ou du démérite par ses œuvres ; que ce mérite ou ce démérite doit lui être imputé tôt ou tard, pour qu'il en reçoive la récompense ou la punition; et que si la justice ne lui est pas rendue en bien ou en mal ici-bas, elle devra se faire ailleurs. C'est le cri de la conscience morale ; c'est aussi l'espérance des bons qui sont opprimés, de tous ceux qui, souffrant sur la terre pour la justice, ont droit à un dédommagement; comme c'est l'effroi des méchants, qui ont prospéré et joui ici-bas des fruits de leur iniquité, et dont la peine tardive n'en sera que plus terrible.

La raison comprend encore que, dans la multitude des âmes envoyées à chaque instant par la faux de la mort dans l'autre monde, une séparation préparatoire est nécessaire, et qu'ainsi elles doivent être jugées immédiatement dans l'intérêt de l'ordre, et pour que chacune reçoive au plutôt la position bonne ou mauvaise qui lui revient. Mais elle ne répugne aucunement à admettre, qu'à la fin des temps, et quand le règne de l'éternité devra pleinement s'établir, tout doive être réglé définitivement par l'imprescriptible équité, afin que le bien soit complétement séparé du mal, et que Dieu règne seul en toutes choses, par son amour en ceux qui l'ont aimé et servi, par sa justice en ceux qui l'ont haï et

combattu. C'est à cette restauration universelle, où le vrai, le juste et le bien seront sans mélange et sans partage, que notre âme aspire par son désir le plus ardent, par ses puissances les plus hautes, par ses efforts les plus généreux; et elle ne sera pleinement heureuse qu'en se reposant dans la quiétude parfaite et inaccessible du souverain bien. Voilà ce que la raison admet sans difficulté; et sur ces points, sauf quelque différence de langage, elle s'accorde au fond avec le symbole chrétien.

Mais celui-ci affirme davantage et donne des renseignements plus précis. S'il y a un jugement, il doit y avoir un juge ou des juges. La raison l'accorde, mais elle ne sait pas qui jugera : Minos, Rhadamante, Éaque, suivant la mythologie, ou tout autre. La fable, sous ce rapport, en dit plus que la philosophie, qui se réduit à l'affirmation générale d'un jugement, sans en expliquer le mode ni les suites. Le christianisme est plus explicite. D'abord il ne reconnaît qu'un juge possible : celui-là qui voit le fond des cœurs et de toutes choses, et qui, à ce titre, est le seul juge compétent et sans appel. Puis, comme, suivant la doctrine chrétienne, Dieu lui-même s'est fait homme pour sauver les hommes, le Juge Suprême sera l'Homme-Dieu, venu une première fois pour les racheter et non pour les juger, et qui reviendra une seconde fois, à la fin des temps, pour juger définitivement tous ceux qu'il a voulu sauver, les uns ayant profité de sa miséricorde et de sa grâce, les autres les ayant méconnues et repoussées.

Le premier jugement, qu'on appelle particulier, aura donc lieu immédiatement après la mort par la simple comparution des âmes devant Jésus-Christ, dont le seul aspect réjouira les unes et confondra les autres. Et le jugement dernier, qui sera universel, s'accomplira en

grande pompe, en face du ciel et de la terre, par l'apparition majestueuse du Christ sur son trône, entouré de la multitude des anges qui auront convoqué toutes les créatures des quatre coins de l'univers et même du fond des enfers, car les damnés comparaîtront aussi, et pour la dernière fois, dans la lumière céleste qui, après avoir mis au jour et devant tous leur abomination, les précipitera pour toujours dans l'abîme du mal et de leur supplice.

Tels sont, à peu près, les détails que donne la parole révélée sur le jugement après la mort. La raison les accepte pour la plupart; seulement il y a quelques points qu'elle trouve obscurs, et d'autres qu'elle est portée à rejeter comme absurdes ou révoltants. C'est à examiner.

LES ANGES.

25 juin.

Il est évident que le juge suprême et sans appel, le grand juge, doit tout savoir pour être infaillible dans ses décisions, et être tout-puissant pour les faire exécuter. A ces titres, la raison n'a point de motifs pour récuser le Christ, s'il est vraiment Dieu; et en outre, s'il a été homme comme nous, il a connu par expérience les misères et les faiblesses de l'humanité.

Cependant, tout juge assis sur son tribunal a des ministres, des serviteurs, pour convoquer et faire comparaître les accusés, et pour les conduire en leur lieu après le jugement. Aussi l'Évangile dit, qu'à son second avénement, le Christ apparaîtra sur les nuées avec une grande majesté et entouré de la multitude de ses anges. Les anges sont de purs esprits créés dans la justice et dans

la sainteté pour être, comme leur nom l'indique, les hérauts des desseins du Tout-Puissant et les exécuteurs de ses ordres. Ils se tiennent devant son trône, dans la contemplation de l'éternelle vérité, de la beauté infinie, et attendant avec respect le moindre signe de sa volonté pour l'accomplir. Créatures intelligentes et libres, les anges ont dû être éprouvés, afin de se donner au service de Dieu volontairement et avec amour. L'un d'eux, l'un des premiers dans la hiérarchie céleste, s'est détourné de Dieu par orgueil, et en s'élevant contre son maître a prétendu se soustraire à sa domination et se faire semblable à lui. C'est cette créature qui a inventé le mensonge, le mal et la mort. Il a réussi à entraîner dans sa révolte une partie de la milice du ciel, qui a été précipitée avec lui hors du royaume divin. De là, scission dans la création : scission entre le Créateur et les créatures, et des créatures entre elles. Telle est, selon l'Évangile, l'origine du mal, de la mort et de tout ce qui s'en est suivi.

Eh bien ! après y avoir mûrement réfléchi, moi philosophe, je dis qu'il n'y a rien dans cette doctrine que la philosophie ne puisse admettre, si elle est de bonne foi et conséquente avec elle-même. Je ne dis point qu'elle trouverait ces choses par ses propres lumières, mais seulement qu'elle n'a aucune raison valable de les nier, quand on les lui découvre. En effet, si elle admet la création par un Dieu tout-puissant, elle doit aussi reconnaître la hiérarchie ou les degrés divers des êtres créés. Comme sur la terre il y a des gradations depuis le minéral, qui en est la base, jusqu'à l'homme qui en paraît le couronnement, la science, s'élevant à travers tous les règnes, avec la vie plus ou moins développée qui les anime, jusqu'à celui de l'intelligence ou de l'esprit, apogée de l'humanité, et en continuant à monter par

l'analogie, ne peut manquer d'établir rationnellement dans un monde supérieur d'autres degrés intermédiaires entre l'intelligence du genre humain et l'esprit infini qu'elle appelle Dieu... On les nomme esprits purs, parce qu'ils n'ont point de corps matériel, ce qui les met au-dessus de l'homme par la plus grande liberté de la pensée et de l'action. L'Écriture sainte reconnaît neuf degrés principaux dans cette hiérarchie céleste. La philosophie n'a aucun moyen de vérifier cette assertion; mais qu'il y en ait plus ou moins, cela importe peu, si elle est obligée d'admettre une gradation d'êtres spirituels entre l'homme et Dieu, auxquels on ne peut attribuer d'autres fonctions que d'être les serviteurs de Dieu et ses ministres auprès des hommes.

Dans nos cours de métaphysique, au lieu de disserter sur l'Être universel, général et particulier, sur l'être et le non être, le nécessaire et le contingent, le possible et l'impossible, et autres idées abstraites qui n'apprennent pas grand'chose, ne devrait-on pas exposer une véritable doctrine pneumatologique ou des esprits à tous les degrés et dans tous les règnes? Et après avoir considéré l'esprit dans les sphères inférieures, l'esprit minéral, végétal, animal et hominal, et décrit la manifestation de chacun avec ses caractères spéciaux et dans le développement de la vie qui l'anime, ne devrait-on pas aller plus haut et essayer de conjecturer par l'induction ce que doivent être les esprits surhumains qui existent entre l'homme et Dieu? Ici, sans doute, on aurait besoin de la parole révélée; car nos sens et leurs instruments n'atteignent point les choses de l'autre monde, et, pour connaître quelque chose de ces êtres invisibles pour nous, il faut un enseignement surnaturel, comme celui de la foi. Mais quel inconvénient y aurait-il à profiter de cet enseignement, dans une cer-

taine mesure, pour faire une philosophie plus complète et plus autorisée? Elle n'avancerait rien que la raison ne puisse concevoir et admettre; et dans le cas contraire, elle s'abstiendrait. Car si, dans la nature elle-même, il y a mille choses qu'elle ne saurait expliquer, et que cependant elle ne peut nier, pourquoi, en ce qui dépasse la nature, nierait-elle des choses inexplicables ou, au moins, inexpliquées? D'un côté comme de l'autre, la portée de sa compréhension n'est point la mesure nécessaire de la vérité.

Pour moi, d'après ces considérations, je ne me crois pas en droit de nier l'existence des anges ou des esprits purs. Ma raison m'obligeant à les supposer comme des intermédiaires entre l'esprit divin et l'esprit humain, ma supposition s'autorise volontiers du témoignage de la parole sacrée, et loin d'y voir un obstacle à ma philosophie, j'y trouve au contraire de quoi remplir une lacune de la métaphysique par une véritable pneumatologie.

Quant à ce qui concerne Satan et les anges rebelles, qui, en se séparant de Dieu, se sont élevés contre sa puissance, qu'on les appelle comme on voudra, cela m'importe peu, et je ne disputerai pas sur les mots; mais je ne puis pas ne pas y voir une histoire véritable, un récit exact de ce qui est arrivé dans l'origine.

Ma raison me dit en effet que s'il y a du mal en ce monde, et personne ne le conteste, ce mal a dû avoir un auteur ou une cause. Or, cet auteur du mal ne peut pas être le Principe du bien ou le Bien souverain, d'où le mal n'a pu sortir. Donc un autre que Dieu en a été la cause; et cette cause doit être une créature dont l'imperfection seule peut être la source du mal ou de la négation du bien. Mais le mal moral ne peut être fait que par un être moral doué d'intelligence et de liberté.

Donc cette créature est un esprit qui a, par l'abus de sa pensée et de sa liberté, engendré le mal en opposant sa volonté à la loi divine, le mensonge à la vérité. Et ce prince du mal et du mensonge est une personne, comme Dieu est personnel. A cette personne funeste, père du mal, du mensonge, et de la mort qui en est sortie, il faut bien assigner un nom comme à toute personne vivante; un caractère en raison de ses œuvres, une manière d'être déterminée par sa perversité, et enfin un lieu ou un triste royaume qu'il s'est fait en dehors du règne de Dieu. Cet esprit pervers, les chrétiens le nomment Satan, le démon ou le diable. Que les philosophes l'appellent autrement, si bon leur semble, cela n'a point d'importance, pourvu qu'on admette son existence et son action dans l'univers; et, en vérité, peut-on nier raisonnablement l'une et l'autre au milieu du duel incessant du bien et du mal parmi les hommes? Peut-on nier, puisqu'il y a une révolte flagrante dans le monde, que celui qui l'a commencée et qui l'entretient par tous les moyens, n'exerce sa puissance dans la sphère des ténèbres opposée à celle de la lumière, dans un lieu de discorde et de désolation en dehors du royaume de la paix et du bonheur? C'est ce lieu que dans toutes les langues on appelle l'Enfer.

LE PARADIS.

27 juin.

L'issue nécessaire d'un jugement est la déclaration du mérite ou du démérite de l'agent moral, et par conséquent de la récompense ou de la punition qui lui reviennent. Donc il doit y avoir dans l'autre monde un

lieu des récompenses et un lieu des punitions, quelles que soient les unes et les autres, et sous quelque forme qu'elles se produisent. En cela, la philosophie s'accorde avec la religion. Mais la religion est bien plus explicite sur ces choses. Parlant plus aux sens et à l'imagination des peuples, elle les excite davantage par l'espérance des biens qu'elle leur promet dans la vie future, et par la crainte des peines dont elle les menace. La philosophie dit sèchement que la vertu sera récompensée et le vice puni, sans expliquer le mode du châtiment, sa durée, ni les moyens de l'abréger ou de l'adoucir; elle ne dit pas davantage en quoi consiste la rémunération, quel bonheur elle donnera, si ce bonheur sera inamissible, éternel, ou s'il pourra diminuer ou même se perdre de nouveau.

Plusieurs philosophes ont fait là-dessus des hypothèses dont les plus célèbres sont la métempsycose et le progrès indéfini. La première suppose la transmigration des âmes d'un règne dans un autre, où elles revêtent des formes d'existence plus parfaites en raison de leur élévation par les vertus ou les talents qu'elles ont eus dans la vie présente, ou, au contraire, un organisme inférieur, si elles ont été plus attachées à la terre et dominées par les instincts les plus grossiers. La seconde fait voyager les âmes à travers toutes les sphères de l'univers jusque dans les astres, où chacune trouve une atmosphère analogue au degré de son développement, et ainsi un bonheur relatif qui s'augmentera de sphère en sphère par une tendance incessante vers l'infini qu'elle n'atteindra jamais : ce qui n'est pas le moyen d'obtenir un repos définitif et une parfaite béatitude. Il est clair qu'ici, si l'on veut sortir de l'abstraction philosophique qui n'apprend pas grand'chose, on se lance par l'imagination dans des spéculations sans fin, qui ne sont point prouvées

et qui ne prouvent rien, sinon l'esprit plus ou moins inventif de leurs auteurs.

Les diverses religions des nations ont fait un paradis analogue au caractère du peuple, à sa manière de vivre, à ses habitudes et à ses idées. Aux nations guerrières et barbares on a offert comme récompense l'appareil et la gloire de la guerre, et ce sont les plus vaillants qui la remporteront. Aux populations sensuelles, des voluptés sans fin par la satisfaction complète et toujours renouvelée des appétits de la chair. Dans les pays où l'activité de l'esprit et du corps est une fatigue, où l'on aime par-dessus tout le repos, et la rêverie, le bien suprême a été placé dans la cessation de la pensée, dans l'immobilité de la volonté, dans l'anéantissement de la personnalité absorbée par la contemplation de l'infini, dans la vie universelle du grand Tout. C'est le paradis du panthéisme. Les Grecs, qui ont tiré de l'Orient leur religion comme leur philosophie, ont établi deux manières de récompenser finalement la vertu : l'apothéose et la béatification des champs Élysées. Les Romains, qui n'ont rien inventé en ces matières, ont adopté les croyances et les opinions des Grecs. Seulement ils ont deshonoré l'apothéose par la flatterie, en l'accordant à des scélérats ou à des insensés revêtus de la pourpre impériale, et leur ciel a été composé de telle sorte, comme au reste déjà l'Olympe des Grecs, qu'un honnête homme aurait eu honte de s'y asseoir.

Quant au bonheur des champs Élyséens, tels que Virgile et ses imitateurs les ont décrits, ce sont des promenades de campagne et des conversations de beaux esprits, qui sans doute ont parfois leur charme, mais auxquelles on s'habituerait vite, et dont, à coup sûr, une âme un peu élevée ne ferait pas ses délices pendant l'éternité. En tout cela on sent l'impuissance de l'ima-

gination humaine, qui transporte dans une autre sphère les jouissances de celle-ci en les exagérant le plus qu'elle peut et cherchant même à les éterniser. C'est de l'infini construit avec du fini, ce qui ne peut donner que le vague de l'indéfini.

Il me semble que l'Évangile est bien plus élevé, je dirai même plus philosophique que toutes ces utopies. Il proclame hautement, sans chercher à éblouir ni à attirer les hommes par des images et de la poésie, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu et que l'esprit humain n'a jamais conçu ce que Dieu réserve à ses élus; et, n'essayant pas de représenter par des tableaux ce qui surpasse les sens et la raison, il se borne à affirmer que la récompense des âmes pures est dans la participation à l'éternelle vie, dans la vision béatifique de la vérité infinie et de ses perfections. L'âme obtient cette participation par son union avec Jésus-Christ, dans lequel l'humanité a été associée à la divinité, en sorte que le chrétien fidèle, devenu membre de l'Église, corps mystique de l'Homme-Dieu, vivant ici-bas de sa grâce, vivra au ciel dans la plénitude de sa gloire. Il vivra dans le sein de Dieu et de son existence infinie, sans être cependant absorbé par l'infini, et tout en conservant intègre sa personnalité au milieu de la lumière universelle. Sans partager l'essence divine, incommunicable à la créature et qui réside uniquement dans les personnes de la Trinité sainte, il sera divinisé même dans son corps par la glorification du Christ, dont il est membre, et qui, après l'avoir régénéré et nourri de son sang, le remplira de sa splendeur et de sa félicité à tout jamais. Voilà ce qui est promis aux chrétiens comme le prix suprême de leurs efforts dans la vertu, comme l'apogée de la béatitude qui contemplera la lumière de la vérité dans son foyer,

et puisera le bonheur à la source même de tout bien.

Jamais, il faut en convenir, on n'avait présenté aux hommes un pareil idéal de gloire et de bonheur. Quelques anciens philosophes avaient déjà dit que la perfection de l'humanité est de ressembler à la Divinité, et de s'en rapprocher le plus possible par cette ressemblance. Ils supposaient alors sans doute, dans leur raison plus éclairée que celle du vulgaire, que la Divinité devait être la source de toutes les perfections. Mais ce n'était pas à une telle divinité que la religion du peuple offrait son adoration ; et certes, il n'y avait pas un grand effort de vertu à faire, ni surtout de grands sacrifices à accomplir, pour se rendre semblable aux divinités de l'Olympe.

Le Dieu des chrétiens, au contraire, est le Père des lumières et de toutes les vertus, la source de tous les dons parfaits qui descendent du ciel. Il est le bien souverain, la vérité universelle, la plénitude de la justice, la beauté sans tache. Il est l'amour infini et la vie éternelle ; et ainsi la créature qui a l'honneur et le bonheur de se donner à lui par le fond de son être et avec tout l'abandon de sa volonté ne peut plus déchoir de la gloire ni perdre la félicité qu'elle en a reçue, parce que, une fois admise dans le sein de Dieu, elle le possède comme elle en est possédée, et le connaît comme elle en est connue. C'est comme un mariage indissoluble entre l'humanité et la Divinité, accompli d'abord en la personne du Christ, et par lui en tous les hommes de bonne volonté qui ont reçu en eux la vie descendue du ciel. C'est pourquoi il a dit : « Faites, ô mon Père, qu'ils soient un avec nous, comme vous et moi nous ne sommes qu'un. » Et ce qui met le comble à la félicité promise par l'Évangile, c'est qu'elle ne peut plus défaillir. Elle n'est pas, comme le bonheur des philosophes ou des

autres religions, une accumulation, une exagération indéfinie de jouissances naturelles, et par conséquent bornées et périssables ; elle est transfigurée à tout jamais par la participation à la vie divine dont elle est remplie et qui lui communique son immutabilité. Elle a « choisi la meilleure part, la chose uniquement nécessaire, » c'est-à-dire la possession du souverain bien, et « cette part ne lui sera jamais ôtée, » parce que rien ne peut plus prévaloir contre l'amour divin qui la possède dans une indéfectible union.

Tout cela me paraît très-beau, vraiment digne de l'homme, et peut-être trop au-dessus de sa nature. Car enfin, par les forces et avec les conditions de cette nature, il peut devenir très-savant, très-puissant, très-vertueux, même jusqu'à l'héroïsme en certaines occasions ; mais uni à Dieu jusqu'à partager sa vie, et perdu en Dieu pour ainsi dire au point de ne faire plus qu'un avec lui, je ne comprends pas encore comment cela peut se faire. On dit que c'est par le secours surnaturel de la grâce ; et je conviens que si cela est possible, ce ne peut être que par une exaltation toute particulière de la nature humaine élevée au-dessus d'elle-même. Mais ce moyen surnaturel ne me semble pas clair non plus. Enfin ce n'est pas seulement l'âme qui sera ainsi glorifiée, c'est encore le corps autrefois uni à cette âme, qui, au jour de la résurrection, sera transfiguré à son tour, afin que l'humanité participe dans les deux parties de son être au bonheur qu'elle aura mérité par leur concours. Ici encore je suis obligé de reconnaître qu'il y a une grande rigueur de logique entre tous ces dogmes, qui sortent les uns des autres et tous d'un premier principe : l'incarnation du Verbe pour le salut du monde. En outre, toutes ces conséquences, si étroitement liées entre elles et à leur principe, répondent parfaitement aux

aspirations de l'âme humaine, qui a soif d'élévation, d'agrandissement, de félicité et d'immortalité. Mais le principe est-il vrai, ou plutôt le fait de l'incarnation de la divinité de Jésus-Christ est-il réel, ou n'est-ce qu'un mythe? Voilà toujours la pensée qui me revient et me persécute, quoique le personnage du Christ, sa vie, sa mort, et l'immense révolution qu'il a produite sur la terre me paraissent inexplicables s'il n'était qu'un homme.

Toutefois je veux aller de l'avant malgré mes obscurités et mes doutes. Les difficultés ne me rebuteront pas, si chaque jour je gagne quelque chose, si peu que ce soit. Or, de mes réflexions d'aujourd'hui, je crois pouvoir conclure avec assurance que le paradis chrétien est le plus sublime, le plus pur, le plus spirituel de tous; et qu'à ce titre, non-seulement la philosophie n'a point de raison valable de le nier, mais encore qu'elle doit l'accepter, sinon avec toutes ses formes que l'imagination peut varier, au moins dans le fond, comme la récompense la plus digne d'un être intelligent et libre.

L'ENFER

1er juillet.

Ce que je disais avant-hier du paradis s'applique également à l'enfer. C'est la contre-partie; car, si les bons doivent être récompensés, les méchants seront punis. La justice veut l'un et l'autre; elle demande impérieusement que ceux qui ont satisfait tous leurs désirs et ont recherché leur jouissance en dépit de la loi divine, malgré les protestations de leur conscience et aux dépens de leurs semblables, s'ils n'ont pas expié leurs désordres ici-bas par la souffrance et le repentir, soient

frappés ailleurs de la peine méritée par leurs fautes et leurs crimes. Les philosophes l'admettent comme les théologiens. Seulement, ici encore, les philosophes restent dans le vague de l'abstraction, et tout en affirmant qu'une peine est nécessaire, ils n'en déterminent ni le lieu, ni la forme, ni les moyens. Ils sont portés à croire que cette peine est tout intérieure, ou, comme ils disent, subjective, la bornant aux remords d'une conscience plus éclairée et qui reconnaîtra en quoi elle a manqué à la loi. Il faut avouer qu'il n'y a pas là une sanction bien terrible; et comme les hommes se font aisément une fausse conscience qui voile le mal ou l'atténue, parfois même le justifie, et cela arrive aux plus intelligents et aux plus instruits, ainsi peut-il advenir que, si les consciences sont livrées à elles-mêmes dans un autre monde, elles persistent dans leurs illusions de justice propre, à moins que l'action vengeresse d'une puissance extérieure et les impressions douloureuses d'un châtiment objectif ne dissipent les erreurs ou les artifices de la raison qui les a égarées.

D'ailleurs il faut bien que ces âmes enlevées à la terre aillent quelque part, dans un lieu en rapport avec le jugement rendu contre elles, et où doivent se trouver les agents et les instruments de l'exécution. Ici encore, les religions sont plus instructives et plus nettes que les philosophies, et elles doivent l'être, puisqu'elles prétendent tenir du ciel même leur enseignement. La mythologie païenne s'est donné carrière en cette matière, et celui qui a fait ses études classiques connaît le Styx, l'Achéron, Caron et sa barque, Cerbère, Pluton, Proserpine, les Parques, les Furies, le supplice de Tantale, le rocher d'Ixion, le vautour de Prométhée, le tonneau des Danaïdes, etc. etc. Il n'y a pas de poëme épique qui n'ait sa descente aux enfers avec la descrip-

tion de ses horreurs : et si la raison chrétienne n'accepte pas tous ces tableaux et ces fables qui lui paraissent des altérations ou des exagérations des traditions primitives, l'imagination est souvent enchantée de leurs formes brillantes et de l'admirable poésie dont elles s'enveloppent. Je ne m'y arrête en ce moment que pour constater le point en question, savoir, que l'idée de l'enfer ne répugne nullement à la philosophie, qui est obligée de reconnaître la nécessité du châtiment définitif des méchants au delà de ce monde, puisqu'elle admet l'imprescriptibilité de la justice, et qu'elle dit, comme la religion : à chacun suivant ses œuvres. Autrement la loi naturelle elle-même n'aurait plus de sanction, et la providence ne serait qu'un mot vide de sens.

C'est pourquoi je n'ai aucun motif de refuser l'enfer chrétien, tel au moins que l'Évangile et la théologie le présentent. Car chez nous, comme chez les païens, l'imagination des artistes s'est ingérée dans les descriptions des choses terribles de l'autre monde, et je ne me crois point obligé d'accepter toutes leurs inventions, pas même celles du Dante, si ingénieuses qu'elles soient. Mais ce qui me paraît incontestable, d'après tout ce que je viens de dire, c'est que l'enfer ou le lieu des châtiments doit être plein de douleurs, puisqu'il est séparé du séjour du bonheur ; enveloppé de ténèbres, parce qu'il est fermé à la lumière du ciel ; et consumé par un feu sombre et dévorant, puisque la douce chaleur de la charité n'y pénètre plus, bouleversé qu'il est sans cesse par les agitations impuissantes de l'égoïsme et de l'envie. Ce que je ne puis méconnaître, c'est que l'auteur du mal, ou la première créature qui l'a inventé, est par le fait le prince de ce royaume de ténèbres ; que les esprits qu'il a entraînés dans sa révolte doivent y habiter

avec lui, et le servir comme les satellites de sa fureur contre Dieu et de sa haine pour les hommes; qu'ainsi ils partagent ses tourments comme ses forfaits; et enfin que les malheureux humains, qu'il s'évertue à tenter et à pervertir pour augmenter le nombre de ses complices, les compagnons de son supplice, s'ils ont la faiblesse de l'écouter et de se donner à lui de leur pleine volonté, comme jadis les anges déchus, vont peupler aussi la région épouvantable des damnés, quand ils persistent jusqu'au dernier soupir dans leur hostilité contre Dieu, le méconnaissant ou le blasphémant au dernier moment de leur épreuve terrestre.

Après cela, comment est constitué le lieu ou le département de l'enfer dans l'immensité de l'univers? Quels sont les agents, les instruments et la forme des supplices? De quelle nature est le feu qui y dévore les coupables sans les consumer? Je n'en sais rien, et la spéculation philosophique n'a aucun moyen de le savoir. Elle ne pourrait que faire des suppositions, des conjectures; mais la devise de la philosophie doit être la parole de Newton : *hypotheses non fingo*. Du reste, l'Évangile est très-sobre de ces sortes de descriptions. Il parle d'un feu qui ne s'éteindra jamais, d'un ver qui rongera les âmes et qui ne mourra point. L'Apocalypse de saint Jean présente plus d'images terribles, qui ne sont pas toujours faciles à expliquer. Mais ce qui frappe le plus dans cet enseignement, c'est sa haute intelligence et sa tendance continuelle à la spiritualité, à l'idéal qui est au fond des choses. Ainsi, de même que laissant de côté les tableaux des jouissances terrestres, comme indignes d'être comparées à celles du ciel que l'œil de l'homme ne peut percevoir, que son esprit ne peut concevoir, il fait consister le bonheur céleste dans la vision de Dieu et de l'éternelle vérité, dans la possession

du souverain bien, dans la participation à la vie divine elle-même au sein de l'ineffable Trinité, ce qui donne à la fois à l'âme la plus grande gloire et la plus intense félicité; ainsi, quand il s'agit de faire comprendre le supplice de Satan, de ses anges et des damnés, il va droit à ce qu'il y a de plus profond, et en montre l'essentiel dans la privation de la lumière céleste et dans la séparation de ces âmes du principe de la vie, ce qui les jette dans la mort. Ils sont donc morts tous ces esprits rebelles, tous ces dissidents de la vérité; et dans cette mort à la vie divine, qui ne les anéantit pas, ils n'ont plus qu'une vie propre, qui se dévore elle-même par la soif du bien suprême qui les brûle encore, et par le désespoir d'y atteindre, malgré tous les efforts de leur orgueil et dans la rage de leur impuissance.

Ces idées me semblent admissibles sans compromettre les droits de la raison ni la dignité de la philosophie. Mais ici surgit une question effrayante, que j'ose à peine aborder, tant je me sens prévenu contre la solution dogmatique de la doctrine chrétienne. Ce supplice, qui me semble inévitable pour satisfaire à la justice outragée, finira-t-il un jour, ou sera-t-il éternel? et s'il doit l'être, ce qui répugne à mon cœur comme à ma raison, comment concevoir le rétablissement de l'unité et de la paix, si dans quelque coin de cet univers subsiste sous une forme quelconque, et comme un *caput mortuum* du crime et de la souffrance, une éternité du mal, opposée à l'éternité du bien? C'est comme un fantôme de manichéisme, qui obsède mon esprit.

LES PEINES ÉTERNELLES.

5 juillet.

Voici plusieurs jours que j'agite dans mon esprit ce formidable problème des peines éternelles, et je n'en suis pas plus avancé. Je vois des raisons pour et contre, et ne sais à quoi me résoudre, parce que des deux côtés je rencontre des objections auxquelles je ne sais que répondre. Mais par-dessus ma raison mon cœur proteste, et je ne crois pas pouvoir acquiescer à ce dogme fatal. Hier cependant, j'ai été quelque peu ébranlé par une discussion entamée à ce sujet avec un savant ecclésiastique, professeur à la faculté de théologie, et dont l'enseignement a un grand succès. Ce prêtre est autant philosophe que théologien, et j'ai reconnu tout de suite, à sa manière d'enseigner les choses et de les exposer, qu'il était parfaitement au courant de la science actuelle. Je l'ai rencontré à un dîner chez un ami commun, et sans le connaître autrement que par sa réputation, à la première vue je me suis senti une certaine sympathie pour lui, malgré son caractère et son habit ecclésiastique qui nous effarouchent toujours un peu, nous autres philosophes. Alors, tout plein de ma grande question qui me poursuit partout, je me suis dit : Il faut que je le fasse causer sur cette matière à laquelle il ne pense pas en ce moment, afin d'être plus sûr, puisqu'il n'est pas préparé, d'avoir son sentiment personnel.

Néanmoins je ne voulus pas entamer la discussion à table, d'abord parce que le sujet est trop grave pour être traité *inter pocula*, et ensuite parce que je sais par expérience qu'aussitôt qu'on discute en public,

l'amour-propre se met de la partie pour paraître vainqueur ou ne pas paraître vaincu ; et, dans ce cas, on se laisse dominer, même sans le vouloir expressément, par l'effet à produire sur la galerie plus que par le désir d'établir la vérité, ce qui tend à exagérer les opinions, ou au moins leur expression, quand la sincérité n'en n'est pas altérée. Je le pris donc à part dans l'embrasure d'une fenêtre après le café, et j'eus avec lui une longue conversation, dont voici à peu près le résumé :

« Veuillez me dire, monsieur l'abbé, si pour être catholique, il faut absolument croire à l'éternité des peines, ou si le mot *éternel* dans ce cas signifie seulement une longue durée qui aura son terme : comme on dit vulgairement qu'on a attendu des siècles, pour exprimer une attente plus ou moins prolongée. Il y a dans les Écritures beaucoup de termes figurés, puisqu'elles prêtent à Dieu, qui est un esprit pur, des yeux, une bouche, des oreilles et des bras. N'y aurait-il point ici une figure du même genre, ou bien doit-on prendre le mot rigoureusement à la lettre? »

« A la lettre, répondit-il sans hésiter, et dans toute la rigueur littérale du mot. C'est bien de l'éternité ou d'une durée sans fin que l'Écriture entend parler. Elle dit catégoriquement, et l'Église enseigne sur sa parole, que le supplice des damnés n'aura point de terme, pas plus que la récompense des bienheureux. Relisez les passages qui l'affirment. Au chapitre IX de S. Marc, v. 43, il est écrit, que le feu qui brûlera les méchants ne s'éteindra jamais, et que le ver qui les rongera ne mourra point ; et quand l'évangéliste S. Mathieu (XXV, v. 41) décrit la fin du monde et le jugement universel, il met dans la bouche de Jésus-Christ ces paroles : « Allez, maudits, au feu éternel. » La sentence est aussi positive, aussi claire que possible. L'Église en a fait un

dogme, et par conséquent, pour être vraiment catholique, il faut l'accepter tel qu'il a été formulé dans le symbole dit de saint Athanase : *Qui bona egerunt, ibunt in vitam æternam : qui vero mala, in ignem æternum. Hæc est fides catholica : quam nisi quisque fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit :* Ceux qui ont fait le bien iront dans la vie éternelle, mais ceux qui ont fait le mal iront au feu éternel. C'est la foi catholique, et celui-là seul peut être sauvé qui la croit fidèlement et avec fermeté. »

« Il est regrettable qu'il en soit ainsi, repris-je ; car ce dogme est une pierre d'achoppement pour bien des hommes, dont il révolte la raison, le sentiment et la conscience, par la contradiction qu'ils y voient avec la bonté de Dieu et même avec sa justice. »

« Je ne vois pas cette contradiction, repartit l'abbé, avec le plus grand sang-froid. Veuillez me l'expliquer, et je tâcherai de répondre à l'objection. Je sais que sur cet article de foi il y a de grandes préventions chez les gens du monde, et surtout chez ceux qui n'ont jamais étudié la question sérieusement. Mais vous, monsieur, qui êtes un philosophe distingué et qui cherchez sincèrement la vérité, comme j'ai pu m'en convaincre par la lecture de vos ouvrages, vous ne pouvez pas être la dupe de préjugés vulgaires, et j'attends de vous autre chose que des phrases banales et des déclamations antichrétiennes. Il faut qu'un homme tel que vous ait des raisons bien solides pour combattre ou ne pas accepter un dogme de l'Église, et je suis désireux de les connaître, non par inquiétude pour ma foi, qui est entière, mais par intérêt pour la vôtre et celle de beaucoup d'autres qui sont dans le même cas. »

Je fus un peu interdit par ces paroles qui, toutes flatteuses qu'elles étaient pour mon amour-propre, me

mettaient cependant dans un certain embarras en me sommant de donner à mon opposition des motifs plus relevés et plus solides que les objections communes. Car au fond, bien que j'aie passé plusieurs jours à tourner et retourner la question, je n'avais rien de plus à dire que ce qu'on entend tous les jours dans le monde sur la dureté et l'injustice des peines éternelles. Néanmoins, comme mon honneur philosophique était mis en jeu par cet appel à ma haute raison, je ne perdis point contenance, et je lui dis modestement, mais avec une certaine assurance : « Puisque vous en appelez à ma philosophie, je vais vous parler en philosophe. »

« Je pose en principe, et vous me l'accorderez certainement, que le nom de Dieu signifie la somme de toutes les perfections, et qu'ainsi, pour nous en faire une idée digne de sa nature, nous devons lui attribuer toutes les vertus dont l'homme est capable en les élevant à la plus haute puissance, c'est-à-dire à l'infini. Or, le plus bel attribut de l'âme humaine est l'amour pur, ou la charité, dans laquelle elle puise son élévation, sa générosité, son dévouement, et c'est aussi ce qui la rend la plus digne d'être aimée. Donc l'amour à sa plus haute puissance, ou la charité universelle, doit se trouver en Dieu. C'est pourquoi nous l'appelons le Père qui est au ciel, et je crois même que dans les Écritures Dieu dit de lui-même que jamais une mère n'a aimé ses enfants comme lui. Eh bien! je vous le demande, est-ce que parmi les hommes un père, une mère, n'aiment pas toujours leurs enfants, même ceux qui les ont le plus offensés et qui n'ont répondu à leur affection que par l'ingratitude? Ne voit-on pas, au contraire, cette affection s'augmenter avec les peines qu'ils leur causent? et ceux qui les affligent le plus et leur coûtent les plus grands sacrifices, ne sont-ils pas ordinairement les préférés? Et cela

est heureux, puisque les enfants méchants ont besoin de leur tendresse plus que les autres. Aussi les parents qui ne sont pas dénaturés cherchent-ils toujours à atténuer, à excuser les torts et les fautes de leurs enfants coupables, et jamais ils n'en désespèrent, ni surtout ne les abandonnent; à plus forte raison ne les condamnent-ils jamais à un éloignement sans retour.....! Et Dieu, qui est le père des pères, qui se dit plus tendre que la plus tendre des mères, porterait contre ses créatures, dont il connaît la faiblesse, cette sentence fatale, irrémissible, qu'un cœur paternel de la terre n'oserait jamais prononcer! Oh! non, cela est impossible, et tout mon cœur se révolte à cette pensée, qui me paraît un blasphème contre la bonté divine. »

« Tenez, je ne veux pour preuve de ce que je viens de dire qu'un fait de l'Évangile, que tout le monde admire, et qui est, en effet, ce qu'il y a de plus touchant au monde : l'histoire de l'enfant prodigue..... »

« J'accepte votre exemple, dit-il aussitôt en m'interrompant, et vous ne pouviez m'en citer un plus propre à confirmer la doctrine de l'Église. Oui, vous avez raison, le père du prodigue, qui est Dieu sous la forme parabolique, est le type de la bonté paternelle. Il va au-devant de son fils coupable qui revient vers lui dans la misère, il lui tend les bras, le presse sur son cœur malgré son ingratitude passée. Il le retire de son ignominie, lui rend les insignes du fils de famille, et fait tuer le veau gras pour fêter son retour. Mais vous savez à quelles conditions tout cela arrive, et ce qui donne occasion à cette expansion de sa tendresse. C'est que ce fils, si longtemps ingrat, et qui a déchiré le cœur de son père par son éloignement insensé, a reconnu sa faute, est rentré en lui-même, et, vaincu par la douleur, tourmenté par le remords, s'est résolu en dépit de

son orgueil et de sa honte, à revenir à la maison paternelle et à demander sa grâce. C'est que, pour obtenir cette grâce, il se jette aux genoux de son père, avoue son péché, et déclare à haute voix que dans son indignité il ne mérite plus d'être traité comme un fils. Quand le repentir est là, et qu'il se manifeste par l'aveu du mal commis et par l'acceptation de la peine méritée, il ouvre la porte à la miséricorde, et alors la bonté s'accorde avec la justice. Car le mal moral ne peut être détruit que par un acte de liberté contraire à celui qui l'a posé. Tant que la volonté qui l'a commis persiste dans la disposition mauvaise d'esprit et de cœur qui l'a rendue coupable, elle n'est point en état de recevoir un pardon qu'elle ne demande pas. Elle ne peut profiter d'une indulgence que son orgueil dédaigne, et qui dans ce cas ne serait pas de la clémence, mais de la faiblesse. C'est pourquoi vous ne voyez pas que le père du prodigue ait couru après lui, quand il s'en est allé dans les pays étrangers. Il ne va pas le poursuivre de ses remontrances au milieu de ses orgies ; sa voix ne serait pas écoutée, elle serait peut-être méprisée, bafouée, ce qui ajouterait encore à la culpabilité de son malheureux enfant. La bonté, pour être efficace, doit donc prendre ses moments, et sa vertu n'entre point dans une âme dont la porte est fermée. Mais il y a deux clefs à cette porte, l'une entre les mains de Dieu, l'autre entre les mains de l'homme qui a été créé libre. Dans toute action morale, il doit y avoir la part de la liberté : un philosophe doit admettre cette vérité... »

« Je l'admets certainement, dis-je, en l'interrompant à mon tour, et autant que personne je tiens à conserver intact le privilége de la liberté humaine. Je reconnais qu'en tout ce qui concerne son existence et surtout la

direction de sa conduite, quelles que soient les influences auxquelles elle est exposée, la liberté a son choix à faire, son mot à dire; qu'elle ne peut mériter ou démériter qu'en raison de ce qu'elle a voulu, et qu'ainsi chacun sera traité selon son œuvre. Mais, après cela, l'homme est si ignorant et si faible, il est si aisément la dupe de son imagination, des entraînements de ses sens et des mouvements de son cœur, que Dieu, dont la bonté égale la justice et la puissance, doit avoir pitié de lui, et quand il voit qu'il va se perdre, lui tendre une main secourable en lui fournissant par sa grâce, et de toutes les manières, les moyens de s'arrêter sur la pente fatale de l'abîme. »

« Oui, sans aucun doute, reprit l'abbé, et c'est aussi ce qu'il a fait dès le commencement, et ce qu'il fait encore tous les jours. Il a été ému de pitié après le crime d'Adam; et son amour paternel, tout en le punissant, lui a rendu l'espérance au milieu de sa misère en lui promettant un Sauveur. Par les patriarches, par la loi donnée au Sinaï, par le gouvernement de Moïse, par l'éducation du peuple choisi et enfin par ses prophètes, il a préparé à travers les siècles l'avénement de ce Sauveur, du Messie, qui n'était rien moins que son Fils bien-aimé ou son Verbe divin. Au temps marqué, le Verbe incarné est descendu en personne du ciel pour instruire, guérir et racheter l'humanité; et vous savez comment il a été reçu et traité. Néanmoins il a accompli son grand sacrifice, expiant l'iniquité des hommes par l'effusion de son sang substitué à celui des coupables, et pour leur rendre la vie du ciel apportée à la terre par ce sang divin. Vous savez encore comment les Juifs ont reçu ce sang régénérateur qu'ils ont tourné en malédiction sur leurs têtes et celles de leurs enfants. Puis, Jésus-Christ a envoyé ses apôtres annoncer l'Évangile du salut par

toute la terre, et il a établi dans son Église et par ses sacrements une source intarissable de grâces et de bénédictions. L'enseignement le plus sublime et le plus admirable a été donné à toutes les nations, dont beaucoup n'ont pas voulu profiter; et aujourd'hui encore, combien de chrétiens rejettent et méprisent cette parole qui devait les sauver! Il me semble que les secours du ciel n'ont pas manqué aux coupables. Et si tant de moyens de retour au bien et de salut leur ont été accordés inutilement par la bonté divine, qui a poussé la miséricorde jusqu'à descendre sur la terre en la personne de Jésus-Christ, pour les racheter au prix de son sang, se disant, comme il est écrit dans l'Évangile : « Ils ont outragé et « tué mes serviteurs, ils respecteront peut-être mon « fils; » on ne peut pas accuser Dieu de n'avoir point fait assez pour des ingrats, de n'avoir pas été assez patient à souffrir leurs mépris, en un mot de n'avoir pas été assez père, lui qui l'a été jusqu'à donner sa vie pour ses enfants. Que voulez-vous qu'il donne de plus? et quelle voie reste-t-il à la miséricorde pour convertir ceux qu'un tel sacrifice n'a pu toucher? »

Moi. — « Je comprends cela, monsieur l'abbé, et si tout ce que vous venez de dire est vrai, et je ne mets pas en doute que vous ne le croyiez, assurément l'ingratitude des hommes est grande, et ils ont mérité tout ce que vous voudrez, excepté un éternel supplice. Car je ne puis accepter cette idée. Elle révolte mon cœur à un tel point, que j'irai jusqu'à dire que, puisque Dieu est tout-puissant, il devrait user de son pouvoir infini pour sauver les âmes sans elles, même malgré elles, plutôt que de laisser des misérables créatures se précipiter en aveugles dans un abîme sans fond et sans retour. J'aimerais encore mieux de sa part un coup d'état qui les sauverait, que ce respect

de la liberté, qui les abandonne à l'égarement et à la ruine. »

L'ABBÉ. — « Ah! monsieur, vous m'étonnez! Est-ce donc à moi, théologien, et à ceux qu'on accuse de vouloir asservir les hommes par l'autorité de la foi, de prendre le parti de la liberté contre un philosophe? Non, monsieur, ce que vous demandez est impossible. Cette liberté est sainte, inviolable comme tout ce qui vient de Dieu. C'est lui qui nous l'a donnée avec notre nature, et Dieu ne reprend jamais ses dons. Il veut régner sur des êtres libres et non sur des esclaves. Il fait ses délices d'habiter dans nos âmes, mais à la condition d'y être admis de préférence et par la prédilection d'un amour volontaire. C'est pourquoi, tant que cette liberté lui résistera, se fermera à sa parole et repoussera sa grâce, il ne peut rien pour elle. Si elle s'oppose à lui pendant l'éternité, elle en portera éternellement la peine. »

MOI.—« Je vous remercie, monsieur l'abbé, de m'avoir rappelé au respect de la liberté, dont parfois, nous autres philosophes, nous faisons trop facilement bon marché quand elle nous gêne, et que nous exaltons jusqu'à l'indépendance quand elle peut nous servir. Je suis donc obligé de vous accorder qu'il n'y aura pas de remède à sa perversion, tant que durera son opposition au bien, et qu'ainsi l'éternité de sa révolte entraîne l'éternité de son châtiment. Mais cette persistance sans fin dans le mal est-elle possible? est-elle concevable? et ne peut-on pas espérer de la longueur du temps, et par la douleur même des expiations, le retour du repentir qui rouvre l'accès à la miséricorde divine? Faut-il abandonner tout espoir de réhabilitation, et y aurait-il dans l'univers un lieu de supplice dont on ne sorte jamais, et où la terrible parole du Dante soit écrite à la porte:

« Vous qui entrez ici, laissez toute espérance? »

L'ABBÉ.— « Si cet effroyable lieu existe, mon cher monsieur, et la doctrine catholique l'affirme, ce n'est pas à Dieu qu'il faut s'en prendre; car il a fait toutes ses créatures pour le bonheur, et, même quand elles l'ont perdu par leur faute, il veut encore les y ramener toutes, et vous conviendrez qu'il n'a rien négligé pour cela; il a épuisé en leur faveur toutes les ressources de sa miséricorde. Nous avons vu de grands saints, saint Vincent de Paul et plusieurs autres, dans leur profonde pitié du sort des chrétiens captifs chez les infidèles, offrir leur vie pour les délivrer en prenant leurs chaînes. Dieu, tout Dieu qu'il est, a fait plus encore; il s'est anéanti, comme dit saint Paul, jusqu'à se faire homme pour racheter les hommes; et non-seulement il s'est fait semblable aux esclaves qu'il est venu délivrer, mais encore il a donné tout son sang pour prix de leur rédemption. Si donc il n'a pas réussi pour tous, il faut en accuser uniquement la mauvaise volonté de la créature qui lui a jeté au visage le sang divin qui devait la régénérer et l'affranchir. »

MOI. — « Ce que vous dites là, monsieur l'abbé, peut valoir pour l'homme auquel le moyen le plus puissant du salut a été accordé. Mais le prince du mal, Satan et ses satellites, tous les premiers habitants de l'enfer, je ne sache pas qu'un Dieu soit descendu du ciel pour les secourir, et l'Église ne nous dit pas qu'un Christ ait été crucifié pour leur salut. Dieu n'a-t-il donc rien fait pour ceux-là, et ne pourrait-on pas le taxer de cruauté à leur égard? »

L'ABBÉ. — « Dieu ne peut être cruel, monsieur, autrement il ne serait pas Dieu. Mais s'il est infiniment bon, il est aussi souverainement juste; et comme sa bonté se manifeste pleinement par la félicité infinie

accordée à ceux qui l'aiment, sa justice s'exerce par le châtiment d'un malheur infini qu'il inflige à ceux qui le détestent, ou plutôt qu'ils s'attirent eux-mêmes par leur opposition obstinée, et qui ne pourrait cesser qu'avec elle. Là est toute la question. »

« Or, sous ce rapport, la position de Satan et des anges déchus n'est pas la même que celle de l'homme. Le prince du mal, dont l'orgueil s'est élevé contre Dieu avec l'ambition de le supplanter, qui a inventé le mensonge, l'iniquité et la mort, a fait tout cela avec la pleine intelligence de son acte, dans le plein exercice de sa liberté, et par conséquent au mépris de la lumière divine qui l'éclairait et de toutes les grâces dont il était comblé. D'un seul coup, dans une épreuve unique, il a perverti au fond sa volonté, en la tournant directement contre son auteur dont il a renié la souveraineté, calomnié la vérité et blasphémé le saint nom. En lui, l'esprit propre de la créature a péché contre le Saint-Esprit, et par là il s'est rendu indigne à jamais de le recevoir. Les tourments qu'il endure au-dedans de lui-même, comme les supplices extérieurs qui le torturent, loin de briser son opposition, n'ont fait que l'endurcir; et il s'exalte d'autant plus contre son juge, qu'il ressent davantage les effets de sa justice. Il ne peut donc, en cette triste disposition, profiter de sa cruelle expérience, qui ne sert, au contraire, qu'à redoubler ses fureurs.

« Nous avons peine à concevoir, faibles humains que nous sommes, cet excès d'obstination dans la haine; et cependant nous en voyons quelquefois parmi nous de lamentables exemples dans les hommes qui vivent et et meurent sans Dieu, employant la vie qu'il leur a donnée à méconnaître son autorité, et même à nier son existence pour n'être pas gênés dans la leur, le pour-

suivant jusqu'au bout, lui et ceux qui le servent, de leurs outrages, et finalement expirant le blasphème à la bouche, et insultant à leur dernier soupir le Tout-Puissant entre les mains duquel ils vont tomber. Avez-vous vu, monsieur, des hommes mourir de cette façon? J'en ai vu, et je puis vous attester que c'est un spectacle effroyable.

« Eh bien, comment voulez-vous que des âmes qui terminent l'épreuve de cette vie en employant la dernière pensée de leur esprit, le dernier acte de leur liberté, le dernier battement de leur cœur, le dernier souffle de leur voix à renier Dieu ou à le maudire, puissent jamais se réconcilier avec lui? Quels moyens voulez-vous qu'ils trouvent ailleurs pour changer de disposition, s'amender et se repentir, quand ici-bas ils ont méprisé, repoussé, bafoué, et par conséquent rendu inutiles tous les secours de la miséricorde céleste? Ces secours n'ont-ils pas surabondé en eux et autour d'eux sur la terre par la charité du Christ, du Verbe incarné, qui s'est s'abaissé jusqu'à eux pour les sauver par sa parole et la vertu vivifiante de son sang divin, et qui, après les avoir régénérés au baptême, les a nourris du pain du Ciel à leur première communion par les mains de l'Église, dispensatrice de toutes les grâces d'en haut? »

Moi. — « J'avoue, monsieur l'abbé, que cela me paraît difficile, et qu'il faudrait à ces âmes un grand désir du bien et un secours extraordinaire pour se convertir. Malheureusement ce désir du bien leur manque, et par conséquent le motif et la force pour le chercher; et, en fait de secours extraordinaire, je conviens qu'on ne saurait en imaginer un plus efficace que le sacrifice d'un Dieu pour les sauver : et ils l'ont dédaigné. Toutefois, je ne puis me résoudre à croire que cela soit im-

possible; et dans cette vue, si vous le permettez, je vais prendre la question par un autre côté, en vous demandant si l'éternité des peines, qui, au premier abord, semble contraire à la bonté de Dieu, parce qu'un châtiment sans fin, sans espérance, révolte les sentiments naturels du cœur, ne peut pas être considérée comme une contradiction flagrante à la justice divine. A ce point de vue, la question devient encore plus sérieuse. Ce n'est plus une affaire de sentiment, mais de raison; et un homme éclairé, un philosophe, vous le comprenez, ne pourrait accepter une doctrine fondée sur l'iniquité. »

L'ABBÉ. — « Je comprends cela, monsieur, et si je voyais une injustice dans l'éternité des peines, je serais le premier à la rejeter. Mais l'Église, qui est l'organe de la bonté infinie, l'interprète de l'immuable vérité, est aussi le ministre de la justice suprême, et ainsi elle ne peut enseigner ni la cruauté, ni l'erreur, ni l'iniquité. Dans cette confiance, j'attends avec calme vos explications. »

MOI. — « Vous le savez aussi bien que moi, monsieur l'abbé, c'est un principe de droit naturel, que, tout délit méritant une punition, la punition doit être proportionnée au délit, en raison de l'intention de l'agent et de la gravité de l'acte. La perfection de la législation pénale est donc d'établir cette proportion, et même une certaine analogie entre la faute et le châtiment, ce qui rend ce dernier aussi équitable qu'il est possible. En outre, elle doit avoir le but moral de contribuer à amender le coupable par l'application de ses rigueurs, et non pas seulement de préserver la société ou de venger la loi, comme on disait autrefois. De cette manière la punition tourne au bien du criminel en même temps qu'à l'avantage de la so-

ciété, qui peut retrouver dans un scélérat converti un membre utile de plus. Tel est le caractère et la tendance des législations modernes : et je ne mets pas en doute que l'Évangile, par la charité et le prix qu'il attache au salut des âmes, n'ait contribué à ce progrès.

« Ceci posé, il me semble que la pénalité céleste, telle que l'Église la promulgue, manque essentiellement à ces principes qui font la gloire des lois criminelles de nos jours.

« En effet, premièrement, il n'y a point de proportion entre une faute, si grave qu'elle soit, mais qui, après tout, n'est qu'un acte passager de la créature, et un supplice effroyable qui n'aura point de terme. On ne voit pas non plus d'analogie entre la désobéissance d'un ange ou d'un homme et sa damnation éternelle, à moins qu'on ne prétende que Dieu veut se venger et jouir éternellement de sa vengeance, ce qui serait un blasphème. D'ailleurs les crimes et les outrages des créatures ne peuvent rien contre la Toute-Puissance, et il serait plus équitable de sa part de ne punir les coupables qu'autant qu'il en faut pour satisfaire à la justice. Il me semble qu'une peine aussi longue, aussi dure qu'il vous plaira, mais qui aurait une fin, remplirait cette condition et laisserait place à la miséricorde divine.

« En second lieu, la perfection d'un châtiment est, après la satisfaction de la justice, de tourner à l'amendement du criminel, ce qui est impossible s'il ne doit pas finir. Alors il n'en peut sortir que le désespoir du coupable, exaspéré par un malheur inéluctable, auquel il ne voit ni terme ni adoucissement.

« De ces considérations, n'est-on pas en droit de conclure que l'éternité des peines, sans proportion avec les fautes des créatures toujours si faibles en face du

Tout-Puissant, auquel d'ailleurs elles ne peuvent causer aucun dommage, sans utilité pour les coupables dont elles rendent l'amendement impossible, est vraiment aussi contraire à la raison humaine qu'à la bonté et à la justice de Dieu?

« J'ai dit. »

L'ABBÉ. — « Vous avez très-bien dit, mon cher monsieur, au point de vue où vous vous êtes placé, mais qui n'est pas celui de l'Évangile et de l'Église, parce qu'il ne répond pas à la position véritable de la créature vis-à-vis de son auteur. La justice de l'État n'a pas un pouvoir absolu sur ses membres, qu'il n'a point créés, et dont la vie ne lui appartient pas; tandis que la justice divine est celle d'un maître qui a donné la vie à des créatures à certaines conditions, sans l'accomplissement desquelles elles ne peuvent être heureuses. Ces conditions, il les a déclarées à ses subordonnés, leur annonçant à l'avance tout ce qui résulterait pour eux de leur violation, en même temps qu'il leur accordait la puissance nécessaire pour les observer. Il leur a dit : Si vous faites cela, vous mourrez, parce que vous vous séparerez de moi qui suis la vie. Malgré cela il leur a plu de les violer. Est-ce la faute de celui qui les avait traités si libéralement, ne leur demandant que de lui être fidèles pour être heureux? Ils ont voulu l'être à leur manière; et, au mépris de la loi imposée et de la menace du châtiment, ils ont prétendu ne relever que d'eux-mêmes et n'avoir que leur volonté pour règle. Ils se sont donné eux-mêmes la mort dont Dieu les avait menacés, et en somme ils n'ont eu que ce qu'ils ont voulu, à savoir une vie fausse, produit de leur volonté propre en opposition avec la vie véritable, à la vie divine elle-même à laquelle Dieu dans son amour avait daigné les appeler.

« Je constate donc ce premier point : ceux qui sont

privés du bonheur éternel, qui n'est possible que par l'union entière avec Dieu, se sont condamnés eux-mêmes en se séparant de lui par l'infraction volontaire de la loi.

« Mais, dites-vous, la peine n'est point en proportion avec la faute, ni par sa gravité ni par sa durée. C'est ce qu'il faut voir; et pour cela, nous devons séparer la cause de Satan, le prince du mal, de celle de l'homme qui n'en n'a pas eu l'initiative et qui a cédé à la tentation.

« Avez-vous jamais, monsieur, sondé par la réflexion toute la profondeur du mal primitif sortant de la volonté d'un être créé, qui, le premier, a eu la pensée et l'ambition de s'égaler à son créateur, et même de se mettre au-dessus de lui? Songez donc que c'est l'infini même qu'il s'agissait de surpasser, le Tout-Puissant qu'il était question de détrôner; et celui qui a pu concevoir une telle espérance, n'en n'ignorait pas toute la portée, puisqu'il était une des intelligences les plus hautes de la hiérarchie céleste. C'est donc l'infini même qu'il a pris pour ainsi dire corps à corps dans la lutte insensée où son orgueil immense l'a poussé en pervertissant pleinement et jusqu'au fond sa volonté. Il a donc aspiré par tout son être à la possession de l'infini, non pas par l'union avec Dieu, ce qui eût été légitime, mais par l'usurpation de sa souveraineté et la conquête de son royaume. Il ne s'est pas contenté de la participation au règne divin promise à sa fidélité. Il a rêvé d'être le roi de l'univers par lui-même, en son propre nom et pour sa gloire... « *quo non ascendam?* où ne monterai-je pas?» s'est-il écrié, dit l'Écriture. Il a voulu de toute la force de sa volonté s'approprier la puissance, la splendeur et le bonheur de l'infini, et tous ses efforts n'ont abouti qu'à l'infinité de l'impuissance, de la honte et

du malheur. Ne vous semble-t-il pas, monsieur, qu'il y a une proportion entre ces deux infinités contraires, et que l'ambition sans mesure de Satan a bien mérité un châtiment sans terme? Il n'a en définitive que ce qu'il a voulu, l'infini dans le mal et dans le malheur dont il est l'auteur, c'est-à-dire dans l'empire qu'il s'est créé pour lui et pour tous les complices de sa pensée monstrueuse et de sa folle ambition.

« Je n'ai point entendu dire que depuis des millions d'années que dure cette grande révolte, l'ange rebelle ni les siens aient fait acte de soumission pour rentrer en grâce; et je pense que vous n'en savez pas plus que moi à cet égard, bien que nous soyons tombés d'accord tout à l'heure que le péché commis librement ne peut être réparé que par un acte opposé de la liberté. La parole sacrée nous dit au contraire, et l'expérience prouve que le roi des enfers, avec ses satellites, est sans cesse occupé à tenter, à séduire, à pervertir les hommes pour en faire des complices de sa révolte et augmenter le nombre des ennemis de Dieu. Ce n'est pas le moyen, vous en conviendrez, d'exciter la miséricorde et d'attirer le pardon. Il ne pourrait revenir au bien et au bonheur que par une grâce spéciale dont Dieu seul est le maître; et loin de l'implorer, son orgueil le méprise; et il veut rester autonome et souverain dans le triste royaume qu'il s'est fait. Il n'y aura donc pas plus de fin à son supplice qu'à sa mauvaise volonté.

«Vous le voyez, cher monsieur, nous tournons ici dans un cercle vicieux, sans issue, comme le châtiment des anges déchus, qui ne pourraient sortir de leur malheur que par la grâce de Celui qu'ils persistent à haïr, et qu'ils ne peuvent plus aimer. Le malheureux, qui ne peut plus aimer! s'écriait sainte Thérèse, en parlant du démon. C'est en effet le plus grand des malheurs, parce

que la vie véritable est dans l'amour; et que les mauvais anges, en se séparant du principe de la vie avec pleine connaissance de leur acte et avec toute l'énergie de leur volonté, se sont rendus incapables d'y revenir par leur esprit et par leur cœur.

« Voilà pour Satan et les siens. Nous avons à considérer maintenant le sort de l'homme. Mais je m'aperçois que cette conversation nous tient éloignés de la société qui nous entoure, plus longtemps peut-être qu'il ne convient; et d'ailleurs un salon n'est pas ce qu'il y a de plus commode pour un entretien aussi grave. Si vous désirez le continuer, monsieur, je me mets à votre disposition, et je le reprendrai avec plaisir chez vous ou chez moi, comme vous le voudrez.» J'acceptai la proposition de l'abbé, et nous convînmes que pour être plus tranquilles, nous reprendrions notre discussion le lendemain dans son cabinet.

LES PEINES ÉTERNELLES. (Suite.)

10 juillet.

Je sors de chez le professeur de théologie, qui m'a reçu très-courtoisement, bien que, en ma qualité de philosophe, dont on a fait maladroitement un synonyme d'esprit fort ou d'incrédule, il eût pu, sans injustice, se tenir sur la réserve et dans une sorte de défiance. Il a été au contraire plein d'ouverture et de simplicité, exposant nettement sa foi et sa conviction, ce qui m'était le meilleur gage de leur sincérité. Sa confiance a excité la mienne, et après notre entretien qui s'est très-bien passé, nous nous sommes quittés avec cordialité. Je ne puis pas dire qu'il m'ait entièrement convaincu, mais il m'a in-

téressé et touché, au moins assez pour que je ne sois plus révolté par le dogme qu'il a vaillamment défendu.

J'ai ouvert, je ne dirai pas l'attaque, car on n'attaque que des ennemis, et je ne suis pas hostile à la religion, j'ai ouvert la discussion en ces termes :

« Monsieur l'abbé, ce que vous m'avez dit hier sur le prince du mal, ou celui qui l'a inventé, m'a frappé. Jusqu'à présent, je n'avais pas considéré d'aussi près l'origine du mal ; mais d'après vos explications, qui sont celles de la religion catholique, il m'est clair maintenant que le mal, le malheur et la mort ne peuvent être attribués originairement qu'à une créature sortie de sa voie, pervertie et pervertissante. J'ai donc pour expliquer l'iniquité et la douleur dans le monde, non plus une abstraction confuse, mais une personne réelle, une créature vivante qui les a produites par l'abus de sa liberté. J'admets que cette personne, ou Satan, si vous voulez, a été un grand coupable, le plus grand de tous, puisqu'il a suscité tous les autres ; et à ce titre, bien que je ne puisse encore me faire à l'idée d'un châtiment éternel, je conviens cependant que si quelqu'un l'a mérité, c'est lui et les siens. Mais l'homme n'est pas dans ce cas. Il est d'abord un être plus faible que les anges par l'esprit et par la volonté, parce que la moitié de sa nature est chair ; ce qui appesantit son intelligence et entraîne son cœur par la concupiscence du corps. Il doit donc lui être demandé moins, puisqu'il a moins reçu. Ensuite il a été tenté, séduit. La pensée du crime lui a été suggérée ; une parole perfide l'a trompé en excitant ses sens, son imagination, son orgueil, et enfin il a péché dans un moment d'entraînement. N'y a-t-il pas en tout cela des circonstances atténuantes, et peut-on s'empêcher de voir une disproportion entre une telle faute et une punition sans fin? »

« J'en conviens, monsieur, reprit l'abbé, le péché de l'homme est moins grave que celui de Satan à cause de sa faiblesse, et parce qu'il n'a point eu l'initiative du mal. Aussi, l'homme, quoique encore très-gravement coupable, puisqu'il ne tendait à rien moins qu'à se séparer de Dieu par la révolte, a obtenu l'indulgence divine ; et c'est pourquoi, après sa chute et sa condamnation, par la parole même qui lui faisait connaître l'une et l'autre, l'espérance, la promesse d'un Sauveur lui a été donnée : promesse renouvelée à travers les siècles par la voix des patriarches, de Moïse et des prophètes ; promesse dont la réalisation a été lentement préparée dans le peuple choisi d'où devait sortir le Messie, et qui s'est enfin accomplie pour le salut d'Adam et de sa postérité en la personne de Jésus-Christ, Dieu fait homme, vivant et mourant pour racheter les hommes ! Certes, on ne peut accuser Dieu de dureté envers les humains coupables ; car il est venu à leur secours dès le commencement par la promesse d'un libérateur. Le sang du Rédempteur, qui devait laver leurs iniquités, a été répandu sur la croix pour les affranchir de la mort éternelle : et depuis ce temps il coule, comme un fleuve de vie, dans son Église, par les Sacrements qui en appliquent la vertu vivifiante à toutes les générations. Donc tous ceux auxquels cet immense bienfait est annoncé par la parole apostolique peuvent en profiter, et aucune âme régénérée par le baptême ne se perd aujourd'hui que si elle le veut, ou plutôt parce qu'elle ne veut pas de la grâce et des moyens de salut qui lui sont accordés. Je vous le demande, mon cher monsieur, peut-on imaginer une indulgence plus paternelle après tant d'ingratitude? indulgence ou miséricorde qui va non pas seulement jusqu'à pardonner l'offense, mais jusqu'à sacrifier

la vie de l'offensé pour le bonheur du coupable? »

Moi. — « Assurément, monsieur l'abbé, j'admire cette indulgence, si les choses sont comme vous le dites. Mais je ne vois pas encore bien nettement la gravité du péché d'Adam. Et en vérité, manger un fruit défendu, agréable à la vue et au goût, il ne semble pas qu'il y ait là de quoi tant émouvoir la colère du Père céleste, et attirer sur le coupable un châtiment aussi terrible que de le séparer à jamais de l'auteur de sa vie. Tous les jours nos enfants commettent de pareilles fautes, et si l'on devait mourir pour une telle peccadille, il resterait aujourd'hui peu de monde sur la terre. Qu'en dites-vous? »

L'abbé. — « Je dis, monsieur, qu'un philosophe comme vous ne doit pas s'arrêter à la surface des choses : ce qui, j'en suis sûr, n'est pas dans l'habitude de votre enseignement ; et qu'ainsi, dans une question aussi grave, puisque le sort du genre humain en dépendait, il faut apporter une attention sérieuse à ce qui est signifié par le fait rapporté dans la Bible. Ce fait est réel et symbolique tout ensemble. Il y avait en effet, dans l'Éden, un arbre de la science du bien et du mal, à côté de l'arbre de vie et au milieu de beaucoup d'autres dont nos premiers parents pouvaient se nourrir. Le fruit du premier seulement leur était interdit, parce que le mal s'y trouvait mêlé au bien, et qu'ils avaient été créés pour ne connaître que le bien. Or, Dieu, qui a fait l'homme libre, c'est-à-dire capable de choisir entre le bien et le mal, a mis sa liberté à l'épreuve, comme il y avait mis précédemment celle des anges ; et l'interdiction du fruit de la science du bien et du mal a été le moyen de cette épreuve : ce qui signifie qu'Adam a été mis en demeure de choisir entre le bien et le mal par l'accomplissement ou l'infraction de la loi imposée. Il

devait et pouvait s'en tenir à l'arbre de la vie, qui lui donnait abondamment tout ce qui lui était nécessaire, c'est-à-dire qu'en restant fidèle à la parole divine, il trouvait sa vie dans son obéissance et par son union avec Dieu. Tenté par le prince du mal, il a, au mépris de la loi divine, mangé le fruit du mal ; ou autrement Satan l'a porté à faire, sous une autre forme, ce qu'il avait fait lui-même en préférant sa volonté à celle de son auteur. Par sa désobéissance, il a donc acquis la science du bien et du mal et de leur opposition, tandis qu'auparavant il n'était en rapport qu'avec le bien, ce qui est le vrai bonheur. Il a pactisé avec l'ennemi de Dieu en écoutant et acceptant la parole du mensonge qui niait la parole de vérité. Il a acquiescé par faiblesse au mal qui lui était dit de son Créateur, aux mauvaises intentions qu'on prêtait à son bienfaiteur; et, par le désir secret excité dans son âme de devenir semblable à Dieu, c'est-à-dire indépendant et maître de lui-même, il a participé à l'orgueil et à la révolte du tentateur. Ainsi, mettre en suspicion la parole de son créateur, se défier de ses intentions et de ses promesses, violer la loi, rejeter son autorité et s'allier à son ennemi contre lui, voilà, monsieur, la peccadille dont vous parliez tout à l'heure, et qui, je le crois, vous paraîtra maintenant plus grave que vous ne le pensiez. »

Moi. — « Je suis obligé d'avouer, monsieur l'abbé, qu'il y a de tout cela dans le péché originel, si on l'analyse subtilement comme vous venez de le faire. Mais ne croyez-vous pas aussi que nos premiers parents n'y ont pas vu tant de choses ; et que, comme des enfants qu'ils étaient, ou au moins sans expérience aucune, ils se sont laissés aller à l'attrait du moment, considérant, dit l'Écriture, que le fruit était beau à voir et devait

être bon à manger : ce qui impliquerait dans leur faute plus de légèreté que de méchanceté. Cela se voit encore aujourd'hui dans la plupart de leurs descendants, qui pèchent plus souvent par ignorance et par entraînement que par un choix réfléchi du mal et avec une mauvaise intention. C'est pourquoi il me semble que ni les uns ni les autres ne méritent une punition éternelle, et que la miséricorde infinie, qui connaît toute leur faiblesse, la leur épargnera. Dieu est si bon, qu'il aura toujours pitié de ses enfants, même des plus coupables.»

L'ABBÉ. — « Il ne m'appartient pas, cher monsieur, de mettre des limites à la bonté divine. Je crois comme vous qu'elle est immense, et que, en Dieu, la justice peut seule balancer la miséricorde. Elles sont toutes deux infinies, et ainsi on peut toujours espérer en l'une et en l'autre; mais encore faut-il des motifs à cette espérance, et le meilleur, le plus sûr, est de faire ce qu'il faut pour attirer sur soi le regard complaisant du Père céleste.

«Nos premiers parents se sont repentis de leur faute dès qu'elle leur a été montrée ; et acceptant humblement le châtiment mérité, ils ont pu reprendre confiance en la promesse divine d'un Sauveur. Le roi David a crié vers le Seigneur après son crime, et le psaume magnifique du *Miserere* est le témoignage immortel de sa pénitence. Le bon larron sur la croix a confessé son indignité, la justice de son supplice, et il a invoqué avant de mourir le secours du Sauveur. Enfin, de nos jours encore, le plus grand criminel qui, marchant à l'échafaud, ouvre son cœur à la parole de Dieu, et en implore la miséricorde par un dernier regard, par un dernier soupir vers le ciel, peut espérer en la bonté divine, qui reprend son cœur au moment où il se détourne du mal par l'aveu de son indignité et l'acceptation du châti-

ment mérité. Il me semble qu'il y a là une large part faite à l'indulgence, en face de la justice toujours tempérée par la miséricorde, et dont chacun, même le plus grand coupable, peut profiter avec un peu de bonne volonté. La grâce est comme la lumière : elle entre partout où elle trouve accès.

« Mais, monsieur, je vous le demande, que voulez-vous faire de ces hommes qui, ayant consumé leur vie dans les ignominies de la chair, meurent comme ils ont vécu, c'est-à-dire comme des animaux, sans un retour sur eux-mêmes pour se reconnaître, sans un mouvement de repentir, sans un regard vers le ciel, et ne voulant même point qu'on leur en parle, pour ne pas troubler leur brutale indifférence? Que voulez-vous faire avec ces hommes mieux élevés et plus instruits, qui vivent comme s'il n'y avait pour eux ni Créateur ni Rédempteur, et qui, remplis de l'esprit du monde et n'estimant que ses avantages et ses joies, méconnaissent ou méprisent l'Esprit divin qui les avait régénérés et vivifiés au prix du sang de Jésus-Christ? N'ayant jamais eu une pensée pour le ciel, ils défendent qu'on leur en parle dans la maladie, et surtout qu'on laisse approcher du chevet de leur lit le prêtre qui assombrirait leurs derniers moments. Ils comptent, disent-ils, sur la bonté de Dieu qui est infinie, que d'ailleurs ils n'ont jamais grièvement offensé...! Que voulez-vous faire de ces éternels raisonneurs qui, appliquant aux choses du ciel la science et la mesure de celles de la terre, ne voient dans la parole qui révèle les vérités de l'autre monde et dans la foi qui y acquiesce, que des inventions ou des illusions humaines? Où voulez-vous que toutes ces âmes aillent après leur mort, si elles persistent au dernier terme de leur épreuve dans une opposition obstinée à ce qui seul pourrait les sauver? »

« Je déplore leur aveuglement, m'écriai-je, s'il en est comme vous le dites. Mais enfin, ne peut-il pas cesser par la mort? et la lumière divine qui les éclaire alors ne doit-elle pas changer leur cœur et le porter au repentir? »

« Peut-être, reprit l'abbé; mais peut-on espérer ce secours, quand, pendant toute sa vie, et même encore à son dernier moment, on a tout fait pour l'éloigner? Cher monsieur, on meurt ordinairement comme on a vécu, et, selon l'Écriture, l'arbre tombe du côté où il penchait. Le plus souvent il est trop tard; car on n'appelle le prêtre, quand on l'appelle, qu'au moment où il n'y a plus rien à faire. Le temps fatal de l'épreuve terrestre est achevé par le dernier acte de la liberté humaine, et si elle est restée attachée au mal jusqu'au dernier soupir, elle restera désormais telle qu'elle s'est faite, et liée à tout jamais à ce qu'elle a préféré. La lumière qui l'éclairera dans son passage et à son arrivée dans un autre monde, ne servira à l'âme séparée de Dieu qu'à mieux voir son isolement, sa misère et l'abîme où elle est tombée. Privée de son corps, elle n'a plus les moyens d'agir humainement, ni par conséquent de mériter par ses œuvres, et elle est destituée de tous les secours qui lui étaient offerts ici-bas par l'Église pour s'amender. Comme pendant son existence terrestre elle a repoussé ou rendu inutiles toutes les ressources de la miséricorde divine, et que, au contraire, elle a tourné contre le règne de Dieu les dons qu'elle en avait reçus pour le servir, il n'y a plus pour elle d'espoir d'amélioration. Il n'y a plus devant elle que la triste perspective de l'enfoncement perpétuel dans l'abîme du mal et du malheur, où elle s'est précipitée volontairement, et dont elle ne pourra plus sortir. »

« Oh! m'écriai-je, cette vue est horrible! Quoi! point

d'espoir d'en finir jamais avec cette existence de supplicié ! toujours et toujours dans la haine, dans la rage, dans les tourments ! Je frissonne d'y penser. Cependant, monsieur l'abbé, il me semble avoir entendu parler d'une certaine mitigation des peines de l'enfer, de l'adoucissement possible du sort des damnés, sinon à cause de leur résipiscence, au moins par la résignation dans leurs souffrances, et parce qu'ils reconnaîtraient la justice de la main qui les frappe. Oh ! je vous en conjure, s'il y a lieu d'espérer au moins quelque chose de ce côté, veuillez me le dire, afin que je ne vous quitte point sans un mot de consolation, sans une lueur d'espérance pour les malheureux habitants de l'enfer. »

L'ABBÉ. — « Nous n'avons point de dogme à ce sujet, mon cher monsieur ; mais il y a dans l'Église une doctrine tolérée, qui soutient la mitigation possible des peines éternelles. Elle ouvre une porte à l'espérance qui vous consolerait et qu'il me serait doux de partager. Ce n'est qu'une opinion adoptée par quelques théologiens, repoussée, il est vrai, par la plupart des autres, mais non condamnée par l'Église, et ainsi vous pouvez vous y rattacher, si elle vous convient ; car s'il doit y avoir unité dans les choses nécessaires, la liberté est laissée dans les douteuses, pourvu qu'en toutes règne la charité, suivant la parole de saint Augustin : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.*

« Les motifs de cette opinion sont tirés de la doctrine de l'Église sur la nature des peines éternelles. Il y a deux parties distinctes dans ce qu'on appelle la damnation, à savoir, la peine du *dam*, ou la condamnation proprement dite, qui exclut le coupable du ciel, et ainsi le prive à jamais de la vision béa-

tifique de Dieu et de la participation à la vie divine. C'est la partie essentielle du châtiment. Il y a ensuite la peine du *sens*, ou la douleur éprouvée par le condamné, soit par les supplices extérieurs auxquels il est livré, soit par la torture morale de ses regrets et de son désespoir. La sentence qui a banni l'âme du ciel et lui a fermé à jamais le sein de Dieu ne peut être changée ni modifiée; elle est irrévocable et sans appel, comme dernier arrêt de la justice souveraine. Mais les douleurs éprouvées par les damnés peuvent augmenter, pour les plus méchants, en raison de leur sensibilité et de tout ce qui l'impressionne, par une exacerbation de colère, de rage, d'envie; et nous pouvons concevoir, pour les moins mauvais, un certain adoucissement de leurs peines, au moins en ce sens qu'elles ne s'accroissent plus par un redoublement de mauvaise volonté. Il leur restera toujours assez de souffrances par la réminiscence impérissable de leurs fautes, par la honte de leur déchéance, et par les regrets immortels du bien suprême dont ils ont conservé l'idéal au milieu de leur impuissance de l'atteindre. Certes, il y a encore là de quoi désoler une âme qui a joui du don de la foi perdu par sa faute, et qui compare les magnifiques espérances du ciel où elle était appelée, aux ténèbres des lieux inférieurs où l'a précipitée sa révolte. Il est difficile de décrire cet état qui n'a point son pareil en ce monde, mais qu'on peut cependant apprécier jusqu'à un certain point par les remords et la frayeur d'un grand criminel de la terre qui se voit enfermé dans un abîme de malheurs dont il désespère de sortir.

« L'état des enfants morts sans baptême, et celui des païens ayant quitté cette vie dans une ignorance invincible de la parole qui a sauvé le monde, pourrait

peut-être aider à comprendre cette situation plus supportable ou moins horrible de certains condamnés. Les premiers, dit saint Augustin, quoique privés de la lumière éternelle ou de la possession de Dieu, peuvent cependant, à cause de leur ignorance du mal, jouir d'un bien-être analogue à leur nature ; et c'est pourquoi, ajoute-t-il, il vaut mieux pour eux être que ne pas être. Les seconds, qui n'ont connu ni la loi ancienne, ni la loi nouvelle, seront jugés, selon saint Paul, par celle de leur conscience. Exclus, par le fait, de la participation à la vie divine qui est une grâce, ils seront traités en raison de leurs œuvres, et recevront la rétribution méritée par leurs actes, conformément à la condition de la nature humaine non glorifiée. Mais, je le répète, monsieur, il n'y a dans tout cela que des inductions et des déductions, des opinions plus ou moins probables, mais rien de dogmatique. L'Église n'a rien décidé sur la mitigation possible des peines de l'enfer ; et, quant au sort des enfants morts sans baptême, et des hommes n'ayant pu entendre ou comprendre la parole de l'Évangile, elle les déclare simplement exclus, par le fait, du bénéfice de cette parole, c'est-à-dire de la participation à la vie divine, mais sans déterminer leur situation dans l'autre monde. »

« Je vous rappellerai, en terminant, ce que Notre-Seigneur dit à ses disciples : « *Il y a plusieurs de-* « *meures dans la maison de mon Père.* » D'après cette parole, qui indique une certaine hiérarchie, et ainsi des degrés de gloire et de bonheur parmi les bienheureux, ne peut-on pas inférer par analogie qu'une hiérarchie semblable se retrouve dans le monde opposé, et qu'ainsi, parmi les malheureux condamnés, il y a des degrés divers d'intensité dans l'éternité des peines ? »

Moi. — « Merci, monsieur l'abbé, mille fois merci,

pour cette bonne parole, qui couronne vos explications et à laquelle je me rattache de tout mon cœur. Je n'oublierai jamais cette parole du Christ : « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père*, » et l'application qu'on en peut faire au monde opposé. Cette induction philosophique, basée sur un texte de l'Écriture sainte, me va parfaitement, et je l'emporte avec joie comme un résumé de la bonne conversation que vous avez bien voulu m'accorder, et, en outre, comme un rayon d'espérance projeté au fond de l'enfer. »

RÉVEIL DE CONSCIENCE.

11 juillet.

Je n'ai point écrit de journal depuis plusieurs jours. J'en suis resté à l'impression produite en moi par mes deux entretiens avec cet abbé. Quel charmant homme, pour un prêtre ! quelle aménité dans son abord et quelle sérénité dans toute sa manière d'être ! Je ne sais si sa parole m'a convaincu ; j'en doute, car j'ai encore des objections à faire sur cette triste éternité des peines, et néanmoins je ne m'en sens plus le courage. Il y a cependant beaucoup de vrai dans tout ce qu'il m'a dit, et j'en ai été d'autant plus frappé, que ses assertions réveillaient les croyances de mon enfance, et que je pressentais ce qu'il allait me dire avant qu'il ouvrît la bouche. Est-ce la force de la vérité qui me dominait? est-ce la puissance de vieux préjugés qui me reprenait? Je ne le vois pas clairement ; tout ce que je sais, c'est que mon âme a été touchée par un je ne sais quoi qui animait sa voix, son geste, sa physionomie, et qui m'inspirait de la sympathie. Il parlait en homme con-

vaincu, et qui apporte dans la discussion, non l'envie d'avoir raison et de vaincre son adversaire, mais le zèle d'un apôtre qui cherche le salut des âmes, et dont le plus grand bonheur est de les ramener à la vérité et au bien.

Comme doctrine, je ne puis encore dire où j'en suis. Le dogme de l'éternité des peines a été jusqu'ici ma principale pierre d'achoppement, et ma philosophie s'indignait à la seule pensée de ce qu'elle appelait une criante injustice et une cruauté. Maintenant, je suis porté à y voir non une iniquité, mais un malheur; non plus une cruauté, mais une nécessité fatale, tant que la volonté du coupable reste hostile et persiste dans sa révolte. Car enfin, on ne donne pas à qui ne veut pas recevoir; et même parmi nous, l'indulgence pour les fautes de nos enfants ne leur profite que s'ils les reconnaissent et en demandent le pardon; autrement, elle les encourage dans leur rébellion, les endurcit dans leurs mauvaises voies, et ils deviennent indisciplinables, ingouvernables pour leur malheur et pour le nôtre. Comment n'en serait-il pas de même dans nos rapports avec Dieu, dont nous sommes aussi les enfants, et des enfants souvent ignorants et aussi mal disposés que les élèves de nos colléges vis-à-vis de leurs maîtres?

Bref, en sondant mon esprit et ses pensées, je ne sens plus d'opposition déclarée sur ce point, et je n'aurai plus la même ardeur à nier et à combattre cette doctrine qui me révoltait naguère. Mais si, rentrant au fond de mon cœur, j'interroge sérieusement ma conscience, j'y trouve autre chose qui m'inquiète et me fait presque peur. Peur de quoi et pourquoi? Je vais tâcher d'éclaircir ce sentiment confus qui m'agite depuis ces entretiens, comme s'ils avaient laissé dans mon âme une flèche qui l'a percée et la torture.

J'ai été sincèrement chrétien dans mon enfance, et

surtout à ma première communion, que j'ai faite avec une foi simple et toute la ferveur dont j'étais capable. J'ai adhéré, sans doute ni réserve, à tout ce que l'Église m'enseignait, non comme à une leçon qu'on répète, mais comme à la vérité même descendue du ciel, comme à la parole divine qui ne peut tromper. Et cependant, peu de temps après, j'ai commencé à mettre en question l'objet de ma foi, et j'ai fini par rejeter tout ce que j'avais cru. Pourquoi ? En vérité je n'en sais rien. Est-ce à la suite d'études profondes et de discussions sérieuses ? Non certes ; d'abord je n'étais pas d'âge à m'y livrer, et plus tard, quand j'en aurais été capable, je n'y ai pas même songé. Néanmoins, j'ai persévéré jusqu'à ce jour dans mon opposition, dans mes négations secrètes sinon patentes, ou, à tout le moins, dans l'indifférence. Comment un changement aussi considérable s'est-il opéré dans mon intérieur, et pourquoi a-t-il persisté jusque dans la maturité de l'âge? Pourquoi, de croyant que j'étais, suis-je devenu incrédule?

Hélas! il faut souvent de bien petites causes pour amener de grands effets.

A la ferveur de ma première communion, et à l'exaltation spirituelle qu'elle avait produite en moi, a succédé, par le développement de la puberté, l'ardeur naissante de la chair. L'âme, tourmentée par les sens, agitée par l'imagination, emportée par des instincts grossiers et cherchant à en satisfaire les désirs, s'éloigne alors de Dieu ou se cache devant lui, comme Adam coupable dans le paradis. Donc, tout ce qui lui en rappelle la présence ou l'action lui devient alors à charge, l'importune; et elle commence à prendre en aversion et même en dégoût la parole de la religion, qui tend à l'y ramener, et les pratiques du culte, qui la gênent et l'ennuient.

Qui se ressemble s'assemble : et les mauvais camarades m'ont fait autant de mal que j'ai pu leur en faire. L'exemple est l'instrument le plus efficace de la propagation du mal, parce qu'il ajoute à la tentation des mauvais désirs la puissance du fait accompli qui fraye la voie pour les satisfaire. Puis survient la vanité juvénile, qui s'exalte en mauvaise compagnie, pour ne pas paraître au-dessous des autres, même dans le mal; ou tout au moins le respect humain, qui fait comme ceux qui l'entourent, moins par goût que par la crainte d'être moqué.

A ces causes se joignent les mauvais livres, dont les uns, comme les romans licencieux, excitent et entraînent par des tableaux grossiers; dont les autres, par des sophismes et des déclamations, mais surtout par des plaisanteries sur les choses les plus sacrées, aident à construire une théorie de l'immoralité, ou, tout au moins, en fournissent les excuses, sinon la justification. Le Dictionnaire philosophique de Voltaire et ses poésies légères ont singulièrement contribué à étouffer et peut-être à détruire en moi le sentiment religieux. J'ai donc cessé de croire et de pratiquer sans aucune raison solide, et uniquement parce que les observances de la religion m'ennuyaient et que j'étais gêné par ses préceptes et sa discipline.

Après la bouffée de sensualisme grossier de l'adolescence, l'esprit a un peu repris le dessus. La rhétorique avait éveillé en moi le goût du beau; et ensuite, la philosophie, en élevant mon intelligence à la considération des grandes vérités qui dominent la vie humaine, m'avait arraché au monde inférieur des sens. L'idée et l'idéal étaient apparus à mon imagination et m'attiraient vers un autre monde.

Mais ce qui me sauvait de Charybde me rejetait en

Scylla. A l'exemple de nos maîtres et sous leur conduite, Titans philosophiques, nous voulions escalader le ciel par nos propres forces, à nous tout seuls, et en entassant les unes sur les autres toutes les spéculations de la terre : ce qui m'éloigna encore plus de la religion, fondée sur le surnaturel, que nous regardions comme une puérilité ou une illusion, sinon comme une imposture, dans notre prétention de tout expliquer et de tout conduire par les seules lumières de la raison. La religion me parut donc alors, sinon une fausseté, au moins une pure forme, un mythe, un symbole de l'absolu, que la philosophie seule peut atteindre directement dans toute son absoluité, mais dont elle tolère et même encourage les représentations plus ou moins poétiques, en faveur des hommes d'imagination, des femmes et des enfants, qui ont besoin d'être instruits par des tableaux, par des paraboles, et gouvernés par des lois positives.

A ce point de vue, je n'étais plus l'ennemi du christianisme : j'admettais même, pour la multitude, l'utilité de son langage parabolique, de ses rites symboliques et de ses cérémonies artistiques, si propres à frapper l'imagination du peuple inintelligent par quelques reflets de l'idée pure, qu'il fait briller comme des éclairs dans les ténèbres de son ignorance. Je me réconciliai donc avec l'Évangile que j'interprétais à ma façon; je le prêchais même quelquefois à ma manière, soit par prudence, soit par condescendance, mais toujours avec sincérité, le louant dans ce que je voyais de vrai, de bien et de beau dans sa morale et même dans le symbolisme de ses dogmes, mais aussi avec la prétention de le dominer par l'intuition transcendantale de la vérité pure, et par conséquent lui tendant une main protectrice pour l'aider à sortir de ses images poétiques et se rapprocher de l'absolu.

C'est dans cette disposition que j'arrivai moi-même à l'enseignement de la philosophie, à un âge où l'on est encore ordinairement sur les bancs de l'école. Mon bagage philosophique n'était pas lourd, quoique j'eusse beaucoup travaillé, mais, il faut l'avouer, en tournant toujours à peu près dans le même cercle. Je commençai donc par enseigner ce qu'on m'avait appris; puis, j'appris par moi-même pour savoir ce que j'avais à dire; et, après avoir exploité jusqu'au fond la philosophie écossaise alors à la mode, non satisfait, je me jetai sur la philosophie allemande avec toute l'ardeur d'une âme altérée de vérité et de gloire. Son esprit réflexif et analytique me plaisait, l'audace de ses spéculations m'exaltait; et j'ai cru pendant quelque temps m'élancer avec elle au sommet de la science de l'absolu, d'où je contemplerais le système universel des choses.

Cette confiance juvénile donnait à mon enseignement du mouvement et de la vie; et l'ardeur de mon enthousiasme sincère se communiquait à la foule de mes auditeurs, jeunes pour la plupart, auxquels j'étais heureux d'apporter quelques rayons de lumière en descendant des nuages de ce nouveau Sinaï, au milieu du tonnerre et des éclairs : car il y avait dans tout cela un certain éclat de parole, quelquefois du fracas et quelques aperçus de vérité. Mais, je suis obligé de me l'avouer à moi-même aujourd'hui, après plusieurs années passées sur la montagne philosophique, en colloque avec les savants allemands, nouvelle espèce de prophètes de l'intelligence humaine, et dans la participation intime à leurs révélations transcendantes, je n'ai point réussi à en rapporter la science de l'absolu que j'avais rêvée, et encore moins une loi universelle pour la direction de l'existence humaine ici-bas.

Mon enthousiasme germanique se refroidit; et, pour

utiliser mes études et suffire à mon enseignement, il m'a fallu revenir à l'éclectisme, aboutissement fatal de tous les philosophes qui n'ont pas de doctrine propre. Seulement, je le confesse ici avec quelque honte, mon éclectisme n'a pas été complet, ni tout à fait sincère. Il a eu ses exclusions ; car je n'y ai jamais fait entrer la doctrine chrétienne, qui a cependant exercé plus d'influence pratique sur la civilisation humaine que toutes les écoles philosophiques anciennes et modernes. Sous le prétexte qu'elle n'est pas de la philosophie, parce qu'elle en appelle à la révélation, que la philosophie méconnaît, et qu'elle admet le surnaturel, que la raison ne comprend pas, je l'ai laissée de côté et me suis cru dispensé de l'étudier à fond. J'en suis encore là, et cela me tourmente aujourd'hui ; car il n'y a ni justice ni impartialité dans cette omission. Qu'il vienne d'où il voudra, le christianisme n'en est pas moins un des faits les plus remarquables de l'histoire, et aucune autre doctrine n'a produit des effets pareils dans le monde. Donc, ne fût-ce que comme fait, il mérite d'être examiné et expliqué. C'est ce que je tâche de faire maintenant dans le secret, pour satisfaire aux réclamations de ma conscience, qui m'accuse de l'avoir abandonné, combattu, jugé et condamné sans le connaître suffisamment, sans avoir entendu sa défense ; et cela parce que, comme je viens de le dire, cédant à des préjugés, à des antipathies de position, au respect humain, à l'influence du milieu où j'ai vécu, et enfin à la crainte d'être dominé dans ma pensée et gêné dans mes actions, je ne l'ai jamais étudié sérieusement.

INQUIÉTUDE, AGITATION.

17 juillet.

Si tout ce que ce prêtre m'a dit était vrai ! Pourquoi pas? Ai-je quelque chose de solide à y objecter? J'en ai accepté une partie, comme conforme à la raison, et ainsi un philosophe peut l'admettre sans se compromettre. Le reste, disons-nous, est du surnaturel, et ainsi ne nous regarde pas, parce que nous ne croyons pas qu'il y ait quelque chose au-dessus de la nature, ou que, s'il y a quelque chose, la raison, ne pouvant l'atteindre ni le démontrer, doit le tenir pour non avenu.

Il n'y a point de surnaturel, dit-on, parce qu'il est impossible qu'il y en ait ! Mais c'est justement ce qui est en question ; et on affirme ce qui est à prouver. Nous ne cherchons pas même à dénouer le nœud gordien, nous le tranchons. Mais il n'y a pas d'épée d'Alexandre dans les choses de l'âme et de la conscience : elles ne se décident pas comme celles de la terre. Là, la violence ne sert de rien.

D'ailleurs, depuis quand les philosophes sont-ils juges du possible et de l'impossible ? Combien de choses, qui paraissaient autrefois impossibles dans l'ordre de la nature et de la science, sont devenues des réalités en ces derniers temps ! Et justement parce que notre raison est incapable de s'élever par ses propres forces à ce qui est surhumain ou divin, ne se pourrait-il pas, si nous en avions besoin, que ce qui est au-dessus de notre portée naturelle, se fût abaissé jusqu'à nous ? L'Église chrétienne prétend prouvér la possibilité, l'existence et la nécessité morale de la révélation. Me suis-je jamais enquis de ces preuves pour les réfuter ? Non, je

l'ai laissée dire sans l'écouter et je l'ai condamnée sans l'entendre, répétant, avec la critique du jour, qu'il n'y a pas lieu d'examiner l'impossible et l'absurde. Cependant, depuis près de deux mille ans, cet impossible est cru par des milliards d'hommes; et les docteurs les plus célèbres l'ont enseigné publiquement! Cette absurdité a été prêchée dans tous les temps par des apôtres martyrs; et un philosophe du dix-huitième siècle a dit lui-même : « Il est difficile de ne pas croire à des hommes qui donnent leur vie en témoignage de leur foi. » Si nous sommes dans le vrai, nous philosophes du dix-neuvième siècle, tous ces apôtres, ces martyrs, ces confesseurs, ces docteurs, l'élite de l'humanité par la charité, le courage et le génie, sont des trompeurs ou des trompés, des hypocrites ou des imbéciles. Cela serait plus merveilleux encore, il me semble, que le surnaturel qu'ils ont acclamé et que nous ne voulons pas admettre.

J'ai été frappé de ce que ce prêtre a dit des chrétiens ingrats qui, reniant celui qui les a rachetés de la mort éternelle au prix de son sang, non-seulement ne pensent jamais à le remercier de cet immense bienfait si chèrement acquis, mais encore se détournent de lui avec indifférence ou par mépris, et même dans l'occasion lui jettent la moquerie ou l'insulte à la figure comme les Juifs, et le flagellent de leurs calomnies et de leurs blasphèmes comme ses premiers bourreaux. Donc, si tout ce que ce prêtre m'a dit est vrai, le Christ est crucifié de nouveau tous les jours au milieu de nous, par nous-mêmes; et l'horrible drame de son agonie au milieu de la multitude demandant sa mort et en acceptant toute la responsabilité par ce cri furieux : « Que son sang retombe sur notre tête et sur celles de nos enfants! » se reproduit journellement sous d'autres formes sur nos places

publiques, dans nos académies, dans nos salons! Si ce que ce prêtre a dit est vrai, moi, chrétien de nom et mauvais chrétien, qui ai eu de la foi et qui n'en ai plus ou ne crois plus en avoir, je suis un apostat de la vérité, puisque, ayant déserté sa cause, j'enseigne au fond ce qui lui est contraire, tout en atténuant mon opposition par prudence humaine, je dirai presque par lâcheté! Je suis un ingrat, puisque je méconnais mon bienfaiteur; plus qu'un ingrat, car je m'élève contre lui et le persécute autant qu'il dépend de moi; et, en somme, si tout cela est vrai, je n'ai à attendre tôt ou tard que le châtiment réservé à l'apostasie, à l'ingratitude et à la lâcheté!

N'est-ce point une épée de Damoclès suspendue par un fil au-dessus de ma tête, pendant que je suis assis tranquillement au banquet de la vie, ne songeant qu'à y rassembler et à y savourer toutes les jouissances de ce monde? Et si ce fil vient à se rompre, je suis perdu! La mort peut le trancher au moment où j'y penserai le moins; car la mort vient dans les ténèbres comme un voleur, et elle frappe souvent à l'improviste. Donc, si je mourais demain (et qui peut me garantir que ce ne soit aujourd'hui?) par une de ces attaques foudroyantes si fréquentes, qui ne laissent ni le temps ni la force de se reconnaître, où irais-je en sortant de ce monde? Évidemment, ceux qui y restent ne pourraient plus rien pour moi, et le secours de mes meilleurs amis, si on a des amis, deviendrait inutile. Qui donc me soutiendrait dans ce terrible passage? Quoi! seul, tout seul devant la porte de l'éternité! Et puis, où aboutit ce passage, et que trouverai-je au bout? Un juge assurément; car la raison affirme elle-même que chacun sera rétribué selon ses œuvres, et qu'il faut un tribunal pour les apprécier et faire à chacun la part méritée. Quel sera

le juge, et quelles seront les conséquences de son jugement? Tous les philosophes du monde ne peuvent me le dire. Oh! si c'était en effet celui que j'ai abandonné, trahi ici-bas, dont j'ai méconnu les bienfaits, repoussé les grâces et combattu les doctrines! L'Évangile l'affirme et tous les chrétiens fidèles le croient; quelle raison ai-je de ne pas le croire comme eux?

S'il a été le sauveur des hommes, pourquoi ne serait-il pas leur juge? S'il a réellement versé son sang pour les racheter, n'a-t-il pas le droit de leur demander compte de ce qu'ils en ont fait, et de ce qu'ils lui rapportent en retour de son immense sacrifice? Hélas! qu'aurais-je à répondre, si je comparaissais en ce moment devant lui? Voilà ma réponse comme ma conscience me la dicte : « Seigneur, j'ai cru en vous dans mon enfance, et j'ai eu le bonheur de me nourrir de votre parole et de votre vie, car j'étais vraiment heureux le jour de ma première communion, où j'ai renouvelé de tout mon cœur et de ma pleine volonté les vœux de mon baptême, promettant de renoncer à Satan et à ses œuvres et de ne plus vivre que pour vous. Depuis, j'ai violé mes vœux et n'ai point tenu mes promesses, j'ai suivi la lumière de ma raison plus que celle de votre parole, et au lieu de me soumettre à vos commandements, j'ai voulu ne relever que de moi; j'ai cherché le vrai, le bien et le bonheur partout ailleurs qu'en vous et dans votre loi, et j'ai employé toutes les facultés et les forces de mon être, sinon à vous faire directement la guerre, au moins à me passer de vous. Ce que j'ai fait pour moi, je l'ai fait pour d'autres que je me vantais de conduire dans les voies de la sagesse par la philosophie. J'ai enseigné pendant trente ans avec éclat sans m'inquiéter si ma parole était d'accord avec la vôtre; et pendant que mon esprit

s'exaltait dans ses propres pensées, ne voulant admettre que ce qu'il pouvait comprendre, ma vanité se nourrissait des applaudissements des hommes, cherchant sa propre gloire par-dessus tout et ne trouvant son bonheur que dans leur admiration. C'est donc pour moi que j'ai travaillé plus que pour les autres, dont mes fonctions me faisaient cependant le serviteur; et quoique je ne puisse méconnaître que j'avais reçu de vous les dons de l'intelligence, de la science et de la parole, instruments de mes succès, je ne vous en ai point rapporté l'honneur, et j'ai voulu en jouir sans partage. »

Oh! oui, cela n'est que trop vrai, c'est dans cet esprit que j'ai travaillé et professé depuis trente ans. J'ai aimé la vérité, cela est vrai aussi, je l'ai cherchée avec ardeur dans mes études, et j'ai cru l'annoncer dans mes cours et dans mes ouvrages. Jamais je n'ai écrit une chose que j'aurais crue fausse; mais je recherchais la vérité pour moi plus que pour elle; et, en en rassemblant à grands frais d'intelligence et d'érudition les rayons dispersés dans le monde, c'était surtout pour m'en faire une auréole et m'envelopper de sa gloire. Donc, en somme, je me suis préféré à tout, à Dieu comme à mes semblables, et je n'ai travaillé que pour moi. J'en ai reçu la récompense dans les louanges des hommes, aussi vaines que la joie qu'elles procurent, et dont probablement le bruit ne va pas retentir dans l'autre monde.

Si ma conscience m'oblige à faire aujourd'hui ce triste aveu, malgré les prétextes, les excuses et la justification que ma raison et mon imagination tentent de lui opposer, que sera-ce donc ailleurs et devant le juge suprême, quand mon âme, séparée de son corps et dépouillée de tous ses voiles, paraîtra nue dans la lumière divine, portant dans son essence même et en

caractères vivants les stigmates de sa déchéance et les vestiges de sa misère?

LE PURGATOIRE.

18 juillet.

Malgré ma philosophie et tout ce qu'elle me suggère contre les peines éternelles, je les redoute cependant; et même la doctrine de la mitigation, qui pourrait en adoucir les douleurs sans les abréger, ne me rassure guère au fond. Car, être privé à tout jamais de la vision de la vérité et de la jouissance du bien suprême doit être un terrible supplice pour une âme qui a été créée pour aimer l'une et l'autre, qui les a connus partiellement sur la terre, et qui a perdu par sa faute le bonheur de les posséder. Heureusement qu'entre le paradis et l'enfer il y a le purgatoire, suivant la doctrine de l'Église catholique; et tel qu'elle le représente, et malgré les souffrances horribles qu'on y endure, comme en définitive les âmes qui sont condamnées à y passer ont la certitude de n'y pas rester après leur temps d'expiation accompli, je m'estimerai encore heureux d'y entrer pour en sortir un jour et gagner le ciel.

Le purgatoire est un des articles de la foi catholique les plus attaqués par les philosophes; et les protestants l'ont tout simplement supprimé.

Que les matérialistes, les sensualistes, les panthéistes le nient, cela va de soi, puisque les uns n'admettent point la survivance de l'âme après la mort, ce qui rend le purgatoire aussi inutile que le paradis et l'enfer; et que les autres, ne voyant dans les êtres indivi-

duels que des formes passagères ou des personnifications temporaires de l'Être infini dans ses manifestations successives, placent le souverain bien et la consommation de l'existence dans le retour à l'identité absolue par l'absorption de la vie universelle. Mais les philosophes rationalistes, spiritualistes, qui admettent l'immortalité de l'âme et son perfectionnement dans une existence future, je ne les comprends pas. Ou plutôt je ne comprends plus moi-même l'opposition que j'ai faite autrefois à cette vérité, qui me paraît si claire, si nécessaire aujourd'hui, ne fût-ce que comme une conséquence logique du jugement dans l'autre monde, et de la punition ou de la récompense qu'il entraîne. A ce point de vue, même rationnel, rien ne me semble maintenant plus plausible que cette doctrine, et je suis heureux de me trouver d'accord sur cet article avec l'Église catholique.

En effet, comme dit le poëte,

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.

— Tous les hommes qui meurent chaque jour ne sont ni des saints ni des scélérats. Il y en a, et c'est assurément le grand nombre, qui se trouvent entre ces deux extrêmes quand la mort les emporte : pas assez purs pour aller droit au ciel, où n'entre rien d'impur, pas assez impurs pour être précipités dans l'enfer, dont on ne revient plus. En d'autres termes, pour parler philosophiquement, la fin dernière des âmes étant leur perfection par l'union complète au souverain bien, la plupart, même parmi les meilleures, ne sont pas en état de l'atteindre immédiatement au sortir de ce monde, et par conséquent elles ont encore besoin d'une épuration ultérieure pour être délivrées de ce qui les en sépare,

des taches qui les ternissent encore, ou pour subir une expiation plus ou moins longue de leurs fautes passées.

D'un autre côté, ceux qui ont vécu ici-bas dans la sensualité et l'iniquité, sans s'inquiéter du progrès de leur âme et de sa destination, sacrifiant les dictées de leur conscience à la tyrannie de leurs passions et ne respectant ni les lois divines ni les lois humaines pour les satisfaire, ceux-là peuvent cependant se repentir un jour, ne fût-ce qu'à l'article de la mort. Ils peuvent, par un effort généreux, ou sous la pression du remords, se retourner vers la vérité qu'ils ont méprisée, vouloir réparer les injustices commises, et ainsi se remettre par un acte de leur liberté et un élan de vertu en rapport vivant avec la source du bien. La religion appelle cela *se convertir*, et le mot est parfaitement juste, puisqu'on se détourne du mal préféré jusque-là pour se tourner vers le bien, qu'on reconnaît et qu'on embrasse.

Eh bien, ces convertis de la religion ou de la philosophie, comme on voudra, qu'en ferons-nous après la mort? Il est clair qu'ils ne peuvent entrer immédiatement dans la pureté du bien absolu. Quoique le désir leur en soit revenu au cœur, ce qui détache leur volonté du mal, cependant ils sont encore tout couverts de ses souillures et de ses stigmates. Ils ont donc besoin d'une purification et d'une expiation. Le lieu de cette purification et de cette expiation, l'Église l'appelle *purgatoire*, et il serait difficile de trouver un terme plus approprié à la chose. Pythagore et Platon ont eu la même idée, parce qu'elle est le corollaire nécessaire de la croyance à une vie future et à la rémunération des âmes dans un autre monde. Mais ils l'ont réalisée par les fables de la mythologie ou par

l'hypothèse d'une métempsycose plus ou moins variée, les uns faisant passer les âmes par les divers grades de l'armée céleste, comme génies ou demi-dieux, avant de parvenir à tous les droits de l'Olympe, les autres leur destinant des formes diverses d'existence, suivant leur mérite ou leur démérite, comme récompense ou punition. Il se trouve encore aujourd'hui des amateurs du progrès indéfini, philosophes retardataires de vingt siècles, qui font voyager les âmes au sortir de la terre à travers les astres et de sphère en sphère, afin que par le développement incessant de leur être, elles se rapprochent toujours de la perfection infinie, qu'elles n'atteindront jamais.

Tout cela est bien vague et peu encourageant. J'ai toujours senti le besoin d'une purification ultérieure pour les âmes qui sortent de ce monde avec le désir du bien, du vrai et du beau, sans y être complétement unies, et il me paraît évident qu'elles doivent expier ailleurs ce qui reste encore en elles et hors d'elles du mal qu'elles ont commis ici-bas. Mais ma raison ne pouvant rien savoir de positif à ce sujet, et n'acceptant pas la fantasmagorie des poëtes ni les hypothèses de la métempsycose, je me contentais d'affirmer cette vérité d'une manière abstraite et générale, sans en déterminer les applications que je ne voyais pas.

L'Église me paraît, dans cette question, plus avancée que la philosophie; et, tout bien considéré, ce qu'elle enseigne à ce sujet, quoiqu'elle dise le savoir par la parole révélée, ne m'embarrasse point, parce que je trouve dans sa doctrine du purgatoire la clarté, la netteté et la profondeur que ma raison y cherchait en vain jusqu'à ce jour.

Entre le ciel et l'enfer, dit-elle, il y a un lieu où vont les âmes qui n'ont point achevé leur purification

ni leur expiation, et où elles doivent rester jusqu'à ce qu'elles aient satisfait à la justice divine et que le feu épurateur ait détruit en elles jusqu'à la dernière tache. Mais elles ont l'assurance, en vertu du jugement qu'elles ont subi, d'entrer au ciel après l'achèvement de leur peine; ce qui les soutient merveilleusement au milieu de leurs souffrances. C'est donc pour elles une affaire de temps; et, quoiqu'elles soient privées de la vue de Dieu, ce qui est leur plus cruel tourment, néanmoins, certaines de leur salut, elles ne connaissent point les tortures de l'enfer. Elles continuent donc à louer Dieu, à l'aimer et à l'invoquer dans leur triste situation, mettant toute leur confiance en sa miséricorde, qui peut abréger et adoucir le châtiment accepté. Mais l'épreuve terrestre étant terminée, elles ne peuvent plus agir pour mériter, et elles n'ont plus qu'à satisfaire à la justice divine par leur résignation dans leurs souffrances et dans leur attente.

Toutefois, ce qu'elles sont incapables de faire, d'autres le peuvent pour elles. Je me souviens encore de ce que me disait, à ce sujet, le respectable ecclésiastique que je consultais au sujet des communications avec les esprits de l'autre monde. Il me montrait, qu'en raison de l'unité de l'Église et de la solidarité entre tous les membres du corps du Christ, les fidèles vivants sur la terre pouvaient mitiger et abréger les souffrances des âmes du purgatoire.

C'est là, il me semble, l'effet le plus touchant, le plus consolant de la doctrine du purgatoire, qui établit une communication réelle, fructueuse, entre les vivants et les morts; en sorte que, par la charité qui subsiste entre eux malgré leur séparation temporaire, les uns peuvent encore donner aux autres l'assistance efficace de leur sympathie et de leur amour.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans cette croyance une grande consolation pour les survivants d'ici-bas : ils restent unis malgré la mort à ceux qu'ils ont aimés, et ils coopèrent encore à leur bien-être et à leur salut au delà de la tombe et pour l'éternité.

Eh bien, nous autres philosophes, que pensons-nous de nos morts, et que faisons-nous pour eux? Puisque nous admettons l'immortalité de l'âme et la vie future, nous devons espérer de les revoir un jour; mais où, quand, et comment? C'est ce que jamais la philosophie n'a pu dire avec assurance. Au moment où nos amis nous sont enlevés par la mort, nous sommes désolés aussi, mais le seul témoignage que nous puissions en donner est celui de nos larmes, de nos regrets et de nos éloges, signes bien naturels de notre affection, mais peu utiles à ceux que nous pleurons. Nous les enterrons avec honneur, autant qu'il nous est possible. On prononce sur leur cercueil des oraisons funèbres, où l'on ne parle guère que de leur passé sans rien dire de leur avenir; et, après les avoir couverts de terre, on élève sur leur tombe un monument où l'on inscrit leurs titres, leurs mérites et des regrets. Il est bien, sans doute, d'honorer les défunts et de tâcher de perpétuer leur mémoire ici-bas, mais il est mieux encore, il me semble, de les suivre par l'affection au delà de ce monde, et de faire quelque chose pour leur soulagement et leur bonheur dans la nouvelle existence où la mort les a introduits. C'est ce que la foi catholique prétend faire, et elle est heureuse en même temps d'apporter par l'espérance et la charité cette consolation céleste au milieu des désolations de ceux qui restent ici-bas. Elle seule, il faut bien le dire, fournit les moyens d'aimer efficacement au delà de ce monde.

Je dis la foi catholique, car le protestantisme, qui a

aboli le purgatoire, a ôté à ses adeptes cette consolation comme tant d'autres. Là, comme ailleurs, sous le prétexte de dégager l'esprit de la lettre, il a tué l'un avec l'autre, et, à force de vouloir spiritualiser le christianisme, il l'a rationalisé; il en a fait une philosophie comme une autre, moindre qu'une autre, car elle est en contradiction flagrante avec les principes sur lesquels elle prétend s'appuyer. Comment rejeter le surnaturel dans les applications, quand on l'admet en principe dans la parole révélée de la Bible? Je n'ai jamais compris la position que les protestants ont prise entre l'Église et la philosophie. Ne tenant ni à l'une ni à l'autre, ils sont désavoués par toutes les deux. Mais je n'ai point à les juger en ce moment, et d'ailleurs je ne suis pas assez catholique moi-même pour leur faire leur procès, bien que j'aie toujours ressenti de l'éloignement pour cette doctrine amphibie, sans caractère et sans vie.

UNIVERSITY

Seulement, pour le dire en passant, dans la question qui m'occupe en ce moment, il me semble qu'ils doivent se trouver très-embarrassés; et, tout au moins, leurs pasteurs doivent l'être dans l'accomplissement de leur ministère pour les morts. Le purgatoire, qu'ils nient avec insistance, doit singulièrement leur faire défaut. Car enfin, que feront-ils de leurs morts, eux qui, n'ayant pas de saint sacrifice à offrir pour leur soulagement et ne croyant pas plus à l'intercession des saints du ciel qu'à l'efficacité des prières de la terre à leur intention, et ayant en outre aboli presque tout l'appareil imposant des cérémonies dont l'Église catholique entoure les funérailles, sont obligés de suppléer à tout cela par une oraison funèbre, dont la vie, la mort et l'avenir du défunt sont le sujet nécessaire? Est-ce que tous leurs core-

ligionnaires meurent en état de grâce, ou avec une vertu assez parfaite pour entrer droit au ciel? N'y a-t-il pas aussi parmi eux de mauvais chrétiens qui meurent dans leur iniquité? des âmes faibles dominées jusqu'au bout par leurs passions, ou endormies dans l'indifférence des choses éternelles? ou enfin, en leur supposant un dernier retour de bonne volonté, des âmes sortant de ce monde pleines de souillure et n'ayant pu payer toutes les dettes de leur conscience ni expier toutes les suites de leurs péchés? Où placer ces âmes, et que dire de leur avenir pour la consolation de leurs parents et de leurs amis? Les envoyer droit au ciel comme des saints, et faire participer à la gloire céleste des hommes qui, n'ayant songé qu'à leurs intérêts et à leurs plaisirs contre les lois divines et humaines, n'avaient pas même l'estime d'un monde qu'ils ont parfois scandalisé par leurs mœurs ou même effrayé par leurs crimes? Cela paraît un peu fort, et je doute que l'opinion de ceux qui les ont connus ratifie une pareille béatification.

C'est cependant le seul parti à prendre, s'il n'y a point de purgatoire pour concilier la justice de Dieu avec sa miséricorde. Car, en dehors du paradis, il n'y a plus que l'enfer, et il ne serait ni honorable pour les familles, ni charitable de la part du pasteur de les y envoyer, même quand il les en croirait dignes. La logique et la convenance l'obligent donc de les mettre tous dans le sein de Dieu, quelles que soient les taches de leur vie et l'impiété de leur mort. J'avoue que, tout philosophe que je suis, et malgré l'indulgence que j'ai pour les misères morales de mes semblables, dont je n'ai que trop par moi-même la triste expérience, il y a des vies et des morts qui me font horreur et que je ne pourrais jamais excuser et encore moins justifier.

L'existence du purgatoire me semble donc néces-

saire, même au point de vue philosophique. Elle est une conséquence rigoureuse de la faiblessse des hommes, d'un côté ; de la justice et de la miséricorde de Dieu, de l'autre ; et je remercie la providence d'avoir ménagé cette ressource et laissé cette espérance à l'immense majorité des mortels qui, sortant de ce monde avec des dettes et des souillures, par conséquent hors d'état de participer à la pureté du ciel, ont cependant la puissance et même l'assurance d'y parvenir un jour par l'achèvement de leur expiation et de leur purification. Je suis heureux de m'accorder encore sur ce point important avec l'Église sans violenter ma raison ni mon cœur.

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR.

20 juillet.

Le jugement, le paradis, l'enfer et le purgatoire me semblent nécessaires dans toute religion raisonnable. Le jugement, comme réparation de la justice violée ici-bas ; le paradis, comme récompense des bons ; l'enfer, comme punition des méchants ; et le purgatoire comme complément de la purification des âmes. Tout cela me paraît aussi plausible en philosophie qu'en religion, et je n'y vois de différence que dans les moyens et les formes.

Mais ce que je ne comprends pas et qui arrête ma raison à présent, quoique je l'aie peut-être admis en principe et d'une manière générale en d'autres moments, c'est la résurrection finale des morts pour comparaître au dernier jugement.

Le mot de résurrection, employé par l'Église, indique sa doctrine à cet égard, savoir que chaque

homme reprendra son propre corps pour reparaître devant le grand juge dans toute l'intégrité de sa personne. En effet, si l'âme seule se présentait devant le tribunal suprême, il n'y aurait point lieu à résurrection, puisqu'elle est immortelle. C'est la chair qui doit ressusciter en se rattachant à l'âme qu'elle a enveloppée autrefois, et dont elle a été l'instrument, trop souvent la maîtresse, pendant l'existence terrestre. Ce dogme, affirmé par les dernières paroles du Symbole des apôtres, est, avec celui des peines éternelles, ce qui scandalise le plus les hommes du monde. J'ai partagé ce scandale, ce qui m'a porté à tourner en ridicule cet article de la foi catholique, le déclarant absurde, quand ma raison plus jeune, et par conséquent plus tranchante, s'indignait de tout ce qui la contrariait, et rejetait comme absurde ce qu'elle ne comprenait pas.

Aujourd'hui encore, bien-que l'expérience et l'âge m'aient donné plus de réserve, j'avoue que, sans la manifester aussi vivement qu'autrefois, je ressens la même opposition. Seulement, mon aversion s'est changée en doute; et, quand cette question se présente dans mon enseignement ou ailleurs, je me garde prudemment de nier, mais il est facile de voir que je suis incroyant sous ce rapport. Hélas! voilà où nous en sommes réduits dans nos relations inévitables avec la religion. Nous ne croyons pas, pour la plupart; et nous n'osons pas le dire pour ne pas scandaliser la jeunesse que nous instruisons. Je dois l'avouer, cette position est peu honorable devant la conscience; car elle met nos paroles en contradiction avec nos sentiments, et nous ressemblons un peu à ces ministres protestants qui, faisant de la chaire chrétienne une chaire académique, prêchent l'Évangile qu'ils expliquent rationnellement, et au nom de Jésus-Christ dont ils mettent la

divinité en doute. Nous passons pour des chrétiens, pour des catholiques, c'est-à-dire pour ce que nous ne sommes pas dans le for intérieur. Nous sommes convaincus même, au fond, qu'un philosophe intelligent et sincère ne peut être croyant sans s'abêtir, comme disait Pascal; mais n'osant pas le déclarer hautement, nous le faisons ou le laissons entendre à nos disciples, ce qui tend à affaiblir ou détruire leur foi. Singulière et triste situation, et qui me pèse tellement, que je veux définitivement en sortir d'une manière ou d'une autre!

La résurrection de la chair me semble impossible à réaliser, et en outre je suis en doute sur sa nécessité.

Qu'on se figure, si l'on peut, le nombre incalculable d'êtres humains qui devraient revêtir leur corps tous ensemble à la consommation des siècles, et quand le son de la trompette fatale, si trompette il y a, les appellera en masse au jugement de Dieu. Les âmes qui sont au ciel devront en descendre, et celles des enfers en sortir, pour chercher leur dépouille ici-bas, et les suppliciés à temps du purgatoire rentreront dans le corps de leurs anciens péchés. Toutes les molécules de ces cadavres, séparées depuis des siècles par la putréfaction et confondues dans la masse terrestre, devront se rejoindre comme elles l'étaient de leur vivant, pour reconstituer le même organisme. Et, encore, de quelles molécules entend-on parler? Car depuis la naissance jusqu'à la mort, il s'opère dans chaque corps organisé une rénovation successive, en raison de la déperdition et de la réparation incessante du sujet par le mouvement et par la nourriture. En outre, il y a un enchevêtrement perpétuel des particules de la matière, puisque les êtres de ce monde se nourrissent les uns des autres, l'homme les dévorant tous et finissant par

en être dévoré, au moins dans la tombe. Comment se fera cette désagrégation, ce triage de parties qui auront appartenu par l'assimilation à tant de créatures diverses, et qui, par conséquent, pour revenir chacune à leur corps primitif, devront être débarrassées de tout ce que les mélanges successifs y ont ajouté? Je renonce à dépeindre toutes les opérations que cela suppose; car la raison, ni même l'imagination, ne peuvent en concevoir les moyens. Elles s'y perdent comme dans un abîme.

Et tout cela, pourquoi faire? Ne serait-ce pas beaucoup de bruit et d'embarras pour peu de chose? C'est l'âme après tout qui a employé le corps comme un instrument; ne doit-elle pas répondre seule de tout ce qu'elle a fait par lui? Les êtres matériels, les plantes, les animaux eux-mêmes, n'ayant ni raison ni liberté, n'ont point de responsabilité; pourquoi le corps humain en supporterait-il? Et s'il faut un miracle de la toute-puissance divine pour révivifier toute cette chair et la rajuster à chaque âme, ne serait-il pas plus simple de livrer au feu toute cette pourriture charnelle pour n'avoir affaire qu'aux âmes immortelles, dont la récompense ou la punition n'en seraient point diminuées? Ce serait même un avantage pour l'homme récompensé; car d'une nature mixte comme il est aujourd'hui, âme et corps, il serait élevé au rang des purs esprits, semblable aux anges, et ainsi plus proche de Dieu. Ce ne serait plus, il est vrai, tout à fait le même homme, mais une humanité spiritualisée, transfigurée, glorifiée, montant d'un degré dans la hiérarchie de la création, et recevant par cette transformation un prix plus brillant de sa vertu. Les damnés au contraire, et par la même raison, se rapprocheraient davantage des anges rebelles, en participant à leur nature comme à leur révolte, et trouve-

raient une aggravation de châtiment dans leur assimilation aux démons. Ne pourrait-on pas soutenir cette opinion, qui me paraît aussi plausible que l'autre, en tant qu'hypothèse, et qui, sans exiger une plus grande manifestation de la puissance divine, aurait au moins le mérite de nous débarrasser de cette grande machinerie impossible à concevoir, sans diminuer en rien les effets de la justice éternelle dans la distribution finale des récompenses et des peines? Il y aurait encore l'avantage de ne point scandaliser la raison du siècle, aheurtée à la résurrection de la chair comme à l'éternité des peines; ce qui rendrait plus facile son retour à la doctrine de l'Église.

Cependant, comme philosophe, je ne puis adhérer à cette hypothèse. Changer la nature humaine est chose grave, surtout quand il s'agit de la juger : car la justice d'un jugement dépendant du rapport proportionnel de la peine décernée à la faute commise, la première condition est l'identité de la personne coupable et de la personne punie. Or, j'admets avec la doctrine chrétienne que l'homme n'est pas un pur esprit, mais une âme unie à un corps, dans une personne composée de deux parties distinctes mais intégrantes. C'est pourquoi, afin d'être équitablement récompensé ou puni, il doit se présenter au tribunal suprême dans l'intégrité de sa personne, identiquement la même qu'au temps où il a commis ses fautes, puisqu'il doit être jugé en raison de ce qu'il a fait. Philosophiquement, je ne puis aller contre cette vérité logique et morale. Je retombe donc dans tous mes embarras de la résurrection de la chair, dont je ne vois plus moyen de me tirer. Ma raison est aux abois, et ne voyant plus d'issue, je vais retourner auprès de mon professeur de théologie, aussi philosophe que moi, sans en avoir

l'air, et qui trouve, dans ce qu'il appelle la *révélation*, des idées auxquelles je n'avais jamais pensé. Il a l'art de faire accepter les dogmes à la raison par des analogies telles, que, sans les comprendre ni les expliquer, elle arrive au moins à les concevoir. D'ailleurs, il me dira nettement et mieux que je ne le sais, quelle est exactement la doctrine de l'Église sur cet article, et nous verrons s'il n'y aurait pas moyen de mitiger aussi tant soit peu le dogme de la résurrection en l'entendant dans un sens plus acceptable.

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR. (Suite.)

22 juillet.

J'ai vu hier mon abbé, avec lequel j'ai eu une bonne conversation de deux heures, et dont je consigne ici le résumé comme document à consulter. Il a été aussi aimable que la dernière fois, et m'a dit tout de suite, en m'accueillant avec un sourire : « Il faut qu'une grosse difficulté vous tourmente de nouveau pour que vous ayez recours à la théologie, qui ne vit pas toujours en paix avec la philosophie du jour. J'espère que nous démentirons l'opinion commune en les mettant d'accord, ce que je crois possible en certains points. Mais, dans tous les cas, le théologien se met à votre disposition pour tous les éclaircissements ou renseignements que vous voudrez bien lui demander, et qu'il vous donnera avec plaisir dans la mesure de ses forces. »

« Je viens en effet dans cette intention, monsieur l'abbé, encouragé par votre bonté précédente ; car après le monstre de l'éternité des peines qui m'a tant effrayé et que vous avez apprivoisé sous ma main, en sorte

qu'aujourd'hui il ne m'inspire plus la même terreur, j'en ai rencontré sur mon chemin un autre, qui me poursuit et dont je ne sais plus comment me défaire. C'est votre dogme de la résurrection des corps à la consommation des siècles et pour comparaître au jugement dernier. J'ai beau le regarder sous toutes les faces, je ne puis me réconcilier avec lui. Ma raison effarée le déclare impossible, mon imagination elle-même se refuse à le concevoir; et, en outre, comme je vous le montrerai tout à l'heure, je n'en vois pas la nécessité. Mais comme je n'aime pas à combattre des fantômes ou des moulins à vent, permettez-moi de vous demander avant tout s'il faut vraiment prendre à la lettre ce qu'on appelle la résurrection de la chair, ou bien si, sous cette expression qui est, je le sais, dans le Symbole des apôtres, il n'y aurait pas un mythe, c'est-à-dire une idée mise en forme pour le vulgaire incapable de saisir la vérité absolue, et qui aurait un sens plus profond et plus large pour les théologiens et les philosophes. Je vous avouerai que cela m'arrangerait fort. »

« Mon cher monsieur, reprit-il tranquillement, il n'y a ici ni mythe, ni figure, ni absurdité. Il y a tout simplement l'annonce d'un fait qui aura lieu à la fin du temps, au grand jour de la restauration universelle des choses, et quand tous les hommes devront comparaître au tribunal de Dieu. L'Écriture sainte est formelle, positive sur ce point. Je pourrais vous apporter le témoignage de Job, d'Isaïe, de Daniel, de Notre-Seigneur lui-même et de saint Paul; mais je ne veux pas vous accabler de citations et de textes, et vous pouvez m'en croire sur parole. La meilleure preuve qu'il en est ainsi, c'est que la résurrection de la chair est énoncée dans le Symbole des apôtres et mise par l'Église au nombre des articles de foi. Il n'y a donc point à tergi-

verser ni à épiloguer, et les accommodements protestants comme les interprétations philosophiques n'ont aucune valeur devant la rigueur de la lettre. »

« J'en suis vraiment peiné, lui dis-je ; car j'avais la bonne volonté de me rallier à l'Église sur ce point comme sur plusieurs autres, et maintenant je n'en vois plus la possibilité. S'il faut prendre à la lettre ce dogme qui me paraît gros d'absurdité, je ne pourrai jamais l'admettre avec toutes ses conséquences. »

« Peut-être, répliqua-t-il en souriant, surtout si je parviens à vous montrer qu'il n'y a rien d'absurde dans ce dogme, bien qu'il ait, j'en conviens, de quoi étonner la raison. Car, si vous voulez m'écouter sans prévention et avec la sincérité dont vous m'avez déjà donné des preuves, j'espère vous convaincre de la possibilité de la résurrection des corps par la considération d'un grand nombre de faits de la nature, moins extraordinaires sans doute que celui-là, puisqu'ils se produisent tous les jours à nos yeux, et qu'ainsi la raison est obligée de les admettre, bien qu'elle ne puisse en aucune manière les expliquer. Nous en appellerons donc d'un mystère surnaturel à des mystères naturels, qui ne sont pas plus clairs quoique incontestables ; ce qui nous donnera le droit de demander si un peu de foi est plus difficile d'un côté que de l'autre ; ou autrement si, niant le surnaturel parce que nous ne pouvons en rendre compte, nous ne devons pas aussi nier ce qu'il y a de mystérieux dans la nature, puisque nous ne l'expliquons pas davantage. »

Moi. — « Je vous écoute avec une vive curiosité, et, je vous l'assure, sans parti pris, dans toute la sincérité de mon âme; parce que j'aime la vérité partout où je la trouve et que j'ai confiance en vous. »

L'abbé. — « Il y a plus de dix-huit siècles, reprit-il, que saint Paul, annonçant l'Évangile sur la place publique

d'Athènes, où s'assemblaient les citoyens pour apprendre ce qu'il y avait de nouveau, fut moqué par la multitude à cause de l'étrangeté de sa doctrine. On l'appelait un semeur de paroles : et quand il fut conduit devant l'Aréopage, où s'assemblaient les savants et les philosophes, et qu'il leur eut parlé de Jésus-Christ, mort et ressuscité pour le salut des hommes, ils se mirent à rire, lui disant avec pitié : « C'en est assez, nous t'entendrons une « autre fois. »

« Le même apôtre, écrivant sa première Épître aux Corinthiens, se souvint sans doute des objections de l'Aréopage contre la résurrection ; car il leur dit au chapitre xv, après leur avoir montré que la résurrection de Jésus-Christ est le gage de la nôtre : Quelques uns me demanderont peut-être comment les morts ressusciteront et avec quel corps ils reviendront. Ce qui prouve, cher monsieur, que les philosophes de cette époque étaient aussi embarrassés de la résurrection de la chair que ceux d'aujourd'hui. C'est pourquoi je ne crois pas mieux faire pour répondre à votre question que de vous adresser la réponse de saint Paul, qui tend, non pas à expliquer le comment de la résurrection, mais à en faire concevoir la possibilité par une analogie tirée de l'ordre naturel. Il compare notre corps actuel à une semence, de laquelle sortira en son temps une plante avec sa tige, ses feuilles, sa fleur et sa graine. Or, dit-il, le corps qui sort de la semence n'est point la semence même, telle qu'elle apparaît à nos yeux, mais il préexiste en elle. Vous ne semez pas le corps futur, mais la graine qui le contient. Il en est de même du corps avec lequel nous ressusciterons.

« Jésus-Christ avait déjà dit : Si le grain de blé mis en terre ne meurt, il restera seul et ne produira rien ; mais s'il meurt dans la terre, il reprendra vie et se multipliera. Ainsi de notre corps, dit saint Paul : il doit mourir pour

revivre, mais Dieu donne à chaque semence un corps propre et tel qu'il lui plaît, car toute chair n'est pas la même chair; autre est celle des hommes, autre celle des quadrupèdes, autre celle des oiseaux, celle des poissons. Il y a des corps célestes et des corps terrestres; la clarté du soleil n'est point celle de la lune, ni celle des étoiles. Ainsi de la résurrection des morts. Le corps semé ici bas dans la corruption, ressuscitera dans l'incorruption; semé dans l'ignominie, il se relèvera dans la gloire; semé dans la faiblesse, il revivra dans la puissance; semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel. Car, s'écrie l'Apôtre, s'il existe un corps animal, il y a aussi un corps spirituel, selon qu'il est écrit : Le premier Adam a été fait âme vivante, le second Adam, esprit vivifiant. Mais ce qui est animal a commencé; ce qui est spirituel est venu ensuite. Le premier homme tiré de la terre est terrestre, et ses enfants le sont aussi. Les enfants du second, qui est céleste, sont du ciel. Portons donc l'image de l'homme céleste, comme nous avons porté celle de l'homme terrestre, car la chair et le sang n'auront point le royaume du ciel, et la corruption ne possédera point l'incorruption... Je vous annonce un mystère. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés; en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, que ce corps mortel revête l'immortalité, et alors s'accomplira cette parole de l'Écriture : La mort a été absorbée dans la victoire. O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? C'est pourquoi rendons grâce à Dieu, qui nous donne la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Moi. — « O monsieur l'abbé, m'écriai-je transporté,

quelles magnifiques paroles, et quel horizon nouveau elles ouvrent à mon esprit ravi ! Voilà un langage à nul autre pareil par la sublimité des idées et la splendeur de la forme. Je n'ai rien lu dans Platon qui approche de cette profondeur ni de cet éclat. Je suis surtout frappé de cette brillante analogie, qui éclaire de sa lumière naturelle un fait qui dépasse la nature, en sorte que les choses visibles manifestent les invisibles et aident notre faible raison à les comprendre. Cela me fait entrevoir une philosophie nouvelle, que j'ai toujours pressentie, et dont la méthode consisterait à réunir les lumières de la foi à celles de la raison. Mais la première condition d'une telle science, c'est la foi en cette parole révélée qui illuminait saint Paul, et qui malheureusement ne luit pas dans mes ténèbres... »

L'ABBÉ. — « Elle y descendra, mon cher monsieur, si vous l'appelez de tous vos vœux ; et le désir que vous en exprimez aujourd'hui en est déjà le commencement. La lumière divine, comme celle du soleil, se verse partout où on lui donne accès. Mais poursuivons cette analogie qui vous a frappé, afin d'élucider notre question, en vous aidant à concevoir la possibilité de la résurrection de la chair, qui, je l'espère, ne vous paraît déjà plus une absurdité.

« Vous le voyez, d'après saint Paul, notre corps futur est à notre corps actuel ce que la fleur est à la semence dont elle sort. C'est la même substance, mais transformée. C'est le même être sous une autre forme ; et comme le grain obscur, qui est jeté en terre, apparaît plus tard dans une corolle brillante, parfumée, ainsi l'homme matériel, semé dans la chair, se manifestera un jour en un corps spirituel que nous revêtirons à la consommation des siècles. Que pensez-vous de la hardiesse de cette expression? Jamais la philosophie n'a

osé l'employer, ou bien elle est tombée dans l'erreur d'identifier l'esprit et la matière, ce que saint Paul n'a jamais fait; il les rapproche sans cesse l'un de l'autre par leur pénétration réciproque sans les confondre, et il explique leur union parfaite par la participation des deux à l'esprit divin, à la vie divine; ce qui n'est concevable que par l'assomption de l'humanité en la divinité dans la double nature du Dieu fait homme. »

Moi. — « Oui, sans doute, voilà une conséquence magnifique de l'incarnation du Verbe, à laquelle je n'avais jamais pensé, et je commence à apercevoir que le Christ est le centre de l'histoire humaine sur la terre, et que sans lui on ne saurait rien comprendre à l'origine de l'homme, à son état présent et à sa destinée future. »

L'abbé. — « Dieu veuille que vous compreniez cette vérité dans toute sa profondeur, sa hauteur et sa largeur! Car elle est le principe des dogmes chrétiens, comme Jésus-Christ est le principe de tous les êtres et la source de la vie. Mais, pour ne pas sortir de notre discussion, constatons seulement en ce moment que la résurrection de la chair, comme l'entend l'Évangile, n'en est pas la destruction : *Resurrectio non est finis carnis sed commutatio*, dit le pape saint Léon, et il ajoute : *Qualitas transit, non natura deficit*, la qualité passe, mais la nature reste la même. C'est pourquoi Job s'écriait en palpant son corps : « Je sais que je ressusciterai avec cette même chair. »

« Eh bien, cher monsieur, veuillez me suivre encore quelques instants dans cette voie lumineuse des analogies que Jésus-Christ nous a ouverte par ses belles paraboles, et que les apôtres et les docteurs de l'Église ont continuée dans leur explication des choses invisibles par les visibles, du surnaturel par la nature : entre autres Tertullien dans son traité *de la Résurrection de la chair*,

où il dit : *Præmisit tibi naturam magistram, quo facilius credas prophetiæ, discipulus naturæ ;* Dieu a mis devant toi l'enseignement de la nature, afin que tu croies plus facilement à la prophétie. Ce qui veut dire que la nature bien étudiée prépare à la foi en la parole révélée :

La raison, dans mes vers, conduit l'homme à la foi,

a dit un poëte.

« Si donc nous considérons les divers règnes de la nature à la manière de saint Paul, nous y trouverons des images et comme des prophéties de la résurrection de la chair dans la transformation perpétuelle des êtres, dont l'essence et l'individualité subsistent sous les mutations incessantes de leurs qualités et de leurs phénomènes. »

« Je ne suis pas assez savant en histoire naturelle pour vous en citer tous les exemples. J'en prendrai seulement quelques-uns des plus ordinaires et que tout le monde connaît. »

« L'eau peut se trouver en trois états différents, en raison de la concentration ou de la dilatation de ses molécules. Quand le froid la saisit, elle se durcit et devient solide; en cet état, elle semble être entrée dans la mort, dont elle offre les caractères, le froid, l'immobilité et l'inertie. Elle a perdu momentanément les qualités du liquide, et ne peut plus en remplir les fonctions. Mais dès que la chaleur la pénètre, elle reprend le mouvement et la vie, et par son courant elle va féconder les campagnes et donner l'impulsion aux instruments de l'industrie. Puis, si on la chauffe jusqu'à l'ébullition, de liquide elle devient fluide élastique, et comme vapeur elle acquiert une force telle qu'elle soulève des masses énormes et entraîne rapidement une longue suite de

chariots. Qui soupçonnerait une telle puissance dans une eau dormante? Quand on compare la glace, qui stupéfie la vie, à la vapeur, qui la développe si énergiquement, ne serait-on pas porté à croire que ce sont deux êtres différents et même contraires ? et cependant c'est au fond la même nature, la qualité seule a changé: *Qualitas transit*, *non natura deficit*. Ainsi de la résurrection de la chair : *Seminatur in infirmitate*, *surget in virtute ;* à l'état terrestre, elle est comme morte, en comparaison de l'état céleste, qu'elle revêtira un jour.

«Le diamant, le récipient le plus avide de la lumière et son réflecteur le plus énergique, le corps le plus brillant et le plus pur sous le soleil, et qu'on emploie à cause de cela comme le plus précieux ornement des autels, du trône et de la beauté, n'est qu'une métamorphose du charbon, le corps le plus opaque de la nature, et qui semble le *caput mortuum* des ténèbres. C'est cependant la même substance épurée et vitrifiée par le feu, qui en chasse les ténèbres avec l'impureté et le rend semblable à l'astre du jour. Le changement du charbon en diamant n'est-il pas une espèce de résurrection, ou de passage de l'existence ténébreuse à l'état lumineux ? et néanmoins la nature reste la même dans les deux états et la qualité seule a changé. *Qualitas transit*, *non natura deficit*. »

« Prenez du sable, des cendres et du plomb, et après les avoir triturés et mêlés dans une certaine proportion, jetez-les dans un creuset au milieu d'un feu ardent et prolongé. Puis versez la matière en fusion sur une table d'airain, et vous aurez le cristal de nos glaces, lequel, poli et étamé, réfléchit admirablement la lumière; ou bien, façonné et taillé, éclate à nos yeux en brillantes étincelles. Le sable n'est cependant qu'une matière opaque, les cendres sont le résidu de la com-

bustion des végétaux, et le plomb est un corps lourd et rebelle à la lumière. Évidemment il n'y a là qu'une mutation de qualité, une métamorphose. La nature des substances est restée la même. *Qualitas transit, non natura deficit.* Il en est ainsi de la résurrection des corps. »

« Dans le règne animal, il y a toute une classe d'insectes qui passent dans le cours de leur existence par trois états différents. Vers d'abord, ils rampent dans et sur la terre ; puis ils s'enferment eux-mêmes dans un tombeau, où ils restent quelque temps immobiles à l'état de chrysalides, et enfin, tout d'un coup, perçant leur tombe, dont ils sortent triomphalement, ils s'élancent dans les airs sur des ailés brillantes et diaprées. Y eut-il jamais un symbole plus frappant de la résurrection finale de la chair, et de la vertu qu'elle acquerra par sa transformation ? Car ce papillon éclatant a commencé par être ver. Enseveli lui-même, il a passé par une mort apparente, pour s'en dégager ensuite par la puissance de sa nature et ressusciter à la lumière du ciel. C'est toujours le même être, mais en des états divers, où ses qualités changent quand sa nature reste la même. Ainsi de la résurrection des corps : *Qualitas transit, non natura deficit.* »

« Enfin, mon cher monsieur, vous savez mieux que moi que l'organisme de l'homme ne reste jamais identiquement le même dans toutes ses parties. Il subit sans cesse un flux et un reflux de molécules, en raison de la déperdition et de la réparation de ses forces par le mouvement et par la nourriture. Tous les sept ans, disent quelques physiologistes, le corps de l'homme est entièrement renouvelé, et néanmoins c'est toujours le même corps, le même homme, en sorte qu'il y a dans la même existence humaine une alternative incessante

de destruction et de restauration, un passage continuel de la vie à la mort et de la mort à la vie. Toutefois l'identité personnelle de l'individu n'en est point altérée, parce que la nature subsiste au milieu de la mutation des qualités. *Qualitas transit, non natura deficit.*

« Eh bien, appliquez maintenant toutes ces images de la nature à la dernière transformation du corps humain au grand jour du jugement dernier. N'y a-t-il pas dans ces phénomènes admirables qui frappent nos yeux chaque jour, comme une voix prophétique qui vous dit que votre corps aussi, par l'action du feu céleste qui détruira le monde, de charbon deviendra diamant; de sable, de cendre et de plomb deviendra cristal; qu'après avoir rampé longtemps sur cette terre comme un ver, et avoir été mis au tombeau comme la chrysalide, il brisera à son tour les chaînes de la mort et prendra des ailes pour s'envoler au ciel? Comment s'opérera cette métamorphose, je n'en sais rien. La parole sacrée nous apprend ce qui arrivera, mais ne nous dit pas comment. Est-ce une raison de nier le fait, parce que nous ne pouvons l'expliquer? Alors niez aussi le diamant, niez le cristal, niez le papillon, qui éclatent à vos yeux; car je vous défie de m'expliquer le comment de leurs métamorphoses !

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR. (Suite.)

23 juillet.

Je reprends le résumé de ma conversation avec l'abbé, interrompue par une visite, au point où j'en suis resté hier.

L'ABBÉ. — « Je crois vous avoir montré, mon cher monsieur, la possibilité de la résurrection de la chair, telle que le dogme catholique l'enseigne. Il me reste à vous en prouver la nécessité, non pas comme ressortant de sa nature, à laquelle la résurrection n'appartient pas essentiellement, pas plus que la participation à la vie divine n'est une propriété de l'âme ; mais parce que, d'un côté, elle est une condition indispensable à l'application parfaite de la justice éternelle, et, de l'autre, une conséquence incontestable de l'union de l'humanité à la divinité en Jésus-Christ. »

MOI. — « De plus fort en plus fort ! m'écriai-je involontairement. Je vous remercie, monsieur l'abbé, de m'estimer assez pour ne pas ménager ma faiblesse par des tempéraments. Votre franchise va droit au but, et je vous avoue que ma curiosité est excitée au plus haut point par l'annonce d'une pareille démonstration. J'ai confiance au milieu de mon incertitude, car vos analogies multipliées m'ont tellement frappé, que je ne vois plus rien d'absurde dans ce dogme qui me révoltait. Cependant de la possibilité à la nécessité il y a bien loin, et je suis très-désireux de voir comment vous franchirez cette distance. »

L'ABBÉ. — « De la manière la plus simple, mon cher monsieur ; d'abord à l'aide de la raison toute seule, qui réclame ici-bas ou ailleurs l'accomplissement de la justice, ou la réalisation parfaite de l'idéal qu'elle en a. Puis, si vous admettez que la mission de Jésus-Christ sur la terre a été de régénérer l'homme intégralement, en vous montrant que la glorification de sa chair en est un corollaire nécessaire ; car la chair étant une partie essentielle de l'humanité assumée par le Verbe, elle doit participer à sa divinité aussi bien que l'âme, ce qui ne peut avoir lieu que par sa résurrection. Ici je n'ai plus à vous pré-

senter de brillantes images, mais des idées profondes enseignées par la parole sacrée, et que votre intelligence pourra concevoir si elle cherche la vérité avant tout et sans parti pris. »

Moi. — « Je vous écoute de toutes mes oreilles et mon esprit est avide de vos paroles. »

L'abbé. — « Le premier point est le plus facile à expliquer. Tout le monde sait en effet que la première chose à faire par un tribunal qui doit juger un prévenu en matière criminelle est de constater l'identité de la personne accusée avec celle de l'auteur présumé du crime, et cela en vertu du principe de la responsabilité morale, selon laquelle chacun répond de ses actes libres et doit en subir les conséquences. Or ce qui se fait au tribunal des hommes doit se faire aussi au tribunal de Dieu ; car la justice est universelle et s'applique au ciel comme sur la terre. Donc la première condition du jugement dernier sera aussi la constatation de l'identité de ceux qui y comparaîtront. Ce doit être en chacun la même personne qu'ici-bas, âme et corps, puisque l'homme est composé de l'une et de l'autre, et qu'il a opéré le bien ou le mal avec tous les deux. Le corps, il est vrai, n'a été qu'un instrument ; mais il a effectivement participé au bien ou au mal en servant à les réaliser. Et, comme ici-bas la personne humaine agit dans le corps comme par l'âme, puisque on dit : Je mange, je marche, je dors, comme on dit : Je sens, je pense, je veux, il faut, pour que cette personne reparaisse entière et avec toute la portée de ses actes devant le juge suprême, qu'elle reprenne sa chair, partie intégrante de son humanité, afin que celle-ci reçoive complétement la récompense ou la peine méritée par ses œuvres. Ce que saint Paul nous enseigne par ces paroles : *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribu-*

nal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum (II Cor. v, 10). Il est clair qu'en ce point la raison s'accorde avec la révélation. »

« Si maintenant nous nous élevons par la pensée à un ordre supérieur, étant admis que le Verbe divin est descendu en terre pour sauver et régénérer l'homme déchu, et qu'il n'a assumé l'humanité en lui qu'à cette fin, nous reconnaîtrons que par la vertu de son sacrifice il a dû la renouveler tout entière, dans son corps et dans son âme ; et qu'ainsi, suivant les paroles du grand apôtre, sa résurrection par laquelle il est sorti du tombeau, son ascension qui l'a porté glorieux au ciel et jusqu'au trône de l'Éternel, sont les gages de la résurrection, de l'élévation future de notre chair, et de sa participation à la vie divine en la personne du Dieu fait homme. Car, par le fait même de son incarnation, le corps du Christ est notre corps ; sa chair, prise dans les entrailles de Marie, est notre chair ; son sang, puisé à la même source, est notre sang ; et quand l'Église nous régénère par le baptême, dans cette renaissance elle fait de nous un homme nouveau qu'elle incorpore au corps de Jésus-Christ, dont nous devenons les membres. Or là où est allé la tête, dit le même apôtre, les membres doivent la suivre ; et ainsi l'œuvre du Sauveur ne sera achevée, et la réintégration de l'humanité ne sera complète que quand la chair sera tout ce qu'elle doit être par la grâce de Dieu, c'est-à-dire par son passage de la corruption à l'incorruptibilité, de l'infirmité à la puissance et de l'ignominie à la gloire. C'est ce que saint Paul appelle hardiment le corps spirituel qui succédera au corps animal et qui acquerra par cette transfiguration toutes les propriétés du corps divin du Sauveur, tel qu'il apparut au Thabor pendant sa vie, au Cénacle et ailleurs après

sa mort; tel qu'il resplendit dans la lumière éternelle. L'homme ne peut entrer tout entier au ciel qu'à ce prix, et c'est le sang de Jésus-Christ qui lui a valu cette glorification. Je vous le demande, mon cher monsieur, quelle religion, quelle doctrine a promis au genre humain une aussi haute destinée? Et ne pouvons-nous pas dire avec les livres saints : Non, jamais les nations n'ont eu des dieux qui se soient approchés d'elles comme notre Dieu s'est uni à nous. Car, après avoir pris notre nature pour que nous devenions ses enfants et ses frères, il nous fait partager sa gloire et sa béatitude, s'étant humanisé pour nous diviniser, et nous incorporant à sa toute-puissance comme il s'est incorporé à notre faiblesse. »

« Enfin, veuillez remarquer que la réhabilitation de la chair a déjà commencé ici-bas dans le chrétien. Elle ne sera achevée que par la résurrection future, dont les sacrements ont déposé en elle le gage et les moyens. Ce corps, en effet, qui enveloppe notre âme et qui doit en être le serviteur docile, participe à toute sa vie en bien et en mal, en sorte que la plupart des grâces reçues par l'âme traversent la chair, les sens, y laissant leurs traces et quelque chose de leur vertu. La chair est arrosée par l'eau baptismale, et l'esprit qui se répand par la parole et par l'eau la vivifie; car il faut renaître de l'eau et de l'esprit pour entrer au ciel. Le même esprit la pénètre par la bénédiction du pontife et par l'onction sainte dans le sacrement de la confirmation. Elle est nourrie de la chair et du sang de Jésus-Christ dans la sainte communion. Ces semences d'immortalité, déposées successivement dans le corps périssable, sont comme les arrhes de la vie éternelle qui lui est promise. Elles fleuriront et fructifieront sous l'influence directe du soleil des esprits au grand jour de la résur-

rection, dans lequel tous reparaîtront avec leur chair, quoique tous ne doivent pas être changés. Mais nous, dit l'apôtre, nous serons changés ; car nous ressusciterons pour la vie, *in vitam æternam*, et les autres pour subir la peine du jugement, *in diem judicii*. Les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, comparaîtront dans un corps aussi pur que leur âme, parce que, leur purification étant consommée, il aura revêtu l'incorruption et l'immortalité. Mais ceux dont l'âme est restée impure, éloignée de la lumière divine, reprendront leur chair souillée par les crimes de la terre ; et la pente naturelle qui les a entraînés au mal ici-bas les précipitera dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire en dehors de la vie divine, avec les stigmates honteux de leurs désordres, et portant sur leurs fronts en caractères vivants le signe ineffaçable de leur réprobation. »

« Avais-je tort, mon cher monsieur, d'affirmer la nécessité de la résurrection de la chair, puisque, vous le voyez, sans elle on ne peut comprendre la réparation complète de la justice, ni l'achèvement de la mission du Sauveur parmi les hommes, ni la véritable réhabilitation de l'humanité? Car la chair en est partie intégrante, et ainsi ne peut en être séparée pour toujours ni dans ce monde ni dans l'autre, ni dans le temps ni dans l'éternité. »

Moi. — « Vraiment, monsieur l'abbé, je suis confondu par tout ce que je viens d'entendre. Je n'ai rien à objecter à ce que vous avez dit, et je suis porté à croire que la vérité est avec vous. Mais, vous le savez, les philosophes se défient de leurs impressions, du sentiment, de l'imagination; et quoique ce que j'ai entendu me semble très-raisonnable, je suis encore si peu habitué à cet ordre d'idées, à cette manière de philosopher, que je ne sais plus trop que penser ni où j'en suis. J'espère

que tout cela tournera à bien dans mon esprit ; et je ne suis pas éloigné d'adhérer au dernier article du Credo, la résurrection de la chair et la vie éternelle. Ce que je puis seulement vous affirmer en ce moment, c'est que jamais la philosophie ne m'a conduit à cette profondeur, et que vous m'avez initié à un monde nouveau où j'avance à tâtons, et dont l'atmosphère me donne une sorte de défaillance ou de vertige. Il me reste cependant encore une explication à vous demander ; mais je n'ose le faire à cause de la longueur de cet entretien et de la fatigue qu'il a dû vous causer. »

L'ABBÉ. — « Parlez, cher monsieur, et ne craignez point de m'être à charge. C'est un plaisir pour moi que de m'entretenir avec vous sur des questions aussi graves, et je serais heureux si, comme vous voulez bien le dire, mes faibles paroles pouvaient contribuer à les éclaircir à vos yeux. »

MOI. — « Puisque vous le permettez, repris-je, je vais vous présenter une objection que je me suis faite à moi-même avant d'avoir eu l'intention de vous consulter, et, je vous l'avouerai, c'est surtout l'impuissance d'y répondre qui m'a conduit à vous. Cette objection est banale, je le sais, mais elle n'en est pas moins embarrassante pour la multitude, dans laquelle je me place très-humblement. Je l'ai entendue souvent dans les salons du monde comme dans les entretiens des philosophes, qui paraissaient en triompher ironiquement, et je n'ai jamais trouvé de solution satisfaisante. Il est vrai que dans ce temps-là je n'en cherchais pas sérieusement, parce que la chose en litige me paraissait absurde. Aujourd'hui ma disposition est autre, et après tout ce que vous venez de me dire de plausible, j'espère en vous pour me débarrasser de cette dernière difficulté. »

L'ABBÉ. —« Vous m'effrayez presque, mon cher monsieur, par l'exorde de votre objection, et peut-être serai-je obligé de vous avouer mon impuissance à y répondre. S'il en est ainsi, je vous le dirai sincèrement; car je ne me flatte point de renverser tous les arguments, ni de discuter victorieusement *de omni re scibili.* »

MOI. — « Vous m'avez montré que la résurrection de la chair est possible et même nécessaire. Maintenant je suis très-curieux de savoir comment, à votre avis, se réalisera cette possibilité, s'accomplira cette nécessité; et par quel moyen les âmes innombrables qui ont vécu sur la terre et y ont laissé leur dépouille, reprendront justement chacune celle qui lui a appartenu, afin que chaque homme, comme la justice distributive le demande, comparaisse intégralement dans son identité personnelle, âme et corps, devant le tribunal suprême. »

L'ABBÉ. — «Cette objection populaire et qu'on entend souvent dans les salons du monde, je l'ai entendue cent fois dans les écoles. Je ne suis point effrayé de la confusion colossale et du mélange inextricable qu'elle suppose. Si vous me demandez une définition dogmatique, ou une explication scientifique de la chose, je vous répondrai simplement que je n'en ai point à vous donner, l'Église n'enseignant rien de positif à cet égard, et la science humaine, que vous connaissez mieux que moi, ne s'étant jamais occupée de cette question que pour la déclarer absurde ou la tourner en dérision. Le dogme affirme positivement que chaque homme ressuscitera avec son corps, il ne dit pas comment cela arrivera; et l'Église s'en remet pour les moyens à la toute-puissance de Dieu et à la fidélité de ses promesses. Les savants sont bien obligés d'en faire autant pour beaucoup de choses de la nature, particulièrement en ce qui concerne les sub-

stances, les forces et la qualité occulte des êtres ; et vous savez par votre expérience que, dans leurs études de la nature physique et métaphysique, ils décrivent les faits sensibles ou spirituels plus qu'ils ne les expliquent. Otez en psychologie, en physiologie, et, dans les sciences naturelles et médicales, la partie descriptive, et véritablement il ne restera pas grand'chose. Les théologiens, qui s'occupent des objets surnaturels de la foi, ne sont donc pas, même scientifiquement, dans une pire situation sous ce rapport. Là aussi il y a plus de choses à constater et à croire qu'à démontrer.

« Après cette fin de non-recevoir, qui vaut pour la plupart des problèmes métaphysiques, je vous répéterai tout simplement que, sur le comment de la résurrection du corps, je n'en sais pas plus que vous. Si après cela vous persistez à me demander ce que j'en pense, je vous exposerai mon idée ou ma manière de voir comme une simple conjecture, une hypothèse, si vous voulez, que je vous donne pour ce qu'elle vaut, dont vous ferez ce qu'il vous plaira, et à laquelle je ne tiens pas moi-même. »

« Je vous abandonne, cher monsieur, toute la fantasmagorie des poëtes et des artistes à ce sujet. Je ne m'arrêterai point à ces tableaux des tombeaux qui s'entr'ouvrent, des ossements qui se redressent et se rassemblent pour recomposer le squelette humain, des artères, des veines et des nerfs qui s'y appliquent, et des muscles et de la peau qui doivent recouvrir ces revenants. Tout cela doit arriver bien assurément, puisque la sainte Écriture nous en dit quelque chose, mais je ne sais pas comment, et n'ai au fond d'autre raison à en donner que la toute-puissance de Celui qui a tout fait de rien, ce qui assurément doit vous paraître encore plus difficile et plus inexplicable que de refaire quelque chose avec tant de choses.

« Philosophiquement, car ici ce n'est plus le théologien qui vous parle, je m'en tiens à une considération qui aura peut être quelque poids à vos yeux : à savoir que les corps pourraient bien se reformer comme ils ont été formés. Or, que voyons-nous dans cette formation par la génération ? Un germe dans la plastique maternelle, un esprit vivifiant dans la semence du père, lequel n'est que l'instrument de l'esprit de vie répandu dans la nature. Par l'union de ces deux termes, un troisième est constitué, animé comme eux et de la même vie, en sorte qu'il les représente l'un et l'autre dans son individualité. Une fois posé, le nouvel individu se nourrit du milieu où il se trouve : du sang de la mère d'abord, de son lait ensuite, et enfin de toutes les substances de ce monde qu'il peut s'assimiler. Je me dis donc : dans cette individualité, produit mixte de deux autres, il y a aussi une plastique, une base de vie, qui est et restera, quoi qu'il arrive, le germe ou le centre de son être ; et quand ce foyer ou cette molécule mère a été séparée par la mort, d'abord de l'âme que Dieu y avait attachée, puis de toutes les particules matérielles qui composaient son organisme, elle doit subsister quelque part au milieu de la confusion des éléments terrestres et dans la poussière de ce monde. Si donc, par une volonté expresse du maître de la vie et de la mort, l'âme qui a été temporairement séparée du corps dont elle était le principe vivifiant ou la forme essentielle, *forma naturæ*, comme disaient les scolastiques, ressaisit cette plastique, à peu près comme dans l'origine la semence du père pénètre le germe maternel, est-ce qu'une formation nouvelle n'en doit pas résulter aussitôt ?

« Il y aurait seulement cette différence, et ici je suis obligé d'en appeler à l'action d'une puissance surnatu-

relle, ou ce qu'on appelle un miracle, c'est que le développement de l'organisme, qui s'opère lentement dans l'ordre naturel, se ferait instantanément au jour de la résurrection. La difficulté principale de mon hypothèse est là, et je n'entends pas l'expliquer autrement que par la toute-puissance divine, dont l'acte souverain pour consommer les siècles n'est d'ailleurs pas plus explicable à la raison que pour les commencer ; car elle ne comprendra jamais par ses seules lumières qu'on fasse quelque chose avec rien ; *ex nihilo nihil* est un de ses axiomes fondamentaux. Du reste, le corps ainsi recomposé serait bien le même corps, puisqu'il aurait la même base, le même foyer ; car, comme pendant son existence terrestre il a persisté immuable dans son identité, tout en s'assimilant ces molécules matérielles dont il s'est nourri, ce qui a produit en lui une rénovation incessante, ainsi il demeurera encore le même malgré les éléments nouveaux qu'il s'incorporera d'un seul coup pour se reconstituer et répondre à l'appel du souverain juge. »

« Voilà, monsieur, une idée, une pensée, une conjecture, une hypothèse, sur le comment de la résurrection de la chair. Je vous l'abandonne, et votre sagacité philosophique en tirera ce qu'elle pourra. Mais, je vous le répète, l'Église ne nous enseignant rien à ce sujet, nous ne nous croyons point obligés d'expliquer ce qu'elle ne nous apprend pas, tout en nous tenant fermes à ce qu'elle nous apprend, à savoir que nous ressusciterons au dernier jour avec la même chair, comme dit Job ; et cela pour que la récompense ou la peine soit appliquée aux mêmes hommes qui ont fait le bien ou le mal, ou, comme dit saint Paul, *ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum.* »

Là-dessus je remerciai cordialement le bon abbé de ses explications si intelligentes et si franches, dont j'étais profondément touché. Nous nous séparâmes très-bons amis, avec la promesse de nous revoir, lui toujours calme et plein d'aménité, comme un homme qui a la paix de l'esprit et du cœur, et moi pensif et agité, mais emportant cependant en mon âme comme un reflet de sa sérénité et une lueur d'espérance.

TRAVAIL INTÉRIEUR.

24 juillet.

La dernière conversation avec mon abbé me préoccupe sans cesse. Voilà plusieurs jours que, sans le vouloir, je rumine dans mon cerveau ce qu'il m'a dit, à peu près comme sans y penser on fredonne en soi-même un air de musique dont on a été frappé. Je ne vois plus que des résurrections dans toute la nature, où la vie sort de la mort pour y rentrer et en renaître, et où toutes les métamorphoses s'accomplissent si mystérieusement, que forcé de les admettre parce que j'en aperçois les résultats, je ne sais comment les expliquer. Quand je consulte les livres des savants, j'y trouve de longues descriptions de phénomènes qui constatent les faits sans me dire le pourquoi ni le comment. En vérité, je pourrais bien sans compromettre ma philosophie en dire autant de la résurrection des morts ; car enfin il faut bien que ces transformations incessantes des règnes de la nature aient un terme, et que la grande œuvre de la création, qui se développera peut-être encore pendant des siècles, arrive à son complément par la pleine manifestation de l'idée du créateur qu'elle doit exprimer. La possibilité de la résurrection de la chair

se laisse donc apercevoir dans les métamorphoses perpétuelles de la vie ici-bas, et en vérité je n'ai plus de raison solide pour la nier.

Mais il y a plus. La possibilité physique est fortifiée par une nécessité morale, sur laquelle j'étais d'avance d'accord avec mon interlocuteur, en sorte que sa démonstration n'a fait que confirmer mes pressentiments. Je ne pouvais point ne pas admettre, comme philosophe et comme moraliste, que la peine, pour être juste, doit tomber sur le coupable, et qu'ainsi la première chose à faire pour le juge est de constater l'identité de l'agent du crime. C'est pourquoi le jugement dernier entraîne la comparution des hommes dans l'intégrité de leur nature; et puisque le corps et les membres ont participé aux bonnes et aux mauvaises actions, ils doivent aussi, en tant qu'appartenant à la personne humaine, avoir leur part dans la récompense ou le châtiment. C'est ce qu'il y a de plus clair dans cette affaire aux yeux de la raison. Mais si je veux être conséquent, ce point entraîne l'autre; car la nécessité morale admise entraîne la possibilité physique, puisque l'une ne peut être réalisée sans l'autre.

Voilà donc deux points acquis. Mais quand et comment? J'avoue que mon imagination et ma raison s'y perdent encore. Cependant, comme le disait l'abbé, nous trouvons tant de *comment* inconnus dans la science de ce monde, que nous pouvons bien en accepter quelques-uns dans la science de l'autre, et je m'y résigne sans trop de peine. En effet, que répondre à un homme qui vous dit : Vous ne pouvez pas m'expliquer ce qu'est la vie de la terre, et vous voulez que je vous explique celle du ciel!

Toutefois, cette conjecture ou cette hypothèse des plastiques de tous les corps organiques survivant dans

la masse terrestre après la mort, sans se confondre malgré toutes les vicissitudes qu'elles traversent, chacune restant marquée du caractère indélébile de la personne qui l'a animée, en sorte que l'âme doive la reprendre et s'en revêtir par une incorporation soudaine au jour du jugement universel, me plaît assez; ma raison y trouve quelque satisfaction, au moins une sorte d'explication. L'abbé ne m'a donné cette vue que comme une opinion propre et à laquelle il ne tient pas, prêt à y renoncer si on y trouve quelque inconvénient, et ne donnant pas de solution définitive, puisque l'Église ne lui en fournit pas. Je ne suis pas assez bon catholique pour me désintéresser autant dans cette affaire, et je me réserve d'approfondir son hypothèse par un examen ultérieur.

Cela ne m'a pas empêché d'admirer la science et la sagacité philosophique de ce prêtre, car cette espèce de spéculation à laquelle il attache si peu d'importance, suppose des connaissances étendues et variées, et un talent particulier d'observer et d'interpréter la nature pour en tirer des analogies métaphysiques et des applications morales. Plus d'un philosophe se ferait gloire de cette idée, qu'il présente avec tant de simplicité et de modestie. Il y a dans cet homme plus que de la science, il y a de la vertu, qu'il doit certainement à sa foi chrétienne et à son caractère sacerdotal.

En le quittant je lui ai serré la main cordialement, et je me disais dans la rue : Voilà cependant les hommes contre lesquels nous avons tant de prévention et même de malveillance! Nous sommes portés à les regarder comme des ignorants, parce qu'ils ne travaillent pas à notre manière, et qu'ils n'aiment pas à faire du bruit dans le monde. Nous sommes persuadés que leur foi éteint leur intelligence et qu'ils sont les esclaves du

despotisme le plus abrutissant, celui qui opprime les esprits et la conscience. En outre, notre mauvaise disposition à leur égard est renforcée par la pensée qu'ils sont pour nous des rivaux, des adversaires, même des ennemis, à cause de l'empire qu'ils exercent sur nos femmes et nos enfants, et sur le peuple en général. Nous voyons en eux les instruments, les séides de la puissance cléricale, qui tend à maintenir les hommes dans l'ignorance et l'abaissement pour les dominer plus aisément et les exploiter à son profit. Nous répétons ce thème sur tous les tons dans nos journaux, dans nos livres et ailleurs, partout où nous avons la parole, et là où nous n'osons point le dire ouvertement, nous le faisons entendre par des allusions et des sarcasmes.

Eh bien, ce prêtre qui ne me connaissait pas, ou qui peut-être avait entendu parler de moi comme d'un ennemi de la religion, m'a accueilli avec affabilité, avec bonté. Il a bien voulu répondre à mes questions, qu'il pouvait parfaitement éluder dans sa défiance d'un ennemi; et en outre, j'ai trouvé en lui autant de science que de vertu, et peut-être plus d'esprit philosophique qu'en aucun philosophe de nos jours. Ce que c'est que les préjugés de caste ou de corporation! et comme les hommes seraient plus heureux et surtout plus justes, et meilleurs les uns pour les autres, s'ils savaient s'en affranchir! Les ecclésiastiques nous regardent en général comme des impies. Ils ont tort, assurément, car nous croyons en Dieu, à l'immortalité de l'âme, et à la vie future. Il est vrai que c'est à peu près comme M. de Robespierre et les théophilanthropes de 93, et que nous sommes à tout le moins d'assez mauvais chrétiens. Les universitaires, de leur côté, j'entends la grande majorité, voient dans les idées et les pratiques de la religion, des mythes, des imaginations ou des

momeries, et dans les prêtres des imbéciles ou des tartuffes. L'expérience que je viens de faire me prouve qu'ils se trompent souvent à leur tour et que leurs préventions les rendent souvent injustes ; car certainement l'abbé que je viens d'apprendre à connaître, loin d'être un sot ou un hypocrite, est un homme plein de science, d'intelligence et de droiture.

UN MIRACLE.

25 juillet.

Ce matin, je travaillais tranquillement dans mon cabinet, quand tout à coup la porte s'ouvre avec fracas, et le général N., un de mes vieux amis, entre comme une bourrasque, et, tout effaré et sans préambule, me dit d'une voix stridente : « Mon cher, croyez-vous aux miracles? » Je restai abasourdi de cette question, faite à brûle-pourpoint, et d'autant plus qu'il n'est point dans les habitudes du général de s'occuper de ces sortes de choses. Lui, qui vit ma surprise, réitéra sa question : « Croyez-vous aux miracles? » — « Ma foi, général, lui répondis-je un peu hésitant, je ne sais trop que vous dire là-dessus ; c'est une affaire de foi et de conscience, et je laisse chacun en penser ce qu'il voudra ou ce qu'il pourra. »

— « Très-cher, reprit-il, vous ne répondez pas à ma question ; vous l'éludez, et cependant, en vous la faisant, je ne viens pas satisfaire une vaine curiosité, ni me mêler de ce qui ne me regarde pas ; car vous savez que je suis assez indifférent en matière religieuse. Je viens consulter le philosophe qui doit en savoir là-dessus plus que moi qui ne suis qu'un soldat pensant peut-être trop peu aux choses de l'autre monde, et qui voudrais

savoir de vous, non pas s'il y a un autre monde, car je crois en Dieu et à la vie future, mais si les influences de cet autre monde peuvent se faire sentir en celui-ci. »

— « C'est une grosse question, général, et qui demanderait bien des explications. Mais enfin, me direz-vous quelle mouche vous a piqué, pour que vous ressentiez si vivement aujourd'hui la démangeaison de savoir ce à quoi vous ne pensez guère habituellement? »

— « Eh! mon cher ami, vous plaisantez à votre aise, vous qui n'avez point vu ce que je viens de voir. Une guérison soudaine, opérée sur un enfant de douze ans, ma propre nièce! Depuis six mois une maladie terrible ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit... Une maladie incompréhensible aux plus célèbres médecins, et qui a mis en déroute toute la pharmacie!.. Guérie en un instant, vous dis-je! et cela au pied de la châsse de saint Vincent de Paul, après une neuvaine en l'honneur du saint. Un vrai miracle, quoi! si jamais il y en eut, ou du moins s'il peut y en avoir ; ce que je viens vous demander.. »

— « Mais, mon général, d'abord êtes-vous bien sûr de ce que vous avez vu? et ne se pourrait-il pas...? »

« Il m'interrompit par un juron à lui familier, me disant : « Ah çà ! est-ce que vous me prenez pour un aveugle ou un imbécile? j'ai vu, vous dis-je, vu, de mes yeux vu, et touché de mes mains. Est-ce que j'ai des yeux pour ne pas voir? »

Sentant que je l'avais légèrement blessé, et voulant d'ailleurs gagner du temps pour réfléchir, poussé en outre par la curiosité que ses affirmations si positives excitaient dans mon esprit, je lui dis : « Voyons, général, asseyez-vous là; calmez-vous, et racontez-moi tout simplement le fait dont vous avez été témoin. J'ai toute confiance en vos paroles; car vous avez trop de bon sens pour

vous laisser tromper par des apparences, et trop de droiture pour altérer, si peu que ce soit, et même sans le vouloir, la vérité. Veuillez donc me faire votre déposition, comme un témoin le fait devant le juge d'instruction. »

— « C'est toute une histoire, reprit-il, et je l'abrégerai le plus qu'il me sera possible pour ne vous en donner que les circonstances principales. »

« Vous savez que mon frère, qui occupe en province un poste élevé dans l'administration, a deux filles, l'une de quinze ans et l'autre de douze, et qu'ayant eu le malheur de perdre leur mère, il les a mises toutes deux en pension dans un couvent de la Visitation, à Paris. Il les a confiées à la surveillance de notre sœur, qui est une femme d'esprit et une sainte femme. La plus jeune de mes nièces est tombée malade au couvent, d'une maladie singulière qui offre les symptômes de plusieurs maladies, au point que les médecins, et c'étaient les plus habiles de la capitale, n'y comprenaient rien. La pauvre enfant était consumée par une fièvre ardente accompagnée de somnolence et d'atroces douleurs de tête. Sa vue était double par le dérangement du parallélisme des yeux, et les muscles du cou, se roidissant comme dans le tétanos, déterminaient une telle inflexion de la tête sur l'épaule gauche, qu'il fallait un grand effort des deux mains pour l'en écarter. Le bras gauche restait invariablement fixé au corps. Il y avait abolition complète de la mobilité du tronc, paralysie des membres inférieurs, perte d'appétit, impuissance des voies digestives, violents spasmes du diaphragme après l'ingestion des aliments. Vous voyez, cher ami, que rien n'y manquait et qu'il y avait bien de quoi mourir cent fois. »

« Dans les intervalles des douleurs, on essaya de faire

sortir la malade en voiture, pour lui faire respirer un air plus vivifiant, mais il fallut la ramener tout de suite, et son état en fut empiré.

« Après quelque temps, les médecins y perdant leur latin, la tante et la sœur de la malade, pleines de foi l'une et l'autre, résolurent d'avoir recours à Dieu, qui doit être en effet le plus grand des médecins puisqu'il est l'auteur de la vie ; et elles firent une neuvaine à saint Vincent de Paul, dont on célébrait en ce moment je ne sais quelle fête, l'anniversaire de la translation de ses reliques, je crois. Mon frère, qui est un bon chrétien, arriva pour y prendre part, et il fut décidé qu'au dernier jour de la neuvaine, on porterait la malade à la châsse du saint, exposée à la vénération des fidèles dans la chapelle des lazaristes. L'enfant, qui n'avait plus la force de vouloir quelque chose, y consentit sans paraître prendre beaucoup de part à ce qu'on faisait pour elle. On l'habille comme on peut, on la porte, et on la dépose sur une espèce de lit dans une chapelle latérale, où elle entend la messe et communie avec son entourage. Alors son père la prend avec peine dans ses bras comme un fardeau qui ne peut s'aider en aucune manière, et accompagné de ma sœur et de mon autre nièce, il s'agenouille devant la châsse du saint, et la fait toucher à sa fille, qui lui dit aussitôt : Assieds-moi. Il refuse d'abord, en lui disant que c'est impossible ; mais elle répond doucement : Tu peux m'asseoir. Il l'asseoit, et elle se tient droite sur la dalle qui forme une marche au prie-Dieu, ferme sur ses reins, que rien ne soutenait. Sa tête et ses épaules ont repris leur position normale. Le bras gauche s'est détaché du corps, et les jambes ont recouvré leur action. Il l'enlève dans ses bras, tout bouleversé, la reporte sur le lit, n'en pouvant croire ses sens ; et la petite, se soulevant elle-même,

demande un livre pour prier encore quelques instants. Le bruit de la guérison circule aussitôt dans l'église remplie de fidèles, et toute l'assemblée s'agenouille pour rendre grâce et gloire à Dieu.

« Une affaire m'avait empêché de les accompagner à l'église, où d'ailleurs je ne pensais pas que la présence d'un mécréant comme moi pût être bonne à quelque chose. Je les attendais à la maison, très-inquiet de ce que j'appelais une imprudence, qui, à mon sens, ne pouvait qu'empirer l'état de la malade. Mon frère, en arrivant, dépose sa fille dans mes bras, et au trouble dont il paraît saisi, au bouleversement de son visage, je crois tout perdu et je m'empresse de porter l'enfant sur son lit, réclamant des oreillers pour l'appuyer de tous les côtés, comme on le faisait tous les jours. Mais en la voyant se tenir droite sur le lit, je recule épouvanté, et je m'écrie d'une voix tremblante à la fois de crainte et d'espérance : Mathilde, si tu es guérie, viens m'embrasser. Mathilde se lève toute seule, descend du lit, fait quelques pas vers moi et se jette à mon cou, qu'elle étreint de ses deux bras, pendant que je la presse sur mon cœur, qui sautait dans ma poitrine. Elle raconte alors qu'au moment où elle a touché la châsse, elle a senti quelque chose se détendre dans son cou. Le médecin de la famille, mandé sur-le-champ, l'examine, déclare qu'elle est guérie, et après avoir écouté le récit de ce qui vient de se passer, il nous dit en souriant : « Saint Vincent de Paul est un meilleur médecin que moi. »

« Le lendemain avant huit heures, la jeune fille s'habille presque seule et elle est conduite à la chapelle de la Visitation, où est célébrée une messe en action de grâces. Au moment de la communion, elle se dirige sans soutien jusqu'à la grille du sanctuaire, où elle s'age-

nouille, puis se relève et revient de même. Le même jour, elle va rendre visite à son médecin, qui, après l'avoir vue monter un étage appuyée sur mon bras, déclare de nouveau qu'elle est guérie. Aujourd'hui, le troisième jour, elle ne ressent aucune douleur, et va et vient dans la maison. J'en sors, mon cher, et je vous en apporte des nouvelles toutes fraîches, encore stupéfait de ce que j'ai vu, et venant vous demander, à vous philosophe expert, ce qu'il faut penser de tout cela. Car enfin, vous le savez, jusqu'à présent, sans être un ennemi de la religion, que je respecte, j'ai cependant plus frayé avec les philosophes qu'avec les prêtres. Mais dans cette conjoncture grave, où j'ai été et suis encore très-remué par ce que j'ai vu et entendu, il me semble convenable d'examiner sérieusement ce qui vient de se passer, avec un homme de science et de raison, et je n'ai pas cru pouvoir m'adresser mieux qu'à vous. »

— « Je vous remercie, mon cher général, de la bonne opinion que vous avez de moi et de votre confiance, quoique je ne pense pas vous être bien utile en cette affaire ; un mot vous fera comprendre pourquoi. La philosophie ayant pour principe de ne s'occuper que des choses qui tombent sous la perception des sens et de la raison, ne s'arrête point à la considération des choses dites surnaturelles ou extra-naturelles, parce qu'elle déclare n'avoir aucun moyen de les connaître. C'est pourquoi quelques philosophes se croient en droit de nier leur existence. Pour moi, je ne vais point jusque-là, n'ayant point la prétention de faire de la portée de mon esprit la mesure de la réalité et de la vérité. Je me contente de laisser les affirmations de ce genre pour ce qu'elles sont, ne trouvant point mal que d'autres les acceptent, parce que je respecte la liberté de la pensée

et de la conscience, mais m'abstenant de les apprécier pour ma part. En un mot, pour cette raison et plusieurs autres inutiles à vous exposer en ce moment, je me tiens en dehors de tout ce qu'on appelle *surnaturel*.

« En outre, d'après notre méthode de philosophie toute expérimentale, nous commençons toujours par constater les faits avec exactitude avant d'en tirer des inductions ou des conséquences. Or, ici, que voyons-nous? D'abord les symptômes d'une grave maladie, qui ne peuvent être mis en doute puisque de savants médecins les ont observés. Puis survient une guérison, qui a en effet quelque chose d'extraordinaire par sa soudaineté, c'est-à-dire qu'à des phénomènes morbides a succédé l'apparence de la santé. Il y a là une succession de faits dont je n'aperçois pas la connexion intime; mais rien ne me prouve qu'ils sortent les uns des autres, en d'autres termes, que le retour de la santé a été produit par les pratiques pieuses dont vous m'avez parlé. Conclure des unes à l'autre peut sembler téméraire, et l'on risque dans ce cas de tomber dans le sophisme : *post hoc, ergo propter hoc*. Car enfin, nous ne saisissons pas la cause de la guérison, et dès lors elle peut être attribuée avec autant de raison à des remèdes antécédents, ou même à un effort victorieux de la nature surexcitée par les circonstances, ou enfin..... »

— « Mais, mon cher philosophe, s'écria-t-il en m'interrompant, je crois vous avoir dit que pendant plus de six mois tous les traitements avaient été inutiles, et que la pauvre enfant allait de mal en pis. Quant à l'excitation des circonstances qui auraient pu lui monter la tête et exalter son imagination, je vous certifie que la malade s'est laissé porter à la chapelle des lazaristes avec une sorte d'indifférence, acquiesçant simplement à ce qui lui était proposé et n'y mettant

aucune volonté propre, ce qui était bien naturel dans son état de faiblesse. »

— « Cela est possible, mon général, mais, je vous le répète, la nature a de grandes ressources, et quelquefois un malade dont les médecins désespèrent, et sur lequel les remèdes les plus actifs ont été impuissants, se remonte tout à coup par un effort énergique de la nature, et malgré la médecine et les remèdes. On a vu, en des personnes laissées pour mortes et qu'on se disposait à ensevelir, la vie se réveiller subitement et les tirer pour ainsi dire du tombeau. On ne peut cependant pas dire qu'il y ait eu miracle dans ces faits, que la force de la nature suffit à expliquer. »

— « Enfin, reprit le général avec un mouvement d'impatience mal contenu, je ne vous ferai plus qu'une question, mais je vous prie d'y répondre franchement, catégoriquement; car moi, qui ne suis qu'un soldat et qui cependant crois avoir autant de bon sens que les philosophes, je ne puis vous suivre dans tous les raisonnements et les subtilités de votre métaphysique. Croyez-vous en l'existence d'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qui les gouverne par sa providence? »

— « Assurément, général. »

— « Alors vous pensez aussi qu'il est le maître de la vie et de la mort, et qu'à ce titre il peut accorder la santé à qui il lui plaît, quand on la lui demande avec foi et ardeur. Or, mon frère, ma sœur, l'aînée de mes nièces et une multitude de bonnes âmes ont fait cette demande pendant neuf jours de tout leur cœur, par l'intercession de saint Vincent de Paul, le héros de la charité chrétienne. Un grand saint, celui-là, et qui est assurément dans le ciel, si quelqu'un y est allé! Pourquoi ne voulez-vous pas qu'avec l'aide de ce saint ils aient obtenu cette guérison si instamment, si humblement deman-

dée, et que toute la science de la Faculté n'avait pu amener? Je vous avoue, moi, que cela me paraît tout simple, s'il existe un Dieu tout-puissant et miséricordieux qui entend les prières de ses pauvres créatures. Que diantre! quand je désire vivement quelque chose qui ne fait tort à personne, si le ministre ne répond pas à ma pétition, ou me donne de vaines paroles, je m'adresse directement au souverain; et si je parviens à toucher son cœur en ma faveur, qui l'empêchera de m'accorder l'objet de ma demande, surtout si j'ai pour l'appuyer quelqu'un de son intimité et qui possède sa confiance? Eh bien, les bonnes âmes en ont fait autant auprès du roi du ciel et de la terre; et, avec l'assistance d'un de ses confidents, de ses meilleurs amis, ils ont obtenu la grâce qu'ils imploraient. Pourquoi pas? »

— « Encore une fois, général, je respecte votre sentiment et n'ai aucune envie de le combattre. Vous êtes parfaitement libre de croire au miracle de cette guérison, comme d'autres le sont aussi de n'y pas croire. Mais tout cela n'est pas si simple que vous le pensez; et bien que la comparaison dont vous venez de vous servir ait un côté juste, elle a cependant des inconvénients dont on pourrait tirer toutes sortes de conséquences contestables en philosophie. D'ailleurs, vous le savez, comparaison n'est pas raison; elle cloche toujours par quelque endroit. Ainsi vous ne vous doutez pas que vous soulevez en ce moment les questions les plus ardues de la métaphysique, non-seulement sur le naturel et le surnaturel, mais encore sur les rapports du créateur avec les créatures, sur les lois universelles et nécessaires par lesquelles l'univers est régi, et d'où résulte partout un ordre admirable, qui serait incessamment troublé si les prières des mortels pouvaient en déranger le cours. Nous ne saurions, général, aborder en ce mo-

ment tous ces problèmes, que les philosophes agitent depuis qu'on raisonne ici-bas, et auxquels ils n'ont pas encore trouvé de solutions certaines malgré leurs controverses multipliées et les livres dont ils ont couvert le monde. Il nous faudrait bien des mois rien que pour entamer les difficultés, et je ne pense pas que vous ayez l'envie ni le loisir de vous engager dans ce labyrinthe. »

— « Ma foi, non, répondit-il brusquement, je n'en ai ni le temps, ni le désir, ni les moyens. J'aime mieux m'en tenir à la conviction de ce que j'ai vu, et aux sentiments d'admiration et de gratitude pour un bienfait extraordinaire accordé à ma famille par une voie si merveilleuse. Du reste, je vous remercie à mon tour de votre franchise, mon cher philosophe. Vous m'avez dit en commençant que vous ne sauriez guère m'aider dans la perplexité où m'a jeté la vue de cette guérison subite, et vous m'avez tenu parole, car je n'en sais pas plus en vous quittant qu'à mon entrée. Cependant, quoique vos objections et vos raisonnements m'aient un peu embrouillé l'esprit, j'entends au fond de mon âme une voix plus claire, protestant qu'il y a eu là quelque chose de surhumain que vous ne comprenez pas plus que moi, mais dont, moi, je sens vivement l'impression par le bonheur que j'éprouve à retrouver cette chère enfant que je croyais perdue ! »

— « Je vous en félicite, général, et m'en réjouis avec vous. Veuillez exprimer à votre famille la part que je prends à son bonheur, quelle qu'en soit la cause. »

Là-dessus nous nous séparâmes assez froidement, lui, mécontent de ma philosophie qui ne lui avait rien appris, et moi enchanté d'être débarrassé de sa naïveté terrible et de la question de l'autre monde, qui me donne bien assez de soucis.

EXAMEN CONSCIENCIEUX.

26 juillet.

Ce brave général m'a fait suer sang et eau hier avec son miracle. Je ne savais comment m'en tirer ; et en somme je crois que je m'en suis tiré assez mal, si j'en juge au moins par le désappointement qu'il avait l'air d'éprouver en partant. Il venait me consulter, comme on fait presque toujours, pour être confirmé par des raisonnements dans sa croyance à ce qu'il prétend avoir vu, et je ne lui ai donné que des échappatoires, lui opposant tout d'abord une fin de non-recevoir par une déclaration d'incompétence.

Les philosophes, lui ai-je dit, ne s'occupent pas des choses qu'on appelle surnaturelles, parce que la raison n'a rien à y voir, dès qu'elles prétendent être au-dessus de la nature. C'est, en effet, ce que nous disons ordinairement. Mais il aurait pu me répondre dans son bon sens : Et pourquoi ne vous en occupez-vous pas, si ce sont des faits bien constatés, comme celui dont j'ai été témoin ? Il me semble que cela en vaut bien la peine, ne fût-ce que pour dissiper l'illusion ou démasquer l'imposture, s'il y en a, comme vous avez l'air de le faire entendre sans oser le dire.

Il n'en est pas moins vrai que ce qu'il m'a raconté est bien extraordinaire ! Et comme je le connais pour un homme droit, incapable de mentir, et d'ailleurs peu favorable jusqu'à présent aux choses religieuses, je ne puis révoquer en doute son témoignage. Je ne croyais pas moi-même aux raisons banales que je lui ai données pour expliquer le fait, ce qui arrive ordinairement à ceux qui ne veulent pas admettre le surnaturel. Sans

doute on voit parfois des malades guéris soudainement par une crise salutaire non prévue par le médecin, et qu'un effet énergique de la nature a produite. Assurément l'imagination, l'exaltation du sentiment, la passion peuvent par l'influence du moral sur le physique amener cet effort triomphant. Mais dans le cas présent il n'y a eu ni crise, ni effort, ni exaltation, excepté peut-être dans les membres de la famille. L'enfant est restée calme et passive, presque indifférente. On ne peut donc pas dire qu'elle se soit monté la tête ou qu'on la lui ait montée...

Bref, toutes mes objections signifiaient au fond deux choses : la première que je ne comprenais rien à ce qu'on appelle un miracle, et peut-être je n'y voulais rien comprendre ; la seconde, que, si j'avais eu l'air le moins du monde d'entrer dans les sentiments du général, il n'eût pas manqué de s'en appuyer auprès de mes amis comme d'une autorité. Je risquais alors de compromettre ma philosophie devant le public, et surtout aux yeux du parti libéral avancé, qui fait profession de nier le surnaturel, parce qu'il est la base de toute religion positive. Voilà le traquenard où ce bon général m'attirait sans y penser. Aujourd'hui, si j'avais donné dedans, le bruit de ma conversion courrait le monde avec le récit du miracle ; et mes amis, mes collègues, mes élèves, tous les membres de la corporation universitaire me soupçonneraient d'apostasie philosophique et commenceraient à m'appeler jésuite. Je ne parle point des journaux de ce bord, qui brocheraient sur le tout en insinuant malignement tout ce qu'ils n'oseraient pas dire ouvertement.

J'ai donc évité le piége ou plutôt le péril ; car mon brave général en est bien innocent. Mais à quel prix ? ma conscience n'est pas tranquille, elle me dit en effet que

j'ai préféré l'utile à l'honnête. A vrai dire, je n'ai point osé nier carrément le miracle, et je me suis abstenu de le tourner en ridicule; mais c'était bien plutôt par égard pour le général, qui se serait fâché si j'avais paru l'accuser de crédulité ou de mensonge, que par respect de la vérité. Je n'ai dit ni *oui*, ni *non*, mais plutôt *non* que *oui*, et cela par l'entraînement des préjugés, et sans raison solide. Voilà ce que ma conscience me reproche sourdement depuis hier. Elle me dit : Étudie au moins la question, avant de la trancher, et puisque tu fais profession d'être philosophe, c'est-à-dire de chercher la vérité et la sagesse en toute chose, élève ton esprit au-dessus des préventions et du respect humain, et tâche de te former une conviction par une méditation sérieuse et sincère. Oui, ma conscience a raison, et je dois faire ce qu'elle me prescrit. C'est bien le moins qu'un philosophe pense par lui-même, et n'affirme que ce qu'il a pensé.

LA POSSIBILITÉ DES MIRACLES.

1er août.

La plupart des philosophes du dernier siècle se sont élevés contre le miracle, et parmi les savants du nôtre, les uns le nient catégoriquement, ce sont les naturalistes, les sensualistes, les panthéistes et les critiques; les autres, sans le rejeter positivement, le tiennent en suspicion, et, ne sachant trop qu'en penser, ils prennent le parti de ne pas le voir ou de n'en parler jamais, se contentant de sourire quand on leur en parle. Tels sont les rationalistes spiritualistes, les semi-platoniciens, et les éclectiques. Je suis parmi ces derniers,

et la position que j'ai prise dans mon entretien avec le général en est une preuve ; j'ai éludé la question pour ne pas me compromettre, comme je l'avais déjà fait dans mon enseignement public, et dans les conversations où ce sujet a été amené. Mais, en ce moment, je sens le besoin d'attaquer la question directement, en face de Dieu et de ma conscience qui l'exigent : il n'y a plus lieu aux tergiversations du respect humain ni à une demi-mesure. Il s'agit de se décider franchement pour la négative ou l'affirmative. Y a-t-il eu de vrais miracles, ou bien tous les faits donnés comme miraculeux sont-ils des imaginations de la crédulité ou des inventions de l'hypocrisie? Voilà la question.

Je ne veux pas me faire ici à moi-même une dissertation en compilant toutes mes lectures, pour mettre en face les uns des autres les arguments pour et contre. De cette manière j'arriverais probablement à ne rien conclure, les raisons contraires se détruisant réciproquement. Cela est bon dans un cours ou dans un livre, où l'on tient à faire preuve d'érudition et d'impartialité. Ici j'interroge uniquement ma raison dans le for intérieur, afin de connaître sincèrement sa pensée propre, abstraction faite de tout esprit de parti et de l'opinion de ceux qui m'entourent.

J'entends dire, et on écrit tous les jours dans certains journaux et dans les revues critiques, qu'on ne saurait discuter le surnaturel parce qu'il est impossible, et que la philosophie ne doit pas mettre en question des absurdités.

Je n'ai jamais pu admettre que le surnaturel fût impossible ; car enfin, si les mots ont une signification, ce qu'on appelle *surnaturel* doit être ce qui est au-dessus de la *nature*, telle que nous la connaissons en ce monde et dans l'humanité. Or, sans parler des naturalistes ou

des panthéistes, je ne discute pas avec eux, les philosophes qui croient en un Dieu créateur et conservateur de l'univers, ne peuvent pas ne pas admettre un monde supérieur, dans lequel les lois qui régissent le nôtre ont leur principe, leur règle et leur sanction. Dieu, qui ne relève de personne puisqu'il est l'Etre des êtres, a créé parce qu'il l'a voulu : autrement il ne serait pas Dieu ; et il gouverne la création par son intelligence infinie et sa toute-puissance : autrement il n'y aurait point de providence. Donc, au-dessus des lois de la nature, il y a la sagesse qui les a connues et la volonté qui les a établies, laquelle les soutient par son action incessante, afin qu'elles ne s'affaiblissent ou ne dévient point dans leur application.

Il me semble qu'on ne peut pas non plus refuser à Dieu le pouvoir d'agir directement, immédiatement, dans un cas donné, en dehors du cours ordinaire de ces lois, quand il le juge utile à la manifestation plus éclatante de ses desseins, et au plus grand bien de ses créatures. L'auteur des lois doit être le maître d'en modifier l'exercice, d'en suspendre le cours ou d'y déroger en certaines circonstances, sans que ces exceptions ébranlent l'ordre général qui continue à fonctionner partout ailleurs avec la constance ordinaire. Je comprends cela dans les gouvernements humains ; pourquoi ne le comprendrais-je pas dans le gouvernement divin ? Supposez le régime constitutionnel le plus strict chez un peuple, où tout par conséquent doit se faire en vertu d'une charte écrite et conformément à des lois positives, est-ce qu'il n'y a pas des circonstances où le prince devra agir exceptionnellement, et sans les intermédiaires ordinaires, au moins en de grands dangers et pour sauver la chose publique ? Et même dans l'état ordinaire, est-ce que le droit de grâce, inhérent partout à la souveraineté, n'est

pas une dérogation à la justice légale? et n'y a-t-il pas là une indulgence en faveur des uns et refusée aux autres par la bonne volonté du chef de l'État, et en dehors de l'action des lois et des tribunaux? Cependant on n'accuse point le droit de grâce d'être une chose arbitraire, ni surtout de renverser les lois de la société et d'en troubler l'ordre général.

On dira peut-être que ce cas est prévu par la constitution et que sous ce rapport il y a légitimité. Eh! qui nous dit que les faits exceptionnels des miracles ne sont pas inscrits dans la prescience divine? La raison elle-même nous oblige à le croire, puisque la Science de Dieu est universelle et infinie; et si l'on objecte que les princes ne doivent user du droit de grâce que dans l'intérêt de la société et de l'humanité, on peut répondre assurément que Dieu ne fait pas non plus des miracles en l'air, par caprice, mais que les actes extraordinaires de sa puissance, au-dessus ou en dehors des lois naturelles et sans l'intermédiaire des instruments habituels, ont toujours pour fin de manifester avec plus d'éclat sa vérité, sa justice et sa bonté. En principe je ne vois rien que de raisonnable en tout cela, et même après y avoir réfléchi sérieusement, mon esprit s'étonnerait que le miracle fût impossible.

On a donc raison de dire, il me semble, que le miracle est un fait extraordinaire, qui se produit en dehors et au-dessus des lois de la nature et qu'on ne saurait expliquer par une cause naturelle. Ce qui prouve l'intervention d'une puissance surnaturelle.

Comment agit cette puissance supérieure aux forces et aux conditions de la nature? C'est le côté obscur de la question; mais y voyons-nous plus clair dans l'explication de la plupart des faits naturels, surtout dans les phénomènes si variés et si compliqués de la vie dans tous

les règnes? Comprenons-nous quelque chose à la création des êtres de rien, puisque le monde a dû avoir un commencement? Et l'application incessante de la providence qui le maintient dans l'ordre au milieu de tant d'oppositions et d'obstacles, comment l'expliquons-nous? J'ai toujours été étonné que notre raison fût aussi exigeante vis-à-vis du monde surnaturel, quand elle est si ignorante du fond des choses dans la sphère de la nature.

Voyons cependant ce qu'elle peut concevoir dans l'accomplissement des faits dits miraculeux.

Prenons une guérison subite et inattendue, puisque c'est la question du moment. Dans le cas de cette jeune fille, je ne puis le nier, toutes les circonstances sont en faveur d'une action surnaturelle. Elle était malade à en mourir depuis six mois, et si les médecins les plus célèbres y avaient perdu leur science, leurs remèdes et leurs soins, la famille, comme l'hémorroïsse de l'Évangile, y avait perdu son argent. Son père, sa tante, sa sœur et toute une communauté de femmes pieuses prient avec ferveur et de concert pendant neuf jours sous les auspices du saint le plus populaire de notre temps. La malade s'y unit avec foi mais sans empressement, en sorte qu'on ne peut attribuer le changement opéré en elle à son imagination ni à l'exaltation de son âme. On la porte à la châsse du saint; elle la touche; et, tout d'un coup, cette enfant qui ne pouvait se soutenir d'aucune façon, se met sur son séant, puis peu après marche, et enfin reprend toutes les fonctions vitales comme dans l'état de santé.

Si l'on avait obtenu ce résultat par l'emploi des médicaments, on aurait attribué la guérison à la vertu de telle substance. Mais alors je demanderais au médecin comment cette substance a produit cet effet, et il me

répondrait, s'il est sincère, qu'il n'en sait rien au fond, mais que l'expérience a constaté qu'elle possédait cette vertu, vertu occulte s'il en fut jamais. Car on ne saurait nous dire pourquoi le quinquina guérit la fièvre, pas plus que pourquoi l'opium fait dormir : *quia habet virtutem dormitivam*, dit le médecin de Molière. C'est donc aussi une puissance mystérieuse qui agit dans les guérisons ordinaires, en fortifiant ou délivrant la nature oppressée par le mal, lequel n'est pas plus clair que son antagoniste. Seulement, dans l'ordre naturel, cette vertu vivifiante qui vient comme toute vertu et toute puissance du principe de la vie et de la force, est transmise médiatement par les substances médicatrices des différents règnes dont la pharmacie l'extrait. Pourquoi donc n'arriverait-elle pas immédiatement, si on a le moyen de s'adresser à la source? Et puisque toute vie vient de Dieu, qui est-ce qui empêche qu'en certain cas, par une volonté expresse de sa miséricorde, ou pour manifester sa gloire, il n'agisse directement, sans intermédiaire, par un rayon de sa puissance, par une parole ou de toute autre manière, sur une pauvre créature qu'on ne peut aider par les secours ordinaires, et sur laquelle une prière ardente s'efforce d'attirer son regard et sa grâce? Les médecins et leurs remèdes sont les ministres et les instruments de la vie dans l'ordre naturel et à un certain degré. Pourquoi n'y en aurait-il point d'autres d'un degré supérieur dans une sphère invisible et par conséquent surnaturelle? Ne sommes-nous pas obligés philosophiquement d'admettre entre Dieu et l'homme toute une hiérarchie d'êtres spirituels? Qu'on les appelle des anges ou comme on voudra, peuvent-ils être autre chose que des ministres et des envoyés du Très-Haut dans le gouvernement de l'univers? Et la foi catholique, à laquelle je n'ai rien à objecter sur ce

point, n'enseigne-t-elle pas que les hommes sanctifiés ici-bas, ceux qu'on appelle des saints, participent en arrivant au ciel à la puissance et aux fonctions des anges comme à leur bonheur? Or, c'est un de ces anges humains qui aurait été en cette circonstance le ministre de la guérison opérée à son tombeau; et en vérité, si l'on croit qu'en récompense de ses vertus et de sa pureté il est entré en possession de la vie divine elle-même, pourquoi, par son intercession invoquée avec tant de foi, ne pourrait-il pas obtenir un rayon de cette vie ou l'émission d'une grâce pour un malade? En tout cela je ne vois rien d'impossible ni d'absurde; car, le principe étant posé par la foi catholique, la raison elle-même n'en peut refuser les conséquences.

Si j'avais dit cela hier à mon brave général, je l'aurais édifié et comblé de joie, mais ce ne m'était pas clair à moi-même au moment où il m'a exposé ce fait; et, surpris par ce qu'il appelait un miracle qu'il avait l'air de me jeter à la tête, je me suis tout de suite mis en garde pour ne pas me compromettre, et j'ai posé, en m'enveloppant du manteau de philosophe. Aujourd'hui que j'ai mis bas le manteau et que je n'ai aucun intérêt à me draper à mes propres yeux, je vois les choses plus simplement, et je conçois qu'on puisse les expliquer d'une certaine manière. En effet, ce que je viens de dire de cette guérison subite pourrait s'appliquer à tous les faits qu'on nomme *miraculeux*, lesquels ne seraient après tout que des actes divins intervenant dans l'ordre naturel des choses, en dehors et au-dessus des lois de la nature, pour manifester avec plus d'éclat la toute-puissance de Dieu accordant à quelques-uns un bienfait qui surpasse tous les moyens humains et les forces de ce monde.

Mais s'il existe des faits de ce genre, ce qui semble

aujourd'hui difficile à contester, la première chose à faire, pour ne pas s'abuser ou n'être pas trompé, est de les constater avec beaucoup de soin et une grande rigueur de critique. Après tout, ce sont des faits historiques comme les autres, et par conséquent tous les procédés de la critique doivent leur être appliqués. J'ai toujours entendu dire que, dans l'Église, les miracles exigés comme preuve de la sainteté des béatifiés sont l'objet de l'examen le plus sévère. Elle veut avoir des témoins qui n'aient pu être ni trompeurs ni trompés. En vérité, quand je relis l'Évangile et l'histoire qui s'y rapporte, ce qui m'arrive assez souvent depuis quelque temps, quand je considère cette belle figure du Christ, que j'admirerais autant que personne quand même il ne serait qu'un homme, ce qui me semble inconcevable, je ne puis croire, comme on l'a redit de nos jours, qu'un tel homme n'ait été qu'un imposteur, abusant la multitude par des prestiges et des escamotages, tout en prêchant la doctrine la plus sublime, la morale la plus pure, et donnant dans le reste de sa conduite l'exemple de toutes les vertus. Un prestidigitateur ou un charlatan ne se dévoue pas pour ceux qu'il trompe; et d'un bout à l'autre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, la vie du Christ n'est qu'un sacrifice.

Ce que je croirai encore moins, c'est que tout un peuple se soit laissé abuser par lui pendant plusieurs années, même après sa mort qui a été celle d'un malfaiteur; ce qui aurait dû le discréditer aux yeux de la multitude. Ce que je ne puis admettre, c'est que cette illusion ait persisté après l'enlèvement du cadavre par ses disciples, qui n'étaient cependant que des hommes pauvres et sans influence; et enfin qu'elle se soit propagée à travers les siècles jusqu'à nos jours, s'enracinant de plus en plus dans la foi des chrétiens qui remplissent

aujourd'hui le monde, et, pour comble de merveille, produisant par les fascinations toujours croissantes de l'erreur l'empire le plus universel qui ait jamais gouverné la terre, à savoir le règne spirituel de l'Église catholique. Il n'y a que Dieu ou le démon qui aient pu faire une pareille chose, dans laquelle on ne peut méconnaître l'action d'une puissance surhumaine.

Les Juifs accusaient déjà Jésus-Christ d'opérer des miracles au nom de Béelzebuth, et il leur répondait simplement que s'il en était ainsi Béelzebuth travaillait contre lui-même et ruinait son propre royaume en le divisant; car le Christ n'était venu que pour le combattre et le chasser. Il me semble que l'Église pourrait répondre la même chose à ses ennemis d'aujourd'hui; car, à part les misères humaines, qui se retrouvent partout où il y a des hommes, elle a continué, au milieu des persécutions de tout genre et malgré toutes les oppositions possibles des puissances terrestres, à parler et à agir comme son maître pour le perfectionnement et la glorification de l'humanité. Elle a tiré les nations de l'abjection où les avait plongées l'empire romain. En les christianisant elle a dompté les barbares qui ont renversé cet empire; et, les transformant peu à peu par une discipline admirable, elle en a fait la civilisation moderne bien supérieure à celle du paganisme sortie de la violence, tandis que la nôtre est le produit du triomphe de l'esprit sur la matière et de la liberté sur la servitude. A mon sens, la philosophie moderne a été injuste à son égard en l'incriminant des fautes de quelques-uns de ses ministres; plus qu'injuste, ingrate, en tournant contre elle les lumières qu'elle en a reçues, les efforts et les travaux de sa pensée qu'elle a développée.

TERRIBLE ASSAUT. — CRUELLE VICTOIRE.

13 août.

Ouf! Quel assaut! Et quoique je sois resté maître du terrain, je suis dans un état pire que le vaincu. Je me sens tout meurtri de ma victoire, et il n'en faudrait qu'une de plus comme celle-là pour me briser le cœur et le corps.

Et cependant je n'avais affaire qu'à une enfant! Mais cette enfant est ma fille, la chair de ma chair, l'os de mes os, et je puis ajouter, bien qu'avec une certaine confusion, l'âme de mon âme. Jusqu'à présent cette petite a fait de moi à peu près tout ce qu'elle a voulu, et vraiment elle n'avait pas encore trop abusé de sa puissance. Cette fois elle a passé les bornes, en me demandant une chose qui ne regarde que ma conscience, dont elle ne peut, à la vérité, comprendre encore la dignité ni la liberté. Il est vrai encore que ce qu'elle me demandait, elle va le faire elle-même et sa mère avec elle; et j'ai été le premier à les y encourager par tous les moyens, respectant toujours la foi religieuse de ma femme, et ayant recommandé mon enfant au prêtre qui la prépare à sa première communion.

Si un homme, quel qu'il soit, m'eût fait une pareille proposition, je lui aurais dit plus ou moins poliment de se mêler de ses affaires. Si ma femme elle-même, que j'aime cependant tendrement, m'en avait parlé, je lui aurais répondu que je la laissais parfaitement libre dans ses croyances et ses pratiques religieuses, et que je la priais de m'octroyer la même liberté. Mais que

dire à cette enfant sans risquer de contrister son affection filiale ou de scandaliser sa foi chrétienne? Impossible de raisonner avec elle dans une pareille conjoncture, d'abord parce qu'elle ne comprend pas ce qu'un philosophe se doit à lui-même et doit à l'opinion publique; et ensuite parce que, dans son désir ardent de m'entraîner à faire un acte qu'elle croit utile à mon salut comme au sien, à sa peine de le voir repoussé s'ajouterait encore la douleur plus profonde de douter de son père en qui elle a toute confiance.

Situation déplorable, où ma raison est en lutte avec mon cœur, pendant que ma conscience est partagée entre les deux! Ma conscience me disait sourdement que j'avais l'air d'un hypocrite en recommandant à mon enfant de faire dans l'intérêt de son âme ce que je ne fais pas pour la mienne, et d'autre part elle me disait aussi qu'on ne doit pas en telle matière agir sans conviction, ni surtout contre sa conviction. Or, il est certain que, sans être hostile au christianisme, je ne suis point un de ses fidèles, et que tout en désirant peut-être secrètement avoir la foi qui rend tant d'âmes heureuses et fortes contre le mal, témoin ma femme et ma fille dont la piété contribue si efficacement à mon bonheur, cependant je ne l'ai point, cette foi, qui est, dit-on, un don de Dieu, et que je ne puis me donner moi-même. Sous ce rapport, ma raison s'accorde avec ma conscience pour me dire que si j'accomplis un acte de religion, je dois le faire avec toute sincérité pour plaire à Dieu seul et obéir à l'Église qui le commande, et non pour condescendre à l'opinion ou aux prières des hommes, si chers qu'ils puissent être à mon cœur, et quel que soit mon désir de leur être agréable. J'ai donc refusé, aussi doucement que j'ai pu et en tâchant d'atténuer par de bonnes paroles et de tendres caresses ce

que ce refus avait d'amer pour ma pauvre enfant, qui ne s'y attendait guère.

Je m'étais bien aperçu la veille, par les *aparté* de ma fille avec sa mère et par leurs regards qui se croisaient de temps en temps, qu'il se tramait quelque chose d'important et qu'on épiait une occasion. En effet, ce matin ma fille entre seule dans mon cabinet de travail où elle vient chaque jour m'embrasser, et, au lieu de se jeter dans mes bras comme à l'ordinaire, elle se met respectueusement à genoux devant moi. Je veux la relever et l'attirer sur mon cœur; mais elle persiste à rester agenouillée, et, tout émue, elle me prie de lui pardonner toutes les peines qu'elle a pu me causer jusqu'à ce moment, ne voulant pas s'approcher de Dieu pour la première fois sans être dans les bonnes grâces de son père dont elle vient demander la bénédiction avant d'aller au banquet sacré... Ma bénédiction, ma chère enfant? mais tu l'as toujours, lui répondis-je d'abord, surpris et un peu embarrassé; elle repose sur toi avec mon amour. Et quant à mon pardon, si tu crois m'avoir causé quelque chagrin, je te l'accorde de tout mon cœur; mais jusqu'à présent tu as été ma joie et ma consolation. Lève-toi donc, et viens m'embrasser.

— Non, petit père, reprit-elle gravement, pas encore; il me faut auparavant ta bénédiction paternelle comme signe de ton pardon.

— Comment veux-tu donc être bénie, chère enfant, pour être satisfaite?

— Comme on bénit à l'église, cher papa.

— Mais, chère petite, je ne suis pas prêtre, pour te bénir à la manière des prêtres...

— Fais-moi seulement un signe de croix sur le front, et je serai contente.

Il en fallut passer par où elle voulait, afin qu'elle se

relevât. Je lui fis donc avec une certaine émotion le signe de la croix sur le front, et je l'embrassai tendrement. En ce moment une pensée me traversa l'esprit. Quelle différence dans la signification de ce signe pour ma fille et pour moi ! Pour elle, la croix de Jésus-Christ c'est le signe du salut ; et par conséquent un signe d'amour, de gloire et de bonheur. Pour moi, c'est le caractère extérieur d'une religion dans laquelle j'ai été élevé, qui jadis a eu ma foi, et qui maintenant n'a plus que mon respect et sous certains rapports mon admiration. Mais c'est un respect négatif, une admiration spéculative qui ne m'engagent à rien dans la pratique et ne se réalisent point par des œuvres. Ma fille est une chrétienne ardente dans sa foi comme dans sa conduite, et moi je ne suis chrétien que de nom. Si cependant elle avait la vérité pour elle, je serais donc dans le parti opposé à la vérité, c'est-à-dire dans l'erreur et dans le mal, et ainsi séparé d'elle un jour, quand le faux sera séparé du vrai? Je n'irai pas où elle ira, je ne la retrouverai plus dans la vie future?... Oh ! cette pensée est désespérante, cette crainte me glace le cœur ! Et en effet, je sentis un moment mon âme comme traversée par le froid d'un glaive !

Je croyais être au bout de mes peines après avoir accordé à Sophie le signe de croix qu'elle demandait. Mais, hélas ! ce n'était que le commencement. La petite rusée avait gardé le plus gros pour la fin ; et, malgré l'embarras nouveau et plus grand où elle m'a jeté, je suis obligé d'avouer que sa ruse était bien innocente, puisqu'elle voulait obtenir de moi une grâce, qui l'aurait comblée de joie sans doute, mais qui, dans sa pensée, tendait surtout à mon bonheur.

—Petit père, reprit-elle d'un air calin, et après m'avoir embrassé à plusieurs reprises, j'ai encore quelque

chose à te demander, mais je n'ose pas. — Ose, mon enfant, lui dis-je avec douceur mais néanmoins avec une certaine appréhension de son audace et avec une sorte de pressentiment de ce qui allait arriver; parle avec confiance, comme un enfant qui aime son père, et sois assurée que je suis prêt à faire tout ce qui me sera possible pour te satisfaire, comme un père qui aime sa fille. — Cher papa, reprit-elle, je sais bien que tu m'aimes, et c'est pourquoi je m'enhardis à t'exprimer un désir dont la satisfaction me rendrait bien heureuse. D'ailleurs j'en ai parlé à maman, qui m'a encouragée à te faire ma demande en me disant que tu pourrais me l'accorder si tu voulais...

Bon, dis-je en moi-même, voilà encore la mère et la fille en conspiration chrétienne contre le philosophe. Eh bien, chère enfant, que veux-tu encore?

Alors se mettant sur mes genoux et me passant les deux bras autour du cou, elle dit :

—Depuis que nous sommes à la campagne, tu vas à la messe avec nous le dimanche, et nous en sommes bien heureuses; M. le curé aussi. Il dit que c'est un très-bon exemple pour la paroisse, et qu'il y a déjà plusieurs messieurs qui l'ont suivi.

Hélas! pensai-je en moi-même! Triste exemple, s'ils voyaient ce qui se passe dans mon esprit, quand je suis présent de corps à l'église!

— Après-demain je dois faire ma première communion. C'est le plus beau jour de la vie, tu me l'as dit toi-même, et dernièrement tu nous racontais quel bonheur tu as éprouvé quand, pour la première fois, tu t'es approché de la sainte table comme je vais le faire, pour recevoir Jésus-Christ dans ton cœur. J'ai pensé que tu aimerais à renouveler ce bonheur dont tu n'as pas joui depuis longtemps; et il me semble que

cette fois il serait double, triple, pour toi, pour maman et pour moi, si nous le partagions. Petit père, je t'en prie, viens communier après-demain avec moi. — Et alors la pauvre enfant, en laissant échapper d'une voix émue ce qu'elle avait sur le cœur et ce qu'elle craignait d'articuler, versa un torrent de larmes et cacha son visage sur ma poitrine comme attendant son arrêt...

Il y eut une minute de silence, qui dut lui paraître un siècle. J'étais plus troublé que je ne puis le dire, et une multitude de sentiments divers agitaient confusément mon cœur. D'abord les larmes de cette enfant chérie, expression de son ardent désir et du chagrin anticipé qu'elle ressentirait de n'être point exaucée; puis le souvenir de ma première communion et de ma foi d'alors qui vint tout à coup traverser mon esprit comme un parfum et un regret tout ensemble; ensuite la conscience de ma position présente, celle d'un homme sans foi religieuse, mais philosophe aux yeux du monde, placé dans l'opinion publique au-dessus de ces choses par la science; et enfin la prévision de ce que l'on dirait dans le camp de la philosophie si je faiblissais, les uns m'accusant de faiblesse, les autres peut-être d'hypocrisie, tous disant que je n'ai pas eu le courage de résister à une petite fille, et que je ne suis philosophe que de nom, prêt à déserter la cause de la vérité à la moindre tentation de sentiment ou d'intérêt... Que d'ennuis, de tracas, de contradictions, si je cède à cette enfant! Ma vie publique en sera toute bouleversée!

Mais, d'un autre côté, que de trouble dans mon intérieur, si je contriste ces deux femmes qui font le bonheur de ma vie! Voilà longtemps, j'en suis sûr, qu'elles comptent sur cette époque pour réaliser leur plus chère espérance; et si elle est renversée par mon refus, quel découragement surtout pour la mère! quelle peine

secrète va la miner dans son affection, comme un ver caché dans le plus beau fruit !

Telles sont quelques-unes des pensées qui traversèrent mon esprit, comme un torrent, dans cette minute de silence. Il fallait cependant répondre, et ne pouvant dans ma dignité paternelle donner à cette enfant tous les motifs de ma résistance, qu'elle n'aurait d'ailleurs pas compris, je m'attachai tout de suite à une raison extérieure plus à sa portée, et qui pouvait en effet mettre sa conscience de mon côté.

Chère Sophie, lui dis-je enfin, ce que tu me demandes est bien grave, et ne peut se faire sans préparation. Or, tu sais bien que demain est mon jour de Cours à Paris, et qu'ainsi... — Oh ! cher papa, dit-elle en m'interrompant, vous êtes si bon et vous travaillez toujours pour instruire les autres, il ne vous faudra donc pas beaucoup de temps pour vous confesser. Voyez, je me confesserai demain matin ; vous pourriez bien en faire autant avant de partir, ou à votre retour ; cela me rendrait si heureuse. — Mais, ma Sophie, un homme grave ne fait pas ces choses-là comme un enfant ; et d'ailleurs, comme je n'ai point communié depuis longtemps, il me faudrait plus de temps qu'à toi pour m'y préparer. Tu vois bien que c'est impossible pour cette fois. Sois raisonnable, ma fille, et cesse de me demander ce que je ne puis t'accorder. Tu me ferais de la peine inutilement ; car je t'assure qu'il m'en coûte, plus que je ne puis te dire, de ne pas me joindre à toi et à ta mère en ce jour solennel.

Il paraît que je lui dis ces derniers mots avec un accent qui la frappa ; et, en effet, il y avait dans cet accent comme un écho de la peine et du regret de mon âme. Elle se tut un instant, essuya ses larmes et me regardant avec attendrissement : C'eût été si doux, dit-

elle avec un long soupir, de me sentir soutenue en un pareil jour par mon père et par ma mère ! Dieu, qui serait entré en même temps dans nos cœurs, les aurait unis à jamais dans son amour, plus encore qu'ils ne le sont maintenant ! Au moins tu me promets de prier pour ta fille, et de prier, non pas seulement à ta manière, que je n'ai pas comprise quand je t'ai entendu l'expliquer un jour à maman, mais aussi à ma façon à moi, et comme l'Église nous l'enseigne. Tu me promets de dire, à mon intention et de tout ton cœur, quand je serai au pied de l'autel, un *Pater* et un *Ave Maria*...

Oui, chère enfant, je te le promets, et plus encore. Je m'unirai à toi d'esprit et de cœur au moment de ta communion, afin que celui qui daigne entrer dans ton âme, visite aussi la mienne par sa grâce, et me porte à l'aimer et à le servir comme ta mère et toi. Alors l'aimable enfant, se jetant de nouveau à mon cou, m'embrassa avec effusion, quoique un peu triste, et elle courut aussitôt dire à sa mère ce qui s'était passé. Je respirai à son départ, délivré de ses tendres obsessions, mais cependant puni au fond et un peu honteux de n'avoir pu lui accorder ce qui eût été si doux à elle et à sa mère, et peut-être salutaire à son père.

Heureuse enfant, elle ne sait pas ce qu'est le doute en matière religieuse, et Dieu veuille qu'elle ne le sache jamais ! Elle ne connaît pas les embarras du respect humain et les exigences de l'opinion des hommes quand on a une certaine réputation et l'ambition de l'accroître par la puissance et la gloire que donnent le monde. Hélas ! ce sont peut-être des fantômes ou des idoles auxquels je sacrifie en ce moment le bonheur des miens qui est une vérité, tandis que mon espérance d'honneurs et des richesses n'est peut-être qu'une

chimère ! Peut-être un jour en viendrai-je à ce que ma fille désire ! Dans quelques années ma position sera faite, je me trouverai au sommet de ma vie et au but de ma carrière ; et alors, n'ayant plus à m'acharner à la poursuite des choses de ce monde, j'aurai plus de temps et de calme pour m'occuper des choses de l'autre vie. Aujourd'hui je n'en ai vraiment pas le loisir, et le courant de la science, de l'enseignement et des affaires du moment m'entraînent avec trop de violence.

Voilà encore ce que je ne pouvais dire à cette chère enfant. Toutefois, une chose me console un peu de l'avoir contristée par mon refus, c'est qu'au fond je travaille pour elle, afin de lui procurer dans quelques années un établissement plus brillant et plus assuré. Ne puis-je donc pas penser, jusqu'à un certain point, que dans cette circonstance je me sacrifie à son bonheur? ou ne serait-ce encore qu'un prétexte dont se colore mon incrédulité et mon ambition? Quoi qu'il en soit, ma conscience me dit que cette petite vaut mieux que son père, qui, après tout, ne songe qu'à la rendre heureuse ici-bas, tandis qu'elle s'occupe de mon bonheur éternel. Sa religion a des visées plus hautes que ma philosophie.

IMPRESSION DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

16 août.

J'ai assisté hier à la première communion de ma fille, et j'en ai été heureux et malheureux tout ensemble : heureux de ce que je voyais et entendais, et par une sorte de contagion des bons sentiments qui animaient cette foule ; malheureux par le regret que me causaient les souvenirs de ce que j'ai éprouvé moi-même en pa-

reille circonstance. Jamais ce que j'ai ressenti alors ne s'effacera de ma mémoire; et les joies que j'ai goûtées depuis, même les plus vives, n'ont point approché de celle-là. Mon âme était remplie de suavité par la pensée de ce qu'elle avait reçu en elle, et j'en jouissais avec l'abandon d'un enfant dont rien ne trouble l'innocence et la sécurité.

Plus tard, avec l'âge et la raison et bien d'autres choses, sont venus les doutes, les défiances, les craintes, et j'ai commencé à participer à la science du bien et du mal, comme Adam après qu'il eut mangé le fruit défendu. Auparavant, et surtout le jour où j'ai été nourri la première fois du fruit de l'arbre de vie, j'étais aussi comme lui plein d'une vie céleste, et rien ne troublait la quiétude de mon cœur donné tout entier à Celui qu'il appelait son Sauveur.

Hélas! qu'est devenue cette quiétude? Elle a disparu avec l'innocence, comme celle-ci avait disparu avec la foi en la parole divine, obscurcie par une autre parole que j'attribue à ma raison, et qui pourrait bien être aussi celle qui a trompé nos premiers parents.

Et moi aussi j'ai mis en question la vérité du commandement divin ! Je me suis élevé, dans mon orgueil, au-dessus de la loi imposée à ma conscience; j'ai voulu être le maître de moi-même et ne dépendre de personne. J'ai dit comme l'auteur du mal : *quo non ascendam?* où ne monterai-je pas? Et voilà trente ans que j'aspire à cette souveraineté de ma raison et de ma volonté, fier de ma prétendue autocratie aux yeux des hommes, et cependant condamné à leur obéir et à les servir de toutes manières pour conquérir leur opinion et leurs suffrages dans l'intérêt de ma gloire et de ma fortune.

Au milieu de tout cela je ne suis point heureux, ni au dehors ni au dedans. Au dehors, je trouve toujours

qu'on ne fait pas assez pour moi, en raison de mon mérite et de mes travaux, et une ambition insatiable me tourmente. Au dedans, dans mon propre cœur, il y a une scission, un combat; et quoi que je fasse, je sens que je n'y suis pas le maître. La voix d'un plus fort que moi s'y fait entendre parfois, qui me reproche mon orgueil et mon ingratitude. Au sein de ma famille, je retrouve encore cette malheureuse division. J'aime ma femme, et elle m'aime tendrement; mais je sens que dans son affection il y a un vide et comme une lacune, et elle est triste de ce que nous ne soyons pas unis par le plus profond de nos âmes dans la même foi comme dans le même amour. La foi, cette garantie de toutes les vertus chrétiennes, que je trouve en elle, elle ne la trouve pas en moi; et elle éprouve la douleur de ne pouvoir m'ouvrir son âme toute entière et de ne pas posséder la plénitude de la mienne. Dans notre attachement mutuel, si tendre cependant, il manque quelque chose du ciel, qui en perfectionnerait le goût, la pureté et qui en assurerait la durée éternelle.

Et cette chère enfant, dont la vie est encore plus unie à la mienne, puisqu'elle est le sang de mon sang, la chair de ma chair et presque l'âme de mon âme, voilà aussi que nous ne nous accordons pas sur la direction de la vie et l'usage qu'il en faut faire. Sans oser se l'avouer, elle me regarde peut-être comme un mécréant, et elle prie assurément pour la conversion de son père. Avant-hier, malgré toute ma tendresse, je lui ai brisé le cœur par un impitoyable refus, et j'ai abusé de sa candeur en lui laissant croire que je m'unirais à sa première communion à sa manière, comme elle l'entendait, tandis que, en vérité, je n'ai pris part à son bonheur que selon la nature, parce que je suis son père, et non par une participation vivante à sa foi

comme chrétien. Il est évident que je ne le suis pas encore, et que si j'ai un peu de sa foi, ce n'est que par le souvenir et peut-être par l'espérance; oui, par l'espérance, car enfin je ne puis rester toujours dans cette agitation où mon cœur sans cesse aux prises avec ma raison ne trouve point de repos.

Cette enfant, pure comme un ange, a prié pour moi; et sa prière, comme celle des anges, a dû monter au trône de l'Éternel. Elle a demandé certainement ce qu'elle appelle mon salut; et sa mère, si pieuse aussi, aura aidé sa prière enfantine avec une bien vive ardeur. Chère femme! elle m'aime tant qu'elle voudrait me voir parfait, et elle est persuadée que je ne puis l'être qu'en devenant chrétien. Elle a peut-être raison; car enfin je suis obligé de reconnaître que Jésus-Christ est le plus parfait des hommes, si parfait qu'on en a peut-être fait un Dieu, ne croyant pouvoir expliquer sa perfection qui dépasse la nature humaine, qu'en lui associant la nature divine. C'est pourquoi, dans tous les cas, homme ou Dieu, on ne saurait rien faire de mieux que de le suivre, et l'imitation complète de sa vie et de sa mort serait la voie du ciel.

Cela est possible, et je ne suis pas éloigné de l'admettre en spéculation. Mais qu'il y a loin de la spéculation à la pratique, et que de choses on admire sans avoir la force ou le courage de les faire! Si jamais je mets la main à l'œuvre, que de combats de tous les côtés avec ma raison, ma volonté, mon orgueil, mon cœur et mes sens, sans compter les luttes au dehors avec le monde et ceux que j'appelle mes amis! Oui, j'en conviens, la religion chrétienne est belle, sublime, mais elle est bien gênante; et il faut autre chose que des raisonnements et des théories pour avoir la bonne volonté d'en accepter l'autorité et le courage d'en suivre les

préceptes. C'est justement ce quelque chose qui me manque : la foi, qu'on dit être un don de Dieu, et son impulsion ardente pour aller en avant malgré tous les obstacles. Ma femme et ma fille l'ont demandée ensemble pour moi dans leur prière d'hier. Je ne sais si elles obtiendront ce qu'elles désirent si ardemment, je sens seulement, par l'agitation intérieure que j'éprouve et par les images qui obsèdent ma pensée et soulèvent ma conscience, qu'elles en ont au moins obtenu assez pour me tourmenter.

Que ma fille était belle hier avec sa robe blanche et son voile blanc! Belle de pudeur, de piété et d'innocence! belle comme un ange, dit le peuple, pour exprimer tout ce qu'il y a de plus pur, de plus suave, de plus céleste dans la forme humaine! Je ne sais si, comme elle le croit, elle avait le ciel dans son cœur en revenant de la table sainte ; mais elle l'avait certainement sur sa figure, et j'en ai été saisi en la regardant. La Bible dit que Moïse descendant du Sinaï brillait encore tellement de la splendeur de Dieu avec lequel il avait conversé, que les Israélites lui demandèrent de couvrir d'un voile sa face qui les éblouissait. Il y avait un éclat de ce genre autour de la tête de Sophie, mais d'une lumière si douce que je la contemplais avec ravissement.

Allons! ma tendresse paternelle se fait des illusions, et je transporte autour du front de ma fille tous les rayons de mon amour. C'est moi, sans doute, qui l'ai ainsi transfigurée dans mon orgueil de père... Non, cependant, non, ce n'est pas une pure imagination. Il y avait réellement comme une auréole céleste autour de sa tête chérie, et je n'ai pas été seul à le remarquer. Mais ce dont je ne puis douter, c'est l'effet que m'a produit son premier baiser après la cérémonie, quand elle s'est jetée dans mes bras et que je l'ai pressée sur mon sein.

Son cœur appliqué sur le mien le faisait battre à l'unisson, et j'ai senti je ne sais quel tressaillement d'une autre vie qui pénétrait la mienne ; mon âme s'est dilatée, des larmes ont humecté mes paupières, et j'ai eu un moment de bonheur comme je n'en ai point goûté depuis longtemps. Ma pauvre femme était aussi bien heureuse en nous contemplant. Elle était comme en extase devant sa fille et son mari qui lui semblaient unis par un nouveau lien, par le transport d'un nouvel amour. Elle n'avait pas la force de dire un mot ; mais je voyais, je sentais, qu'elle éprouvait le contre-coup de notre émotion, et qu'en cet instant solennel elle formait avec son époux et son enfant la trinité sacré de la famille.

DERNIER COUP.

7 septembre.

Je viens de recevoir une singulière nouvelle qui me bouleverse. Eugène N..., le plus intelligent, le plus cher de mes disciples après Edgard que j'ai perdu il n'y a pas un an, Eugène, si haut placé déjà dans la hiérarchie de l'enseignement, et qui professait la philosophie avec un succès toujours croissant à la faculté de ***, m'écrit qu'il entre au séminaire, et il m'en explique les motifs. Cette résolution ne m'étonne pas, bien qu'elle me déconcerte. C'est une belle âme, une âme tendre qui a besoin de dévouement, et la spéculation sans pratique l'aura fatigué. Son intelligence élevée est portée au mysticisme ; et son cœur généreux réclame un vaste champ pour exercer son amour dédaigneux des affections terrestres. En somme, c'est une perte pour la philosophie du siècle, et une belle acquisition pour l'Église.

Pourvu seulement qu'il y trouve ce qu'il cherche, et qu'on y sache apprécier ce qu'il vaut! Il y trouvera peut-être plus tard bien des oppositions et des mécomptes, habitué qu'il est à la liberté philosophique de la pensée. La discipline de l'esprit et du corps brisera les ailes de son intelligence, et peut-être regrettera-t-il un jour la noble carrière qu'il abandonne aujourd'hui. Il ne se doute pas des obstacles qu'il rencontrera; et quand le premier feu de son enthousiasme sera apaisé ou éteint, et qu'il se sentira enserré dans les embarras de la réalité et de l'étroitesse des hommes, il pourra bien en mourir de chagrin. Pauvre Eugène! sait-il bien ce qu'il fait dans ce moment critique qui va changer tout son avenir!

Que lui répondrai-je? Il ne m'a point consulté pour prendre sa résolution: Il me fait part de ce qu'il a décidé, et en faisant le premier pas de son propre mouvement il a brûlé ses vaisseaux aux yeux du monde. Pourquoi l'inquiéterais-je par mes représentations tardives et problablement impuissantes? *Alea jacta est.*

Cependant, tout en respectant sa liberté, je ressens une certaine peine de le voir se diriger de ce côté. Pourquoi?... je ne le vois pas clairement. Est-ce par ce qu'il quitte la voie où je l'avais introduit, patronné, et que probablement nos destinées vont diverger? A côté de l'intérêt que je porte à ce jeune homme, intérêt qui est un peu froissé par cette détermination inattendue, y a-t-il aussi peut-être quelque dépit de le voir échapper à mon influence? Il était un de mes élèves les plus distingués, les plus chers, et je comptais sur lui. Il y a tout à la fois un déchirement pour mon cœur et un échec à ma vanité. Le moi est si subtil qu'il s'insinue partout, même dans les affections les plus bienveillantes. Il est toujours pénible de perdre ses amis, à plus forte raison

ses disciples qu'on regarde comme ses enfants. C'est un fleuron ôté à ma couronne.

La mort m'a enlevé Edgard, et il est mort chrétien. En voilà un autre qui meurt pour moi tout vivant, car entrer au séminaire, c'est renoncer au monde, à sa gloire et à ses joies; c'est entrer dans un monde qui n'est pas le nôtre et où je ne puis le retrouver. J'avais cependant posé toute ma complaisance en ces deux disciples, et j'espérais qu'ils augmenteraient la gloire de l'école et du maître. Illusion à ajouter à tant d'autres! Les meilleurs m'abandonnent, et c'est pour autrui que je travaille : *Sic vos non vobis...*

Hélas! Qu'avais-je à leur donner après tout? Un peu de science et beaucoup de doutes; des négations en quantité et rien de positif, au moins dans ce qu'il nous importe le plus de savoir! Quoi encore? L'histoire de toutes les opinions humaines, où il y a plus d'erreurs que de vérités. Et en définitive, après avoir remué toutes les questions, point de solutions claires, précises, qui satisfassent l'esprit, élèvent le cœur et apaisent la conscience. Beaucoup de parlage et d'écritures, et peu d'œuvres vives et utiles à l'humanité. Tout cela, habilement exploité, fait parmi les hommes quelque bruit qu'on appelle la gloire; et notre plus grande récompense est de mâcher ce haschisch, qui nous enlève de temps en temps à la triste réalité par des rêveries et des fantômes!

Qu'il suive donc sa destinée, ce bon Eugène, en ouvrant la voile au vent nouveau qui emporte sa barque dans une autre mer! Que suis-je d'ailleurs pour l'en empêcher? Je respecte trop la liberté de mon semblable pour la contrarier quand elle ne fait rien de mal. Et assurément il n'y a point de mal dans ce qu'il va faire. Il y a au contraire un grand dévouement, et peut-être

l'illusion d'une âme généreuse que j'admire tout en ne l'approuvant pas. Je le lui écrirai comme je le pense; car sa lettre, pleine de respectueuse gratitude et de sentiments affectueux pour son ancien maître, m'a touché profondément, et je veux lui dire aussi un adieu de cœur.

ÉPILOGUE

Le maître n'eut pas le temps d'écrire au disciple. Le lendemain de la réception de sa lettre, il fut pris d'une fluxion de poitrine qui, malgré tous les secours de l'art, le conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Sa femme et sa fille le soignèrent comme deux anges, passant les jours et les nuits au chevet de son lit. Puis, quand elles virent l'impuissance de tous les remèdes, et la maladie triomphant de la nature du malade et des ressources de la médecine, elles commencèrent à trembler pour cette âme si chère, dont elles craignaient d'être séparées dans l'éternité. La jeune fille eut le courage d'avertir son père de ce que disaient les médecins, et elle lui rappela l'exemple d'Edgard. Ce souvenir frappa le philosophe et dissipa tout d'un coup le voile qui obscurcissait son esprit. Il céda d'abord aux instances de sa fille et de sa femme pour ne pas les contrister; et, quand elles lui proposèrent de recevoir un prêtre, il exprima le désir de voir le professeur de la Sorbonne avec lequel il avait eu plusieurs entretiens qui lui avaient laissé la meilleure impression. L'abbé

s'empressa de venir au lit du mourant, et ils eurent ensemble plusieurs conversations qui amenèrent la réconciliation complète du malade avec Dieu et avec l'Église. Sa femme et sa fille eurent la consolation de communier avec lui avant de lui fermer les yeux, et toute la maison fut édifiée de la piété et de la simplicité avec lesquelles il reçut les derniers sacrements.

Après sa mort la famille me remit entre les mains tous ses manuscrits, afin d'en faire le triage et de préparer pour l'impression ceux qui en paraîtraient dignes par leur valeur et leur achèvement. Je trouvai une liasse de feuilles volantes, dont les dates se suivaient à quelques intervalles près, et que je reconnus pour une sorte de journal écrit dans la dernière année de la vie du philosophe. Ces pages pleines de sincérité, puisqu'il ne les écrivait que pour lui et ne les avait montrées à personne, m'intéressèrent vivement; et après m'être consulté avec la famille qui en fut grandement consolée, nous pensâmes qu'elles pourraient produire un bon effet sur beaucoup de personnes, sur celles-là surtout qui se trouvent dans la même situation d'esprit à l'égard de la religion. J'y trouvai aussi la lettre de son disciple dont il parle dans sa dernière feuille, et je l'ajoute ici aux pages du maître avec l'autorisation de celui qui l'a écrite.

Du séminaire de ***, 1er septembre 186...

Mon cher maître,

Le lieu d'où cette lettre est datée vous dira à première vue ce que j'ai à vous annoncer. Oui, cher maître, votre Eugène, comme vous vouliez bien l'appeler, le plus cher de vos disciples avec Edgard dont nous

avons déploré ensemble la fin prématurée, celui que vous jugiez capable de vous succéder un jour dans la chaire que vous occupez avec tant d'éclat, est maintenant un simple séminariste au milieu des élèves du Sanctuaire, et il s'en trouve bien.

Je dois d'abord vous demander pardon de ne vous avoir pas mis plus tôt dans ma confidence. Je le désirais, habitué que j'étais depuis longtemps à vous demander conseil dans toutes les affaires graves de mon esprit et de mon cœur. Mais cette fois, vous le dirai-je? malgré toute mon affection et ma reconnaissance, je n'ai pu m'y décider. C'était comme si une force supérieure m'eût lié la langue; et en plusieurs circonstances où j'ai tenté d'aborder avec vous ce sujet, le courage m'a manqué et je n'ai plus trouvé de paroles. Ce n'était point défiance de ma part, je vous l'assure; c'était la crainte de me trouver en désaccord avec vous, pour la première fois, en une chose qui devait changer mon existence, et sur laquelle je sentais que je ne céderais pas à votre influence si elle était contraire à mon sentiment intime. Je vous aurais donc contristé inutilement, et vous causer du chagrin m'était odieux.

Je sais du reste, par une longue expérience, que vous respectez consciencieusement la liberté de vos disciples, même quand elle va contre votre manière de voir; et c'est pourquoi, aujourd'hui que ma résolution est un fait accompli, je ne crains plus de vous dire simplement ce que j'ai fait, parce que je vous épargne les discussions et les incertitudes sur ce qu'il y aurait à faire. Je ne viens pas vous demander conseil sur la décision à prendre, mais vous expliquer pourquoi je l'ai prise.

Vous m'avez toujours reproché, mon cher maître, d'avoir une tendance au mysticisme, et je ne m'en dé-

fends pas. Que ce soit un reste de la foi de mon enfance ou une disposition innée de mon âme, j'ai toujours éprouvé le besoin de quelque chose de supérieur à ce monde, aspirant instinctivement à entrer en communication avec une sphère plus élevée. C'est même à cause de cela que j'ai recherché votre enseignement. On m'avait dit que vous étiez platonicien; et, bien que je ne connusse la doctrine de Platon que par ouï-dire, je savais qu'elle était la plus spiritualiste après le christianisme dont les doutes de ma raison et l'effervescence du jeune âge m'avaient éloigné. J'espérais, sous votre conduite et par la lumière de votre enseignement, m'élever à la contemplation des idées éternelles, à la possession du vrai, du beau et du bien. Je ne me suis jamais repenti d'avoir été à votre école, où j'ai senti le goût de la science et de la vertu s'accroître dans mon âme, en sorte que, pendant le temps le plus orageux de la vie, préservé des excès de la sensualité, je me suis élancé avec ardeur, au moins en spéculation, vers un monde supérieur.

Vous aviez trouvé la philosophie tombée entre les mains de Condillac et de ses successeurs, c'est-à-dire dominée par un sensualisme moins grossier que le naturalisme et le matérialisme qui l'avaient précédée, mais cependant encore captive des sens et de la partie inférieure de l'homme. J'ai combattu à votre suite et sous votre drapeau le système de la sensation transformée, lequel avait tenté de se transformer lui-même par l'imagination ingénieuse et honnête de Laromiguière. Vous nous avez parfaitement montré que tous ces ornements d'emprunt ne changeaient point la nature de cette doctrine des mauvais jours de l'humanité; et que, quand on voulait tout tirer de la partie sensible de l'homme, on ne pouvait jamais atteindre à ce qu'il y a

de supérieur en lui, ni expliquer ses tendances les plus hautes et les besoins les plus profonds de son âme. C'était cependant ce que nous cherchions. Il nous fallait une métaphysique, une psychologie, une morale dignes de leurs noms, et qui ne prissent point des abstractions pour des réalités, des imaginations pour des faits, le plaisir ou l'intérêt pour le devoir.

Force nous fut donc de nous adresser à une autre école. Il n'y en avait pas d'autre en France, au moins dans l'enseignement officiel. Nous allâmes la chercher en Écosse, où Reid et Dugald-Stewart enseignaient avec succès une philosophie nouvelle ; nouvelle au moins par la méthode qui, bannissant les systèmes et les hypothèses, ne se fiait qu'à l'observation et tirait tous ses résultats de l'expérience psychologique. C'était l'application prudente de la méthode de Bacon aux faits de l'ordre spirituel distingués soigneusement des phénomènes physiques, pour constituer, s'il était possible, une science expérimentale de l'esprit et de ses facultés, analogue à celle de la matière et de ses forces. Les Écossais réunissaient ces deux sciences, l'une de l'esprit et l'autre de la matière, si différentes par leur objet mais procédant par la même méthode, sous le nom de *Philosophie naturelle*.

Nous eûmes bientôt épuisé cette doctrine honnête, mais étroite ; et après avoir fait beaucoup de monographies de facultés intellectuelles et morales, ce qui avait certainement son utilité mais n'allait jamais au fond des choses, nous en étions toujours à nous demander ce qu'est l'âme humaine, d'où elle vient et où elle va. Aucun problème de nature, d'origine et de fin n'était résolu ; et le *nec plus ultra* de notre philosophie était de reconnaître et d'établir des premiers principes au delà desquels nous ne pouvions plus remonter,

et qui terminaient notre investigation scientifique. C'étaient de prétendues lois de la nature, affirmant que les choses sont ainsi, parce qu'elles ont été ainsi établies : *sic a natura comparatum est*, disait en son siècle Cicéron ; et au fond nous disions aujourd'hui comme lui sans en savoir plus que lui. De cette manière nous avons peuplé la philosophie d'une multitude de premiers principes, à l'instar des chimistes modernes qui augmentent tous les jours le nombre des éléments de la matière, ou des corps simples, c'est-à-dire indécomposés jusqu'ici.

Ennuyés de l'école écossaise, nous nous sommes tournés vers l'Allemagne, c'est à dire que d'un excès nous sommes tombés dans un autre. A une expérimentation timide et méticuleuse, a succédé une spéculation audacieuse, aventureuse ; du terre à terre nous avons pris notre vol dans les nuages et nous avons entassé Ossa sur Pelion pour escalader le ciel. Cela ne nous a pas mieux réussi qu'aux Titans : nous n'avons pas été foudroyés par le maître des cieux, mais tout simplement nous sommes retombés à plat sur la terre, après avoir avec beaucoup de fatigues fait du criticisme avec Kant, de l'idéalisme avec Fichte, de l'identité absolue avec Schelling, de la logique transcendantale avec Hegel. Le premier nous menait au scepticisme, le second au phénoménisme, le troisième à la confusion de l'esprit et de la matière, le quatrième au nihilisme. Comme Ixion nous n'avions fécondé que des nuages, et il n'en est sorti que des tempêtes, au moins dans notre esprit.

De la hauteur de ces spéculations nous avons été précipités dans l'éclectisme, qui a toujours été la doctrine de ceux qui n'en n'ont pas et qui désespèrent de s'en faire une. Nous nous sommes mis à écrire l'histoire de la philosophie, parce que nous n'avions pas de philosophie,

avec la prétention d'en composer une au moyen des produits si divers et même contradictoires de toutes les écoles. C'était vouloir faire de la vérité avec toutes les erreurs. Et encore cette fois notre tentative n'a point été heureuse, par la raison toute simple, que pour discerner et prendre dans chaque système ce qu'il y a de vrai et pour construire une science par l'assemblage de toutes ces pièces de rapport, il eût fallu d'abord avoir à la main un criterium ou une mesure qui nous manquait, à savoir la vérité elle-même, laquelle, si nous l'eussions possédée, nous dispensait de chercher ailleurs.

Vous vous êtes fait, mon cher maître, un éclectisme propre, où domine la spéculation germanique parce que vous avez l'instinct platonicien, mais où l'expérimentation écossaise apporte un tempérament qui donne plus de clarté à votre doctrine. J'ai admiré votre prudence sans la partager ; et alors, vous devez vous le rappeler, je me suis lancé en Allemagne pour en apprendre la langue plus à fond, et comprendre mieux sa philosophie en conversant avec ses philosophes ; comme jadis Pythagore, Solon et Platon, les plus sages des Grecs, allèrent interroger les sages de l'Égypte.

J'en suis revenu étonné de l'érudition de ces hommes, stupéfait de l'audace de leurs spéculations, mais très-peu édifié par les résultats que je rapportais de la lecture assidue de leurs livres et surtout de mes entretiens avec les plus célèbres d'entre eux. J'ai trouvé, je l'avoue, des penseurs très-énergiques, des esprits subtils et pleins de hardiesse, des raisons puissantes par la déduction et ne reculant devant aucune conséquence, pas même devant l'absurde. On m'a promis maintes fois la science de l'absolu, qui devait résoudre tous les problèmes, élucider toutes les difficultés, terminer toutes les discussions en identifiant toutes les contradictions. Chacun était dans

l'enfantement d'un grand ouvrage où il se flattait d'expliquer toutes choses comme celui qui les a créées, si encore il ne prétendait pas en être lui-même le créateur. Encore un peu de temps, et la lumière allait se faire dans le monde philosophique. J'ai attendu plusieurs années, et le verbe de la philosophie allemande n'a pas encore refait l'univers ni la science.

J'ai quitté l'Allemagne à peu près comme j'y étais entré quant à mon bagage scientifique, mais avec l'espérance de moins et le découragement de plus. J'admirais moins les ouvrages après avoir connu les auteurs, et je suis resté frappé du contraste énorme qui existait entre leurs livres, leur enseignement, leurs paroles d'une part, et leur manière de vivre de l'autre ; car j'avais trouvé beaucoup de philosophie et très-peu de philosophes. Je commençai à être désenchanté de cette haute spéculation qui, ne servant guère qu'à faire des cours et des ouvrages, a si peu d'influence sur la vie réelle. Je cherchais des sages, comme en Grèce et en Égypte, et je n'ai rencontré que des professeurs et des savants.

De retour à Paris où je passai quelque temps dans ma famille, je revins à *** pour reprendre mes cours. Mais au bout d'un mois je tombai malade, et force me fut de demander un nouveau congé. J'étais comme anéanti dans mon corps et dans mon esprit ; et à cette faiblesse générale se joignait un dégoût de toute chose et une impuissance absolue de penser et de travailler. Ma pauvre tête, épuisée par les labeurs incessants des dernières années, était aux abois. L'estomac ne fonctionnait plus que péniblement, et je pouvais à peine me traîner. C'était une langueur de tout mon être, surtout d'esprit et de cœur, en sorte que la vie intellectuelle s'en allait avec la vie physique. Je ne me sentais plus bon à rien, et ce

sentiment m'était plus pénible que toutes les douleurs du corps.

Je passai trois mois dans cet état, abandonné par les médecins et m'abandonnant moi-même. J'étais agité par de cruelles réflexions. Ainsi, me disais-je, me voici arrêté dans ma carrière au moment où je pouvais espérer d'y avancer avec éclat ! Les succès de mon début sont interrompus, et s'il me faut renoncer aux travaux de l'esprit, qu'ai-je à faire désormais en ce monde où je ne vaux quelque chose que par là ? Mon ambition était froissée avec mon orgueil, et je ne savais plus que faire du peu de vie qui me restait. La soif de la vérité et de la science qui m'avait animé plus encore que celle de la gloire n'était pas entièrement éteinte, mais je ne voyais plus les moyens de la satisfaire, puisque je n'avais plus la jouissance de mes facultés. Il me faudra donc, pensais-je, mourir dans la fleur de l'âge, ou, ce qui est pire que la mort, traîner ici-bas dans l'obscurité le poids d'une existence inutile et misérable ? Plutôt mourir cent fois. Et je songeais si ce n'était pas un devoir de débarrasser le monde et ma famille d'une vie stérile, comme on coupe un arbre qui ne rapporte plus de fruits.

Je m'étais habitué à cette pensée coupable que j'agitais souvent dans mon esprit, quand un jour une voix intérieure, la voix de ma conscience sans doute ou quelqu'un qui parlait par elle, me dit : « Tu veux mourir ? Mais as-tu donc commencé à vivre ? Qu'as-tu fait de bien, depuis que tu es en ce monde ? Ton enfance a été couverte de bienfaits, qu'as-tu rendu en retour à ceux qui t'ont soigné et élevé ? Ton pays t'a instruit et formé à l'enseignement dans la plus grande de ses écoles, qu'as-tu fait pour ton pays ? Quelques années de professorat, où tu as cherché ta gloire plus que le bien de

tes disciples, t'absolvent-elles de ta dette à son égard? Tu as bien parlé, peut-être ; mais as-tu aussi bien agi? et toutes ces belles spéculations, dont tu as enivré la jeunesse, où t'ont-elles conduit, où t'ont-elles mené toi-même? A des phrases, à des discours sans fin, vaine pâture de la curiosité du public et de la vanité. »

« Et parce que la maladie t'empêche de continuer cette espèce de métier de sophiste, où tu répandais trop souvent, même à ton insu, l'erreur avec la vérité, te voilà désespéré ; tu te regardes, dans l'illusion de ton orgueil, comme un roi détrôné qui ne veut pas survivre à sa honte. Mais si, en effet, tu venais à mourir comme tu parais le désirer, que deviendrais-tu? ou irais-tu? et puisque tu crois à l'existence de Dieu qui t'a créé avec une destination, te plaçant ici-bas pour y produire quelque chose en retour de ce qu'il t'a donné, qu'aurais-tu à lui rapporter, si en ce moment tu avais à comparaître devant lui et à son jugement? »

« Voyons, fais ton bilan avant de partir. Où sont tes bonnes œuvres, et qu'emporteras-tu avec toi qui ait quelque valeur, en allant dans l'autre monde? Tu as aimé la vérité, cela est vrai, et tu l'as cherchée avec ardeur, mais c'était surtout pour la posséder et t'en glorifier. Tu as voulu mettre et diriger tes semblables dans la voie du bien; mais n'était-ce pas aussi pour t'élever au-dessus d'eux et les dominer? Toi, toi, toujours toi, même dans le peu de bien que tu as fait! et la preuve c'est que la vie te semble inutile et sans valeur, depuis que tu ne peux plus l'exploiter à ton profit et pour ta gloire. Tu n'es donc au fond qu'un égoïste qui n'a jamais songé, en définitive, qu'à son intérêt propre : plaisir, richesse ou honneur ; et parce que tu n'espères plus les obtenir en ce monde à cause de l'impuissance où ta mauvaise santé te réduit, tu désires aller dans un autre pour les retrou-

ver sur un nouveau théâtre et sous de nouvelles formes. »

A cette admonition si dure mais si vraie, que je n'aurais pas acceptée d'un de mes semblables, je baissais la tête, et je n'avais rien à répondre. Je voyais clairement la vanité, la stérilité de mon existence jusqu'à ce jour.

D'autres fois la voix me disait : « Tu crois cependant en Dieu, en un Dieu personnel qui t'a créé par amour et qui te conserve par sa providence. Assurément il a eu une pensée en t'envoyant ici-bas, et cette pensée divine fait ta fin, ta vocation. La connais-tu cette pensée? Et cette fin, l'as-tu remplie? Et est-ce un moyen de la reconnaître et de la réaliser, que de déserter le poste où tu as été placé pour combattre jusqu'à la mort? Tu ressembles fort à un mauvais soldat que la peur pousse à la fuite et qui jette ses armes à la première attaque. Tu sais cependant de quelle peine est punie la désertion, et tu as devant toi un juge auquel tu ne pourras échapper. »

« Tu es philosophe ; sois donc conséquent avec toi-même. Si tu crois à un Dieu personnel, tu dois admettre aussi sa sagesse infinie et sa toute-puissance. Donc, tu dépends de lui absolument, et sa volonté doit être la règle de la tienne. Pourquoi disputer sans cesse avec lui, au lieu de répondre à son appel et de profiter de ses bienfaits? Hélas ! tu crois en Dieu en spéculation, mais dans la pratique et pour ta gouverne tu agis à peu près comme s'il n'existait pas, ne t'inquiétant ni de sa volonté, ni de sa parole, ni de ses lois. »

« On t'a cependant appris dans ton enfance, que depuis le commencement du monde il a parlé aux hommes pour les instruire des choses du ciel et de la terre ; et que sa loi, annoncée par Moïse, par les prophètes et par Jésus-Christ, est le fondement de toutes les légis-

lations humaines. Jésus-Christ, le Verbe divin incarné, le Dieu fait homme pour le salut des hommes, tu as cru en lui autrefois, tu l'as aimé, tu l'as adoré comme ton Sauveur et ton Dieu, pourquoi le repousses-tu maintenant? Pourquoi lui as-tu retiré ta foi et ton amour? Pourquoi es-tu l'ennemi ou le déserteur de l'Église qui t'a enfanté à la vie surnaturelle du chrétien? Es-tu bien sûr que celui que tu as abandonné et renié n'est pas le Fils de Dieu? As-tu jamais étudié sérieusement cette immense question, dont la solution dans un sens ou dans un autre change la face du monde et la destinée de l'humanité? »

« Non. Tu n'as jamais osé aborder directement ce terrible problème. Tu t'es contenté de nier, sous le prétexte que tu ne comprenais pas : comme si tous les philosophes comprenaient tout ce qu'ils sont obligés d'affirmer. C'est-à-dire que tu as fait de la portée de ta raison la mesure de l'être et du possible. Tu n'as donc été philosophe que pour la négation, et tu n'as jamais rien su mettre à la place de ce que tu niais. La preuve, c'est qu'aujourd'hui que ta raison est devenue impuissante par la défaillance de ton corps, tu ne sais plus que penser, que faire, ni que devenir. Tu restes seul, dans le vide, et comme anéanti, sans secours, sans lumière, sans courage et dans le désespoir. Certes si ta philosophie vaut quelque chose, c'est en ce moment qu'il faut l'invoquer et la mettre à l'œuvre. »

Hélas! ma philosophie ne me disait rien, quand j'aurais eu tant de besoin d'être éclairé, relevé, fortifié : elle qui me disait tant de belles choses quand j'avais à parler en public et pour ma gloire. Je n'étais plus sur mon théâtre, et tous les prestiges avaient disparu. Je me trouvais seul, en face de moi, malade de corps et d'esprit, et ne trouvant point de remède à mon impuis-

sance. J'étais seul en face de ma conscience qui parlait plus sévèrement que jamais, au milieu du trouble de ma raison et des agitations de mon âme.

La voix intérieure me disait encore : « Vous vous glorifiez d'être des philosophes spiritualistes, et vous avez raison. C'est par là que vous valez quelque chose, au moins en face du naturalisme et de l'athéisme. C'est au moins une protestation contre ce qu'il y a de plus absurde et de plus ignoble dans le monde. Pour appuyer vos doctrines, vous les rattachez à la tradition des philosophes du dix-septième siècle, vous vantant d'être les disciples et les successeurs de ces génies qui ont été les flambeaux de la société moderne : Leibnitz, Descartes, Pascal, Bossuet, Fénelon, etc., etc. Mais tous ces grands hommes étaient chrétiens ; ils croyaient non-seulement en Dieu, mais en Jésus-Christ et à sa parole. Ils admettaient la révélation et le surnaturel dans leur philosophie comme dans leur croyance, et il est incontestable que les lumières de leur haute raison ont été augmentées par celles de leur foi. Pourquoi n'êtes vous pas chrétiens comme eux? Et si vous tenez à les suivre et à les imiter dans leurs doctrines, pourquoi en retrancher justement ce qui leur a donné plus de vérité, de puissance et d'éclat? Prenez-vous donc de tels hommes, dont vous réclamez le patronage, pour des trompeurs ou des trompés? Et pensez-vous que ces esprits, si forts en philosophie puisque vous les réclamez comme vos maîtres, aient été des imbéciles ou des hypocrites dans la conduite de leur vie et dans leur enseignement moral? Pourquoi enfin n'êtes-vous point spiritualistes à leur manière, et philosophes chrétiens comme eux? Votre éclectisme dira qu'il prend en eux ce qu'il y a de vrai, c'est-à-dire leur propre pensée, et qu'il exclut tout ce qui se rapporte à leur foi, ou ce

qui leur vient du christianisme, sans doute comme produit de l'erreur, de l'illusion. Eh bien ! s'il en est ainsi, pourquoi ces hommes, tellement intelligents que vous n'en n'avez point à leur comparer, ne l'ont-ils pas vu et proclamé avant vous ? Vos maîtres n'étaient-ils pas capables d'être des éclectiques aussi éclairés que vous ? »

J'avoue qu'ici encore je n'avais rien à répondre, n'ayant pas l'outrecuidance d'accuser Leibnitz, Bossuet, Descartes, Pascal, Fénelon, d'avoir été des trompeurs ou des trompés, ni la prétention de me croire plus intelligent qu'eux.

Puis, je réfléchissais que ces hommes, la lumière et la gloire de la philosophie moderne, n'étaient eux-mêmes que les disciples des Pères et des docteurs de l'Eglise des premiers siècles et du moyen âge, dont la plupart, ayant passé de la philosophie à la foi, comme saint Justin, Tertullien, saint Augustin et tant d'autres, avaient trouvé le moyen non-seulement de les accorder, mais de les pénétrer et de les renforcer l'une par l'autre. Plusieurs, comme saint Anselme, saint Bonaventure et surtout saint Thomas, avaient illuminé leur siècle par une science profonde et presque universelle, et je me disais : que suis-je donc pour négliger ou rejeter des savants de cette force, qui, à coup sûr, au moins par le génie et l'érudition, valent bien tous les philosophes de la France et de l'Allemagne, critiques, transcendantalistes et éclectiques ?

Enfin, mon cher maître, il me revenait à l'esprit ce que vous nous avez souvent raconté de deux de vos anciens condisciples en philosophie, dont l'enseignement a eu de l'éclat en ces derniers temps et qui ont eu des destinées si diverses : l'un qui avait apporté à l'école normale la foi de son pays et de son enfance, et qu'il y a

perdue presque malgré lui et avec désespoir; l'autre qui y était arrivé incrédule ou au moins sans foi vivante, sans pratique religieuse, et qui est redevenu chrétien par ses études ultérieures, et plus tard prêtre par l'entraînement logique de ses convictions philosophiques renouvelées et transfigurées. Le premier, qui avait cependant une âme religieuse, est mort dans les anxiétés du doute, regrettant de ne pouvoir ressaisir sa foi passée, et déclarant solennellement dans quelques pages qui sont comme son testament philosophique, que le catéchisme apprend plus de vérités et donne plus de certitude sur la destinée humaine et les moyens de l'accomplir, que tous les livres des philosophes. Le second, en confirmant la foi et la pratique chrétienne par la lumière de la science, simple prêtre dans l'Église, a eu le bonheur de ramener à Dieu un grand nombre de jeunes gens des écoles, dont plusieurs l'ont suivi dans la carrière apostolique et sont devenus des ecclésiastiques distingués par leur science, leur piété et leur charité. J'avoue que, déjà alors, le sort de ces derniers me faisait envie ; et que leur exemple a excité en moi la pensée de devenir comme eux un philosophe chrétien.

Dans cette pensée, qui me travaillait sourdement jour et nuit, et que je n'osais vous confier parce qu'elle était plutôt un instinct secret, une sorte de pressentiment qu'une idée arrêtée, je me mis à lire les Évangiles et les Pères de l'Église, non plus comme auparavant dans le dessein de les trouver en défaut et de les critiquer, mais avec le désir sincère d'y chercher la vérité. En effet j'y ai trouvé des vues magnifiques, des idées qui ne m'étaient jamais apparues. Et en outre, pendant que mon intelligence s'élevait et s'élargissait, mon âme s'apaisait : la paix y rentrait avec l'espérance ou au

moins la résignation. Je me sentais devenir meilleur en essayant de mettre en pratique dans la vie la doctrine que je commençais à goûter. Mon corps lui-même, si débile, si torturé par les agitations de mon cœur et de mon esprit, participait à cet apaisement, en sorte que j'étais comme renouvelé dans toute mon existence.

Toutefois j'étais encore poursuivi par le doute en plusieurs points importants; et il y avait dans les livres saints une multitude de passages ou de faits qui me paraissaient obscurs, incompréhensibles, ou même contradictoires. Certains miracles surtout embarrassaient et même révoltaient ma raison habituée depuis longtemps à vouloir tout juger, tout expliquer par sa mesure. J'éprouvai donc le besoin d'une consultation éclairée et bienveillante et je ne savais à qui m'adresser pour la trouver : retenu d'un côté par le respect humain sous le prétexte de garder la dignité de ma position philosophique, et de l'autre par le désir de conférer avec un prêtre distingué, aussi versé dans la science humaine que dans la science divine.

Le hasard, ou plutôt la Providence me vint en aide; et je rencontrai ce que je cherchais au moment où j'y pensais le moins.

Mon congé n'était pas encore expiré. Je jouissais à Paris du temps qui me restait pour achever de remettre ma santé si profondément ébranlée par mes excès de travail et plus encore par les incertitudes de mon esprit et le vide de mon âme. J'allais parfois aux cours les plus célèbres de la Sorbonne, et un jour j'entrai par curiosité à celui de théologie morale. Le professeur parlait justement des rapports et des différences de la théologie et de la philosophie, et par conséquent de la foi et de la raison. Je fus étonné et touché des considérations élevées qu'il développa sur cette grave matière

avec une grande simplicité, pleine de conviction et de cœur. Ce fut comme un éclair qui m'ouvrit subitement un vaste horizon que je n'avais pas encore aperçu. Je vis comme par intuition que la foi et la raison ayant un même objet, la vérité, elles peuvent parfaitement s'accorder à la reconnaître et à la manifester chacune par ses voies et dans sa lumière : la foi, par l'illumination de la parole révélée ; et la raison, par le bon sens qui lui a été accordé et la pénétration naturelle de l'intelligence humaine. Ainsi, au lieu de les opposer l'une à l'autre et de chercher à les mettre en contradiction, il faut unir leurs efforts respectifs dans une tendance commune pour parvenir plus sûrement au but, la découverte et l'exposition de la vérité par une science à la fois divine et humaine. Et cela est plus facile qu'on ne pense, quand on apporte à cette œuvre de la sincérité et du courage, et surtout le désir généreux d'embrasser la vérité reconnue, en dépit de tous les préjugés et de tous les obstacles.

Le professeur engageait chaudement ses auditeurs, chrétiens et non chrétiens, à en faire l'expérience, qui en valait bien la peine, puisqu'il s'agissait de l'intérêt le plus précieux et le plus cher de leur existence. « Prenez, disait-il, l'ensemble de la doctrine chrétienne comme vraie, et elle doit l'être si elle a été donnée par Dieu lui-même, ce que la théologie se charge de vous démontrer; et attachez-vous à en considérer les applications à la vie de l'homme sur la terre dans toutes leurs conséquences. Vous reconnaîtrez bientôt, si vous êtez de bonne foi et sans parti pris, qu'aucun système philosophique n'explique l'origine, la fin et la loi de l'homme avec autant de clarté et aussi simplement, à tel point que les petits enfants et les ignorants comprennent et trouvent dans leur petit catéchisme

plus de science spéculative et pratique que n'en possèdent les plus grands philosophes de tous les temps. »

« Or, si l'arbre se reconnaît par ses fruits, on reconnaît aussi la science par ce qu'elle produit; et la science de la foi unie à la raison a enfanté la civilisation moderne, bien supérieure avec ses lumières et ses vertus à la civilisation païenne, malgré l'éclat que celle-ci a jeté dans le monde. »

« Je vous propose donc une démonstration de la vérité des dogmes chrétiens *a posteriori* ou par les faits. Si ces faits, manifestés dans la vie publique et privée des nations chrétiennes, n'ont pas leurs pareils dans la gentilité, ne doit-on pas en conclure qu'une cause nouvelle et supérieure est intervenue avec une puissance surhumaine, laquelle, en transformant et exaltant la nature humaine, l'a rendue capable d'une perfection au-dessus de sa condition native? Cette puissance est la vertu de Dieu, qui est venue se mêler personnellement aux affaires d'ici-bas, comme il l'avait annoncé après la chute d'Adam par la promesse d'un sauveur futur : promesse renouvelée dans la suite des siècles par les patriarches, par Moïse et par les prophètes. Là est le mystère du Dieu fait homme ou du Verbe incarné en la personne de Jésus-Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, qui s'est appelé la voie, la vérité et la vie, parce qu'il est en effet le principe et la fin de toutes choses dans ce monde et dans l'autre. Sans lui, rien ne peut s'expliquer à fond et définitivement, parce que tout a été fait par Lui. Il est l'alpha et l'oméga de l'existence et de la science. Il est la clef unique de tout ce qui est fermé, et rien ne peut être ouvert que par cette clef. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il ne veut savoir qu'une chose : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié... »

L'accent de foi vive avec lequel le professeur pro-

nonça ces paroles affaiblies par mon récit, la lumière dont brillait son regard plein d'intelligence, et l'abandon de son discours qui mettait son âme à découvert et la versait pour ainsi dire tout entière à nos yeux, produisit sur son auditoire un effet indicible. C'était plus que du silence, il y avait un recueillement profond, une émotion pénétrante ; et dans les intervalles de la parole du maître qui coulait lente mais animée, on entendait dans cette multitude comme la respiration d'un seul homme, expression du sentiment unanime qui remplissait toutes ces âmes. La mienne fut saisie comme les autres et peut-être davantage, puisqu'elle fut poussée à l'instant même, par une motion intérieure, à s'adresser à ce prêtre pour lui demander le secours dont elle sentait le besoin.

Après la leçon, je me rendis dans le cabinet du professeur. Encore tout ému, et après lui avoir exprimé en quelques mots le bonheur que j'avais eu à l'entendre, je le priai de m'accorder à sa convenance un moment d'entretien, lui disant qui j'étais, et me réclamant de vous auprès de lui. Il sourit affectueusement en entendant votre nom, comme s'il lui rappelait de doux souvenirs de jeunesse, et il m'invita à venir le voir le lendemain.

Je me rendis chez lui le lendemain avec une certaine émotion ; car j'étais décidé à lui ouvrir mon âme tout entière et à le mettre dans la confidence de mes agitations d'esprit et de cœur. Je lui dis tout sans ambages ni réserve, absolument comme à un médecin auquel on a confiance. Il m'écouta attentivement, me laissant parler sans m'interrompre, et quand je m'arrêtai, il me dit d'une voix grave et affectueuse : « Mon cher collègue, votre histoire est à peu près la mienne. Comme vous, dévoré par la soif de la vérité, j'ai été la demander à toutes les écoles de la philosophie, à celles au moins

qui sont dignes de ce nom; et, tout en admirant le génie et l'éloquence des maîtres, je n'ai point trouvé ce que je cherchais. Mon âme est restée sans nourriture et sans direction ; et mon esprit, ballotté par des opinions diverses ou contradictoires et ne sachant plus où se poser, est tombé de l'éclectisme dans le scepticisme. De là, je ne sais où il serait allé, si je n'avais eu le bonheur de revenir à l'Évangile, d'abord, sans doute, par une grâce particulière qui m'y a ramené, mais aussi par l'élimination successive de toutes ces doctrines dont j'avais fait la triste expérience et constaté l'impuissance à satisfaire les besoins de mon intelligence et de mon cœur. »

« Dès que je me suis senti retourné vers le christianisme j'ai voulu en reconnaître les sources, et je me suis mis à lire les livres sacrés, non pour les critiquer et les trouver en défaut, mais au contraire avec la confiance que, s'ils contenaient la parole divine, elle parlerait à mon âme en la pénétrant de sa vertu et l'éclairant de sa lumière. J'y ai été très-simplement, avec le désir sincère d'embrasser la vérité si elle était là. Et en effet, au bout de quelque temps de lecture et de méditation quotidienne, aidé de bons livres et de bons conseils, j'ai senti renaître la foi de mon jeune âge. Alors, sans me laisser arrêter par plusieurs doutes flottant encore dans mon imagination, ni décourager par des obscurités ou des contradictions apparentes, j'ai été droit à la pratique, et me suis réconcilié avec l'Église. »

« J'ai étudié ensuite assidûment les écrits des Pères et des Docteurs ; j'ai lu les principaux apologistes de la religion, anciens et modernes. Et enfin, quand j'ai senti ma conviction achevée et parfaite, ayant reconnu que toutes les vérités importantes sur Dieu, l'homme et la nature étaient enseignées plus clairement et plus com-

plétement par la doctrine chrétienne que par aucune autre, ayant toujours voulu consacrer ma vie à chercher et à enseigner ce qui est éternellement vrai, j'en ai conclu qu'il valait mieux être le disciple de Jésus-Christ que de tout autre maître. C'est ce qui m'a mené à devenir le ministre de sa parole, afin d'avoir l'autorité et les grâces promises à ceux qui parleraient en son nom. Voilà comment de professeur de philosophie je suis devenu prêtre, sans cesser d'être philosophe ; car j'ai trouvé dans la science sacrée et dans la doctrine de l'Église la plus haute philosophie et une sagesse surhumaine. »

Bref, mon cher maître, j'avais pris tant de goût à sa conversation, que je lui demandai la permission de revenir le voir, ce qu'il m'accorda avec une grande bienveillance; et nous eûmes des entretiens de ce genre pendant un mois presque tous les jours, et chaque fois avec plus d'ardeur et d'espérance. Comme il m'avait recommandé de lire avant tout l'Évangile et d'en méditer un chapitre chaque jour, lui ayant objecté que j'y trouvais beaucoup de passages obscurs ou qui m'embarrassaient, il m'engagea à noter mes difficultés que nous tâcherions d'éclaircir ensemble; car, ajouta-t-il modestement, je ne me flatte pas de vous expliquer toutes les profondeurs de la parole divine. Ces notes, que j'inscrivais consciencieusement, devinrent le texte de nos entretiens journaliers ; et je fus étonné et charmé de voir successivement mes obscurités s'éclaircir, mes doutes s'évanouir, souvent même au moment où je les proposais, au point que je ne voyais plus ce qui m'avait arrêté, et que je ne comprenais plus de n'avoir pas compris.

C'est ainsi que la foi me revint, aussi vive que dans mon enfance, mais plus éclairée, et que je pus la justifier aux yeux de ma raison et devant les hommes. Je suivis

bientôt l'exemple et le conseil de celui que Dieu m'avait donné pour ange conducteur ; et après avoir renouvelé mon âme par la confession, heureux de me délivrer du poids longtemps amassé de mes fautes, j'eus la joie de participer à la vie divine par la céleste nourriture accordée aux hommes de bonne volonté. Puis, bien que mon guide me laissât entièrement libre et ne me poussât en aucune manière dans la voie du sacerdoce, j'y entrai spontanément, ou plutôt par une motion intérieure à laquelle je ne pouvais résister sans contrister ma conscience. Me voici maintenant élève du sanctuaire après avoir été maître de l'Université, et très-heureux d'avoir retrouvé la paix de l'esprit et du cœur, me préparant par l'étude, par la discipline ecclésiastique, par la prière, et par l'apprentissage des vertus sacerdotales, à travailler de toutes mes forces et avec un dévouement soutenu d'en haut, je l'espère, à l'avancement du règne de Dieu sur la terre, et au bien de mes semblables dans ce monde et dans l'autre.

Je crois, mon cher maître, avoir choisi la meilleure part, qui ne me sera point ôtée. Je n'ai point agi à la légère, comme vous le voyez. Il y a eu dans ma détermination plus de raison que d'enthousiasme : ce qui lui donnera aussi plus de solidité. Pardonnez-moi de n'avoir point été vous consulter dans cette crise. J'ai craint de vous contrister en prenant cette fois une autre voie que la vôtre; et d'ailleurs je n'en étais plus à discuter, et j'appréhendais des contradictions qui peut-être nous auraient éloignés l'un de l'autre : ce que je ne voulais pas, car je vous reste profondément attaché par l'affection et la reconnaissance. Dans ma retraite, et plus tard dans l'exercice du saint ministère, je ne cesserai d'appeler sur vous la grâce que j'ai eu le bonheur de recevoir, afin que votre âme si bonne, si droite, et qui a toujours

aimé la vérité et la justice, soit éclairée à son tour de la lumière d'en haut; et afin que vous arriviez un jour à joindre aux qualités éminentes de votre esprit et de votre cœur, la vertu du chrétien qui en sera la couronne et la gloire.

On a vu dans l'épilogue, par la fin édifiante du maître, mort dans la force de l'âge et la plénitude de sa haute intelligence mais plein de foi et avec tous les secours de la religion, que la prière ardente de son disciple a été exaucée. Peut-être le salut de l'un a-t-il été le prix du sacrifice de l'autre ?

D. O. G.

Viroflay, 2 juin 1867.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Situation. 1
Comment connaître les choses de l'autre monde? 5
Vue rétrospective 8
Le philosophe et le curé 11
— — (*Suite*). 14
— — (*Suite*). 18
L'article de la mort. 21
Que faire devant la mort? 24
Une dernière entrevue. 29
Un dernier secours.. 32
L'enterrement. 37
Communication avec les morts. 42
Un rêve. 46
Les revenants, les esprits. 48
La peur de la mort. 53
Les tables tournantes. 58
Une séance de magnétisme. 63
Réminiscence catholique. 66
La Providence. 74
Retour sur le passé. 78
« Que dit-on que je suis? ». 83
Jésus-Christ est-il un philosophe? 88
Inconséquence. 92
Puissance des œuvres du Christ. 93
Quelle est la nature de la puissance du Christ. 97

N'est-il qu'une idée ou un mythe? 99
Examinons enfin sérieusement. 105
Idée de la philosophie du Christianisme. 107
La Trinité. 110
Le rationalisme. 113
Le platonisme.. 117
L'Unité infinie. 120
Une vue sur la Trinité. 126
— — (*Suite*). 129
— — (*Suite*). 133
— — (*Suite*). 138
Un incident.. 140
Grande perplexité. 145
— — (*Suite*). 149
— — (*Suite*). 152
Solution. 154
Parfum de l'âme. 158
Question nouvelle. 162
Dieu fait homme. 164
Le médiateur ou le moyen terme. 166
Pourquoi un médiateur, un rédempteur, un sauveur? . . 168
D'où vient le mal? 171
— — (*Suite*). 174
Transmission du mal primitif. 184
Comment Dieu s'est fait homme. 191
Marie. 195
— (*Suite*). 198
Un baptême. 203
Idée du baptême. 205
Vertu du baptême. 210
Nouvel examen. 214
La descente du Christ aux enfers. 217
La Résurrection, l'Ascension. 221
Le jugement dernier. 225
— — (*Suite*). 229
Une jeune fille qui veut se faire carmélite. 235
Les vœux de religion. 243
— — (*Suite*). 250
— — (*Suite*). 256
Entretien avec une carmélite. 262
— — (*Suite*). 271

Un accommodement. 276
Un parrain. 279
Le jugement dernier. (*Reprise*). 282
Les anges. 286
Le Paradis. 290
L'Enfer. 296
Les peines éternelles. 301
— — (*Suite*). 318
Réveil de conscience. 329
Inquiétude, agitation. 336
Le Purgatoire.. 341
La résurrection de la chair. 349
— — (*Suite*). 354
— — (*Suite*). 364
Travail intérieur. 375
Un miracle. 379
Examen consciencieux. 389
Possibilité des miracles. 391
Terrible assaut, cruelle victoire. 400
Impression de la première communion. 408
Dernier coup. 413
Épilogue. 417
Lettre d'Eugène N. 418

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. - IMP. SIMON RAÇON ET COMP, RUE D'ERFURTH, 1.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

ICLF (N)

Syracuse

INTER-LIBRARY LOAN

MAY 13 1968

SENT ON ILL
JUL 06 2005
U.C. BERKELEY

LD 21A-45m-9,'67
(H5067s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YB 22171

17054

BR 100
B3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY